



H

L

TO

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.
TOME TROISIEME.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TOME TROISIEME.

DEPUIS la mort de l'Empereur Constantin, en 337, jusqu'à celle du Grand Théodose, en 395.

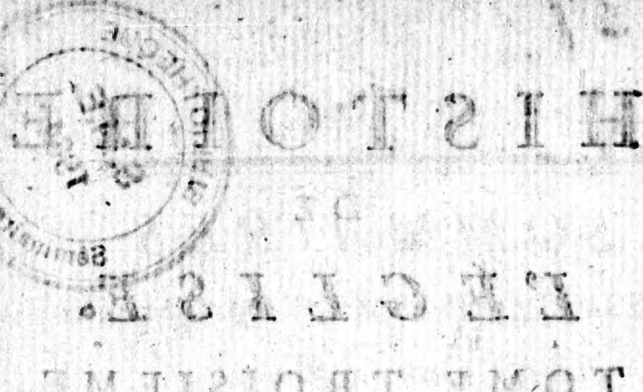


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TOME TROISIÈME.

Depuis la mort de l'Empereur Constantin, en 337, jusqu'à celle du Grand Théodose, en 395.



A PARIS,

Chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comtesse d'Artois, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

SOMMAIRES

DU TROISIÈME VOLUME,

En forme de Table.

LIVRE HUITIEME.

goire de Nazianze 88. *Julien fait César* 91. *Concile de Milan* 92. *S. Denys de Milan* 93. *Enlevement du Pape Libere* 101. *Son exil* 102. *Félix mis à la place de Libere On entreprend de séduire Osius* 103. *Lettre d'Osius à Constance* 105. *Chute & repentir d'Osius* 108. *Catholiques persécutés* 109. *George de Cappadoce mis sur le siege d'Alexandrie* 111. *Fuite de S. Athanase* 114. *Epître de S. Athanase aux Solitaires* 116. *Son Apologie à Constance* 117. *Commencemens de S. Hilaire de Poitiers* 120. *Son exil* 122. *Commencemens de S. Martin* 123. *S. Phebade d'Agen* 125. *Seconde formule de Sirmich. Concile d'Ancyre contre les Anoméens* 127. *Eunomius. Aërius* 129. *Commencement des Demi-Ariens. Troisieme assemblée de Sirmich* 131. *Chute de Libere* 132. *Son retour à Rome* 133. *Fin de Félix* 135. *Concile de Rimini* 136. *Traité des Synodes par S. Hilaire* 137. *Députés du Concile séduits* 143. *Supercherie d'Ursace & de Valens* 146. *Concile de Rimini rejetté* 148. *Concile de Séleucie* 149. *Impiétés d'Acace* 152. *Observation sur les Conciles de Rimini & de Séleucie* 154. *Animosités parmi les Ariens & les Sémi-Ariens* 160.

LIVRE NEUVIEME.

LIVRE SIXIEME.

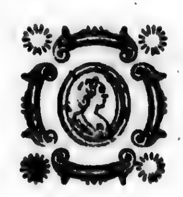
Pape, Gabinius & Susanne. Histoire du Pape Marcellin 11. *Humiliation de Dioclétien* 13. *Constantin se soustrait à Galere, & succede à son pere Constance* 15. *Calamités de l'Empire. Mort funeste des Persécuteurs Dioclétien, Hercule & Galere* 19. *Fausse modération de Maximin* 26. *Il recommence la persécution* 27. *Ste. Catherine & plusieurs autres Martyrs* 28. *Epître canonique de S. Pierre d'Alexandrie* 30. *S. Antoine vient à Alexandrie, au secours de la foi* 31. *Martyre & doctrine de S. Lucien* 32. *Apologie d'Arnobe* 34. *Ouvrage d'Hiérocles contre la Religion* 35. *Le Philosophe Porphire* 36. *Tyrannie de Maxence* 38. *Chasteté courageuse d'une Dame Romaine* 39. *Guerre de Maxence & de Constantin* 40. *Apparition de la Croix à Constantin* 42. *Défaite & mort de Maxence* 45. *Edit de Constantin & de Licinius en faveur du Christianisme* 50.



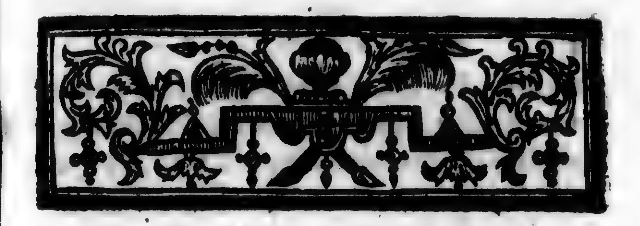
reur Gratien 437. Le Poëte Ausone, Précepteur de Gratien 438. Mort injuste du Comte Théodose. Son fils est fait Empereur d'Orient 439. Baptême de l'Empereur Théodose 440. Loi de Théodose en faveur de l'Eglise Romaine 442. Héréste de Priscillien 443. Concile de Saragosse 445. Idace & Ithace, Evêques Espagnols. Ils engagent l'Empereur Maxime à traiter cruellement les Priscillianistes 448. Cabale de Maxime le Cynique contre S. Grégoire de Nazianze 450. Concile de C. P. devenu œcuménique 456. S. Grégoire institué Evêque de C. P. 459. Mort de S. Mélece 460. Election de Flavien 462. Démission de S. Grégoire 464. Nectaire lui succede 466. Condamnation d'Apollinaire 469. Symbole de C. P. Canons de discipline 471. Constitution de l'Eglise Orientale 472. Loix de Théodose en faveur de la Religion 475. Gratien refuse de rétablir l'autel de la Victoire 477. Concile d'Aquilée présidé par S. Valérien 479. Communion de Paulin avec les Occidentaux 484. Commencemens de S. Epiphane & ses œuvres 485. Commencemens de S. Jérôme 488. Il consulte le Siege Apostolique 490. Saint Jérôme ordonné Prêtre 493. Il se fait disciple de S. Gré-

goire de Nazianze. Il s'attache à la personne du Pape Damase 494. Ouvrages de S. Jérôme en faveur de la virginité 495. Son Dialogue contre les Lucifériens 496. Les Saintes Marcelle & Aselle 497. Paule, Eustochie, Lea & Fabiole 498. Sainte Mélanie visite les solitaires 499. Saint Pambo 500. Saint Or 501. Mélanie est arrêtée en visitant les Confesseurs 502. Mort de Saint Ascole 504. Lettre de Saint Grégoire de Nazianze sur la multiplicité des Conciles 505. Saint Amphiloque excite le zele de Théodose 506. Loix contre l'Hérésie & l'Idolatrie 507. Destruction du Temple d'Apamée 509. Martyre de l'Evêque S. Marcel 511. Assassinat de Gratien, après la révolte de Maxime 512. Prédiction de S. Ambroise 514. Sirice succede au Pape Damase 515. Décrétale de Sirice à Hymérius de Tarragone. S. Jérôme se retire en Palestine 518. Voyages religieux de Sainte Paule 521. S. Ambroise persécuté par l'Impératrice Justine 524. Attachement du peuple de Milan & des soldats Romains à la vraie foi 526. Punitions exemplaires 533. Psalmodie alternative, établie en Occident 535. Hymnes de S. Ambroise. Invention des SS. Gervais & Protais 536. Justine

contenue par Maxime 539. Commencemens de S. Augustin 540. Ste. Monique. Conversion d'Augustin 544. S. Ambroise baptise Augustin 550. Mort de Ste. Monique 551. Ambassade de S. Ambroise vers Maxime 552. Saint Martin comblé d'honneur, à la Cour de Maxime 553. S. Martin communique avec les Ithaciens 556. Irruption de Maxime en Italie 558. Justine & Valentinien réfugiés auprès de Théodose 559. Sédition d'Antioche 560. Charité des solitaires 562. Discours du Solitaire Macédonius aux Commissaires de l'Empereur 563. Commencemens de S. Jean Chrysostome 565. Ses sermons au Peuple d'Antioche 566. L'Evêque Flavien intercede auprès de l'Empereur 567. Humanité de Théodose 576. L'Empereur consulte S. Jean d'Egypte 577. Maxime vaincu & mis à mort 578. L'Empereur exclus du sanctuaire 580. Emportement de Théodose contre les habitans de Thessalonique 581. S. Ambroise refuse l'entrée de l'Eglise à Théodose 585. Confessions auriculaires 588. Pénitenciers d'Orient 589. Fait de Nectaire 590. Fin de S. Grégoire de Nazianze 593. Ordonnance pour contenir le zele imprudent des moines 596. Hérétiques Massaliens ou



HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE HUITIEME.

Depuis la mort du Grand Constantin, en 337, jusqu'à celle de Constance, en 361.

QUAND les Fideles pleuroient la mort du Grand Constantin, ils ne savoient pas encore toutes les raisons qu'ils avoient de le regretter. Constance, fils bien différent d'un si religieux pere, à qui il succéda aussitôt en Orient, devoit réunir ensuite sous sa domination toute l'étendue de l'Empire, & y faire régner avec lui une Hérésie presque aussi impie, & plus cruelle ou plus perfide que n'avoit été le Paganisme. Auparavant néan-

moins le Seigneur voulut consoler son Eglise, par le moyen de deux fils dignes du premier Empereur solidement Chrétien.

L'aîné des trois freres, qui portoit comme le pere le nom de Constantin, & qui régnoit dans la partie la plus occidentale de l'Empire, n'eut rien de plus pressé que de renvoyer S. Athanase à son Eglise. Il adressa sur son compte des lettres honorables aux Catholiques d'Alexandrie. C'étoit l'intention du Grand Constantin, leur écrivit-il, de rendre lui-même Athanase à son Eglise, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, ce fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou pour mieux dire, de ces bêtes féroces, prêtes à le dévorer. Je l'ai traité de maniere à convaincre tout l'Univers de l'estime que j'ai pour lui, & qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. Que la divine Providence vous le conserve, & termine à jamais votre affliction, que j'ai moi-même ressentie.

Théod. l. 1. c. 2.

Muni d'un pareil témoignage, Athanase traversa en pleine sûreté toute l'é-

tendue des Etats de Conſtance, & fut rétabli ſur ſon ſiege, aux acclamations générales du Peuple & du Clergé. Les Ariens frémiſſoient de dépit ; mais ils n'oſerent ouvertement s'y livrer. Ils recommencerent leurs ſourdes trames auprès de leur nouveau Souverain, avec d'autant plus de ſuccès, que Conſtance leur étoit déjà incomparablement plus favorable que ſon pere. Il craignit cependant de contredire ſes freres, fort attachés l'un & l'autre à la ſaine croyance, & trop inſtruits, pour en abandonner le plus zélé défenſeur. L'eſprit de parti n'étoit pas encore aſſez vif pour cela, dans ce Prince, naturellement irréſolu & craintif, qui d'ailleurs ne croyoit pas encore ſon autorité aſſez bien affermie, & qui avoit une guerre dangereuſe à ſoutenir contre les Perſes.

Mais la diviſion s'étant miſe dans la famille Impériale, ſon iſſue funeſte à l'Etat, le fut encore davantage à la Religion. Conſtantin n'avoit jamais été content de ſon partage, qui outre la Grande-Bretagne, l'Eſpagne & les Gaules, comprenoit encore la Rhétie, c'eſt-à-dire ce qui eſt au nord de l'Italie, avec quelques places ſur la Mer Adriatique. L'A-

frique excitoit principalement sa cupidité. Il se crut en état de l'enlever à Constant, qui n'avoit pas d'aussi bonnes troupes que celles de Gaule. Sous prétexte d'aller au secours de Constance contre les Perses, il rassembla une puissante armée, & se jeta tout-à-coup sur l'Italie. Sa sécurité fit sa perte. Il marchoit sans ordre & sans précaution, comme à des provinces déjà conquises plutôt qu'à conquérir. Tout ce que put faire Constant si brusquement assailli, ce fut de jeter quelques troupes dans les défilés des montagnes. Constantin qui précédoit son corps d'armée, avec une élite peu nombreuse de ce qu'il avoit de plus brave, tomba dans l'embuscade. Il fit inutilement des prodiges de valeur; tout fut taillé en pieces, le Prince avec les soldats. C'est ainsi qu'il périt, à l'âge de vingt-six ans, trois ans seulement après la mort de son pere, c'est-à-dire, l'an 340.

Quelque fâcheuse que fût cette perte pour l'Eglise, elle en souffrit peu, tandis que Constant survécut. Il se rendit à l'armée de son frere, sitôt qu'il en eut appris la défaite, se fit prêter serment par les troupes du vaincu, & s'empara de tout l'Occident, sans nul obstacle,

Constance assez embarrassé de son différend avec les Perses, peu enclin d'ailleurs aux hasards des armes, & beaucoup plus propre à faire la guerre au Clergé qu'aux Légions, se contenta par force de son premier sort; & par un effort qui lui coûta peut-être encore davantage, il ménagea soigneusement les Catholiques, que Constant protégeoit avec un zele égal à celui du jeune & malheureux Constantin. Toutefois pour ne pas se laisser pénétrer par ses sujets Ariens, qui déjà l'obsédoient sans relâche, & qui le solliciterent vivement contre Athanase, il leur répondit qu'il ne vouloit pas prononcer lui seul sur une affaire qui agitoit tout le Monde Chrétien; que l'Occident s'y trouvoit intéressé, aussi-bien que l'Orient, & qu'il convenoit sur-tout que l'Evêque de Rome en prît connoissance.

Socr. l. 11. c. 2.

Une pareille réponse ne faisoit pas le compte des Sectaires. Mais il leur convint d'en paroître contens, & d'approuver un projet qu'ils prévoyoient ne devoir pas leur être fort avantageux. Ils venoient de perdre un de leurs grands appuis, dans la personne d'Eusebe de

Césarée, mort après avoir publié la vie, ou plutôt le panégyrique du Grand Constantin. Tous les partis indistinctement rendoient justice aux qualités éminentes de ce Prélat, à son savoir, à son éloquence, & à quelques vertus qui en ont imposé à plusieurs Ecrivains Catholiques: mais sa mémoire, dans l'estime générale, n'est recommandable que par ses talens. Dans plusieurs endroits de ses écrits, à travers les voiles de la dissimulation, on n'apperçoit que trop son inclination, tant pour la doctrine, que pour la personne d'Arius. Quant aux faits éclatans de la Religion, trop connus pour être altérés, il les présente avec une simplicité qui porte elle seule la conviction dans l'esprit de ses lecteurs. Mais pour sa conduite à l'égard des Ariens, il se montra, au moins fort long-temps, lâche, timide, jaloux de plaire aux Grands & à leurs séducteurs. Il fit néanmoins quelques rétractations qui doivent mitiger nos jugemens. Comme il approchoit alors de la fin de sa carriere, moment si capable d'inspirer un vrai repentir; on ne doit pas juger de ce désaveu, ainsi que de sa soumission apparente au

Concile de Nicée, tandis qu'il étoit livré à des amis impérieux qui subjuguoient sa foiblesse.

Il eut pour successeur Acace qui, à ce que présume Baronius, n'est autre que le fameux Prêtre Arien, si malheureusement accrédité auprès du Grand Constantin, & plus encore auprès de sa sœur Constance. Acace, surnommé le Borgne, dont il est ici question, avoit au suprême degré le secret de se faire valoir, nonobstant la difformité de sa figure, qu'il compensoit avec avantage par beaucoup de pénétration & de capacité; mais sur-tout par son art incomparable à s'insinuer dans l'esprit des Grands. Il composa, entr'autres ouvrages, la vie d'Eusebe son prédécesseur, dont il donna l'idée qui convenoit aux intérêts de la Secte.

Vers ce même temps, S. Alexandre de C. P. couronna, par une mort précieuse aux yeux du Seigneur, quatre-vingt-dix-huit ans d'une sainte vie, dont il en avoit passé vingt-trois dans l'épiscopat. Il marqua avant de mourir l'estime singuliere qu'il faisoit d'un Ecclésiastique de son Clergé, nommé Paul; & c'en fut assez à son Eglise, pour faire

honneur à la mémoire du digne Pasteur qu'elle regrettoit, en élevant Paul à sa place. Macédonius, Diacre de cette Eglise, que nous verrons bientôt acquérir une funeste renommée, avoit déjà de lui-même toute la bonne opinion qui est ordinaire aux Chefs de parti. Mais pour cette fois ne se trouvant pas le plus fort, il montra de la soumission, & se contenta d'intriguer pour parvenir au rang de Prêtre. Paul n'en fut pas plus tranquille. Comme son élection s'étoit faite en l'absence d'un Empereur, moins jaloux du gouvernement de l'Etat que de celui de l'Eglise, ce Prince témoigna une grande colere, à son retour, trouva Paul indigne de l'épiscopat, & lui substitua contre toute justice Eusebe de Nicomédie, en faisant néanmoins tenir à ce sujet un Concile pour la forme. C'est ainsi que ce Prélat hérétique & courtisan devint Evêque de la Capitale, en ajoutant au scandale de ses translations ambitieuses, celui de l'oppression & de l'intrusion.

Le S. Pape Jule remplissoit alors la Chaire de Saint Pierre, Silvestre étant mort à Rome le dernier jour de l'année 335. Dix-huit jours après, on avoit élu

le Prêtre Marc, Romain de naiſſance, qui n'occupa le Siege qu'environ huit mois, durant leſquels, à ce que l'on croit, il fut réglé que le Pape ſeroit ſacré par l'Evêque d'Oſtie, & que ce Prélat porteroit pour cette cérémonie, le Pallium, ornement Pontifical, conſiſtant en une ſorte d'étole antique, qu'on accorda dans la ſuite à tous les Archevêques. On ne voit pas qu'il ſoit parlé plutôt du Pallium, qui étoit fait de laine blanche en forme de bandes, & de quatre croix rouges. Les Soudiacres de l'Egliſe Romaine qui le faiſoient, y employoient la laine de deux agneaux offerts ſur l'autel, dans l'Egliſe de Sainte-Agnès, le jour de ſa fête, tandis qu'on chantoit l'*Agnus Dei*; puis le portoient à l'Egliſe de S. Pierre, où on l'expoſoit quelque temps ſur les corps des SS. Apôtres. Après la mort de Marc, le S. Siege vaqua quatre mois; & Jule, Romain de naiſſance, fut inſtitué Pape, le 5 du mois de Février de l'an 337. Il eut auſſitôt l'occaſion de ſignaler ſon diſcernement & ſes lumieres, pour la défenſe de l'Egliſe.

Les Ariens s'empreſſerent à le prévenir au ſujet d'Athanaſe, dès qu'ils ſe

virent réduits par la politique de Conſtance à garder quelques meſures. Ils employerent pour cela ceux d'entr'eux qu'on nommoit Euſébiens, & qui, à l'exemple de l'ambitieux Euſebe, avoient l'art d'éviter l'anathême, ſoit par des équivoques, ſoit par le déſaveu formel de leur héréſie, quand il ſervoit à leurs fins. Le chef de leur délégation étoit un Prêtre appellé Macaire, qu'ils avoient chargé de lettres adreſſées au Souverain Pontife, contenant des accuſations, tant contre Athanaſe que contre Aſclépas de Gaze & Marcel d'Ancyre. Il n'y eut ſorte de ruſe ni de menſonge, que n'employât Macaire, pour engager le Pape à communiquer par lettres avec Piſte que les Euſébiens avoient ordonné Evêque d'Alexandrie : Arien ſans ménagement, & dont les partiſans d'Euſebe ſe ſervoient, ſelon leur méthode ordinaire, pour publier la doctrine qu'eux-mêmes profeſſoient plus ſecrétement. Il leur étoit facile de donner, à une ſi grande diſtance, l'idée qu'ils vouloient de cet Hérétique, tandis qu'il n'y avoit perſonne pour les contredire.

Ath. Apol. Mais le S. Patriarche d'Alexandrie, qui n'avoit, ni moins d'activité que ſes

ennemis, ni moins d'habileté dans les affaires, envoya de ſon côté, pour défendre ſa cauſe à Rome. Bientôt cette nouvelle parvint à la connoiſſance des Députés Euſébiens ; & ce fut un coup de foudre pour Macaire. Dans la crainte de ſe voir confondu avec tant d'opprobre, il prévint l'arrivée des Egyptiens orthodoxes, & repartit, tout malade qu'il étoit ; ſans nulle précaution, ſans le moindrte délai, ſans ſauver en aucune façon les apparences, vis-à-vis du Pape, qui dans ce moment-là même l'attendoit à ſon audience. Ainſi les agens d'Athanaſe n'eurent aucune peine à perſuader au Souverain Pontife, que Piſte étoit un des plus obſtinés diſciples d'Arius, excommunié premiérement par ſon Evêque Alexandre de ſainte mémoire, & depuis par le Concile de Nicée. Ceux des Euſébiens qui reſtoient à Rome, ne purent démentir ces faits, & furent également convaincus d'impoſture, ſur tous les chefs de leur accuſation, dans une conférence publique où le Pape aſſiſta. Pouſſés ſi vivement, ils ne virent jour à ſe tirer d'affaire, ou à gagner du temps, qu'en demandant un concile où comparût Athanaſe, avec

ſes accuſateurs. Jule ſouſcrivit à leur requête, & prit ſes meſures pour l'exécution.

Ce n'étoit pas ſur un Concile Romain qu'ils fondoient leur eſpérance. Euſebe, en politique expérimenté, dreſſoit des batteries bien plus favorables à ſes vues. Inſtruit par ſes émiſſaires du tour que ſes tentatives prenoient en Italie, il voulut éluder ou affoiblir en Orient, par une condamnation célebre d'Athanaſe, tout ce que l'Occident pourroit faire. L'occaſion ſe préſentoit tout naturellement. L'égliſe magnifique d'Antioche, commencée depuis dix ans par le grand Conſtantin, venoit d'être achevée; & Conſtance avoit à cœur, que la dédicace s'en fît avec la ſolennité la plus éclatante. Les Evêques, pour lui plaire, vinrent avec empreſſement de toutes les égliſes voiſines, & de provinces même aſſez éloignées. On en compta juſqu'à quatre-vingt-dix-ſept, partie Catholiques, partie Ariens. Mais quoi qu'en diſent différens Ecrivains modernes, il paroît que les Sectaires l'emporterent autant par le nombre, que par la protection des Puiſſances, & par l'aſcendant d'un faux zele ſur la réſerve

& la froide prudence de ce qu'on appeloit gens pacifiques. Il n'y eut personne qui pût ou qui osât défendre Athanase, avec une certaine vigueur. Il n'étoit venu aucun Evêque d'Italie, ni de tout le reste de l'Occident, personne de la part du Pape Jule, dit l'Historien Socrate; quoique les Canons défendissent dès-lors, comme l'observe le même Auteur, de rien statuer d'important, ou de relatif aux affaires générales, sans le consentement de l'Evêque de Rome.

Socr. l. 11. c. 8. Soz. 11. 6.

L'Empereur Constance étoit présent, & l'on ne doutoit plus de ses mauvaises dispositions par rapport aux Orthodoxes. Ce Prince d'une capacité médiocre, & très-avide de renommée, eut le travers assez commun à ces sortes de génies, d'en vouloir acquérir dans les disputes de religion; tandis qu'il abandonnoit le souverain pouvoir aux Eunuques du Palais. Il étoit entiérement asservi à l'un d'eux, qui portoit encore le nom d'Eusebe: homme vicieux & frivole, sans ame & sans caractere, mais prenant toutes les impressions de ce fameux Prêtre que Constantin avoit fait dépositaire de son testament, & à qui Constance accordoit une confiance encore plus

Amm. xv. c. 3. Jul. ad Ath.

aveugle que n'avoit fait son pere. Insensiblement & tour-à-tour, le Prêtre & l'Eunuque infectoient l'esprit de l'Empereur. La multitude infinie de dogmatiseurs qui remplissoient la Cour, où l'on ne respiroit plus qu'un air de sophisme & de chicane, acheverent d'obscurcir dans l'esprit du Prince, jusqu'aux premiers principes de la foi. Il en étoit-là, quand il parut au Concile d'Antioche, dit de la Dédicace, la cinquieme année de son regne, 341.

Les Evêques Eusébiens étoient accusés d'hérésie, par tous les autres. Il ne leur fut pas difficile d'en imposer à un Prince, qui n'avoit en horreur que le nom d'hérésie, & non la doctrine réellement hérétique. Ils en furent quittes pour dresser de nouveaux Symboles, dont la lettre ne présentoit rien d'impie, mais d'où l'erreur & l'impiété n'étoient pas exclues; c'est-à-dire, qu'on n'y employoit pas les expressions consacrées par le Concile de Nicée, & qu'il avoit jugées seules suffisantes pour la conservation de la foi. On trouva cependant des couleurs, pour supprimer le terme de Consubstantiel; & l'on prétexta que l'objet du Concile de la Dédicace n'étoit

pas la condamnation de l'Arianisme, mais celle de la doctrine de Sabellius & de Paul de Samosathes, qu'on reprochoit à Marcel d'Ancyre.

On prétend que ce Concile ne laissa pas de faire d'excellens Canons de discipline, qui ont été reçus par toute l'Eglise. Car quoiqu'il y ait un autre Concile d'Antioche, plus ancien & plus respectable que celui-ci, savoir sous le Pontificat de S. Eustathe, c'est pourtant à ce dernier que plusieurs Savans attribuent la discipline, dite en général du Concile d'Antioche. Mais il y a plus d'apparence, qu'on la tient de plusieurs Conciles différens, dont on a recueilli les Canons les plus utiles.

On y trouve beaucoup de réglemens faits à Nicée : ce qui prouve au moins, que ce n'est pas l'ouvrage des Ariens déclarés, mais tout au plus des Eusébiens, les plus dissimulés & les plus subtils du parti. On excommunie ceux qui n'observeront pas le décret de Nicée sur le temps de la célébration de la Pâque. On défend les translations d'Evêques d'un siége à l'autre; & l'on prévient tous les prétextes, dont l'ambition, ou la légereté peut se couvrir pour éluder cette loi. La

plupart des autres Canons roulent sur le ministere & le régime ecclésiastique, la stabilité & la résidence, la soumission des Prêtres à leur Evêque, la subordination même des Corévêques ; eussent-ils reçu l'ordination épiscopale. Le cinquieme Canon ordonne la peine de déposition contre les Schismatiques opiniâtres, & fournit le premier exemple de ce qu'on appelle implorer dans l'Eglise le bras séculier. S'ils continuent, dit-il, d'exciter le trouble parmi les Fideles, qu'ils soient réprimés, comme séditieux, par la puissance extérieure.

Le quatrieme & le douzieme Canons condamnent avec la plus grande rigueur, un Evêque déposé qui n'auroit pas laissé de faire ses fonctions, ou qui auroit eu recours à la Puissance Impériale, pour se soustraire à la sévérité des loix de l'Eglise. C'étoit-là le grand objet des Sectaires ; & le reste ne leur servoit que d'acheminement & de voile, pour aller plus plausiblement à leurs fins. Partant de ce point de réglement, pour donner une forme canonique à leur manœuvre contre S. Athanase, ils prétendirent qu'il étoit doublement coupab'e, & pour s'être plaint au Grand Constantin, après

avoir été déposé par leur Concile de Tyr, & pour être depuis rentré dans son Eglise, sans avoir été rétabli par un Concile. S'étant donc ligués au nombre de quarante des plus ardens, ou des plus intriguans, & ayant prévenu l'Empereur, ils proposerent d'ordonner un nouvel Evêque pour Alexandrie, à la place d'Athanase, qu'ils donnoient pour légitimement déposé, & non légitimement rétabli.

Le pas étoit dangereux, pour l'Evêque qu'on substitueroit à un si grand homme. Athanase étoit adoré de son peuple; & pour peu qu'on eût de sens, on ne pouvoit être flatté de lui succéder d'une pareille maniere. Aussi cette diginité fit-elle peur à un homme de qualité, encore nommé Eusebe, & natif de d'Edesse en Mésopotamie : il la refusa nettement. Un Cappadocien, appelé Grégoire, fut moins délicat; quoiqu'il eût long-temps étudié à Alexandrie sous les yeux du saint Patriarche, qu'il dût mieux le reconnoître, & qu'il en eût reçu mille témoignages de bonté. Ayant donc été ordonné, il partit sur le champ pour aller prendre possession, appuyé de l'autorité souveraine. L'Empereur,

Socr. l. II. c. 10.

non content d'écrire en Egypte, envoyoit avec lui l'Eunuque Arsace, & des gens de guerre, pour prêter main-forte. D'ailleurs on pouvoit tout attendre de Philagre, Préfet d'Egypte pour la seconde fois, & remis en place, uniquement à cause de sa haine & de ses violences contre les Catholiques.

Le peuple étant assemblé, le Préfet commença par lire les dépêches de la Cour pour l'installation de Grégoire au lieu d'Athanase. La consternation égala la surprise. La multitude court aux églises, pour les préserver de l'invasion. On murmure, on s'écrie que c'est l'ouvrage de la cabale & de l'impiété; qu'il n'y a, ni plainte, ni mécontentement des Fideles contre leur Evêque; que quand il seroit coupable, encore ne pourroit-on lui donner un successeur, d'une maniere si étrange & si indigne. Le Préfet qui craignoit le peuple innombrable de cette grande ville, gagna sous-main les Juifs, les gens sans foi & sans mœurs, fit appeler de la campagne tous les ennemis du nom Chrétien, & les joignit à ce qu'il y avoit de plus effréné parmi la jeunesse.

Ep. Jul. ap. Athan. Apol. 2.

Tous s'arment d'épées ou de bâtons,

& courent en tumulte aux églises où le peuple Fidele se tenoit rassemblé. Il est plus facile d'imaginer que de représenter les scenes horribles qui s'y donnerent. L'incendie & l'homicide furent les moindres profanations. On épargnoit moins les Prêtres & les Moines, que la plus vile populace. On les écrasoit tout vifs sous les pieds des chevaux, où on les enchaînoit, comme des bêtes de somme. Des Vierges consacrées à Dieu souffrirent les derniers outrages. Celles-là s'estimerent heureuses, qu'on se contenta de dépouiller & de fouetter publiquement. Les Divins Mysteres furent jetés dans la fange. Les Idolâtres firent leurs sacrifices sur les saints Autels, en blasphémant Jésus-Christ, & en exalta leurs infames Simulacres. Ils brûlerent tout ce qu'ils découvrirent de livres sacrés, descendirent tout nuds dans le baptistere; & là, dirent & firent des infamies, que la pudeur frémit de se rappeler.

Tout cela se passoit dans le Carême, aux approches de la Pâque. Grégoire enchérit sur les attentats de ses émissaires. Le jour du Vendredi-Saint, il entra dans une église, avec le Gouverneur

& les habitans idolâtres ; & pour punir l'horreur même qu'on avoit de ses violences, il fit fustiger en public, puis emprisonner plus de trente personnes de marque, tant vierges que femmes mariées. Il ne révéra pas même la sainte solennité de la Pâque, & jeta ce jour-là un grand nombre de Fideles dans les prisons. Enfin il s'empara de toutes les églises ; en sorte que le Peuple & le Clergé Catholique se virent réduits à la dure alternative, ou de se bannir du Lieu Saint, ou de communiquer avec les impies. On rechercha si rigoureusement les Ministres Sacrés, que les malades en danger de mort n'en pouvoient recevoir les Sacremens, pas même le baptême. Mais ils aimoient encore mieux s'en voir privés, que de paroître souscrire à l'usurpation des Hérétiques, par l'acceptation de leur ministere ; ne doutant pas que Dieu ne fît miséricorde à l'ardeur sincere de leurs desirs pour les Sacremens, que la seule crainte d'applaudir à l'impiété les empêchoit de recevoir.

Il n'eût rien manqué aux vœux de Grégoire, s'il eût pu se saisir de la personne d'Athanase. Mais le saint Evêque l'avoit prévenu. Comme les factieux

marchoient à l'église où il avoit son logement, dans la disposition de l'y mettre à mort; il s'échappa, gagna le port, & s'embarqua pour l'Italie, afin d'assister au Concile qu'on avoit convoqué à Rome.

Le Cappadocien, après cela, voulut visiter l'Egypte. Mais ce fut moins une visite pontificale, qu'une course de brigands. Il étoit accompagné de Balace, Lieutenant de Philagre, & de ses barbares soldats. On flagella les Prélats qui eurent le courage de résister au schisme, & on les chargea de chaînes. Le S. Evêque Potamon qui avoit perdu un œil pour la foi, sous la tyrannie des Payens, fut si rudement frappé sur la tête, qu'il consomma son martyre peu de temps après.

Les mêmes violences s'exercerent, dans les monasteres de la Thébaïde. Vierges & Solitaires, tout fut traité sans humanité, comme sans pudeur. L'horreur du crime & l'esprit de Dieu saisirent S. Antoine: il écrivit à Balace d'un ton de Prophete, qu'il voyoit la vengeance divine prête à s'appesantir sur sa tête sacrilege, s'il ne cessoit de persécuter les serviteurs de Jésus-Christ. L'impie

fit un grand éclat de rire en lisant cette lettre, la jeta par terre, & cracha dessus, sans nul égard à la dignité de son propre rang. Puis s'adressant au porteur, il le chargea de dire au Saint, que puisqu'il prenoit tant d'intérêt aux Monasteres, il alloit le visiter lui-même. Cinq jours n'étoient pas écoulés, que la vengeance divine éclata. Balace se trouvoit à cheval, à côté du Vicaire d'Egypte. Les deux chevaux commencerent à se jouer ensemble, & les maîtres s'en amusoient, loin d'en prendre aucune inquiétude. Tout-à-coup le cheval du Vicaire se jeta sur Balace, le mordit à la cuisse, & la lui déchira avec acharnement. On l'enleva enfin à l'animal furieux, & on le reporta chez lui, où il mourut le troisieme jour. Tout le monde admira le prompt accomplissement de la prophétie; & les Hérétiques mêmes conçurent de la vénération pour le saint Prophete.

Vit. Ant. c. 50.

Il avoit alors quatre-vingt-dix ans. Mais l'Ennemi qui ne cesse jamais de tendre des piéges aux plus hautes vertus, lui mit en pensée, qu'il n'étoit point dans le desert, de Solitaire aussi parfait que lui. La nuit suivante, le Seigneur lui révéla qu'il y en avoit un

beaucoup plus ſaint, à quelque diſtance de ſa demeure, & lui inſpira le deſir de l'aller reconnoître de ſes propres yeux. Sitôt que le jour parut, Antoine ſe mit en marche, ſans ſavoir où il iroit : mais il ne doutoit point, que celui qui l'inſpiroit, ne le dirigeât. Il avança comme au haſard, ou plutôt avec cette foi ſûre qui ne connoît point de haſard ; & le troiſieme jour il arriva dans la matinée à la caverne, où S. Paul, premier hermite, vivoit oublié du monde, depuis la perſécution de l'Empereur Dece.

Hier. in vit. Paul.

L'entrée en étoit fort obſcure, & Antoine marchoit à tâtons, quand il apperçut enfin une foible lumiere. Mais au bruit de ſa marche, Paul avoit fermé ſa porte au verrou. Antoine ſe mit à genou, & conjura le Solitaire de lui ouvrir. Vous ſavez qui je ſuis, lui dit-il ; & celui qui m'envoie, vous a révélé pourquoi je ſuis venu. Je ne mérite pas à la vérité de vous voir ; mais ſachez que je ne me retirerai point d'ici, ſans vous avoir vu. N'eſpérez pas de me laſſer. Le ſoleil a fourni la moitié de ſon cours, depuis que je frappe : je perſiſterai le jour & la nuit juſqu'à la mort ; & ſi vous refuſez de me recevoir vivant, vous ou-

vrirez au moins, pour me donner la sépulture après mon trépas. Paul, en qui les saintes douceurs de la solitude & l'habitude de la vertu n'avoient qu'ajouté à la gaîté naturelle de son humeur, lui répondit que la menace n'étoit pas le ton qui convînt à un Suppliant. Vous étonnez-vous, ajouta-t-il, que je ne m'empresse pas à recevoir votre visite, puisque vous n'annoncez que la tristesse, & ne parlez que de mourir?

Alors il ouvrit sa porte en souriant. Ils s'embrasserent, se saluerent par leurs noms, quoiqu'ils n'eussent jamais oui parler l'un de l'autre, & rendirent de tendres actions de graces au Seigneur. Ils s'assirent ensuite, & Paul parla ainsi: Voyez donc celui que vous êtes venu chercher de si loin: bel objet de vos recherches, une tête parsemée de quelques cheveux blancs, un corps ruiné par les années, & tout près de rentrer dans la terre d'où il est sorti. Mais parlons d'objets tout différens. Comment, dites-moi, va le Monde aujourd'hui? Les hommes bâtissent-ils toujours des maisons aussi solides que s'ils ne devoient pas mourir? Y a-t-il encore des Grands jaloux de la domination, & des esclaves d'un

d'un vil intérêt ? Veut-on toujours leur faire adorer des Dieux de bois & de métal ? Comme ils s'entretenoient de la sorte, en s'interrogeant & en se répondant tour-à-tour, un corbeau abaissant son vol près d'eux, déposa un pain, & disparut. Voyez, reprit Paul, la bonté du Maître que nous servons : il y a soixante ans que je reçois chaque jour la moitié d'un pain ; aujourd'hui que Jésus-Christ voit deux de ses soldats, il a doublé les vivres. Ils firent la priere de bénédiction, puis se reposerent au bord d'une fontaine qui jaillissoit de la roche où se trouvoit la grotte, pour y prendre en paix leur frugal repas. Mais il s'éleva une difficulté fort sérieuse, par rapport à l'honneur de rompre le pain. Pour le déférer au voyageur, Paul insistoit sur le devoir de l'hospitalité ; Antoine, d'un autre côté, sur le respect dû à l'âge. La dispute pensa durer jusqu'au soir ; & l'on n'en sortit qu'en convenant que chacun tireroit le pain de son côté, pour le mettre en morceaux. Ils se désaltérerent à la fontaine, & partagerent la nuit suivante entre la priere & de pieux colloques.

Le jour étant venu, Paul dit à son

hôte : Mon frere Antoine, je savois depuis long-temps que vous habitiez ces déserts, & Dieu m'avoit promis que je vous verrois : mais il ne vous envoie qu'au terme de ma carriere, afin de me donner la sépulture. A ces mots, Antoine fut pénétré de douleur, & conjura Paul, en versant un torrent de larmes, de l'emmener avec lui dans les demeures éternelles. Non, dit Paul, vous ne devez pas ainsi borner vos desirs à votre avantage : vos leçons & vos exemples sont encore nécessaires aux Freres. Il entra néanmoins dans la peine de son saint ami, voulut lui épargner le spectacle de sa mort, & lui dit : Allez, je vous prie, mon frere, chercher pour m'ensevelir, le manteau que vous a donné l'Evêque Athanase. Antoine étonné d'une connoissance si prophétique, partit aussitôt sans répliquer un seul mot, & fit beaucoup plus de diligence que son corps exténué ne sembloit le permettre.

Toutefois ses disciples avoient déjà trouvé le temps de son absence extrêmement long. Deux des plus affectionnés, qui s'avançoient au devant de lui avec beaucoup d'inquiétude, dirent

aussitôt qu'ils purent le joindre : Mon pere, où avez-vous tant demeuré ? Rien n'égale les alarmes de vos enfans. Malheureux pécheur que je suis, s'écria-t-il, comme hors de lui-même : Ah ! que je porte injustement le nom de Solitaire ! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, j'ai vu dans Paul, un habitant céleste. Il n'en dit pas davantage en ce moment, & l'on n'osa point l'interroger.

Aussitôt qu'il eut pris le manteau qu'il revenoit chercher, il repartit avec empressement, ayant toujours Paul dans l'esprit, & comme sous les yeux. Dès le lendemain, après environ trois heures de marche, il eut une vision, où au milieu des Anges & des Bienheureux, il apperçut le Saint Anachorete vêtu d'un blanc éblouissant, & montant au Ciel. Il se prosterna sur le champ, & s'écria noyé de larmes : Paul, pourquoi me quittez-vous, sans me faire vos derniers adieux ? Ne vous ai-je donc connu, que pour avoir le regret accablant de vous perdre ? Il sembla voler, le reste de la route ; & quand il fut arrivé à la grotte de Paul, il trouva le corps à genoux, les yeux & les mains levés au Ciel, & crut

avoir pris une fausse alarme. Mais en voulant l'embrasser, il reconnut avec amertume la vérité de ce que figuroit la vision.

Il enveloppa le mort du manteau d'Athanase, le tira de la grotte, & chanta à l'entrée les prieres ordinaires de l'Eglise. Après quoi se voyant sans instrumens propres à creuser la terre, il se trouva fort embarrassé pour l'inhumer selon la coutume des Fideles. Alors il apperçut deux lions qui accouroient avec impétuosité du fond du désert. Un premier mouvement d'effroi s'éleva dans son ame : mais bientôt il se rassura, par la foi en la Providence. En effet ces terribles animaux allant droit au corps de Paul, le flaterent d'abord de leurs langues & de leurs queues, & pousserent comme des rugissemens de douleur. Ensuite ils se mirent à fouir de leurs ongles, firent en peu de momens un trou plus que suffisant pour le corps d'un homme, & reprirent le chemin du désert. Antoine étendit le corps dans la fosse, le couvrit de terre; puis il mit sur la place quelque marque propre à la faire reconnoître. Le jour suivant, il repartit pour son monastere, emportant, comme une riche

ſucceſſion, la tunique que Paul s'étoit faite de ſes propres mains, & qui n'étoit qu'un tiſſu de feuilles de palmiers, ſemblable à celui des corbeilles. A ſon arrivée, il fit dans toute ſon étendue le récit d'un événement ſi capable d'édifier ſes diſciples. Cette groſſiere tunique de feuilles de palmiers, il mettoit une ſorte de gloire à la porter; & il n'en uſoit qu'aux fêtes les plus ſolennelles, telles que Pâque & la Pentecôte.

S. Antoine ſurvécut quinze ans au premier des Anachoretes, & ne mourut qu'à l'âge de cent cinq ans. Ses auſtérités furent toujours les mêmes, auſſi-bien que ſon zele à inſtruire un nombre infini de Solitaires & de Cénobites, qui en formerent une infinité d'autres à leur tour. Sans aucun avantage naturel qui le diſtinguât, ſon éminente ſainteté l'a rendu fameux dans toute l'étendue du Monde Chrétien. Quoiqu'il ne ſût pas lire, on a de lui quelques lettres, avec une regle aſſez courte, qu'il avoit dictées dans la langue de ſon pays, & qu'on a traduites en Grec & en Latin.

Les ſeuls ennemis de la foi refuſoient de rendre juſtice à des vertus auſſi merveilleuſes que celles de ces hommes

tout céleſtes. Leur attachement déclaré pour leur Paſteur légitime effaçoit toutes leurs bonnes qualités, aux yeux de ſon rival hérétique. Mais tandis que l'Intrus ne penſoit qu'à établir ſon autorité par les voies les plus indignes, Athanaſe fugitif porta ſes plaintes au Pere commun des Fideles & des Paſteurs de toutes les Egliſes. Il produiſit au Souverain Pontiſe les atteſtations de quatre-vingts Evêques d'Egypte, qui dépoſoient tout ce qu'on pouvoit dire de plus convaincant en ſa faveur. Mais dès qu'il fut perſonnellement connu, ſon mérite éclatant, ſa maniere de vivre, ſainte, ſage & modeſte, ſa rare piété, toutes ſes vertus firent ſa meilleure recommandation. On fut bientôt convaincu, qu'il n'étoit odieux aux impies, que parce qu'il leur étoit redoutable. Le S. Pape Jule ſentit même pour Athanaſe, à ſon premier aſpect, une bienveillance qui prévenoit toutes les réflexions, & une affection comme irréſiſtible. Dans toute la ſuite de ſa vie, il rendit grace à Dieu, de lui avoir fait connoître un ſi digne Evêque. Pour le S. Patriarche, après qu'il eut mis ſon affaire en état, ſuivant les regles de la pru-

Ath. Apol. 1.

dence chrétienne, il en abando... le soin à la Providence. Il ne témoigna ni empressement, ni inquiétude, fit sa principale occupation des exercices de la piété & de l'assistance aux divins offices; en sorte qu'il sembloit n'avoir entrepris qu'un voyage de dévotion, aux lieux sanctifiés par le martyre des SS. Apôtres. Toute sa suite, vraiment digne de lui, ne pouvoit qu'augmenter l'édification, parmi les Romains. Il avoit amené quelques Solitaires de la Thébaïde, d'une vie plus angélique qu'humaine. Ce spectacle étoit nouveau pour l'Occident, qui s'instruisit dans leur maniere admirable de vivre. Alors on vit les premieres Dames de l'Empire fouler aux pieds la mollesse & le faste de la grandeur, & le disputer aux hommes les plus courageux, dans l'observance de toutes les pratiques rigoureuses de la retraite & de la pénitence. Athanase demeura dix-huit mois à Rome, en attendant inutilement ses accusateurs.

Hier. ep 16.

Le Pape leur écrivit, pour les presser de venir à un Concile que leurs députés avoient demandé. Il leur marqua un terme, au bout duquel, s'ils n'arrivoient avec de bonnes preuves, il ne pourroit

plus douter de leur mauvaiſe foi, ni de la foibleſſe de leur cauſe. Mais ils étoient déſeſpérés, de ſavoir Athanaſe à Rome, où dès-lors il n'y avoit plus moyen pour eux de manœuvrer; d'autant mieux que le Souverain en étoit ſolidement Catholique, & ne ſe mêloit des affaires de l'Egliſe, que pour la faire jouir de toute la liberté de l'Evangile. Rien ne s'y devoit traiter que ſur les Canons, dans un Concile où il ne ſe trouveroit, ni tyran, ni ſatellites, pour imprimer la terreur & gêner les ſuffrages. Ainſi le témoignage de leur conſcience empêcha ces fourbes de ſe préſenter. Ils affecterent des lenteurs, & retinrent les porteurs des lettres Pontificales au delà du temps aſſigné. Après quoi ils les renvoyerent, avec une confeſſion de foi, toujours dans leur goût artificieux, c'eſt-à-dire, qui n'exprimoit rien d'hérétique, mais qui n'excluoit pas formellement l'héréſie par le terme de Conſubſtantiel.

Le Concile ne laiſſa pas de ſe tenir. Il s'y trouva plus de cinquante Evêques, dont pluſieurs de Thrace, de Syrie même, de Phénicie & de Paleſtine. Il y avoit des Prêtres d'Alexandrie, parfaitement inſtruits de ce qui touchoit leur Evêque.

On discuta son affaire dans toutes les formes. Les noirceurs de la calomnie furent mises en évidence. On démontra que le Concile de Tyr n'avoit été qu'un brigandage ; & le grand Athanase fut absous d'une voix unanime. Le Concile jugea aussi, en faveur de Marcel d'Ancyre, d'Asclépas de Gaze, de Paul de Constantinople, & généralement de tous les Catholiques persécutés par la faction des Ariens. C'est ainsi, disent Socrate & Sozomene, que tous les Evêques opprimés avoient recours au Pape ; & trouvoient leur appui dans la prérogative de son siege, qui lui donnoit droit de prendre soin de toutes les Eglises.

Socr. II. 15.
Soz. III. 8.

Comme c'étoit une ancienne coutume, que par honneur pour le Siege Apostolique, les décrets des Conciles où le Pontife Romain présidoit en personne, ne se publiassent que par ses propres lettres, ce que l'Afrique imita par la suite au regard de son Primat ; le Pape Jule, au nom de son Concile, écrivit aux Eusébiens. D'abord il réfute leurs calomnies contre les Evêques flétris à Antioche, & fait sentir la justice & la régularité de leur réhabilitation à Rome. Que si vous avez, ajoute-t-il, de meil-

Ap. Ath ap. T. 2. Concil. p. 453.

leures connoissances sur ces faits ; pourquoi n'êtes-vous pas venus ici les proposer & les soutenir en face, à des accusés qui se sont présentés de bonne grace, & qui se disent prêts à répondre à quiconque, & sur quelque chef que ce soit ? Il falloit, ou ne pas pousser les affaires au point où vous l'avez fait, ou ne pas vous décrier vous-mêmes, en reculant avec une pusillanimité si suspecte, après vous être avancés avec tant d'ostentation. Mais outre Athanase & Marcel, que répondez-vous au sujet de cette multitude de Prêtres & d'Evêques persécutés, chassés, tourmentés en toutes les manieres, & qui apportent ici de jour en jour la nouvelle de vos violences, en y venant chercher un asyle ? O mes freres ! les jugemens de vos Eglises s'écartent étrangement des regles de l'Evangile, & vont à des peines qui y sont inconnues, au bannissement & à la mort. Si ceux que vous poursuivez étoient coupables, comme vous le dites, il falloit écrire à nous tous, afin que nous pussions porter de concert un jugement convenable. Car ce sont des Evêques qui ont souffert tous ces maux, & des Eglises distinguées qui ont reçu la foi de la bouche même des

Apôtres. Vous deviez sur-tout porter à notre Eglise les accusations intentées contre l'Evêque d'Alexandrie. Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord, & que la décision doit venir d'ici? Mais sans nous avoir instruits, & après qu'on a fait ce qu'on a voulu, on demande que nous le confirmions de notre suffrage, sans connoissance de cause.

La déclaration du Souverain Pontife releva le courage des Orthodoxes. Peu après le Concile d'Antioche, l'usurpateur du Siege de C. P. le fameux Eusebe étant venu à mourir, surchargé de crimes & d'années, puisqu'il étoit déjà vieux quand l'Arianisme commença vingt ans auparavant; alors le Peuple Catholique remit sur son siege le S. Evêque Paul, qui en étoit le titulaire légitime, & qui en avoit été chassé si scandaleusement. Mais en même temps les Ariens, sous la conduite de leurs zélateurs & du Métropolitain Théodore d'Héraclée, hérétique comme eux, ordonnerent Macédonius dans une autre église. Les citoyens attachés respectivement aux deux partis, formerent deux puissantes factions. Le Maître même de la Milice,

appellé Hermogene, y perdit la vie, en montrant de la partialité en faveur des factieux les plus protégés, & en augmentant le trouble, au lieu de l'appaiser. A cette nouvelle, l'Empereur Constance se rendit précipitamment d'Antioche à C. P. malgré la rigueur de l'hiver, & les affaires capitales qui rendoient sa présence nécessaire en Orient. Il ne fit cependant mourir personne; & se laissant fléchir aux prieres du Sénat & aux larmes du peuple qui vint au devant de lui, il fit grace de la vie à cette multitude de coupables. Mais il réduisit à la moitié la quantité de blé, que l'Empereur son pere faisoit distribuer gratuitement. Il chassa aussi Paul de la ville, sans toutefois confirmer l'élection de Macédonius; se tenant offensé qu'on l'eût ordonné sans sa participation, & le regardant avec Paul, comme la cause de la sédition. Du reste il n'annulla rien de ce qui avoit été fait pour l'Intrus, & souffrit qu'il tînt ses assemblées dans l'église où on l'avoit ordonné.

Le Pape, après avoir inutilement tenté de ramener les esprits par ses avertissemens paternels, sentit qu'il falloit d'autres expédiens contre une pareille fac-

tion. Il informa l'Empereur Constant des procédés de l'impiété, sur-tout contre les Evêques d'Alexandrie & de Constantinople. Le Vicaire de Jésus-Christ, loin de rien dire qui pût brouiller ensemble les deux augustes freres, ne chercha qu'à rapprocher de la bonne voie celui qui s'en écartoit, par les sollicitations du Prince religieux qui persévéroit avec une inviolable fidélité. Aussi Constant se contenta-t-il d'écrire : mais il le fit d'une maniere qui pût enfin devenir efficace. Il exigea que trois des Evêques qui avoient agi avec si peu de ménagement contre leurs plus illustres Collegues, vinssent lui rendre compte de leur conduite. Sa puissance, & la conjoncture des affaires de l'Orient le mettoient en état de prendre ce ton d'Empire. Car depuis qu'il s'étoit approprié tous les domaines de son frere Constantin, Constance toujours plus embarrassé de la guerre des Perses, alloit au devant de tout ce qui pouvoit lui plaire.

Socr. II. 18.

Il envoya quatre Evêques à Constant, qui n'en demandoit que trois. Les Sectaires ne manquerent pas de choisir les plus habiles d'entr'eux, savoir, Théodore Evêque d'Héraclée, Narcisse de

Néroniade, Maris de Calcédoine & Marc d'Aréthuse en Syrie. Ces artificieux députés entreprirent de justifier ce qui s'étoit fait au Concile d'Antioche. Mais les Occidentaux, moins exercés à la dispute, allerent d'abord au fait, & demanderent préalablement leur confession de foi. Ceux-ci présenterent à l'ordinaire un symbole embarrassé qui n'étoit, ni positivement hérétique, ni suffisant contre l'erreur. S. Maximin de Treves en découvrit le venin, & leur refusa sa communion. Sous la direction d'un si bon Pasteur, le jeune Empereur continua de se tenir purement & inviolablement attaché à la formule de Nicée, & conçut parfaitement qu'on ne persécutoit Athanase, que parce qu'il la défendoit avec plus de succès que personne. Les députés repartirent donc très-mal satisfaits de leur commission, & Constant pensa mûrement à remédier aux troubles qui désoloient l'Eglise.

Constance feignit de tout approuver. La guerre se poussoit vivement par les Perses. Sapor leur Roi étoit un ennemi terrible: Prince d'un grand génie & d'un grand courage, d'une audace, d'une fierté & d'une cruauté formidable, fu-

rieux ſur-tout contre le nom Romain. C'eſt principalement à ce titre que les Chrétiens de ſes Etats eurent tant à ſouffrir, durant tout le cours de ſon long regne. Comme le Chriſtianiſme avoit pris ſon origine & ſon accroiſſement principal dans l'Empire, ſouvent les Barbares ne diſtinguoient pas entre le nom Romain & le nom Chrétien, & confondoient dans leurs préventions des objets ſi différens, ſans penſer depuis combien de temps la foi ſe trouvoit établie dans les autres nations. Les Apôtres même l'avoient prêchée dans les provinces de la Perſe; & la premiere épître de l'Evangéliſte S. Jean prouve que ce ne fut pas ſans ſuccès. Elle s'y étoit conſidérablement accrue par le commerce de l'Oſroëne & de l'Arménie; & du temps de Sapor, il y avoit des Egliſes nombreuſes dans tous ſes Etats.

Les Mages, race comme ſacrée où le Sacerdoce étoit héréditaire, ne voyoient qu'avec un extrême dépit les progrès de cette religion étrangere, qui en décriant le culte du Soleil, diminuoit de jour en jour le crédit & la fortune de ces Prêtres mercenaires. Ils étoient d'ailleurs animés par les Juifs, très-nombreux en

Perse, & beaucoup plus ardens que les Idolâtres contre les Chrétiens. Ceux-ci furent accusés d'entretenir des intelligences avec les Romains. En conséquence, & sans nul examen de la part de Sapor, il les accabla d'impôts, dont il commit l'exaction à des hommes impitoyables. Peu après il ordonna de trancher la tête à tous les Prêtres Chrétiens, d'abattre les églises, de brûler une quantité de monasteres, établis fort avant dans la Haute-Asie, avant même que le nom de Solitaire fût connu en Occident. Quant au Chef principal des Fideles, Siméon Evêque des villes royales de Séleucie & de Ctésiphonte, il le fit comparoître devant lui. Ces deux villes étoient peu éloignées l'une de l'autre, & bâties sur les deux rives opposées du Tigre; Séleucie siege de l'Empire des Parthes, & Ctésiphonte de celui des Perses, conservant chacune le rang & les privileges de Capitale.

Soz. 11. 8 & 9. Act. sinc. p. 632.

Le S. Evêque comparut, chargé de chaînes; & le Roi lui ordonna d'adorer le Soleil, en lui promettant de grandes récompenses s'il obéissoit, & le menaçant, s'il résistoit, d'exterminer avec lui tous les Fideles. On ne pouvoit s'atten-

dre à voir changer si vîte ce Chef de la vraie Religion ; mais on espéroit de l'ébranler avec le temps. Après une confession généreuse, Sapor le fit conduire en prison. Le Confesseur apperçut en passant l'Eunuque Ustazade, qui avoit élevé le Roi dès sa plus tendre enfance, & qui tenoit un des premiers rangs à la Cour. Ustazade étoit Chrétien dans l'ame ; & s'il avoit renoncé Jésus-Christ, c'étoit contre sa conscience, uniquement pour conserver sa fortune. L'Evêque lui en fit de vifs reproches, rejeta même avec mépris les marques de bienveillance & de vénération dont le prévint l'Apostat. A l'instant celui-ci conçut toute l'énormité de sa faute, répandit un torrent de larmes ; & témoignant sa douleur, à la façon expressive des Orientaux, il quitta l'habit blanc qu'il portoit, prit des habits de deuil, & s'assit à la porte du palais, en poussant des sanglots & de profonds gémissemens.

Le Roi le fit venir, & lui demanda s'il étoit arrivé quelque malheur dans sa maison. Non, Seigneur, lui répondit-il : mais plût à Dieu qu'au prix de toutes les infortunes de ce genre, je me fusse épargné le crime qui cause mes remords !

La vie & la lumiere me sont devenues odieuses ; je ne puis sans frémir regarder ce soleil, que j'ai feint de reconnoître pour un Dieu, & que j'ai adoré par complaisance pour vous. Je mérite la mort, & pour avoir trompé mon Roi, & pour avoir renoncé mon Dieu. Sapor, dans sa surprise, ne savoit à quoi se résoudre. Il aimoit tendrement ce Vieillard qui lui avoit long-temps tenu lieu de pere, & il n'attribuoit son changement qu'aux maléfices des Chrétiens. Tour-à-tour, il employa les caresses & les menaces. Enfin tout étant inutile, il ordonna que loin de sa vue on allât lui trancher la tête. Le pénitent songeant au scandale de son apostasie, fit demander au Roi, pour grace derniere, qu'un Crieur public déclarât par toute la ville, qu'Ustazade étoit condamné, non pour avoir agi contre son Prince, mais pour n'avoir pas voulu renier son Dieu. Sapor y consentit d'autant plus volontiers, que cet exemple de sévérité lui paroissoit des plus propres à épouvanter les Chrétiens.

Dès le lendemain, jour du Vendredi-Saint, on amena le S. Archevêque Siméon ; & le Roi à qui il ne manqua

point de marquer une fermeté inébranlable dans la foi, le condamna, comme Ustazade, à périr par le glaive. On exécuta auparavant, sous les yeux du Prélat, plus de cent Chrétiens, Evêques ou autres Ecclésiastiques, sans que le courage d'aucun d'eux se démentît. Le seul Ananie parut un peu effrayé. Mais l'Intendant des ouvriers, nommé Pusiquès, & Chrétien zélé, eut la générosité de lui dire : Prenez courage, Ananie, fermez un instant vos regards aux vanités de ce monde, vous allez jouir de la céleste lumiere. A peine eut-il proféré ces mots, qu'il fut pris lui-même, & mené au Roi. Il confessa avec une liberté, qui fit recourir contre lui aux raffinemens de la cruauté la plus barbare. Sa fille qui avoit consacré sa virginité au Seigneur, fut aussi dénoncée, & mise à mort.

L'année suivante, le même jour du Vendredi-Saint, on prononça la peine de mort par-tout le Royaume, non-seulement contre les Ecclésiastiques, mais contre quiconque s'avoueroit Chrétien. Les Mages se répandirent dans les villes & les villages, pénétrerent dans toutes les maisons, & firent les perquisitions les plus rigoureuses. On immola

tout, ſans diſcernement ; & juſque dans le palais du Roi, ceux de ſes Officiers qui lui paroiſſoient les plus chers. Dans cette confuſion fut enveloppé l'Eunuque Azade, plus néceſſaire qu'Uſtazade, & ſi cher à Sapor, qu'il condamna cette aveugle fureur, & défendit pour la ſuite de faire ainſi mourir tumultueuſement les Chrétiens. On reſtraignit de nouveau la proſcription aux Eccléſiaſtiques : mais la contrainte la rendit d'autant plus violente, contre l'objet qu'elle ſe réſervoit. Alors Sadoth, ſucceſſeur de Siméon dans l'évêché de Ctéſiphonte & de Séleucie, en fut la principale victime. Il réſidoit par prudence dans celle des deux villes que la Cour n'habitoit pas, c'eſt-à-dire, à Séleucie. Mais le Roi s'y étant rendu en perſonne, fit prendre le nouvel Evêque, avec ceux de ſes Clercs, des Solitaires & des Vierges conſacrées que l'on put découvrir, le tout au nombre de cent vingt-huit perſonnes. On les tint cinq mois dans un affreux cachot : mais on les en tiroit de temps en temps, pour les tourmenter entre des poutres, qui leur ſerroient tellement les reins & les épaules, qu'on entendoit craquer tous leurs os. On leur répétoit ſou-

vent pendant la torture : Obéïssez au Roi qui vous enjoint d'adorer l'Astre bienfaisant du jour ; & au lieu de supplices, les faveurs royales tomberont en abondance sur vous. Nous adorons, répondoient-ils, le Créateur de tout l'Univers, & non le Soleil qui est son ouvrage. Ils eurent enfin la tête tranchée. Sadoth avoit deux sœurs consacrées à Dieu, l'une Vierge, l'autre dans l'état de viduité. On les remit au Chef des Mages, afin de leur faire leur procès. Mais le lubrique Pontife fut touché de la beauté de la Vierge, nommée Tarbule, & lui fit dire secrétement, que si elle vouloit l'épouser, il trouveroit moyen de lui obtenir grace, ainsi qu'à sa sœur. Elle répondit avec indignation, qu'elle avoit un époux d'un ordre bien différent, & qu'elle ne craignoit point une mort qui devoit la rejoindre à l'objet de son chaste amour, aussi-bien qu'au S. Evêque son frere. Le Prêtre en fureur fit conduire les deux sœurs devant la porte de la ville. Chacune fut attachée à deux pieux, à l'un par le cou, & à l'autre par les pieds. En cet état, on les scia par le milieu du corps, dont ensuite on suspendit les moitiés ruisse-

lantes de sang, à de hautes pieces de bois plantées de chaque côté de la rue.

La persécution devint encore plus cruelle dans la province d'Adiabene, située sur la frontiere de l'Empire Romain, & presque toute Chrétienne. L'Evêque Acepsimas mourut à la torture, en confessant Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Dans toutes les provinces indistinctement, il y eut une multitude innombrable de Martyrs de toute condition. On a conservé les noms de vingt-trois Evêques, du nombre desquels étoit Dausas, qui fut pris en un lieu nommé Zabdée, & martyrisé avec environ deux cent cinquante personnes. On ne vit de différence entre les Martyrs de Perse & ceux des nations policées, que dans l'héroïsme plus nécessaire aux premiers, pour résister à la cruauté plus atroce des Barbares. Longtemps on se souvint avec vénération d'une troupe de seize mille, tant hommes que femmes. Le reste fut en si grand nombre, qu'on ne put jamais en avoir l'état, quelque soin que prissent à cet effet les Fideles de Perse, & ceux de Syrie, leurs voisins.

Soz. II. 14.

Le Christianisme ne faisoit pas de

moindres progrès dans les autres régions. L'Empereur Constance, zélé à sa maniere, contribua beaucoup à l'établir chez les Homérites, c'est-à-dire, chez les anciens Sabéens, à l'extrémité de l'Arabie-Heureuse, vers l'Océan. Leur religion étoit auparavant une idolatrie mêlée de Judaïsme. Constance envoya des Ambassadeurs, avec des présens magnifiques, pour demander la liberté de construire chez eux des églises, à l'usage des marchands Romains, & des naturels du pays, qui voudroient apprendre la religion de l'Empire. Le plus connu de ces Ambassadeurs étoit un certain Théophile, Indien de naissance, qui donné en otage dès sa tendre jeunesse au Grand Constantin, avoit embrassé, non-seulement la foi, mais la vie monastique. Ce furent les Ariens auxquels il étoit attaché, qui lui firent conférer la dignité d'Evêque pour cette mission : bonne œuvre d'éclat, entreprise avec ardeur par des gens de parti, jaloux sans doute de ce qu'Athanase venoit d'envoyer le saint Missionnaire Frumence aux Ethiopiens, en deçà de la Mer-Rouge. L'entreprise de Théophile ne laissa pas d'avoir de grands succès. Le

Philost. l. III. c. 4, & seq.

Prince des Homérites se convertit, & voulut faire lui même les frais de trois églises; l'une à Dafar, capitale de son état; les deux autres, dans les villes principales, où les Romains & les Perses faisoient leur commerce.

Ainsi les Ariens s'efforçoient-ils d'accréditer une secte orgueilleuse, qui ne se contentoit plus de primer dans les provinces de Constance. Quatre ans tout au plus après leur Concile de la Dédicace, ils s'assemblerent de nouveau dans la ville d'Antioche, dresserent une nouvelle formule de croyance, & l'envoyerent en Occident, avec quelques Evêques des plus adroits du parti. Ils trouverent les Occidentaux réunis à Milan, & l'Empereur Constant au milieu d'eux, fort occupé à chercher un remede aux maux de l'Eglise. Pénétré de vénération pour toutes les grandes qualités d'Athanase, il disoit souvent que son crime n'étoit autre que son zele & son habileté à défendre la foi. Les dernieres injustices qu'on lui avoit faites, & qui duroient encore, il les qualifioit de trames d'iniquité; & il se croyoit indispensablement obligé de les faire cesser. Il manda le S. Evêque à Milan; &

Athanase

Athanase s'y rendit le plutôt qu'il lui fut possible. Ce que le jeune Empereur ouit de la bouche du Patriarche, touchant l'état déplorable de la Religion en Egypte & dans tout l'Empire d'Orient, acheva d'enflammer son zele.

S. Jule Pape, S. Maximin Evêque de Treves, & le grand Osius de Cordoue avoient prié tout nouvellement ce bon Prince d'écrire à son frere Constance, afin de convoquer de concert un concile général de l'Orient & de l'Occident, où les accusations des Prélats chassés de leurs sieges fussent examinées à fond, & jugées enfin sans appel. Ce projet donnoit de terribles inquiétudes aux Evêques Ariens. Mais leur protecteur étoit pressé de maniere à n'oser refuser. On convint réciproquement de tenir le concile à Sardique en Illyrie, aux confins des deux Empires, afin que les Evêques de l'un & de l'autre s'y pussent rendre commodément, & n'alléguer aucun prétexte de refus.

Ath. Apol. 1.
Socr. II. 20.
Soz. II. II.

Le Pape Jule ayant ainsi procuré la convocation du Concile, il marqua aussi, de concert avec les Empereurs, le temps de la célébration, c'est-à-dire, cette année-là même 347. Quoique le terme fût

aſſez court, parce qu'on appréhendoit toujours quelque changement de la part des Puiſſances, au moins de celle qui étoit mal intentionnée; il ne laiſſa pas d'y venir des Evêques de plus de trente-cinq provinces, même des plus éloignées; & tous avoient au fond le temps ſuffiſant pour s'y rendre. Toutefois on ignore le nombre juſte de ces Peres, qui eſt exagéré par certains Auteurs, & trop diminué par d'autres. L'opinion la plus vraiſemblable, c'eſt qu'ils approchoient de deux cents, ſans compter ceux à qui l'on envoya des copies du Concile, & qui de concert avec ceux qui prononcerent, ſouſcrivirent au nombre de plus de trois cents. Entre les Evêques préſens, on remarque ſur-tout Oſius, appellé dès-lors le Pere des Conciles, Protogene de la ville même de Sardique, Vincent de Capoue, Vériſſime de Lyon, Maximin de Treves, Euphratas de Cologne & Gratus de Carthage, tous vénérables par leur âge & leur expérience, par leur doctrine & leur vertu. Le Pape Jule ne pouvant ſans péril s'éloigner du centre des affaires eccléſiaſtiques, envoya ſes Légats, Archidame & Philoxene Prêtres, & le Diacre Léon.

De la part des Eusébiens, les principaux Evêques furent Théodore d'Héraclée, Ménophantes d'Ephese, Narcisse de Néroniade en Cilicie, Etienne d'Antioche, George de Laodicée, Acace de Césarée de Palestine, Ursace & Valens de Pannonie, & le fameux Ischiras que son parti avoit élevé à l'épiscopat, en récompense de toutes ses manœuvres contre S. Athanase. Comme les Hérétiques sentoient fort bien la foiblesse de leur cause; au défaut de bonnes raisons, ils amenerent avec eux deux Officiers revêtus de la dignité de Comtes, pour dominer, comme ils avoient fait au Conciliabule de Tyr. Mais ils trouverent une assemblée toute différente, tout Ecclésiastique, incapable de se laisser effrayer par des gens armés, & par l'appareil imposant de la Puissance Séculiere. L'Empereur Constant avoit d'ailleurs défendu, de la maniere la plus imposante, à tout Laïc, d'entrer au Concile, ni de gêner en rien la liberté des suffrages. Athanase qu'ils imaginoient n'oser même se présenter, paroissoit avec toute la sécurité de l'innocence reconnue, & sembloit défier ses ennemis superbes, chargés à leur tour par des accusateurs qui ne

vouloient être entendus que la preuve & l'évidence à la main. Divers Ecclésiastiques, outragés avec violence, représentoient les chaînes dont on les avoit chargés ; des Evêques en venoient défendre d'autres, qui étoient encore bannis ; les parens ou les amis de ceux qu'on avoit mis à mort, demandoient justice de ces attentats sacrileges. On articuloit, entr'autres particularités, l'oppression d'un Evêque, nommé Théodule, réduit à errer loin de son Eglise, & à périr enfin dans sa fuite. Quelques-uns montroient les coups d'épées, & les autres blessures encore toutes sanglantes qu'ils avoient reçues. Non-seulement des particuliers, mais des Eglises entieres se plaignoient des derniers outrages faits au sanctuaire, aux Clercs & aux Vierges, pour n'avoir pas voulu communiquer avec les sectateurs de l'impie Arius. Deux Evêques d'Arabie, Astere & Macaire, qui étoient arrivés jusqu'à Sardique en la compagnie des Eusébiens, venoient de les quitter pour se joindre aux Orthodoxes, & dévoilerent les trames odieuses de ces perfides Sectaires.

Synod. Apol. Athan.

Tant de révolutions inattendues causoient à ceux-ci d'étranges inquiétudes.

Ils se tinrent renfermés dans le palais où on les avoit logés, & convinrent entre eux de ne point entrer au lieu de l'assemblée générale, d'empêcher tous les Orientaux d'y paroître, & de se retirer eux-mêmes sous le premier prétexte. Ils aimoient beaucoup mieux avoir à rougir de leur fuite, que d'attendre une condamnation qu'ils voyoient inévitable. L'honneur les touchoit peu; & leur fortune qui leur importoit infiniment davantage, restoit en sûreté sous la protection de Constance, qui ne souffriroit jamais qu'on les dépossédât réellement de leurs sieges. Envain leur représenta-t-on, qu'il falloit, ou ne pas venir au lieu du Concile, ou comparoître à ses séances; qu'il leur importoit d'être confrontés avec des adversaires, contre qui ils se vantoient d'avoir de si bons moyens; qu'après ce jugement contradictoire, ceux-ci n'auroient plus à prétexter qu'on les avoit condamnés sans les entendre, & que des sentences si solennellement confirmées demeureroient à jamais irrévocables. La voix de leur conscience leur crioit beaucoup plus haut, qu'ils ne sortiroient point d'une assemblée canonique, à leur avantage.

Ils répondirent d'abord, qu'ils ne pouvoient prendre part à un Concile qui communiquoit avec Athanase, Marcel d'Ancyre, & les autres Evêques déjà condamnés. Mais substituant tout à coup la défaite de la politique à celle de l'hypocrisie, ils feignirent que leur Empereur les mandoit pour la célébration d'un triomphe sur les Perses. Sans s'arrêter à la frivolité de cette excuse, le Concile repartit, qu'ils eussent à venir se défendre des accusations intentées contre eux, ou qu'ils s'attendissent à être jugés en rigueur, & à voir absoudre ceux qu'ils poursuivoient. Cette dénonciation ne changea rien à leur arrangement : ils partirent avec précipitation, & se retirerent à Philippopolis en Thrace, ville de l'Empire d'Orient, assez voisine de C. P. & où ils eurent la prétention chimérique de former eux-mêmes, & eux seuls, le Concile Œcuménique.

Il ne falloit point d'autre justification pour Athanase. On voulut néanmoins qu'il se justifiât : mais il démontra si clairement son innocence, avec l'indignité des procédés employés contre sa personne & contre son clergé, que les Peres du Concile ne purent retenir leurs lar-

mes, & s'empresserent à le consoler par les témoignages de l'affection la plus compatissante. Des lettres synodales furent expédiées sur le champ, pour notifier aux Eglises d'Egypte & de Lybie, spécialement à celle d'Alexandrie, la justification du Saint Patriarche, & les vœux de toute l'Eglise, pour qu'on le reçût comme il le méritoit. Ayant ensuite examiné les plaintes rendues contre les Eusébiens, le Concile les trouva si bien fondées & si criantes, qu'il priva huit de leurs principaux Evêques, non-seulement de l'épiscopat, mais de la communion des Fideles. On s'étoit convaincu, à n'en pouvoir plus douter, du dessein qu'ils avoient de faire triompher l'Arianisme, aussi-bien que de leurs violences perpétuelles contre quiconque refusoit de partager leur hérétique communion. C'est ainsi que Grégoire, cet odieux Cappadocien qui s'étoit emparé du Siege Patriarchal d'Alexandrie, avec autant de cruauté que d'impiété, fut déposé, exclus à jamais de l'épiscopat, & tous les sujets qu'il avoit ordonnés, privés des fonctions de leur ordre.

Après la cause d'Athanase, on examina celle de Marcel Evêque d'An-

cyre, & celle d'Asclépas Evêque de Gaze, aussi déposés par les Eusébiens. On les rétablit dans leurs Eglises, d'où l'on chassa Basile & Quintien, élus par les Hérétiques. Le Pape Jule, comme nous l'avons dit, avoit déjà reçu à sa communion Asclépas & Marcel; parce qu'ils n'étoient en butte à leurs ennemis, que pour leur éloignement de l'Arianisme. Il est vrai que la réhabilitation de Marcel, fort décrié en Orient, fut toujours contestée par les Orientaux, & que S. Athanase refusa, du moins par la suite, de communiquer avec lui. Saint Hilaire même, S. Basile, S. Jean-Chrysostôme, avec plusieurs autres Docteurs respectables, en parlent comme d'un hérétique imbu des mêmes impiétés que Photin. Mais il n'étoit pas question à Sardique, soit des sentimens cachés d'un fourbe habile, soit plutôt des variations d'un esprit léger, à qui l'on a reproché en effet d'être retourné à son vomissement.

Théod. l. 11. 8. Quelques membres du Concile proposerent ensuite de dresser une formule nouvelle de croyance: mais la proposition fut aussitôt rejetée, comme faisant injure à la confession de Nicée qu'elle donnoit pour défectueuse, & comme

autorisant la démangeaison périlleuse de toucher aux anciens Symboles. Il n'en fut pas ainsi de la discipline, qui varie selon les temps, & dont on dressa vingt nouveaux Canons.

Osius qui proposoit les matieres, fit sentir combien il seroit pernicieux de laisser introduire la coutume de changer d'évêché; que le motif intéressé de ces translations étoit manifeste, en ce que ces Pasteurs inconstans ne quittoient jamais un grand siege pour un moins considérable. Cet abus parut si scandaleux aux Peres de Sardique, qu'ils ordonnerent contre ceux qui s'en rendroient coupables par la suite, la privation de la communion, même à la mort : circonstance qu'il faut entendre, ou de la réconciliation solennelle, ou du cas auquel l'opiniâtreté rendroit indigne de tout genre de réconciliation; sans quoi l'on ne pourroit accorder avec lui-même ce sage Concile, qui explique ou adoucit ce qui lui avoit paru d'une rigueur excessive dans quelques réglemens locaux, par rapport à l'abandon apparent de certains pécheurs dans leurs derniers momens. On ne fut guere moins sévere, sur l'article de la résidence : ce Concile

Can. 2.

interdit absolument, sous peine de déposition, tous les voyages des Evêques à la Cour, à moins d'un ordre formel de l'Empereur, ou d'une nécessité évidente.

Can. 12. Afin de procurer l'exécution de cette loi, on autorise les Evêques des lieux placés sur les grandes routes, à s'informer, quand ils verront passer un autre Evêque, quel est le terme & le sujet de son voyage.

Can. 3, 4 & 5. On regla aussi la maniere générale de procéder contre les Evêques; & voici les termes de ce Canon, le plus fameux de Sardique: Si un Evêque condamné dans sa province, se croit mal jugé, ceux qui auront examiné l'affaire, écriront à l'Evêque de Rome, pour honorer la mémoire du bienheureux Pierre, son prédécesseur; & si le Pontife juge qu'il faille renouveller le jugement, on le reprendra, & lui-même donnera des juges sur les lieux: que s'il ne trouve rien à réformer dans la sentence rendue, elle sera confirmée par-là même, & la cause terminée. On ajoute que le Pape pourra commettre le jugement de ces appellations aux Evêques de la province voisine, & même envoyer un Prêtre, avec la qualité de son Légat, selon que sa

ſageſſe le trouvera convenable. Ce n'étoit pas attribuer au Siege Apoſtolique une juriſdiction nouvelle, mais en régler l'uſage pour le bon ordre de la hiérarchie. L'Egliſe de France a été ſpécialement jalouſe de garder cette forme dans le jugement de ſes Prélats, qui en effet ont été conſtamment jugés dans le royaume par leurs comprovinciaux, ou par leurs voiſins. Telles furent les diſpoſitions capitales de la diſcipline du vrai Concile de Sardique.

Car pour diminuer la flétriſſure qu'il imprima à l'impiété Arienne, les Orientaux retirés du congrès général s'aſſemblerent à Philoppopolis, & voulurent donner à leur Conciliabule l'autorité & le nom du Concile légitime. Pluſieurs Catholiques qui ne manquoient pas de lumieres, y furent ſi bien trompés, que la confeſſien de Philoppopolis ſe trouve dans les fragmens de S. Hilaire de Poitiers, ſous le nom de Symbole de Sardique. Elle préſentoit un ſens très-orthodoxe, & ne péchoit que par l'omiſſion du terme de Conſubſtantiel. Mais les fourbes qui en étoient les auteurs, n'uſerent pas de la même circonſpection dans le reſte de leur conduite. Ils por-

terent la témérité jusqu'à excommunier les Prélats d'Occident les plus vénérables, Osius de Cordoue, S. Maximin de Treves, & même le Pape S. Jule. Ils publierent une lettre synodale, datée de Sardique, où ils pouvoient en effet l'avoir composée, & ils l'adresserent à tous les Evêques du Monde Chrétien, entr'autres à Donat, Evêque Donatiste de Carthage. Ils n'avoient rien plus à cœur que d'engager ces Schismatiques dans leurs intérêts, & de les opposer aux Catholiques de cette illustre Eglise, aussi-bien qu'à Gratus leur Evêque, qui s'étoit trouvé au Concile de Sardique, avec trente-cinq de ses Suffragans. Mais ils n'eurent pas même cette misérable satisfaction; puisque les Donatistes persévérerent dans la foi de la Consubstantialité & l'horreur de l'Arianisme, sans retourner cependant à l'unité.

Tom. 2. Conc. p. 699.

Il paroît qu'au retour de Sardique, Gratus avoit supplié l'Empereur Constant, d'étendre ses soins religieux aux Eglises d'Afrique. Ce Prince, toujours prêt à servir la Religion, y envoya aussitôt deux Commissaires de marque, uniquement chargés en apparence de distribuer des aumônes, & de soulager les

pauvres en chaque Eglise. Mais ils devoient exhorter tout le monde à quitter le schisme, & à rentrer dans le sein de l'unité, sans rien entreprendre qui ressentît la contrainte. Néanmoins les Chefs des Donatistes firent courir le bruit, qu'on ne venoit que pour exercer la persécution; & le faux Evêque Donat invectiva contre les Commissaires Impériaux avec la derniere insolence, parla très-injurieusement de l'Empereur même, envoya de toute part défense de recevoir les aumônes.

Un autre Donat, Evêque Donatiste de Bagaye, leva hautement l'étendard de la révolte, en faisant attrouper les Circoncellions, ces brigands fanatiques qui dévastoient les campagnes, les armes à la main, & que les Evêques Schismatiques avoient été obligés d'abandonner eux-mêmes à la rigueur des loix. Il fallut recourir à Silvestre, Comte d'Afrique, qui les fit chasser de leurs villes, avec leur Clergé. Mais les rébelles ne se soumirent pas sans combattre: ainsi les gens armés de part & d'autre remplirent le pays de sang & de carnage. Donat de Bagaye ne voyant pas son parti le plus fort, se jeta de désespoir dans

Aug. Tract. 11. in Joan.

un puits. Un certain Marcule se précipita du haut d'un rocher ; & les Donatistes honorerent ces ennemis publics, comme autant de Martyrs.

Quoique les Evêques Catholiques n'eussent aucune part aux voies de rigueur, que l'amour de l'ordre & une juste défense rendoient nécessaires, on n'en prit pas moins occasion de décrier l'Eglise ; & les Chefs du Schisme s'en montrerent plus obstinés : mais il y eut beaucoup de peuple qui rentra dans l'obéissance des Pasteurs légitimes.

Après leur réunion, Gratus assembla, de toutes les provinces d'Afrique, un nombreux Concile, que l'on compte ordinairement pour le premier de Carthage; quoiqu'il y en ait eu plusieurs auparavant, particuliérement sous S. Cyprien : mais c'est ici le plus ancien dont on ait conservé les canons. Ils tendent principalement à réprimer les abus introduits par le schisme. Les Schismatiques croyoient nul, le baptême conféré hors de la communion de Donat ; & le Concile défend généralement de baptiser de nouveau ceux qui l'ont été au nom de l'adorable Trinité Il défend aussi de rendre les honneurs du martyre à ceux

qui se seront précipités, ou tués d'une autre maniere, par enthousiasme, ou par fanatisme, & par désespoir. Enfin on condamne l'usure, sans distinction, & pour tous les états.

Constant qui ne se bornoit pas à faire ainsi fleurir la Religion dans ses provinces, apprit dans ces entrefaites les nouveaux excès des Eusébiens, toujours honorés de la protection de Constance. Dans la ville d'Andrinople où ils repasserent après leur désertion de Sardique, ils firent couper la tête à dix personnes, pour leur attachement à la foi ancienne. Lucius, Evêque du lieu, perdit la vie, comme ces ouailles prédestinées, & pour la même cause. Les deux Evêques d'Arabie, Macaire & Astere, qui avoient fait l'affront à leurs tentateurs déguisés de se séparer d'eux en arrivant à Sardique, furent bannis, après toutes sortes de mauvais traitemens. Mais toujours la Secte en vouloit principalement au Grand Athanase. Long-temps on garda les ports & les portes des villes par où il devoit passer : on fit même expédier des ordres aux Juges d'Alexandrie, afin que si ce Patriarche, ou certains Ecclésiastiques de son parti se trouvoient dans la ville, on

Athan. ad solit.

dans ſon territoire, on leur tranchât la tête.

Tant d'attentats ſi ſouvent réitérés obligerent Conſtant à procéder avec vigueur auprès de ſon frere. On venoit de condamner à Milan où l'Empereur d'Occident tenoit ſa cour, les erreurs de Photin Evêque de Sirmich, telles à peu-près qu'autrefois celles de Paul de Samoſathes. On avoit prononcé à Sardique contre Urſace & Valens, qui commençoient à jouer les premiers rôles parmi les Sectaires, quoique ſans nulle lumiere, & ſans autre principe que l'envie de faire fortune par le crédit d'une ſecte intriguante. Ces hypocrites qui ſavoient l'art de ſe prêter au temps, furent réduits à demander pardon de leurs erreurs. Mais on vouloit procurer l'exécution générale de tous les décrets de Sardique, & rétablir les Prélats Orientaux injuſtement dépoſés. On députa pour cela vers l'Empereur Conſtance, les Evêques de Capoue & de Cologne, Vincent & Euphratas. Conſtant leur aſſocia le Préteur Salien, avec le caractere de ſon Envoyé, & chargea la députation d'une lettre pour l'Empereur ſon frere. Il y prenoit le ton d'un Prince, qui pré-

tend n'être plus la dupe des belles promesses ; & en priant, il laissoit entrevoir ce qu'on risquoit à rejeter sa supplique.

Les Ariens pressentirent toutes les conséquences de cette délégation. Pour les détourner, ils résolurent de perdre les Evêques députés. Constance se trouvoit à Antioche, dont le Patriarche Etienne, l'un des boute-feux du parti, ne se refusoit à aucune sorte de manœuvre. A la demande de ce vil Evêque, un jeune impudent sollicita une femme publique de venir passer une nuit avec des étrangers, qui devoient la récompenser largement, à ce qu'il promettoit, sans s'expliquer davantage. Elle vint à l'heure convenue, & par intelligence avec un domestique de la maison qu'occupoit Euphratas, elle fut introduite dans la chambre où il étoit couché. Au bruit qu'elle fait en entrant, l'Evêque s'éveille, & demande qui va là. N'entendant que la voix d'une femme, il jette un cri de surprise & d'indignation. Aussitôt plusieurs faussaires apostés pour rendre témoignage, s'approchent du lit avec de la lumiere, & déjà traitent l'Evêque de scélérat. La femme de son côté apperce-

Theod. 11. 9.

vant les traits d'un vénérable Vieillard, & tout ce qui annonce un S. Evêque, crie dans le premier mouvement, à la fraude & à la trahison. Tous les gens du logis accourent en tumulte. On ferme les portes, & l'on arrête une troupe de sept faussaires, que l'on garde avec la Courtisanne.

Le lendemain la chose étant divulguée par toute la ville & la Cour, le Préteur Salien pressa Constance de faire éclaircir ce mystere de ténebres. On fit l'information dans le Palais; & l'on procéda suivant les formes, tant civiles qu'ecclésiastiques, distinguées dès-lors. Les Evêques protesterent contre l'effusion du sang & les tortures; Salien au contraire, & l'Empereur qu'il sut persuader, ou intimider, furent d'avis qu'on donneroit la question. On n'y eut pas appliqué les prisonniers, qu'ils révélerent toute la suite du complot; & il fut constaté qu'il s'étoit brassé par l'ordre du Patriarche Etienne. On remit le Prélat coupable aux Evêques qui se trouvoient à la suite de la Cour, & qui le déposerent, en le chassant de l'église.

Mais les Ariens eurent encore assez de crédit, pour lui substituer Léonce,

l'un de ces mauvais ſujets à qui S. Euſtathe avoit refuſé, comme à Etienne, l'entrée de ſon Clergé. Celui-ci fut ſurnommé l'Eunuque; & lui-même s'étoit rendu tel, par une intention plus blâmable encore que l'action. Comme il étoit éperdument attaché à une jeune perſonne qu'il avoit corrompue, & qu'il ne laiſſoit pas de donner pour une vierge au deſſus de tout ſoupçon; ſe trouvant néanmoins preſſé de rompre cet impur commerce, il s'étoit mutilé de ſes propres mains, pour ſe conſerver la liberté d'habiter au moins avec l'objet de ſa paſſion. En conſéquence, & en vertu des Canons de Nicée, on le dépoſa de la Prêtriſe où il avoit été promu depuis l'expulſion de S. Euſtathe : ce qui n'empêcha pas les Ariens de l'élever enfin ſur le grand ſiege d'Antioche.

Théod. II. 24.

Ce fut cet étrange Patriarche qui mit dans le Clergé, & ſoutint de tout ſon pouvoir Aëtius, candidat encore plus mépriſable, fils d'un malfaiteur publiquement juſticié, réduit lui-même en ſervitude, puis ouvrier en cuivre & larron décrié dans ſon métier, delà médecin ou charlatan, ſophiſte ridicule, enfin dogmatiſeur ſi groſſier & ſi impie,

Phil. l. III. c. 5.

que le Peuple lui donna le ſurnom d'Athée. Du reſte plus conſéquent que les autres ſectateurs d'Arius, il acquit une odieuſe, mais très-grande célébrité, en ſe faiſant chef d'une ſecte d'Ariens, qui parut nouvelle, en ce qu'elle étoit la plus hardie, ou la moins diſſimulée. Il ſoutint que le Verbe, non-ſeulement n'étoit ni conſubſtantiel, ni égal au Pere, mais qu'il ne lui étoit pas même ſemblable. Il en étoit venu là, par ſa témérité à creuſer dans les profondeurs de l'Être Divin, qu'il ſe vanta de concevoir auſſi clairement qu'il ſe connoiſſoit lui-même; quoiqu'il conût à peine les Divines Ecritures, & bien moins encore les ouvrages des Peres. Mais quelques notions confuſes de la Dialectique, un goût extrême pour la diſpute, avec beaucoup de préſomption & une grande force de poumon, lui tenoient lieu de tout mérite. Jamais il ne put croire qu'il y eût une génération éternelle en Dieu; parce qu'il ne trouvoit pas moyen de la faire quadrer avec les catégories d'Ariſtote. Quant aux mœurs, il n'eſtimoit, ni jeûnes, ni prieres, nul genre de bonnes œuvres, pas même l'obſervation des préceptes du Décalogue; réduiſant tout le Chriſtia-

nisme à la foi, ou à la connoissance de l'Être-Suprême. Comme on gémissoit devant lui sur quelques fautes des plus grossieres, commises avec des femmes; il n'en fit que plaisanter sans nulle pudeur, & traita cette honteuse passion de necessité naturelle & indifférente, comme de se gratter dans une démangeaison; c'est ainsi qu'il s'en exprimoit.

L'Empereur Constance ouvrit tant soit peu les yeux sur des scandales qui se portoient si loin. Soit droiture d'ame, soit crainte de son frere, il commença par rappeler d'exil les Prêtres & les Diacres d'Alexandrie, attachés à S. Athanase; & il défendit d'inquiéter personne à son sujet. L'usurpateur de ce siege étant venu à mourir, ce Prince consulta les Evêques d'Orient, qui lui conseillerent de rétablir Athanase, plutôt que de s'exposer à une guerre civile. Il lui en écrivit aussitôt une lettre fort obligeante, lui témoigna beaucoup de compassion sur ce qu'il avoit eu à souffrir pendant son exil, & l'invita à revenir incessamment faire le bonheur & la joie de ses ouailles. Athanase ne se pressa point, trop instruit par son expérience de la dissimulation naturelle de cet Empereur,

& de son foible pour les suborneurs qui l'obsédoient. Constance lui écrivit une seconde & une troisieme lettre, & lui fit écrire par ceux de ses Officiers, en qui il savoit qu'Athanase prenoit plus de confiance.

Le saint Patriarche se rendit enfin, & partit pour Alexandrie. Comme il n'avoit pas voulu quitter l'Occident, sans en voir le pieux Empereur, il jugea qu'il convenoit de rendre les mêmes devoirs à Constance; & il passa par Antioche, où la Cour depuis quelque temps faisoit sa résidence ordinaire. Le Prince lui fit de grands honneurs, & montra un plaisir sensible à le voir. Il parut même qu'il agissoit de bonne foi, & il lui promit avec serment, de ne plus ouvrir l'oreille aux imputations qu'on publieroit contre lui. Athanase se montra néanmoins à la Cour de ce Prince, tel que par-tout ailleurs. Tout le temps qu'il séjourna à Antioche, il ne communiqua en aucune maniere avec le Patriarche Léonce, mais seulement avec les Eusthathiens, c'est-à-dire, avec les Fideles attachés aux enseignemens du dernier Patriarche orthodoxe, qu'ils suivoient dans toute leur pureté, quoiqu'au centre de l'hérésie. L'Empe-

reur Constance, avant de quitter Athanase, lui demanda une église dans Alexandrie, pour ceux qui n'étoient pas de la communion du Saint Prélat. J'y consens, répondit-il avec une présence d'esprit admirable, pourvu qu'ils en accordent une dans Antioche aux Fideles qui tiennent la foi de Nicée. La proposition parut juste au Prince : mais les Ariens ne la voulurent point accepter; persuadés que leur doctrine ne feroit pas grand progrès à Alexandrie, sous un Evêque tel qu'Athanase; & que dans Antioche au contraire, si les Eustathiens obtenoient une église pour s'assembler librement, l'ancienne foi, par son divin ascendant & par la force de la vérité, reprendroit bientôt le dessus. Constance ne lui demanda plus rien, & renvoya même à leurs Sieges Marcel d'Ancyre & Asclépas de Gaze.

Athanase prit sa route par la Palestine, dont les Evêques pensoient bien assez généralement, & qui embrasserent hautement sa communion, au nombre de dix-sept, Maxime de Jérusalem à la tête. Delà il rentra aussi-tôt en Egypte. On ne sauroit exprimer la joie que tout le monde témoigna, en le revoyant après

tant de persécutions & une si longue absence : joie vraiment digne de la cause qui la produisoit. On se donnoit d'innocens festins, où les pauvres avoient la meilleure part. On habilloit des orphelins & des veuves. Les maris & les femmes célébroient à l'envi les louanges du Fils de Dieu triomphant de ses blasphémateurs. Les maisons particulieres sembloient autant d'églises, destinées aux divines actions de graces, & à la recommandation des vertus. Plusieurs jeunes hommes embrasserent la vie solitaire. Les filles les plus propres à figurer dans le monde par tous les avantages de la nature & de la fortune, consacrerent leur virginité à Jésus-Christ. Les calomniateurs du saint Pasteur se rétracterent juridiquement, ses ennemis lui demanderent ses bonnes graces, en abjurant de toute part les profanes opinions ; & en peu de temps, toutes les Eglises jouirent d'une paix profonde.

Ath. ad solit. Socr. II. 24.

Ces heureuses nouvelles réjouissoient les vrais Fideles, dans toute l'étendue du Monde Chrétien ; quand une mort à jamais lamentable, & qui déconcerta tous les raisonnemens humains touchant la conduite de Dieu à l'égard de son

Eglise,

Eglise, renversa tout à coup les espérances qu'on fondoit sur de si beaux commencemens. Le défenseur si dévoué & si nécessaire à l'Epouse de Jésus-Christ, l'Empereur Constant perdit par une conjuration inattendue l'Empire & la vie, âgé seulement de trente ans. Sur le reproche qu'on lui faisoit de négliger le Gouvernement, & d'abandonner l'autorité à ses Ministres, le Gaulois Magnence, parvenu de grade en grade jusqu'au premier rang de la milice, prit la pourpre, tandis que l'Empereur, passionné pour la chasse, ne pensoit qu'à se divertir. La trame fut si bien conduite, que de gré ou de force le rebelle fut généralement reconnu par les troupes, à Autun où se trouvoit la Cour; & cela avec tant de célérité, que l'infortuné Constant se trouvoit encore à chasser dans les forêts voisines. Il se sauva avec quelques gardes du côté de l'Espagne, où il comptoit trouver plus de sûreté. Magnence le fit poursuivre par des Officiers perfides, qui l'atteignirent au château d'Elne, sous les Pyrénées, & le massacrerent le 27 Février de l'an 350. Vétranion ayant appris cet attentat en Pannonie où il commandoit, & à Rome,

Népotien neveu du Grand Conſtantin, ils prirent tous deux la pourpre, ſous le prétexte de la juſtice & d'une illuſtre vengeance. Conſtance n'en fut pas la dupe, & il les ſoumit ſans beaucoup de peine. La partie de Magnence étoit mieux liée; & quand le dernier des fils de Conſtantin l'apprit, il faiſoit la guerre aux Perſes avec peu de ſuccès.

Il fallut courir au plus preſſé, & abandonner la lice à Sapor, qui vint aſſiéger la ville de Niſibe en Méſopotamie, la principale clef de l'Empire de ce côté-là. La place fut réduite à la derniere extrémité, & eût ſuccombé infailliblement ſans le ſecours de ſon ſaint Evêque Jacque, non moins célebre par ſes miracles que par ſes vertus. Il prioit nuit & jour dans l'égliſe, tandis que les citoyens ſoutenoient un combat fort inégal, à n'en juger que ſur les moyens naturels. Mais le Roi de Perſe s'étant lui-même approché des murs, crut y voir un homme dont la pourpre & le diadême jettoient un éclat extraordinaire. Il s'imagina d'abord que c'étoit l'Empereur, & il menaça des derniers ſupplices ceux qui l'avoient aſſuré de l'abſence de ce Prince. Cependant on le convainquit

que Constance étoit en effet bien loin. Alors il comprit ce que signifioit la vision, & que le Ciel se déclaroit pour les Romains. De dépit, dit-on, il lança un javelot dans les airs, comme pour s'en prendre de son affront à Dieu même. On observoit tout du rempart. S. Ephrem, disciple & Diacre du S. Evêque, l'alla prier de venir jeter sa malédiction sur l'armée impie. Le S. Pasteur monta sur une tour; & voyant ces troupes innombrables & menaçantes, il conjura le Seigneur de manifester sa puissance à ces superbes Idolâtres, par le moyen de ses plus foibles créatures.

A l'instant des essaims de moucherons, aussi épais que les nues, s'abbatirent sur le camp Infidele. Ils entroient dans les trompes des éléphans, dans les yeux & les oreilles des chevaux, qui rompant leurs rênes & s'échappant en fureur, mirent par-tout le désordre & la confusion. Sapor encore mieux forcé de reconnoître la main de l'Eternel, leva le siege, plein de honte & de désespoir. Ainsi Constance se vit délivré de l'appréhension qu'il avoit de ce côté-là; & le Tout-Puissant qui se tient plus honoré de notre soumission que de notre péné-

Philost. l. 111. 11.



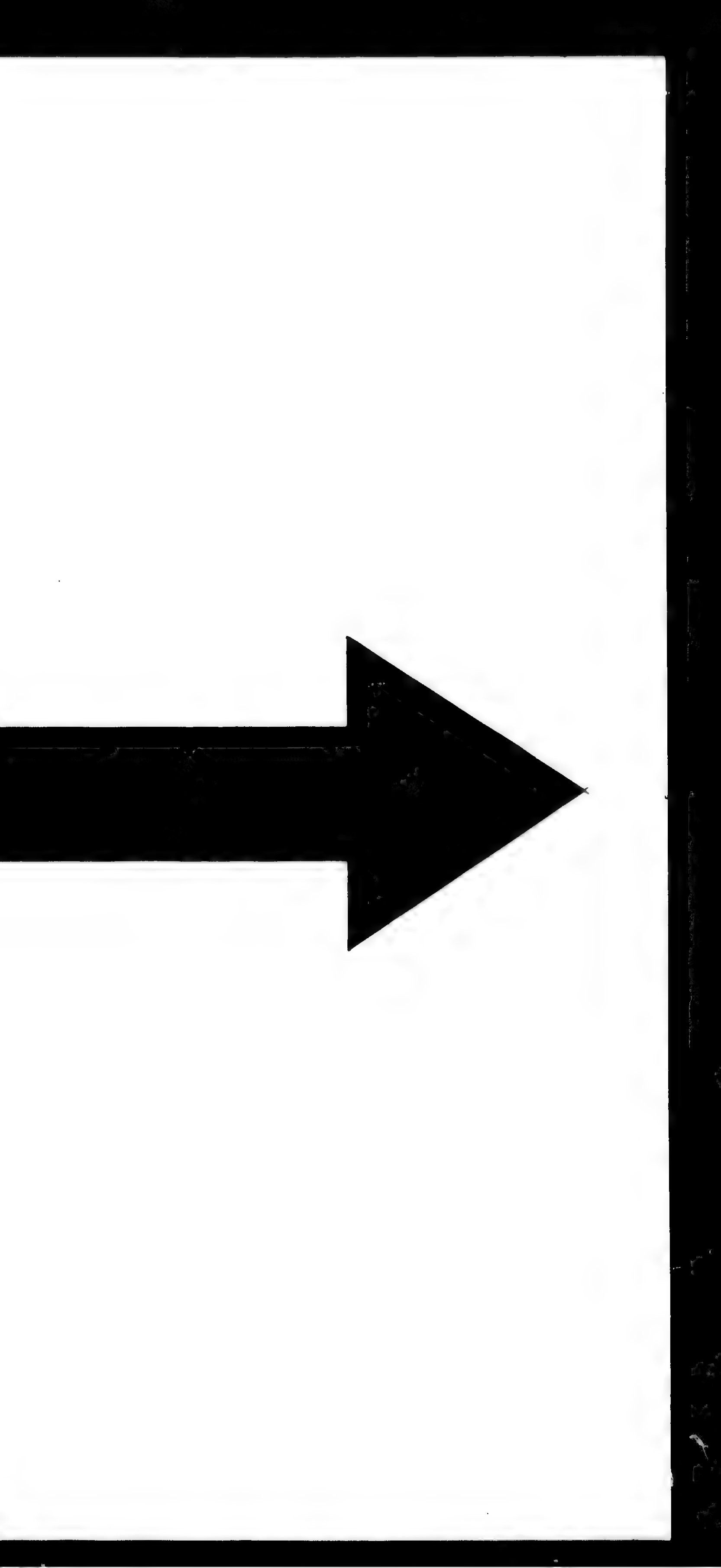
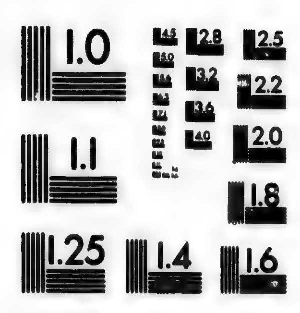


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



tration, en laissant périr le défenseur de son Eglise, protégea miraculeusement son plus dangereux ennemi.

Il marcha contre l'assassin de son frere, après avoir pris la précaution de créer César, Gallus son cousin germain, qu'il laissa sur la frontiere de Perse. Les rebelles s'avancerent de leur côté ; & les deux armées se rencontrerent dans une plaine, près de la ville de Murse en Pannonie. Magnence combattit avec beaucoup de valeur. Pour Constance, moins accoutumé aux combats qu'aux disputes de Religion, il se tint renfermé dans une église hors de la ville, pour prier avec ses Ariens. Dans l'alarme universelle, Valens, Evêque du lieu, ne s'oublia point, & tira parti de la crédulité du foible Empereur, avec un artifice qui peut seul donner idée de ce fourbe. Il avoit disposé des gens à cheval, pour apprendre secrétement les événemens de la bataille. On l'avertit, sans que Constance s'en doutât, que l'Ennemi plioit. A l'instant feignant de sortir d'une extase, il dit au Prince, qu'un Ange venoit de lui annoncer la victoire. En effet les troupes de Constance combattant avec une bravoure prodigieuse,

Sulp. Sev. Hist. lib. 2.

Sulp. Sev. ibid.

pour les restes du sang chéri de Constantin, & sa cavalerie fort supérieure à celle des révoltés ayant culbuté tout ce qu'elle avoit en face, prit en flanc leurs troupes de pied, les enfonça & les mit en désordre. Le combat ne finit point encore; mais il continua durant la nuit, avec un acharnement qu'on ne trouve que dans les forces divisées d'un même Empire. Enfin le champ de bataille resta au légitime Empereur, mais tout jonché de morts, en nombre à peu près égal de part & d'autre. Ainsi les vieilles Légions furent presque entiérement détruites; & telle est peut-être la principale cause de la décadence de l'Empire Romain, qui ne fut jamais plus exposé à l'invasion des Barbares, que depuis cet épuisement.

En voyant tant de guerriers étendus sans vie, le triste Vainqueur ne put retenir ses larmes. Son armée se trouva si affoiblie, qu'il ne se crut pas en état de poursuivre alors sa victoire. Mais la campagne suivante acheva ce que ce premier succès, & plus encore les négociations de l'hiver avoient préparé. Il fallut néanmoins se battre une seconde fois. Magnence avoit formé dans les Gaules une nouvelle armée. Elle fut défaite par

pour les restes du sang chéri de Constantin, & sa cavalerie fort supérieure à celle des révoltés ayant culbuté tout ce qu'elle avoit en face, prit en flanc leurs troupes de pied, les enfonça & les mit en désordre. Le combat ne finit point encore; mais il continua durant la nuit, avec un acharnement qu'on ne trouve que dans les forces divisées d'un même Empire. Enfin le champ de bataille resta au légitime Empereur, mais tout jonché de morts, en nombre à peu près égal de part & d'autre. Ainsi les vieilles Légions furent presque entiérement détruites; & telle est peut-être la principale cause de la décadence de l'Empire Romain, qui ne fut jamais plus exposé à l'invasion des Barbares, que depuis cet épuisement.

En voyant tant de guerriers étendus sans vie, le triste Vainqueur ne put retenir ses larmes. Son armée se trouva si affoiblie, qu'il ne se crut pas en état de poursuivre alors sa victoire. Mais la campagne suivante acheva ce que ce premier succès, & plus encore les négociations de l'hiver avoient préparé. Il fallut néanmoins se battre une seconde fois.

les Lieutenans de Constance, entre le Rhône & les Alpes. Le Vaincu se sauva à Lyon, où ne voyant plus de sûreté pour sa personne, il s'abandonna au désespoir, tua sa mere de sa propre main, porta plusieurs coups de poignards à son frere Décence qu'il venoit de créer César, puis se tua lui-même l'an 353. Devenu ainsi maître unique de l'Empire, Constance se vit en état d'exécuter sans crainte toutes ses volontés, tant pour le Gouvernement politique, que pour la Religion.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses plus criantes injustices contre les Orthodoxes, & la plus grande rigueur de sa persécution. Avant le dénouement entier de cette tragique scene, on avoit déjà remarqué que le Persécuteur devenoit plus hardi, à mesure que le Ciel affermissoit son pouvoir. Dès qu'il eut soumis Vétranion, l'un des révoltés, il assembla, tout en faisant route, à Sirmich métropole de l'Illyrie, un concile presque uniquement composé d'Evêques Ariens, qu'il traînoit par-tout à sa suite. On vouloit condamner dans son Eglise même, Photin, Evêque de cette ville, en faisant voir, sur le point où il erroit,

la conformité de l'Orient avec l'Occident. Ce jugement, comme utile & juste, fut applaudi de tout le monde. Mais par la manie trop ordinaire aux Novateurs, on dressa un nouveau symbole. De tous les articles qu'il comprend en grand nombre, & qui proscrivent différentes erreurs, aucun n'exprime la Consubstatialité, ni même la ressemblance du Fils de Dieu avec son Pere. On y dit même : Nous ne plaçons pas le Fils au rang du Pere ; & nous le concevons comme lui étant subordonné. Mais il faut observer que le terme de subordination qu'on employe ici, marque précisément l'ordre d'origine, & non l'inégalité qu'y ont trouvé quelques Ecrivains Modernes ; puisque le Concile d'Antioche pour la Dédicace, si constamment cher aux Eusébiens, & qui doit par conséquent expliquer celui-ci, attache clairement à ce mot le sens que nous disons. Ce dernier symbole est néanmoins insuffisant, à raison de sa réticence, tant sur la ressemblance de substance, que sur l'égalité : & tel est le venin de cette premiere formule de Sirmich, dont il sera question dans la suite.

Une des premieres victimes immo-

lées à la malheureuse prospérité de Constance, fut S. Paul de C. P. Il étoit rentré dans son Eglise, sans qu'on sache trop comment, mais vraisemblablement, comme S. Athanase, par la protection de Constant. Constance n'eut rien de plus pressé que d'ôter un Prélat si Catholique à la Capitale, pour y instituer Macédonius. Comme le peuple rendoit plus de justice à Paul, il fallut user d'adresse, & rompre le treillis d'une fenêtre par où l'on enleva le Saint Evêque. Cependant il s'éleva une furieuse émeute, quand il s'agit de conduire Macédonius à l'Eglise; & il périt plus de trois mille personnes en cette rencontre, soit par les armes des soldats que commandoit le Préfet Philippe, en l'absence de l'Empereur, soit par le tumulte où elles furent étouffées. L'Evêque Paul fut trainé, tout couvert de chaînes, d'exil en exil, jusqu'à Cucuse dans les déserts du Mont-Taurus. Là on l'enferma dans un affreux réduit, où on l'abandonna aux horreurs de la faim. Mais au bout de six jours qu'il respiroit encore, ses satellites trouvant ce terme trop long, l'étranglerent, & publierent qu'il étoit mort de maladie. Ils furent honteusement décelés par

un Arien même ; & l'Eglise ne tarda point à honorer le saint Martyr.

Les Hérétiques n'en devinrent que plus ardens contre Athanase, qu'ils avoient vu rétablir dans son siege, d'une maniere si honorable. Mais ce qui faisoit sa justification, devint son plus grand crime. Constance en parcourant de vastes régions à la suite des rebelles, n'avoit pu remarquer sans étonnement le grand nombre d'Eglises qui se tenoient honorés de la communion du saint Evêque d'Alexandrie ; tandis que les Sectaires s'appliquoient sur toute chose à lui faire croire la défection générale de tous les Evêques en faveur de la Secte. Ils changerent de batterie, firent à Athanase un crime capital de cette unanimité même, & prétendirent confirmer par-là les soupçons de ses dangereuses correspondances & de ses intrigues.

Les Coriphées du Parti étoient alors Léonce d'Antioche, Théodore d'Heraclée, Acace de Césarée de Palestine, George de Laodicée en Syrie, & Narcisse de Néroniade, tous conservés en place par la protection séculiere, quoique tous canoniquement déposés. Nous le prévoyions parfaitement, disoient-ils

Ath. ad solit.

au Prince, quand vous rappelâtes ce ſujet turbulent, que c'étoit nous décrier, & nuire encore davantage à votre tranquillité. Il a rempli l'Univers de ſes lettres artificieuſes. Vous venez d'obſerver comment il a ſéduit la plupart des Evêques. Ceux même qui tenoient pour nous, il en a gagné une partie; & bientôt, ſi l'on n'y met ordre, il aura le reſte. Peu s'en faut qu'on ne nous appelle publiquement hérétiques, & qu'on ne faſſe la même injure à Votre Majeſté. Mais ce qui n'eût pas été expédient, tandis qu'on ſemoit la ziſanie entre les deux auguſtes freres, votre juſte reſſentiment doit à préſent l'en punir. Non-ſeulement il a indiſpoſé contre vous l'Empereur Conſtant, mais il a pris le parti du parricide Magnence, & nous avons la copie d'une lettre exécrable qu'il lui a écrite.

Conſtance échauffé par des pratiques dont il avoit reconnu ſi ſouvent la perfidie, y fut pris de nouveau. Il oublia ſes promeſſes & les ſermens par leſquels il les avoit confirmées, réſolut de faire condamner Athanaſe par les Occidentaux même, & de le chaſſer à jamais de ſon ſiege. Les Ariens eurent l'aſſurance de s'adreſſer au Pape Libere, qui avoit ſuc-

cédé à S. Jule mort le douzieme d'Avril de cette année 352, après un honorable pontificat de plus de quinze ans. Libere ne donnoit pas de moindres espérances, tant par sa doctrine que par ses vertus, spécialement par une humble appréhension des devoirs du Pontificat, qu'on le força d'accepter quarante jours après la mort de son Prédécesseur. A peine fut-il en place, qu'on lui écrivit d'Orient, pour lui proposer & le presser de refuser sa communion à Athanase. Il se persuada que le plus expédient en des conjonctures si critiques, c'étoit d'assembler un concile où l'on traitât d'abord de la foi, qui ne pouvoit varier dans l'Eglise: après quoi ce qui touchoit l'Evêque d'Alexandrie, & faisoit cause commune avec la Religion, s'arrangeroit de soi-même. Aussitôt il envoya vers l'Empereur, pour la convocation.

Vincent de Capoue, sur qui le Pape avoit droit de compter, fut le Chef de cette légation, & assista à un concile qui se tint à Arles dans les Gaules, où Constance passa l'hiver de l'année 353, après la défaite & la mort de Magnence. Ce Légat avoit assisté aux Conciles Œcuméniques de Nicée & de Sardique,

Lib. Ep. t. 2. Concil.

où S. Athanase fut si bien justifié. Toutefois il n'eut pas la force de résister aux menaces de l'Empereur : il signa la condamnation du Grand Athanase, sans même qu'on eût traité préalablement de la foi, comme le portoit sa commission. Son exemple entraîna presque tous les Evêques. Mais Paulin de Treves, successeur de S. Maximin, fut inébranlable, & dit en termes exprès, qu'il consentoit seulement à la condamnation de Photin de Sirmich & de Marcel d'Ancyre : en quoi il fit éclater, outre la fermeté de sa foi, la sagacité de son esprit & la justesse de son discernement. On l'exila, & il mourut dans le lieu de son bannissement. Lucius de Mayence imita son courage, & fut encore plus maltraité. On l'étrangla dans son exil, pour avoir résisté aux vives instances qu'on lui faisoit sans cesse de consentir à la condamnation d'Athanase.

Hil. fragm. p. 425.

On ne sauroit exprimer la douleur de Libere, aussi-tôt qu'il eut appris la prévarication de son Légat. Il le désavoua publiquement, en écrivit à l'Empereur dans les termes les plus amers, & lui envoya proposer, par Eusebe Evêque de Verceil, & Lucifer de Cagliari, la con-

vocation d'un Concile Général de l'Orient & de l'Occident. Lucifer, Métropolitain de Sardaigne & des îles voisines, étoit encore moins distingué par son rang, que par la réputation alors intacte de sa doctrine & de sa vertu; de son habileté dans les affaires & dans les sciences ecclésiastiques. Mais ce qui importoit sur-tout à sa commission, c'est qu'il concevoit parfaitement l'étroite connexion des intérêts d'Athanase avec ceux de l'Église. Eusebe, natif de Sardaigne, d'où venoient apparemment sa liaison avec Lucifer & le motif du Pape pour les associer, n'avoit été mis sur le siege de Verceil, que pour un mérite capable de le faire préférer, quoiqu'étranger, à un grand nombre de bons sujets du pays. C'est le premier Evêque qui ait uni dans l'Occident la vie monastique à la vie cléricale. Il vécut & fit vivre ses Clercs dans l'exercice assidu du jeûne, de la priere & de la lecture, dans le travail & l'éloignement de toute société séculière. Tels étoient les ministres ou médiateurs, que le Pape Libere employa cette seconde fois auprès de l'Empereur Constance.

Ce Prince, à qui la feinte ne coûtoit

rien pour en venir à ses fins, les écouta avec beaucoup de tranquillité, quoiqu'ils lui présentassent la vérité sans nul déguisement. Il promit de convoquer l'année suivante un concile à Milan, où tous les Evêques du Monde Chrétiens pourroient venir en liberté, sans excepter ceux d'Egypte, bien qu'extrêmement attachés à S. Athanase. Les Ariens donnerent volontiers leur consentement, bien persuadés de l'ascendant qu'auroit la puissance Impériale sur l'esprit des Prélats, quel qu'en pût être le nombre.

Mais avant de pousser les Orthodoxes au point où il se proposoit, Constance voulut n'avoir aucune inquiétude au sujet de Gallus. Beau-frere & cousin-germain de l'Empereur, ce nouveau César abusoit de son autorité; & on l'accusoit d'aspirer à l'indépendance. L'Empereur l'attira auprès de lui, par sa dissimulation & ses artifices ordinaires. Aussi-tôt on l'arrêta, on lui fit son procès; & il eut la tête tranchée l'an 354, à l'âge de vingt-neuf ans, dont il en avoit régné près de quatre.

Julien son frere se vit alors dans le plus grand péril. On l'avoit arrêté en

même temps que Gallus, & il demeura sept mois en prison. Des ennemis puissans cherchoient à le perdre. L'Impératrice Eusébie au contraire le protégea de tout son pouvoir, & engagea l'Empereur à l'entendre lui-même, sur les ombrages qu'il en avoit conçus. Il étoit éloquent, & parla si bien, qu'il obtint d'être renvoyé à Athenes, afin de se perfectionner, c'est ainsi qu'il s'en exprimoit, dans les sciences préférables à toutes les Couronnes. Ce Prince avoit pour lors vingt-trois ans, & professoit encore publiquement la Religion Chrétienne. Mais depuis trois ans, ou déjà il avoit totalement renoncé la foi dans le secret de son cœur, ou il y étoit bien médiocrement attaché. On remarqua même dès son enfance, qu'il penchoit comme naturellement vers le Paganisme. Lorsqu'étudiant avec son frere l'éloquence & la dialectique, ils s'exerçoient l'un & l'autre à parler pour ou contre la Religion, c'étoit toujours Julien qui choisissoit de soutenir la cause des Faux Dieux & des Idolâtres.

Son esprit léger, inquiet, excessivement avide de la nouveauté & du faux merveilleux, se plaisoit sur-tout dans la

compagnie des astrologues, des faiseurs d'horoscope, & des plus grands aventuriers entre les sophistes. Avec de pareilles dispositions, le séjour de la Grece ne pouvoit que fortifier son inclination pour l'idolatrie. Il ferma les yeux à ce qu'il y avoit de plus propre à l'éclairer. Depuis quelque temps, le Philosophe ou Magicien Maxime le flatoit de l'espérance de voir les anciens Dieux de l'Empire. Un jour il le conduisit pour cela dans un temple d'idoles. Aprés beaucoup de cérémonies superstitieuses & d'évocations de tous les genres, le jeune Prince les vit, ou s'imagina les voir sous des figures épouvantables. Saisi de frayeur, il fit le signe de la Croix, par un reste d'habitude. Tout disparut à l'instant ; & Julien se récriant sur la vertu de la Croix ; ce n'est pas la crainte, lui dit l'Enchanteur, qui a mis les Dieux en fuite, mais l'horreur qu'ils ont eue de votre infidélité. Julien qui n'abandonnoit la foi, que parce qu'il se piquoit de raison, se paya néanmoins de cette foible défaite.

Theod. III. 3.

Il fit connoissance à Athenes avec Basile & Grégoire, qui achevoient le cours de leurs études, & qui devinrent bientôt les deux plus éclatantes lumieres de

l'Eglise. Ils le pénétrerent dès-lors, malgré ses soins à cacher sa profane défection. Il trahissoit, par tout son extérieur, le désordre des facultés de son ame. La plupart de ses mouvemens les plus ordinaires étoient convulsifs & désagréables. Il branloit perpétuellement la tête & les épaules, grimaçoit du geste & de la bouche, toujours chancelant sur ses pieds, & mal assuré dans sa démarche. Souvent il s'interrompoit lui-même en parlant, ou s'arrêtoit tout court, d'une maniere bizarre, faisoit des questions hors de propos, & des réponses entortillées, autant dépourvues de sens que de grace & de méthode. Ces ridicules étoient d'autant plus choquans, qu'il n'avoit rien que de laid & de rebutant, dans l'air, le visage & toute la figure; le nez retroussé, le cou enfoncé & fort épais, les épaules démesurément larges, la taille courte & ramassée, avec une mal-propreté révoltante : en sorte que Grégoire en le voyant, disoit quelquefois à son ami Basile : Quel monstre nourrit l'Empire Romain! fasse le Ciel que je sois mauvais Prophete!

Greg. Naz. Orat. 4.

Amm. Marc. l. 15. c. 8.

Or. 4. p. 122.

Ces deux illustres amis étoient l'un & l'autre de Cappadoce; Basile de Césa-

rée, Métropole de la province, & Grégoire de Nazianze, fils de Grégoire alors Evêque de cette ville. Ces deux familles très-distinguées par le rang & la noblesse, l'étoient encore davantage par une piété comme héréditaire. Dans la seule famille de Basile, entre ses freres & sœurs, & sans sa mere sainte Euméllie, on compte trois Saints révérés par l'Eglise, Grégoire Evêque de Nysse, Pierre Evêque de Sébaste, & Macrine leur sœur.

Basile, plein de connoissances & d'érudition, se rendit profond dans toutes les parties de la philosophie, relatives à la Religion, apprit des autres ce qu'il falloit pour en parler avec justesse & avec aisance; & cela de si bonne heure, qu'avant de venir joindre Grégoire à Athenes pour y perfectionner son goût, une haute réputation l'y avoit déjà dévancé. Il se fit un genre d'éloquence, plein de force & de noblesse, exact & méthodique, avec une diction si pure, si propre & si précise, que les meilleurs juges l'égalent aux orateurs les plus vantés de l'ancienne Grece, sans en excepter Démosthene.

Grégoire de Nazianze qui, outre son

pere, compte aussi plusieurs Saints dans sa famille, savoir Gorgonie sa sœur, & son frere Césaire, ne se signala pas moins, tant par sa profonde doctrine, que par son éloquence pleine d'élévation & de chaleur. Il eut à un tel point le don d'intelligence des Saintes Ecritures & des plus hauts mysteres, qu'on le regarde entre les Peres de l'Eglise, pour la sublimité & la pénétration, comme S. Jean parmi les Evangélistes. On assure que de tous les anciens Docteurs, lui seul n'avança aucune proposition qui ait eu quelque conformité apparente avec l'erreur. Ces lumieres & cette heureuse justesse lui ont acquis par excellence le surnom de Théologien. Il n'eut pas le coup-d'œil moins bon, pour la connoissance des hommes; comme il le fit voir, en prévoyant le premier, ce que seroit un jour Julien.

Ce Prince se tenoit toujours comme enseveli dans l'obscurité & l'étude, quand le mauvais état des Gaules ravagées par les Barbares obligea Constance à le créer César, & à l'envoyer au secours de ces provinces. Soit amour de la philosophie, soit crainte du sort de son frere, il parut sortir d'Athenes à regret.

Etant arrivé à Milan où l'Empereur l'attendoit, on lui fit quitter la barbe & le manteau de Philosophe ; en présence des soldats, on le déclara César, le 6 Novembre de l'an 355, jour pour jour, à la vingt-quatrieme année révolue de son âge ; puis on lui fit épouser la Princesse Hélene, sœur de Constance qui le pressa de partir incontinent pour les Gaules, après avoir pris néanmoins toutes les mesures imaginables, pour l'empêcher de s'y rendre trop puissant. Le soupçonneux Empereur voulut encore demeurer en Italie, pour l'observer de plus près, mais sous ombre de se tenir plus à portée de ces frontieres de l'Empire.

Déjà il avoit assemblé le Concile que le Pape avoit demandé l'année précédente, & dont les Ariens presserent eux-mêmes la célébration, après avoir dressé toutes leurs batteries pour y dominer. Il se tint à Milan, suivant la premiere annonce, dès les premiers mois de cette année 355. On y vit peu d'Orientaux, dont la plupart s'excuserent sur la longueur du chemin : les Occidentaux étoient plus de trois cents. S. Eusebe de Verceil, qui du voisinage

observoit mieux le tour que prenoient les affaires, ne vouloit pas s'y rendre. Les autres Prélats, l'Empereur, & surtout les Légats du Pape le presserent avec tant d'instance, qu'il ne put enfin s'en défendre. On s'assembla d'abord dans l'église, selon la coutume, les Evêques vers l'autel, soustraits aux regards publics par un grand voile qui séparoit le chœur de la nef, & le peuple restant en foule vers la porte. Denys, disciple d'Eusebe qui le regardoit comme son fils, occupoit alors le siege de Milan. L'Auteur d'un sermon attribué faussement à S. Maxime de Turin, raconte, au sujet de cet Evêque, une histoire assez bien arrangée, pour avoir fait fortune par cet endroit, & pour avoir imposé à quelques Ecrivains, dont la critique est ordinairement plus circonspecte. Cette piece apocryphe qui porte avec elle des caracteres évidens de supposition, & du peu de jugement de son auteur, rapporte que Denys avoit eu la simplicité de signer d'abord la condamnation d'Athanase; qu'Eusebe, à son arrivée, lui fit concevoir de quelle conséquence elle étoit pour toute l'Eglise; qu'ensuite, pour la faire effacer,

le Saint Evêque de Verceil feignit de vouloir signer lui-même, mais en se plaignant qu'on eût fait signer avant lui un Evêque qui lui étoit aussi inférieur en âge que Denys son éleve; & que les Ariens effacerent à l'instant la souscription prématurée de Denys. Il seroit bien étonnant que toutes ces particularités, supposées vraies, eussent échappé à Socrate, à Sozomene & à Théodoret, qui n'en font pas la moindre mention. Ces trois Auteurs au contraire, les seuls garans sûrs des événemens de cet âge, représentent unanimement S. Denys, comme un Prélat d'une constance inébranlable dans le parti orthodoxe, & spécialement au Concile de Milan.

Hil. 1. orat. ad Christian. au fin.

S. Eusebe, pressé de souscrire à la condamnation du grand Athanase, présenta un exemplaire du Concile de Nicée, en disant que l'ordre Apostolique, & la marche tracée aux Peres de Milan, dès le premier moment de la convocation, étoit de mettre avant toute chose le dogme en assurance, en se soumettant aux décrets de Nicée. Denys s'avança aussitôt, pour souscrire à ce saint Concile. Mais Valens de Murse, qui

venoit de retourner à son vomissement, en retractant la rétractation même qu'il avoit adressée peu auparavant au Pape Jule, lui arracha la plume des mains, & cria séditieusement qu'on n'avanceroit rien par-là. Les Prélats bien intentionnés répliquerent. Les Sectaires s'émurent, avec toute la chaleur d'un parti puissamment protégé. Mais le peuple plus bouillant encore se mit à crier avec menaces, de l'autre côté du voile, qu'il falloit chasser les Ariens. Denys, Evêque du lieu, se montra pour exhorter à la modération & à la paix, en représentant que la Religion de Jésus-Christ n'employoit pas les soulevemens à sa défense.

Cependant les Novateurs effrayés abandonnerent le lieu saint, & firent transférer le Concile au palais. Alors on ne se donna plus la peine d'observer aucune forme ecclésiastique. L'Empereur s'érigea en président, ou en despote du Concile; & au lieu de Symbole à souscrire, il ne proposa qu'un édit profane & tyrannique, où tout le venin de l'Arianisme se trouvoit à découvert. Il prétendoit avoir reçu sa mission, à sa maniere. Un songe en faisoit tout le fon-

demeure ; & ses sujets ne devoient, selon lui, demander d'autres preuves de sa catholicité, que les victoires par lesquelles le Tout-puissant se déclaroit en sa faveur. La formule ne put toutefois passer ; & elle fut rejetée avec horreur par ce peuple Catholique & nombreux, à qui on la lut dans l'église.

On en revint à la condamnation d'Athanase. L'Empereur envoya chercher Lucifer, Eusebe, Denys, & les pressa extraordinairement d'y souscrire, persuadé qu'il étoit du grand effet que produiroient des exemples de ce poids. Comme ils insistoient sur le défaut de preuves ; c'est moi, leur dit-il en se levant d'un air emporté, c'est moi qui suis l'accusateur d'Athanase. Croyez sur ma parole ce qu'on avance contre ce perturbateur. Ils répondirent avec une liberté respectueuse, qu'il ne s'agissoit pas d'une affaire temporelle, où l'autorité Impériale fût en droit de prononcer ; qu'en ce cas-là même, on ne devroit pas condamner un absent, hors d'état de se défendre ; que pour eux, jamais on ne les engageroit à contrevenir en rien aux regles Ecclésiastiques. Mais ce que je veux, reprit-il, doit passer pour reglé. Ainsi en

Sulp. Sev. lib. 2.

jugent

jugent les Evêques de Syrie. Obéissez, ou vous allez être bannis. Tous les Prélats orthodoxes leverent les mains au Ciel, & conjurerent le Prince de ne pas abuser, contre les serviteurs de Dieu, d'un pouvoir qu'il tenoit de Dieu même; & ils lui rappelerent les vengeances du Juge terrible des Rois comme des sujets.

Mais sans rien entendre, & ne consultant que les premiers transports de sa colere, il menaça à grands cris, tira l'épée contre eux, & commanda de les traîner au supplice. Puis changeant tout à coup, il les condamna seulement à l'exil. Avant qu'on emmenât les Légats du Pape; le Prêtre Pancrace & le Diacre Hilaire, collegues de la légation de Lucifer, furent dépouillés de leurs vêtemens, & déchirés à coups de fouet. Ursace & Valens, avec les Eunuques de leur faction, devinrent les ministres de ces indignités; & durant toute la scene, ils firent de grands éclats de rire, ou de fades plaisanteries, comme auroit pu faire la plus vile populace.

Athan. ad solit.

Les gens de guerre s'ouvrirent un chemin, du Palais à l'Eglise, à travers les troupes du peuple, avec une brutalité sanguinaire; & ils pénétrerent jusque dans

le Sanctuaire, pour en arracher les Evêques orthodoxes qui y restoient. On se saisit de cent quarante-sept, tant Ecclésiastiques que Laïcs zélés, dont la plupart furent renfermés en d'affreuses prisons. Outre Lucifer, Eusebe & Denys, différens autres Prélats n'abandonnerent point Athanase, & subirent le bannissement, comme les premiers. Mais la meilleure partie souscrivit à sa condamnation, soit par crainte, soit par surprise & par inconséquence. Les exils furent accompagnés de tous les accessoirs qui les pouvoient rendre plus insupportables. On envoya les bannis dans les provinces les plus éloignées, dont ils ignoroient la langue, où leurs ennemis dominoient; & ce que n'avoient pas imaginé les persécuteurs idolâtres, on les tenoit en des lieux séparés, afin qu'ils ne pussent s'encourager ni se consoler mutuellement. Cependant ces traitemens injurieux ne leur attiroient que des respects, de la part du très-grand nombre des Eglises. Presque toutes les provinces leur envoyerent des députés, comme à des Confesseurs de Jésus-Christ; tandis qu'on n'avoit que de l'horreur des Ariens, regardés dans leur barbare triomphe, non

Sulp. Sev. l. 2

comme des vainqueurs, mais comme des bourreaux.

Saint Denys de Milan fut relégué en Cappadoce, où il obtint par la généreuse ferveur de ses prieres une mort prompte, afin de ne pas survivre à la funeste catastrophe de son Eglise. Car à sa place on mit l'hérétique Auxence, qui avoit été fait Prêtre par Grégoire d'Alexandrie, & qui, dans tout le cours de son ministere, se montra digne d'une telle ordination. Il n'entendoit pas seulement la voix des ouailles auxquelles on le préposoit, ignorant parfaitement le Latin; & il étoit encore moins versé dans les sciences ecclésiastiques, mais uniquement dans la gestion des choses de négoce & d'intérêt, plus propre en un mot à faire un Publicain qu'un Evêque. Il étoit si odieux au Peuple Catholique, qu'il fallut l'introduire dans l'Eglise à main armée.

Hil. in Aux.

Ambr. l. III. de Spir. c. 10.

L'Empereur ne se trouvoit pas encore satisfait. Il ambitionnoit sur toute chose de mettre dans son parti le successeur du Prince des Apôtres, le Chef de l'Eglise. Sans cesse les Novateurs répétoient à ses oreilles, que s'il pouvoit gagner l'Evêque du Siege Apostolique, il seroit bientôt

maître de tous les autres. En un mot on lui fit desirer si vivement que la proscription d'Athanase fût confirmée par l'autorité Ecclésiastique qui réside principalement dans les Evêques de Rome, que tout le Monde en étoit imbu, jusqu'aux Auteurs Payens de ce temps-là, tels qu'Ammien-Marcellin qui nous l'apprend en propres termes. Constance envoya donc au Souverain Pontife, l'Eunuque Eusebe, chargé de présens & de menaces. Tout fut inutile. Ce qui humilia davantage l'Envoyé, c'est que Libere ne refusa pas seulement de souscrire à la condamnation d'Athanase, mais se déclara sans ménagement contre la croyance des Eusébiens, si fiers de leurs derniers succès, qu'ils ne prenoient plus qu'un soin très-médiocre de cacher leurs sentimens, ou leur attachement à ceux d'Arius. L'Eunuque ne voulut pourtant pas rapporter les présens de l'Empereur; mais il les déposa, comme une offrande, dans l'église de S. Pierre. A ce moment de crise, le Pape jugea que la crainte du scandale que donneroit cette espece de communication avec un hérétique, devoit l'emporter sur les déférences dues en toute autre circonstance à la Majesté Im-

ib. xv. c. 7.

périale ; & il fit mettre les présens hors du lieu saint.

L'Eunuque devint enfin furieux : mais plus confus encore & entiérement déconcerté, il retourna précipitamment vers son Maître, qui résolut d'enlever le Pontife, & de le faire amener à Milan. L'Empereur en écrivit à Léonce Gouverneur de Rome, à qui l'exécution ne parut pas facile, à cause du peuple qui chérissoit ardemment son Pontife. Mais quand les Princes veulent le mal jusqu'à un certain point, toutes les difficultés s'applanissent. Léonce prit si bien ses mesures, que Libere, enlevé de nuit, fut loin de la ville, avant que la multitude en eût connoissance.

Arrivé à Milan, l'Empereur lui donna aussitôt audience, ou pour mieux dire, lui fit subir un interrogatoire, où ce Prince dissimulé ne soutint pas mal le ton mêlé d'autorité & de modération qu'il s'étoit prescrit. L'Eunuque Eusebe & plusieurs autres instigateurs se mêlerent dans l'entretien, à dessein d'émouvoir le Pontife, & de le faire échapper en saillies peu respectueuses. Toutefois Libere gardant un sage milieu entre l'audace & la pusillanimité, soutint avec

autant de dignité que de courage la cause de l'Eglise & d'Athanase. C'est mon ennemi particulier, disoit l'Empereur, il m'a brouillé avec mes freres ; & je m'estimerois plus heureux de réduire ce perturbateur universel de tout gouvernement, que d'avoir vaincu le traître Magnence. Il n'y a plus rien à me représenter en sa faveur. Ma résolution est prise. Ou signez sa condamnation, ou partez pour l'exil : je vous donne trois jours pour y penser. L'espace de trois jours ou de trois mois, repartit Libere, ne changera rien à ma disposition. Envoyez-moi, dès ce moment, où il vous plaira.

Théod. l. 11.

Au bout de trois jours, l'Empereur retrouvant le Pape inébranlable, le relégua à Bérée en Thrace, sans néanmoins lui faire aucun mauvais traitement. Il commanda au contraire, de lui délivrer une somme considérable pour son voyage ; & l'Impératrice enchérit encore sur cette libéralité. Libere refusa tout, en prétextant que l'Etat avoit besoin de ses fonds pour les troupes ; & il partit gaîment pour sa destination.

Soz. iv. 11.

Après son départ, Constance voulut faire élire un autre Pape. Mais il n'en étoit pas de la pierre sur laquelle le Fils

de Dieu a fondé son Eglise, comme des sieges décorés de prérogatives arbitraires par des dispositions humaines. Tout le Clergé de Rome avoit juré de ne point recevoir d'autre Chef, tant que Libere vivroit. La faction des Ariens ayant choisi Félix, Archidiacre de l'Eglise Romaine, les Clercs Catholiques demeurerent si fermes, que les factieux ne purent avoir entrée dans aucune église, & se virent réduits à l'ordonner dans le Palais. Félix même, tout en succombant à l'amour de l'élévation, ne se départit jamais de la doctrine de Nicée: tant elle étoit solidement établie dans cette Eglise qui doit y affermir les autres.

Hier. de script in Acac.

Après cette entreprise, la Secte eut l'ambition de triompher d'Osius. Ce seul Evêque lui en paroissoit valoir une infinité d'autres. Confesseur de la foi sous les Persécuteurs Idolâtres, auteur après Dieu de la conversion du Grand Constantin, & de ce que ce Prince avoit fait de plus grand pour la Religion, cent ans d'une vie irréprochable, dont plus de soixante d'un saint épiscopat & des plus honorables ministeres, le mobile de toutes les grandes affaires de l'Eglise, ses discours & ses lettres reçus de tous

Soz. iv. 11

les Catholiques, comme autant d'oracles : les Sectaires ne fatiguoient pas moins les oreilles de Constance, par ces représentations, qu'ils ne l'avoient fait au sujet du Souverain Pontife. C'est Osius, lui répétoient-ils sans cesse, dont l'autorité souleve tout le Monde Chrétien contre vous ; c'est lui qui dressa le Symbole fatal de Nicée ; c'est lui qui par-tout fait passer pour hérétiques les défenseurs du juste opprimé, du pieux & docte Arius. Ses premiers succès lui inspirent une ardeur toujours nouvelle, & une présomption insupportable. La punition de ses collegues, ou plutôt de ses éleves & de ses créatures ; tout est inutile, si l'on n'humilie ce pédagogue impérieux, ou si l'on ne trouve moyen de le rendre docile à son tour.

Ath. ad sol.

L'Empereur le manda, & lui donna dans ses lettres mille témoigages d'estime & de bienveillance. Quand il le vit arrivé, il redoubla ses flatteries & ses artifices, pour l'engager à condamner Athanase, & à communiquer avec les Ariens : deux points qu'on ne séparoit plus. Mais le vénérable Vieillard témoignant une douleur amere, pour la seule assurance qu'on avoit de lui tenir de pa-

teils discours, répondit avec tant de force & de sagesse, que l'Empereur saisi de la crainte des divins jugemens le laissa retourner à Cordoue. Il convint à la cabale de n'importuner de quelque temps le Prince sur cet objet. Epiant depuis cela les conjonctures & les momens, elle revint à la charge si à propos, & pressa si fort l'inconstant Empereur, qu'il écrivit plusieurs fois à Osius, tantôt d'une maniere douce & flatteuse, tantôt d'un ton menaçant.

Le Prélat demeura inébranlable, & fit une réponse aussi convenable à son honorable vieillesse, que digne de passer à tous les âges futurs. J'ai confessé pour la premiere fois, écrivit-il, dans la persécution de Maximien, votre ayeul. Si vous voulez faire le même personnage que cet ennemi du Dieu que nous adorons, je suis également prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité, & de flétrir l'innocence. J'ose même vous déclarer que je renonce à votre communion, si désormais votre Majesté m'écrit d'une maniere si peu digne d'un Maître Chrétien. Ne suivez donc pas les impressions des sectateurs d'Arius; tenez-vous en garde contre les Orientaux; n'é-

Ath. ad sol. p. 837.

coutez pas Ursace, ni Valens; ayez horreur de la malignité qui s'attaque plus au Fils de Dieu qu'à un Evêque. C'est moins contre Athanase que les séducteurs vous animent, qu'en faveur de l'hérésie & de l'impiété. Croyez-moi, Prince, & accordez quelque confiance à mon expérience & à mes cheveux blancs : je suis votre ayeul par l'âge, & je sais parfaitement tout ce qui se passa au saint Concile de Sardique, qu'on blasphême en votre présence. Les ennemis d'Athanase y eurent pleine liberté de l'accuser & de le convaincre, s'ils eussent été en état de le faire. Rappelez-vous encore, quand vous eûtes mandé à Antioche l'Evêque d'Alexandrie, comment il parut dans votre Cour, au milieu de ses ennemis; comment ils refuserent de l'écouter, ou craignirent de paroître devant lui; comment vous refusâtes vous-même d'entendre une justification inutile.

Pourquoi donc écoutez-vous encore les imposteurs? Pourquoi sur-tout écouter Ursace & Valens, après qu'ils ont fait l'aveu de leur calomnie, & qu'ils se sont retractés avec confusion? Ils n'y furent pas forcés, on ne les fit pas maltraiter par des gens de guerre, ils ne furent

point intimidés par l'Empereur Conſtant. On n'en uſoit pas ſous ſon regne, à Dieu ne plaiſe! comme on en uſe aujourd'hui. Mais ſi ces fourbes blâment la violence, s'ils ſe plaignent ſans ſujet de l'avoir ſoufferte, & ſi vous-même la déſapprouvez; ceſſez de l'employer. Ne faites pas préſider vos Comtes & vos Gouverneurs aux jugemens de l'Egliſe; n'exilez pas des Evêques, dont tout le crime eſt de ne point applaudir à d'énormes abus. Autrement n'encourrez-vous pas le reproche d'exercer de plus grandes violences que celles dont vous vous plaignez? Car que fit jamais de ſemblable votre auguſte frere? Souvenez-vous, tout Empereur que vous êtes, que vous n'en êtes pas moins homme, pas moins ſujet à la mort. Redoutez les jugemens éternels. Ne vous ingérez pas dans les choſes eccléſiaſtiques. Vous n'avez point d'ordres à nous donner en cette matiere: vous les devez prendre de nous. Dieu vous a commis les rênes de l'Empire, à nous le gouvernail de l'Egliſe; & comme on contrevient à l'ordre de Dieu, en entreprenant ſur votre puiſſance, ainſi vous ne pouvez ſans crime vous attribuer ce qui

nous regarde. Il eſt écrit : Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu. Il ne nous eſt donc pas permis de nous arroger la domination dans l'Empire, & vous ne devez pas exercer le miniſtere du Sacerdoce. Le deſir que j'ai de votre ſalut, me fait écrire avec liberté; & autant il me convient de vous parler de la ſorte, autant il vous eſt expédient de montrer que je ne l'ai pas fait ſans fruit.

Une lettre de cette énergie devoit produire l'effet le plus heureux, pour peu que l'Empereur voulût conſulter la religion, ou la raiſon. Elle ne fit qu'irriter Conſtance, toujours plus obſédé de ſes adulateurs hérétiques. Il contraignit une ſeconde fois Oſius à le venir trouver, & il le retint un an à Sirmich. Le reſpectable Centenaire y fut accablé d'outrages & de traitemens inhumains, chargé brutalement de coups, appliqué à de rudes tortures. Enfin la foibleſſe du corps, & apparemment de l'âge, abattant l'eſprit, ſans vouloir condamner Athanaſe, il ſouſcrivit la ſeconde formule de Sirmich, qu'on ne peut excuſer d'héréſie : exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle

les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendoit, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après; mais en pénitent, & dans la communion de l'Eglise; comme S. Athanase & S. Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une maniere authentique & par forme de testament, contre la violence qui l'avoit abattu, anathématisa l'Arianisme avec le plus grand éclat; & il exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur.

Ath. ad solit. p. 841.

La persécution qu'on exerça contre un homme si généralement révéré, on l'étendit avec beaucoup moins de ménagement aux Prélats ordinaires. Les Orthodoxes de tout ordre y furent de même exposés, à proportion de leur rang & de leur zele: mais on s'attachoit principalement aux Evêques. On les traînoit devant les Juges, afin que ceux-ci les obligeassent de souscrire; & l'on avoit intimé l'ordre aux Magistrats de chaque ville, sous peine d'amende pour eux-mêmes, s'ils ne subornoient chacun son Evêque. Tout le tempéramment consistoit dans la permission de renvoyer

Ath. ad solit. p. 829.

à l'Empereur ceux qui ne pourroient être intimidés que par sa présence. Il y en eut plusieurs qui renoncerènt lâchement à la communion d'Athanase. On forgea mille imputations contre ceux qui résisterent, on leur suscita toutes sortes d'affaires & d'embarras, pour les éloigner de leurs Eglises; & encore plus vîte on mettoit dans leurs places les plus déterminés suppôts de l'hérésie. Par une Providence particuliere, qui parut inspirer d'autant plus d'aversion de la contrainte qu'elle fut exercée avec plus d'empire, les peuples refuserent en plusieurs endroits d'admettre ces Intrus. Là on les installoit de vive force, & l'on traitoit en criminel d'état, tout citoyen qui se montroit Chrétien, aussi-bien que sujet.

Mais toujours Athanase faisoit le principal objet de la haine de Constance & de ses Ariens. Toute l'Eglise Catholique leur sembloit concentrée dans sa personne; & ce n'étoit que pour le réduire, qu'on avoit préalablement séduit tant d'Evêques. Quand ils eurent souscrit à sa condamnation, on crut ne devoir plus rien ménager. L'orage avoit été plus de deux ans à se former: sa violence ré-

pondit à cette longue & ténébreuse fermentation. Nous n'entreprenons pas de faire la peinture de ces dernieres horreurs, qu'il est difficile de tracer avec les couleurs convenables. Nous nous contentons d'avertir que ce qui arriva quelques années auparavant, à l'installation du faux Evêque Grégoire daus le siege d'Alexandrie, & qu'on en peut regarder comme la premiere scene, ne fut qu'un léger crayon de cette horrible catastrophe.

George de Cappadoce, qui à cette seconde fois s'empara du siege d'Athanase, ne se donnoit pas la peine de paroître vertueux, pas même honnête homme. Sans foi, sans mœurs, sans éducation, sans naissance, & d'abord sans état, il n'étoit connu qu'en qualité d'aventurier & de parasite, vendu à quiconque lui donnoit à manger. Ce fut une fortune pour lui, d'obtenir une place de bas employé dans l'entreprise des vivres. Il y malversa, se vit obligé de se dérober par la fuite au châtiment de ses pillages, & d'errer de province en province. Tel fut le second émule qu'on opposa au plus illustre Prélat de son temps. Encore étoit-il d'une dureté rustique,

Amm. Marc. lib. 22. c. 11.

désagréable dans les manieres & les propos, sans nulle teinture des lettres, sans nul usage du Monde, étourdi & brouillon, naturellement impitoyable, sans aucun principe de religion, & payen autant qu'hérétique, uniquement propre à installer l'impiété Arienne dans la chaire épiscopale de la seconde ville du Monde.

Cette grande Eglise & toutes celles de sa dépendance furent en même temps privées de leurs Pasteurs légitimes; c'est-à-dire, toute la grande & florissante province d'Egypte, avec la Lybie qui en dépendoit. On les rélégua au fond des plus affreux déserts de l'Afrique, & on les força de partir sur le champ, quel que fût leur âge, & en quelque état que se trouvât leur santé. Il y en eut environ quatre-vingt-dix traités de la sorte; & il ne se trouva qu'un seul lâche parmi eux, savoir Théodore d'Oxirinque, qu'abandonna avec mépris tout son clergé. De tant d'illustres proscrits, plusieurs moururent en route, ou à leur terme, soit de misere, soit des indignités qu'ils eurent à souffrir. On leur substitua aussi-tôt après leur départ, de jeunes gens, sans retenue, sans autre mé-

Marc. & Faust. p. 777.

Ath. ad sol. p. 863.

rite qu'une confession précipitée de l'Arianisme que plusieurs d'entr'eux ne connoissoient que de nom, & sans autre titre qu'une somme comptée aux Officiers Impériaux qui mettoient publiquement les dignités ecclésiastiques à l'enchere. Une multitude innombrable de Fideles de l'un & de l'autre sexe, spécialement entre les moines & les vierges, furent horriblement immolés dans le lieu saint, & toujours suivant le goût lubrique de l'Hérésie, après des outrages infiniment plus insupportables à leur vertu, que n'étoit la mort.

Comme Athanase se rencontroit avec une bonne partie de son peuple, dans l'une des principales églises d'Alexandrie, elle fut investie de plus de cinq mille soldats légionaires, armés en regle, le casque en tête, & l'épée nue en main. Il exhorta ses ouailles à se retirer tranquillement; ce bon Pasteur refusant de mettre sa propre vie en sûreté, tandis que la moindre partie du troupeau restoit en péril. Déjà les portes étoient rompues; & à la faveur des lampes sacrées, car cette horrible scene se passa de nuit, on voyoit étinceler les armes de la troupe qui avançoit en criant & en menaçant.

Le bruit & le tumulte étoient effroyables. On se renversoit les uns sur les autres, & il y eut quantité de personnes étouffées. Le S. Evêque n'abandonna point encore la partie ; & sentant qu'on n'en vouloit personnellement qu'à lui, & que la plus grande fureur seroit suspendue jusqu'à ce qu'il fût arrêté, il s'exposoit généreusement à périr pour le salut de son peuple.

Enfin la plupart étant sortis, les Clercs & les Solitaires qui restoient l'entraînerent avec eux. Il fut tellement pressé dans la foule, qu'il manqua d'être suffoqué. Long-temps il demeura évanoui & sans connoissance, en sorte qu'on l'enleva comme mort : ce qui apparemment facilita son évasion, au milieu de tant d'ardens Satellites, d'où elle sembloit ne pouvoir se faire sans miracle. Quand on le sut vivant, il n'y eut réduit si caché qu'on ne furetât, dans les villes & dans les campagnes. On ne peut exprimer tout ce qu'il eut à souffrir, en se cachant. Il demeura un temps considérable dans une citerne seche, où le maître & la maîtresse du logis lui portoient à manger par intervalle. Les incommodités de la fuite, dit-il lui-même, sont plus dif-

Ath. de fug. p. 717.

ficiles à supporter, que les douleurs de la mort ; & le principal mérite de ceux qui souffrent persécution, consiste à persévérer sans ennui & sans impatience.

Les Ministres de la tyrannie soupçonnant qu'on pourroit le trouver dans les solitudes de Tabenne qu'il affectionnoit particuliérement, envoyerent des soldats fouiller ces pieux asyles. La troupe effrénée se fit ouvrir toutes les portes des monasteres & des laures, sans pouvoir le découvrir. Alors on reconnut la différence de leurs angéliques habitans, dégagés de tout intérêt terrestre, à ces Prélats timides qui attendoient des graces de la Cour. Ces pieux & intrépides Solitaires, observant l'Evangile au pied de la lettre, ne daignoient pas saluer les ennemis de l'église : mais ils confessoient leur foi, sous les épées nues, & ne se consoloient qu'on refusât la mort à leur zele, que par les outrages qu'ils essuyoient pour la même cause.

Athanase se trouvoit en effet parmi les Cénobites de Tabenne, quoiqu'on n'eût pu l'y découvrir. Il craignit qu'enfin le poids de la persécution ne retombât sur ces généreux hôtes, & il s'enfonça davantage dans la solitude, édifiant à

leur tour les Anachoretes les plus écartés du commerce des humains. Ils voyoient avec admiration, dans ce Prélat accablé de travaux & de chagrins, autant de recueillement que dans aucun d'eux. Long-temps ils protesterent avoir plus profité dans la ſcience ſublime de la perfection évangélique, par le moyen de ſes entretiens & de ſes exemples, que par toutes leurs auſtérités & leurs oraiſons. On croit que cette retraite dura environ ſix ans, pendant leſquels cet infatigable Docteur s'efforça de n'être pas moins utile à l'Egliſe, qu'au milieu des villes les plus habitées. Il confirma dans la foi les cantons écartés de ſon dioceſe, qu'il pouvoit encore viſiter; & dans ſes intervalles de loiſir, il compoſa, entr'autres ouvrages, ſon admirable Apologie à Conſtance, avec ſon Epître aux Solitaires.

Il vouloit prévenir ceux-ci contre l'artifice des Hérétiques, qui n'oſant tenter de les ſéduire, abordoient à leurs ſaintes demeures, pour ſe vanter au moins d'être en communion avec eux. Il les pria d'examiner avec une ſcrupuleuſe attention la croyance des voyageurs qui les viſiteroient, de ne point

entendre ceux qui tiendroient une doctrine suspecte, pas même ceux qui communiqueroient avec les Sectaires, à moins qu'ils ne promissent de rompre ce commerce scandaleux. Il est une autre lettre de S. Athanase aux Solitaires, beaucoup plus étendue que celle-ci, & qu'on doit plutôt appeler un traité qu'une épître. Elle comprenoit deux parties, la premiere concernant le dogme, & que nous n'avons plus. Dans la seconde, tout historique & conservée presque entiere, le S. Pasteur justifie sa fuite contre les calomnies des Sectaires mêmes, qui en l'y forçant, la lui reprochoient comme une lâcheté.

Dans l'Apologie adressée à l'Empereur, il discute à fond les différens chefs d'accusation intentés contre lui-même, montre son innocence dans tout son jour, & avec toute la liberté convenable à la cause qu'il défendoit. Jaloux principalement de la réputation de sujet fidele, si importante à l'honneur & à l'autorité de l'épiscopat, son éloquence prend un dégré étonnant de chaleur, touchant les semences de zisanie qu'on l'accusoit d'avoir fomentée entre l'Empereur régnant & Constant défunt. Son ardeur s'en-

Apol. p. 674.

Ibid. p. 677. flamme encore davantage, au sujet de son attachement prétendu pour le Tyran Magnence. Prince, dit-il, il s'agit ici, non d'un intérêt pécuniaire, mais de la gloire de l'Eglise. Ne laissez pas sur elle les ombres odieuses d'un soupçon si bien dissipé; & qu'on ne soit plus en doute, si des Chrétiens, & sur-tout des Evêques, ont en exécration de si monstrueux attentats, les conspirations, l'ingratitude & la perfidie. Si j'étois accusé devant un autre Juge, j'en appellerois à l'Empereur. Etant accusé devant vous, qui puis-je invoquer? Le Pere adorable de l'adorable Fils qui a dit: Je suis la vérité. Source éternelle & éternellement féconde de cette vérité, redoutable Vengeur du mensonge & des impostures, prenez donc la défense de l'opprimé, qui ne l'est que pour vous; & protégez, avec l'honneur de votre Ministre, celui de l'Eglise que le Christ s'est acquise au prix de tout son sang.

Le dernier chef d'acccusation contre le S. Patriarche, c'étoit d'avoir désobéi à l'Empereur, en refusant de sortir d'Egypte. A cela il répond, qu'il n'est, ni assez audacieux, ni assez imprudent, pour résister à un si grand Prince. Il s'ef-

force enſuite de le convaincre qu'il ne l'a point fait, par l'exact récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Et comme d'une autre part, les ennemis de la foi triomphoient de leurs malheureux ſuccès contre lui, il n'épargne rien, pour mettre en diſcrédit leurs coupables trames. S'il eſt honteux, dit-il, que des Evêques ayent cédé à la crainte, il eſt bien plus honteux de la leur avoir imprimée; rien ne marque mieux l'iniquité d'une pareille cauſe. Tel eſt le procédé, non du Sauveur qui ſe contente d'inviter en diſant : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il me ſuive; mais de l'Antechriſt, qui ne fait que des fauſſaires & des hypocrites, par les menaces perpétuelles du banniſſement & de la mort.

L'Apologie fut inutile : la perſécution ſe pouſſa avec fureur, par-tout où l'on avoit de l'attachement pour Athanaſe & pour la foi de Nicée, depuis l'Egypte & la Syrie juſqu'aux extrémités de l'Occident. Les Gaules étoient trop diſtinguées par ces beaux endroits, pour demeurer en paix dans un trouble ſi général. Saturnin Evêque d'Arles, l'un des principaux ſieges de l'Egliſe Gallicane, faiſoit depuis quelque temps de ſourdes

tentatives, pour répandre l'ivraie dans toute cette moisson florissante. On découvrit ses liaisons avec les Novateurs, spécialement avec Ursace & Valens; & il fut exclus de la communion de presque tous les Evêques ses compatriotes. Il forma cependant le dessein de faire triompher l'erreur; & par la faveur Impériale, il fit assembler un concile à Béziers, dans les premiers mois de l'année 356. Mais il s'y rencontra, dans la personne d'Hilaire Evêque de Poitiers, un de ces grands hommes constitués par le Seigneur, tant pour arracher que pour planter, & pour déconcerter toute la malignité de l'Homme Ennemi.

Sulp. Sev. lib. 2.

Il étoit né à Poitiers même, de l'une des plus illustres maisons de toutes les Gaules. Avec un génie supérieur, & non moins d'ardeur pour les sciences, il avoit les connoissances philosophiques & littéraires les plus profondes & les plus étendues. Elevé dans le Paganisme, il ne puisa d'abord que dans les Ecrivains profanes, qui ne purent satisfaire la justesse de son esprit, ni son admirable droiture dans la recherche de la vérité & du bon ordre assorti à la nature raisonnable. Il en avoit déjà senti l'incompatibilité avec toute

toute autre chose que la vertu. Ce que les Payens enseignoient de la Divinité, partagée par ces sages charnels entre les différens sexes, attribuée quelquefois à ce qu'il y avoit de plus vicieux dans l'un & dans l'autre, aux brutes mêmes & à de muettes statues; il en découvrit clairement la fausseté & l'extravagance; & il se convainquit qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu, éternel, tout-puissant, immuable. Après tant de recherches, les Livres Sacrés lui étant tombés entre les mains, il fit dans la connoissance de la vérité, des progrès dignes des sources pures où il puisoit enfin, & des dispositions qu'il apportoit à leur lecture. Il souhaitoit, à ce qu'il nous dit lui-même, que la croyance du vrai, ainsi que la pratique du bien, eût une récompense éternelle. L'Evangile de S. Jean sur-tout lui apprit toute l'étendue de la divine charité envers les hommes. Il ne trouva rien que de croyable, dans l'incompréhensiblité même de l'infinie perfection, dans l'anéantissement du Verbe fait chair pour nous racheter, & dans l'élévation de la nature humaine à l'union hypostatique avec la Divinité. Il embrassa le dogme de la Consubstantialité, sans

Hil. de Trin. I.

avoir encore oui parler du ſaint Concile qui l'avoit définie ; & l'ayant puiſée dans l'Evangile, par une illuſtration comme immédiate de la lumiere increée, il le défendit avec toute l'ardeur & la fidélité dûe à un enſeignement ſi divin.

L'évêché de Poitiers étant venu à vaquer, à ce qu'on croit, par la mort de S. Maixant, frere de Saint Maximin de Treves, on ne trouva point de plus digne ſucceſſeur à un ſi ſaint Evêque, qu'Hilaire quoique marié. La réputation de ſes lumieres & de ſa vertu donna un tel crédit à ſa doctrine, qu'il ne conſerva pas ſeulement la vraie foi dans ſon dioceſe & dans les provinces voiſines, mais qu'il préſerva de l'Arianiſme toute 'létendue des Gaules. Au Concile aſſemblé par les intrigues de l'hérétique Saturnin, il eut le courage de dénoncer ce patron même de l'héréſie, auſſi emporté dans ſon reſſentiment, que corrompu dans la foi & dans les mœurs. Le Sectaire n'imagina rien de mieux contre un tel antagoniſte, que de le faire reléguer juſqu'en Phrygie, par une fauſſe relation qu'il envoya à Conſtance, de ce qui ſe paſſoit à Béziers. Avec Hilaire partit Rodane de Toulouſe, plus fort par

cette liaison que par son caractere naturellement facile, & qui mourut courageusement dans son exil, aussi-bien que Paulin de Treves. On ne nomma point de successeur au saint Evêque de Poitiers, qui continua pendant son absence de gouverner son diocèse, par l'excellent Clergé qu'il y avoit formé.

Son nom, avant sa personne, avoit passé les monts & les mers ; & il lui étoit venu d'illustres disciples des régions les plus éloignées. De ce nombre fut le grand S. Martin, né en Pannonie, d'un homme de guerre, & engagé dès sa jeunesse dans la même profession, où il exerça cet acte héroïque de charité, qui le dépouilla d'une partie de son vêtement en faveur d'un membre indigent de Jésus-Christ, & qui attira sur toute la suite de sa vie l'abondance des graces célestes. Dès qu'il put obtenir son congé, il vint se ranger à Poitiers sous la conduite du S. Evêque qui lui donna place entre ses Clercs, & qui voulut même le faire Diacre. Mais l'humble Prosélyte se crut encore trop honoré, de recevoir l'ordre d'Exorciste. En vain chercha-t-il l'obscurité & l'abjection : par l'exercice même de ce ministere inférieur, le Tout-Puis-

Sulp. Sev. vit. Mart. init.

ſant commença à lui communiquer ce don éclatant des miracles, qui en a fait un des plus célebres Thaumaturges de l'Egliſe.

Cependant ſon digne Maître, confiné en Orient, y figuroit plutôt en Apôtre qu'en banni. S'il n'y put rétablir la foi dans ſon état primitif, au moins empêcha-t-il ſon entier dépériſſement, & des abus infinis. Par-tout où il paroiſſoit, ſon courage & ſes lumieres rendoient pour le moins l'héréſie plus timide. Il ſembloit n'avoir quitté ſon Egliſe, que pour prendre la ſollicitude de toutes les autres. Mais celles de Gaule l'intéreſſoient plus particuliérement. N'en recevant cependant aucune lettre des Evêques, il conçut les plus cruelles inquiétudes: il craignit qu'ils n'euſſent, comme tant d'autres, cédé à l'opiniâtreté des ſéducteurs, & que la Religion ne leur fût devenue indifférente, ainſi que ſa propre perſonne. Il apprit enfin par leurs lettres tardives, que la difficulté des relations étoit la ſeule cauſe qui l'en avoit privé juſque-là. Les nouvelles épreuves de leur foi, & leurs nouveaux triomphes ſur l'héréſie le dédommagerent agréablement de ſes alarmes. Ils lui apprirent la con-

damnation expresse qu'ils venoient de faire de la seconde formule, dressée à Sirmich l'an 357 par Potamius Evêque de Lisbonne, & adoptée par tout le parti hérétique.

Hil. de syn.

Il sut encore que S. Phébade d'Agen employoit ses lumieres & son éloquence à réfuter cette formule captieuse, beaucoup plus mauvaise que la premiere qui ne péchoit que par son insuffisance; tandis que le blasphême & l'impiété perçoient de toute part les voiles grossiers dont celle-ci les enveloppoit. On est convenu, portoit-elle, qu'il n'y a qu'un Dieu, Pere tout-puissant, comme on le croit par tout le monde, & un seul Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur & notre Sauveur, engendré de lui avant les siecles; que l'on ne peut ni ne doit reconnoître deux Dieux, puisque le Seigneur lui-même a dit: J'irai à mon Pere & à votre Pere, à mon Dieu & à votre Dieu; passage que les auteurs de cette formule relevoient avec emphase, pour attribuer la divinité au seul Pere, à l'exclusion du Fils. On s'est accordé sur tout le reste, ajoutoit-on avec encore plus de malignité: mais comme quelques-uns, en petit nombre, étoient frappés du

mot de substance, on a jugé à propos de n'en faire aucune mention. Sous ce beau prétexte, on ne parloit, ni d'identité, ni même de ressemblance de nature; & tout le contexte induisoit naturellement à penser, que le Fils de Dieu étoit d'une autre nature que son Pere, tiré, non de sa substance, mais du néant, comme tous les êtres créés. Saint Phébade examine la suite de cette formule, d'un bout à l'autre, & fait remarquer que ce qu'elle semble avoir de bon est placé avec tant d'artifice, qu'on peut aisément le détourner à un sens mauvais.

Exposant après, avec la plus exacte précision, la foi catholique sur l'unité de substance; voilà, dit-il, ce que nous croyons fermement, ce que nous tenons des Prophetes & des Apôtres, ce que les SS. Martyrs ont signé de leur sang. Nos provinces sont tellement attachées à cette croyance, que si un Ange du Ciel nous annonçoit le contraire, nous lui dirions anathême, à l'exemple de l'Apôtre. Qu'on cesse donc de nous opposer le nom d'Osius, quoique le Pere des Evêques, & que sa doctrine ait été si sûre jusqu'ici. Quel usage peut-on faire de l'autorité d'un homme, ou qui se trompe à

présent, ou qui s'est toujours trompé? Personne n'ignore quels ont été ses sentimens jusqu'à ce grand âge, avec quelle constance il a soutenu la foi catholique & condamné les Ariens, à Sardique ainsi qu'à Nicée. S'il pense différemment aujourd'hui, s'il soutient ce qu'il a condamné, & condamne ce qu'il a soutenu; son autorité, je le répete, n'est point recevable. S'il a mal cru pendant quatre-vingt-dix ans, je ne me persuaderai pas, qu'après quatre-vingt-dix ans il commence à mieux croire.

Cette fermeté des Evêques de Gaule piqua d'émulation les Orientaux mêmes, & mit la division entre les contradicteurs du Concile de Nicée. Plusieurs d'entr'eux, qui rejetoient précisément le terme de Consubstantiel, comme inusité dans les Ecritures, conçurent les conséquences d'une dissimulation, ou d'un langage équivoque, qui accréditoit une doctrine qu'eux-mêmes regardoient au fond comme hérétique. Ils se rassemblerent en concile, à Ancyre, capitale de Galatie, par les soins du Métropolitain Basile. On prétend que ses intentions n'étoient pas plus pures que sa foi; qu'il avoit des vues sur le siege

d'Antioche près de vaquer par la mort du Patriarche Eunuque, c'est-à-dire, du méprisable Léonce. Enfin Basile étoit fort soupçonné de jalousie contre Eudoxe, qui après la mort de Léonce se fit transférer par cabale & sans aucune forme réguliere, du petit siege de Germanicie, au Patriarchat du Levant. Quoi qu'il en soit, le résultat du Concile d'Ancyre fut la condamnation des Anoméens, c'est-à-dire, des Ariens déterminés qui nioient, non-seulement que le Fils de Dieu fût Consubstantiel au Pere, mais qu'il lui fût semblable en substance. C'est ce que signifie le mot Grec *Anomoios*, dissemblable.

Hil. de Syr. p. 320.

Eudoxe se trouvoit à la tête de cette faction la plus impie de l'Arianisme, avec Acace de Césarée, & Uranius de Tyr. Tout nouvellement ils avoient condamné en concile, tant le mot *Homoiousios*, semblable en substance, que l'*Homousios*, consubstantiel. Cet Eudoxe, quoique d'un naturel doux, ou plutôt foible & timide, avoit pour la Secte un zele qui le tiroit de son caractere, & ne lui laissoit pas même observer les mêmes ménagemens qu'à son prédécesseur Léonce. Formé à l'école d'Aëtius,

il n'avoit pas plus de modération que cet aventurier effréné, à l'égard de ceux qui le contredisoient. Aussi le Maître ne sut pas plutôt la fortune de son disciple, qu'il accourut d'Egypte où son impiété & son insolence l'avoient réduit à se cacher. Il amena, pour renfort, un certain Eunomius, autre aventurier de même génie & de même conduite, qui par la suite fit, quoique sans nulle opinion particuliere, un schisme nouveau parmi les Anoméens même.

On y compte encore les Aëriens, à ne faire état que des Schismatiques les plus célebres. Ils étoient disciples d'Aërius, qui sans rien enseigner de particulier sur la Trinité, fit bande à part, en soutenant qu'il n'y a aucune différence entre le Prêtre & l'Evêque, qu'il est inutile de prier pour les morts; & en supprimant, avec la célébration des Fêtes, les pratiques les plus solennelles du culte extérieur, qu'il traitoit généralement d'observances Judaïques.

Dans l'autre parti, qu'on appelle des Demi-Aëriens, Basile d'Ancyre, Eustathe de Sébaste, Eleusius de Cyzique étoient les tenans les plus renommés. Ils n'admettoient pas le Concile de Nicée; &

quoiqu'ils soutinssent fortement le Fils semblable au Pere en substance & en toute chose ; ce qui emportoit au fond l'identité de nature ; ils la nioient cependant en termes formels. Le dernier anathême d[illegible]nt Concile d'Ancyre condamne expressément le terme de Consubstantiel.

Ils songerent à mettre l'Empereur de leur côté ; & ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, tous trois allerent le trouver à Sirmich, & le conjurerent de pourvoir à l'exécution des décrets de tant de conciles, qui avoient prononcé la ressemblance de substance ou de nature entre le Pere & le Fils. Afin de n'être en butte à personne, ils retrancherent pour cette fois, de la profession de leur croyance, l'anathême porté contre le dogme de la Consubstantialité.

Leur arrivée à la Cour fut on ne sauroit plus à propos. Un Prêtre d'Antioche, nommé Asphale, ardent émissaire du Patriarche Eudoxe & d'Aëtius, étoit au moment de s'en retourner, avec des lettres Impériales des plus favorables à ces deux impies. Basile dévoila au Prince l'énormité de leur hérésie, & le toucha au point de lui faire retirer la lettre qu'il

avoit déjà remise à Asphale. Constance écrivit sur le champ, à l'Eglise d'Antioche, une lettre toute contraire, où nous trouvons la preuve la plus sensible de l'ignorance & de la légéreté de cet Empereur. Il désavoue Eudoxe, dans cette seconde piece, le traduit comme un usurpateur audacieux qu'il n'a point autorisé, & recommande aux Fideles de l'éviter, aussi-bien qu'Aëtius, qu'il traite de pernicieux Sophiste.

Soz. l. IV. c. 13.

Alors, c'est-à-dire en 358, il se tint dans la malheureuse ville de Sirmich une troisieme assemblée schismatique des Evêques qui se trouvoient à la Cour. Basile y domina, avec les autres Ariens mitigés. Une formule nouvelle qui adoptoit la ressemblance de nature, fut subrogée à la seconde, où le Consubstantiel & le semblable en substance avoient été rejetés tout ensemble. Ursace & Valens qui ne tenoient à rien qu'à la faveur & à la fortune, admirent sans difficulté ce Symbole : mais on y inséra avec artifice ce qui avoit été décidé contre Paul de Samosathes, contre Photin & Marcel d'Ancyre, afin de faire au moins rejeter le terme de Consubstantiel.

De Bérée, lieu de l'exil du Pape Libere, Constance le fit alors venir à Sirmich. On assure communément, quoiqu'il y ait des preuves & des opinions fondées pour la négative, que ce Pontife, après avoir pendant deux ans de vexation confirmé ses freres dans la foi, encore plus par l'exemple de son détachement & de son courage que par ses paroles, venoit enfin d'accorder aux importunités de Demophile Evêque de Bérée, ce qu'il avoit refusé avec tant de gloire à tous les efforts de la puissance Impériale. Il souscrivit, à ce qu'on prétend, soit la premiere, soit la troisieme formule de Sirmich, dans lesquelles on ne lit rien à la vérité qui exprime l'erreur, mais qui ne l'excluent qu'insuffisamment, & avec une ambiguité ou une obscurité dont on peut abuser, contre la marche sage & sûre qu'avoit tracé un Concile Œcuménique. Au moyen de cette lâche & scandaleuse complaisance, l'Empereur satisfait de Libere lui permit de retourner à Rome, & fit enjoindre au Clergé Romain de le recevoir, sans toutefois déposséder Félix.

Pour les Demi-Ariens, qui se voyoient triomphans à Sirmich, ils n'ac-

taxerent pas seulement d'hérésie Aëtius & Eudoxe d'Antioche, mais encore de crimes d'Etat ; comme d'avoir eu part autrefois aux entreprises du César Gallus. Eudoxe eut ordre de quitter Antioche ; & il se retira dans l'Arménie, sa patrie. Aëtius, après une accusation en forme, fut condamné à être banni à Pépuse en Phrygie. Eunomius qu'Eudoxe venoit d'ordonner Diacre, & qu'il envoyoit en Cour, comme son député & son défenseur, fut pris en route par les émissaires des Demi-Ariens, & relégué dans la même province de Phrygie. D'autres Anoméens considérables furent traités de la même maniere, jusqu'au nombre de soixante-dix : ainsi leur parti parut alors totalement ruiné.

Pendant ces révolutions, Libere retournoit à Rome, où il arriva au mois d'Août de l'année 358, la troisieme de son exil. Il y a peu de suite & de conformité entre les témoignages des différens auteurs, touchant la maniere dont il y fut reçu. Voici ce qui nous y a paru de plus conséquent & de plus vraisemblable. Le Peuple Romain aussi attaché à son Pontife qu'à la foi Catholique, desiroit passionnément son rappel ; & pen-

dant son absence, peu de personnes avoient communiqué avec Félix. Mais quand on vit des effets marqués de la bienveillance de l'Empereur & de ses Ariens, à l'égard de Libere; l'affection se convertit en défiance, & bientôt en mépris. L'indignation éclata, lorsqu'on eut appris ce que son retour lui avoit coûté. Une multitude d'Ecclésiastiques & de Laïcs, emportés par l'ardeur de leur zele, rejeterent la communion d'un Pasteur qu'ils soupçonnerent d'avoir trahi les intérêts de l'Eglise. Félix abhorré, comme un usurpateur sacrilege, durant les épreuves & la persévérance du Pontife légitime, commença à leur devenir cher. On exalta le courage, avec lequel il s'étoit déclaré contre l'hérésie de ses protecteurs; & une partie considérable, tant du Clergé que du Peuple, s'attacha à sa communion. Voilà sans doute pourquoi les sentimens sont si partagés entre les modernes, sur la qualification qu'il faut donner à son ministere. La plupart des anciens, entr'autres S. Augustin & S. Optat de Mileve, ne le comptent point dans la suite des Evêques de Rome.

La Providence ne permit pas qu'une

division, si pernicieuse dans les conjonctures où l'on se trouvoit, durât longtemps. Félix abandonné des Officiers Impériaux qui professoient une foi toute différente de la sienne, ne put se soutenir, & fut même chassé deux-fois hors de Rome. Les uns disent qu'il vécut encore plusieurs années, & qu'il garda la dignité épiscopale sans fonction; d'autres, que les gens de Constance lui trancherent la tête, trois mois après, à cause de son attachement inviolable à la saine doctrine. Au moins peut-on le réputer Martyr, pour les mauvais traitemens qu'il reçut des ennemis de la foi. Le savant Papébroque & Baronins n'hésitent pas de le compter au nombre des Saints. Celui-ci rapporte, qu'à la réforme du Calendrier Romain, comme il étoit question de retirer Félix du Martyrologe à cause de son ordination illégitime, on trouva son corps sous un autel, avec une inscription qui constatoit son martyre: ce qui ne laissa plus douter, qu'il n'eût effacé par sa mort ce que son ordination avoit eu de vicieux.

Libere qui, suivant les opinions les plus défavorables, n'avoit prévariqué que par crainte & par respect humain, sans

jamais perdre la foi dans le cœur, rentra aussi en lui-même, vraisemblablement peu après qu'il eut été remis en possession de son siege. Il rompit avec les Sectaires, reçut les Clercs les plus dévoués à Félix, & réunit ainsi sous son obéissance tous les ordres d'une Eglise qui ne lui avoit marqué de l'éloignement, qu'autant qu'elle l'avoit cru déserteur de la foi de Nicée. Mais il répara ce scandale, avec le plus grand éclat, par son zele contre les décrets de Rimini.

L'Empereur jugea ce Concile nécessaire, pour abattre sans ressource le parti des Anoméens ou purs Ariens. La ville de Nicée avoit d'abord été indiquée pour le lieu de la célébration. Mais la divine sagesse qui tire partie des vices comme des vertus des Princes, se servit de l'inconstance naturelle à celui-ci, pour empêcher qu'un second concile tenu à Nicée en des temps si mauvais, ne répandit quelques nuages sur le premier, & ne donnât lieu aux simples de confondre l'un avec l'autre. Cependant les partisans d'Eudoxe d'Antioche & d'Acace de Césarée commençoient à rétablir leur crédit; & déjà ils en eurent assez, pour faire convoquer deux conciles au lieu d'un.

Leur condamnation leur paroissoit inévitable, à moins de former une assemblée particuliere qui leur fût dévouée. Car malgré leurs brigues, & suivant le cours des choses humaines, la pluralité devoit être au moins pour la ressemblance de substance entre les Personnes Divines. Les motifs qu'on fit valoir auprès de l'Empereur, pour la multiplication des Congrès, furent l'épargne pour le fisc & les Evêques, beaucoup moins de difficultés & de fatigues, en abrégeant ainsi les voyages. On assigna donc Rimini, ville d'Italie sur la Mer Adriatique, pour les Occidentaux; & pour les Orientaux, la ville de Séleucie, en Isaurie.

Le Concile de Rimini fut indiqué le premier, & l'Empereur à l'ordinaire donna ses ordres pour défrayer les Prélats sur la route. Ceux de Gaule, S. Phébade d'Agen & S. Servais de Tongres à la tête, refuserent généreusement les libéralités d'un Prince ennemi de la vraie foi. Ils avoient obligation à S. Hilaire, d'être prévenus sur tout ce qu'il étoit expédient qu'ils sussent de l'état des choses en Orient, d'où il leur envoya son traité des Synodes.

Sulp. Sev. l. 2. p. 139.

Là il leur expliquoit les différentes

confessions dressées par les Orientaux ; depuis le Saint Concile de Nicée ; leur faisoit remarquer qu'elles étoient compatibles pour la plupart avec la saine doctrine, & qu'on ne devoit pas regarder comme Ariens, ceux qui les admettoient. Elles condamnoient les erreurs des purs Ariens, & ne péchoient qu'en ce qu'elles n'employoient pas le terme de Consubstantiel. Mais le Saint Docteur prouve que c'est la même chose au fond, de dire le Fils de Dieu semblable à son Pere en substance comme en toute autre chose, ou de tenir qu'il lui est égal. En effet, & en supposant, comme il le fait, l'unité nécessaire de l'Etre infini, rien ne peut lui être parfaitement semblable quant à la nature, sans être de la même nature. Après cette observation importante, Hilaire adressant la parole aux Orientaux bien intentionnés, les conjure de ne point s'arrêter aux mots, puisqu'ils conviennent des choses, & de ne pas rendre suspect leur *Homoiousios*, en rejetant l'*Homousios* qui a la même signification pour les gens de bonne foi.

Outre les Evêques des Gaules, il en vint à Rimini une quantité d'autres non

moins Catholiques, de toutes les régions d'Occident. On remarque, comme les plus considérables, Restitut de Carthage, le plus distingué par la dignité de son siege, & qui semble avoir présidé au Concile malgré sa jeunesse; Musonius Evêque de la province Byzacene, dans la même région d'Afrique, vieillard d'un grand poids, pour sa capacité aussi-bien que pour sa maturité & son expérience; Vincent de Capoue, revenu parfaitement aux principes de la soumission & de l'orthodoxie. On nomme entre les Ariens, Ursace & Valens si long-temps & si malheureusement fameux; Démophile de Bérée, illustre dans la secte par la séduction de Libere, & Auxence de Milan. Le nombre total des Evêques montoit à plus de quatre cents, dont environ quatre-vingts Ariens. Taurus, Préfet du Prétoire d'Italie, eut ordre de l'Empereur d'assister au Concile, & de ne point laisser partir les Prélats, qu'ils ne fussent d'accord sur le dogme: s'il réussissoit au gré du Prince hérétique, il lui promettoit le Consulat, qu'il lui donna en effet au bout d'un certain temps. Sous le mot d'union ou d'accord entre les Evêques, c'étoit leur prévari-

cation qu'on mettoit à prix ; & le Préfet ne l'avoit que trop bien entendu.

Ursace, Valens & les autres Chefs de la Cabale se présenterent au Concile, avec la confession de foi dressée cette même année 359, à la derniere assemblée de Sirmich. Elle rejetoit, comme on l'a vu, les termes de Substance & de Consubstantiel, sous prétexte qu'ils n'excitoient que le trouble & la division : elle disoit simplement le Fils semblable au Pere en toutes choses. Il vaut bien mieux, répétoient sans fin les Sectaires, parler de Dieu simplement, que d'introduire un langage nouveau qui cause tant de fermentation : faut-il, pour quelques paroles qui ne se trouvent pas dans les Livres Saints, mettre le feu & le scandale dans toute l'Eglise ? Ils n'imaginoient point, qu'il en dût coûter d'avantage, pour en imposer aux Prélats d'Occident. Les Hérétiques subtils de l'Orient, dont ceux de Rimini tenoient leurs instructions, regardoient les Occidentaux en général, comme des gens grossiers & mal instruits. Mais sans se faire gloire des raffinemens de la Dialectique, ces Docteurs vraiment Chrétiens & attachés inviolablement à la mé-

thode de l'Evangile, répondirent qu'il falloit s'en tenir à l'ancienne doctrine, enseignée par les premiers Disciples du Sauveur, & par leurs Successeurs sans interruption jusqu'à ceux qui avoient dressé le Symbole de Nicée ; que ce qu'on y vouloit substituer, portoit dans sa nouveauté même une preuve sans réplique de sa corruption.

Ils proposerent d'anathématiser la doctrine d'Arius ; & l'on dressa un acte qui proscrivoit toutes les hérésies en général, & celle d'Arius en particulier. On y déclaroit que la profession de foi présentée par Ursace & Valens étoit contraire à la croyance de l'Eglise. Les Ariens ne voulurent recevoir aucun de ces décrets : ce qui leur attira la qualification authentique de fourbes & d'hérétiques, nommément à Usarce & à Valens, qu'on déposa, ainsi qu'Auxence de Milan, Démophile de Bérée, Germinius de Sirmich, & Caius Evêque en Pannonie. Ainsi la foi de Nicée fut-elle aussi la foi de Rimini où elle triompha, tant de la Puissance Impériale que des supercheries de l'Arianisme, tandis que le Concile eut quelque liberté. C'est pourquoi les premieres sessions en sont

réputées canoniques & légitimes, comme en différens Conciles postérieurs dont la fin ne répondit pas aux commencemens. Mais l'Empereur ne tarda point à le convertir en une assemblée tumultueuse & profane, indigne d'être guidée par l'Esprit Saint, & de représenter le regne de Jésus-Christ.

Constance avoit ordonné, avant l'ouverture des deux Conciles, assemblés tout à la fois à Rimini & à Séleucie, que dix députés de chacun lui vinssent communiquer les résolutions; afin qu'il vît si elles étoient conformes aux Saintes Ecritures, & qu'en ce cas il les munît de son approbation. Tels étoient les termes du rescrit, à peine concevables de la part d'un Prince qu'on n'accuse pas d'avoir fait un jeu de la Religion. Les dix députés furent choisis entre les Orthodoxes: mais les Hérétiques en envoyerent un pareil nombre de Rimini; & ceux-ci firent tant de diligence, qu'avant l'arrivée de leurs antagonistes, déjà ils avoient tellement prévenu l'esprit de l'Empereur, qu'il ne voulut pas seulement admettre les derniers en sa présence. Ces députés Catholiques étoient d'ailleurs de jeunes Prélats sans expé-

rience & sans capacité, choisis sans doute pour la seule éminence de leur rang & de leurs autres qualités extérieures. On ne sait le nom que de Restitut de Carthage, jeune Evêque lui-même, quoique chef de la légation. Quant aux députés de la faction hérétique, c'étoient de vieux fourbes, rompus à la manœuvre, capables de noircir la conduite la plus réguliere, & de donner une couleur avantageuse aux plus crians attentats.

Les dix Catholiques marquerent d'abord un zele très-vif, & refuserent sans ménagement de communiquer avec les Ariens de la Cour. Mais Constance eut bientôt amorti leur ardeur éphémere, par ses délais affectés & ses rebuts mortifians. Ils entrerent en conférence, contre leur premier plan reçu du Concile, avec les Evêques Ariens. C'étoit pour ceux-ci un commencement de victoire, & l'augure d'un plein triomphe. En effet, les jeunes députés, après avoir exigé pour la forme quelque léger éclaircissement, signerent une confession de foi que leur présenta Valens ; la même absolument que le Concile avoit rejetée, sinon qu'elle étoit encore plus mauvaise, en ce qu'elle di-

ſoit le Fils ſimplement ſemblable au Pere, & ſupprimoit ces mots, *en toutes choſes.* Ils allerent plus loin : ils dreſſerent un acte, par lequel annullant ce qui s'étoit fait à Rimini, ils déclarerent avoir reconnu la pureté de la foi de Valens & d'Urſace, en conférant avec eux.

Après cela, on renvoya tous les députés, Ariens & Catholiques, à Rimini où ceux-là rentrerent triomphans. Conſtance écrivit au Préfet Taurus, de faire ſigner la même confeſſion à tout le Concile, ſous peine d'exil pour ceux qui refuſeroient; ſi toutefois ils ne paſſoient pas le nombre de quinze. Ici la timide politique de ce Prince l'emporta encore ſur l'enthouſiaſme de ſon zele. Au premier bruit de la prévarication de leurs Envoyés, les Peres refuſerent de communiquer avec eux. Mais quand on ſut les ordres du Prince, tout fut dans l'effroi & la confuſion. La plupart ne ſavoient à quoi ſe réſoudre; & aſſez longtemps on flotta dans cette irréſolution. Cependant la puſillanimité, l'ennui d'une longue abſence, les incommodités inſéparables de la prolongation inattendue de leur ſéjour dans un pays étranger, la malignité avec laquelle elles étoient aggravées

Sulp. Sev. l. 2. p. 142.

aggravées par tous les gens qui participoient au gouvernement & à la police, enfin le prétexte de la paix, avec mille autres considérations non moins imposantes, détachoit chaque jour quelque Prélat du bon parti. Les esprits une fois ébranlés, ce fut par troupe qu'on se présenta pour souscrire; en sorte que le nombre de ceux qui demeurerent entiérement irréprochables, se réduisit à vingt, y compris les SS. Evêques Phébade d'Agen & Servais de Tongres, qui servirent aux autres de modeles & d'appuis.

Le Préfet qui n'oublioit point la promesse du Consulat, n'omit rien pour abattre ces deux colonnes du Concile. Mais avec des Confesseurs qui n'aspiroient qu'au martyre, il employa les prieres & les artifices, préférablement aux menaces. Il ne manquoit pas de ces motifs éblouissans, dont la prudence du siecle trouve toujours moyen de colorer les fautes qui ne nuisent qu'à la Religion. Vous êtes presque seuls de votre avis, leur disoit-il: pensez-vous servir l'Eglise, en donnant l'exemple de l'obstination & de la discorde? Il n'est, ni de la piété, ni de la modestie évangélique,

de préférer ſon ſens propre à tant d'inſignes Docteurs, qu'on ne peut ſans témérité accuſer de trahir leur conſcience.

Phébade tenoit encore ferme. Mais enfin on lui fit agréer un tempérament que propoſerent Urſace & Valens. C'étoit d'ajouter à la derniere formule de Sirmich les correctifs & les modifications néceſſaires, & de conſentir aux additions, pourvu qu'on s'abſtînt des termes de ſubſtance & de conſubſtantialité qui agitoient tous les eſprits. L'eſpérance de la réunion éblouit ces deux hommes, ſi bien intentionnés. Ils crurent pouvoir ſacrifier à la concorde, un mot dont on mettoit d'ailleurs le ſens à couvert. Pour cela, Phébade & Servais propoſerent divers articles, pour être ajoutés à la formule en queſtion, & ſuppléer à ſon inſuffiſance. Alors pour diſſiper toutes les alarmes & renchérir en apparence ſur ces corrections, Valens s'écria : Si quelqu'un dit que Jéſus-Chriſt n'eſt pas Dieu, Fils de Dieu, engendré du Pere avant les ſiecles, qu'il ſoit anathême : ſi quelqu'un dit que le Fils de Dieu n'eſt pas ſemblable au Pere, ſelon les Ecritures ; ou s'il ne dit pas que le Fils eſt éternel avec le Pere, qu'il ſoit

Damas. ap. Theod. II. 22.

anathême. Tous répéterent à chaque fois : Qu'il soit anathême. Puis le fourbe ajouta : si quelqu'un dit que le Fils est créature, comme sont les autres créatures, qu'il soit anathême. Tout le Concile continua de répondre : *Qu'il soit anathême* ; ne saisissant pas le venin de cette proposition à double entente. Les Catholiques vouloient déclarer que le Fils de Dieu n'est nullement créature ; & les Ariens, qu'il n'est pas une créature telle que les autres, mais d'un ordre plus parfait.

Bientôt ces rusés parjures se glorifierent avec éclat de leur indigne succès. Les Evêques n'étoient pas arrivés dans leurs dioceses où l'Empereur content d'eux les laissa retourner, qu'ils reconnurent le piege auquel on venoit de les prendre. Ils gémirent du scandale, en se trouvant, avec autant de douleur que d'étonnement, transformés en hérétiques, sans avoir changé de croyance : à quoi S. Jérôme fit allusion quelque temps après, en disant que l'Univers fut tout étonné de se trouver Arien. Les perfides Sectaires publierent avec emphase, qu'on ne reconnoissoit le Fils de Dieu que pour une créature, quoique d'un ordre supé-

Hier. in Lucif. c. 7.

rieur à toutes les autres. On se crut dispensé d'employer le terme de substance; & la foi de Nicée courut un danger prochain d'être abandonnée. Alors on sentit, combien une guerre ouverte avec les ennemis de l'Eglise est préférable à la paix qui n'est pas fondée sur une entiere soumission. Ces bons Evêques, dupes de leur simplicité à Rimini, confesserent leur faute, & demanderent pénitence. Ils se voyoient méprisés & rejetés, par ceux qui étoient restés dans les différentes provinces.

Libell. Marcel. & Faust. p. 34. Hilar. fragm. 11.

Grégoire, Evêque d'Elvire en Espagne, les exclut formellement de sa communion, & fut applaudi par S. Eusebe de Verceil. Ceux de Gaule qui avoient assisté à ce malheureux Concile, se rassemblerent à Paris, & manifesterent la fraude qu'on avoit mise en œuvre pour leur faire supprimer le Consubstantiel & toute expression formelle de substance. Par une résolution unanime de toutes les provinces d'Italie, les Evêques en casserent tout ce qui s'étoit fait en dernier lieu à Rimini. Le Pape Libere déployant tout son zele pour la saine doctrine depuis la retraite de Félix, se montroit à leur tête, en digne successeur de l'Apôtre

chargé de confirmer ses freres dans la foi. C'est ce qu'il nous apprend lui-même par un écrit où il ajoute, que les Orthodoxes trompés par les manœuvres de Sirmich, consommées à Rimini, mais presque tous rentrés dans le devoir, rendoient courageusement hommage au S. Concile de Nicée, & se déclaroient avec d'autant plus de force contre l'Arianisme, qu'ils en avoient mieux reconnu le génie perfide.

Le Concile de Séleucie, qui faisoit comme une partie de celui de Rimini, s'étoit tenu dans la même année 356. L'Empereur y envoya de même des Officiers puissans & affidés, pour l'exécution de ses vues. Il s'y trouva cent soixante Evêques, de trois différens partis; premiérement ceux qui rejetoient simplement le terme de Consubstantiel, & qui formoient le beaucoup plus grand nombre; secondement ceux qui ne vouloient point abandonner cette unique sauvegarde de la foi, faisant le plus petit nombre; enfin les Anoméens, ou les purs Ariens, au nombre d'environ quarante, qui n'admettoient, ni l'égalité, ni la ressemblance de substance entre les Personnes Divines. Parmi les pre-

miers, quoiqu'appellés communément Demi-Ariens, plusieurs ne laissoient pas d'être Catholiques au fond. Ils croyoient toute la doctrine de la Consubstantialité, & ils s'abstenoient précisément de la fameuse expression des Peres de Nicée, par un amour mal entendu de la paix & de la concorde. Les principaux de ceux-ci étoient George de Laodicée, Eleusius de Cyzique, Silvain de Tarse, Macédonius de C. P. Basile d'Ancyre, & Eustathe de Sébaste. Les Anoméens avoient à leur tête Acace de Césarée, d'où ils furent souvent nommés Acaciens, Eudoxe d'Antioche, avec les fameux Diacres Aëtius & Eunomius, Uranius de Tyr & George d'Alexandrie. Entre les Catholiques décidés & irrépréhensibles, la plupart étoient Egyptiens, & fort attachés à S. Athanase.

Par une disposition marquée de la Providence, S. Hilaire de Poitiers se trouva à ce Concile. Comme il étoit relégué en Phrygie, il sembloit qu'il eût besoin d'un ordre particulier pour pouvoir aller à Séleucie, ville d'Isaurie. Toutefois sur l'ordre général d'y envoyer tous les Evêques, le Gouverneur de la province le fit partir, comme les Orien-

taux. Soit curiosité de leur part, soit estime de son mérite, il en fut très-bien accueilli. On s'informa de lui fort au long, & avec un grand empressement, de la croyance de ses Compatriotes. Car les Ariens accusoient tout ce qui ne pensoit pas comme eux, de Sabellianisme, ou de ne reconnoître qu'en paroles la Trinité des Personnes Divines. Hilaire fit une ample confession de sa foi, en montra la conformité parfaite avec celle de Nicée, & attesta que la croyance générale des Occidentaux, Gaulois & autres, n'étoit pas différente de la sienne. Ainsi fut-il admis à la communion des Evêques d'Orient, & reçu dans leur Concile.

Mais il y eut d'abord de vives contestations, pour savoir par où l'on commenceroit, soit par la dénonciation des personnes coupables, soit par l'examen des questions de foi. L'Empereur Constance, pour s'ériger en arbitre des Conciles, n'en étoit pas plus habile en ces sortes d'affaires. Il donnoit assez d'ordres : mais c'étoit leur multiplicité même qui causoit l'incertitude. Ses lettres équivoques sembloient tantôt presser une certaine marche, & tantôt

un autre procédé tout différent. Enfin l'on commença par le dogme. L'impie & présomptueux Acace ne se déguisa point. Il rejeta audacieusement le Symbole de Nicée, ne voulut entendre, ni à égalité, ni à ressemblance de nature entre le Pere & le Fils, soutint avec obstination qu'il ne pouvoit y avoir de génération dans la Divinité; que l'origine du Fils de Dieu n'étoit autre que sa création; que son être procédoit du néant; que Jésus-Christ, en un mot, n'étoit qu'une créature. A ces blasphêmes, la Secte effrontée ajouta ceux qui avoient souvent alarmé la pudeur, comme la piété, dans la bouche d'Eudoxe d'Antioche; que si Dieu par exemple avoit un fils, il falloit aussi qu'il eût une femme, & mille autres de ces plaisanteries méprisables & de ces honteux blasphêmes, que les impies de tous les temps ont substitués avec tant de complaisance à la chaste gravité du langage des Peres & de l'Ecriture.

Tous les Orthodoxes, les Macédoniens même, ou les Demi-Ariens, avec S. Hilaire qui le rapporte, frémissoient d'horreur. Le S. Docteur s'estimoit malheureux, que de pareilles impiétés eus-

Hil. c. Const. 1. n 13.

ſent ſouillé ſes oreilles. Les murmures retentiſſoient dans tout le lieu de l'aſſemblée ; & durerent juſqu'au ſoir. Avant qu'on ſe ſéparât, Silvain de Tarſe propoſa de s'en tenir à la célebre expoſition de foi d'Antioche, dite de la Dédicace, qui établiſſoit la reſſemblance de nature ou de ſubſtance entre le Fils & le Pere, mais qui n'exprimoit pas leur conſubſtantialité, & point aſſez clairement la Divinité de Jéſus-Chriſt. Comme la plus grande partie des Evêques de Séleucie penſoient ou parloient en Demi-Ariens, ils applaudirent à la propoſition de l'Evêque de Tarſe, & s'en tinrent au Symbole d'Antioche. Acace & ſes adhérens proteſterent, & ſortirent de l'aſſemblée.

Il y eut trois autres ſéances, où les Acaciens firent de nouvelles tentatives; mais toujours ſans ſuccès : après quoi ils abandonnerent le champ de bataille aux Demi-Ariens, qui avec quelques Catholiques condamnerent l'impiété du pur Arianiſme & de ſes fauteurs. Après les citations d'uſage, avec les délais néceſſaires, la ſentence de dépoſition fut prononcée contre Acace de Céſarée en Paleſtine, Eudoxe Patriarche d'Antio-

che, George d'Alexandrie, Uranius de Tyr, & quelques autres moins célebres.

Voilà ce qui se passa de plus important, dans les Concile de Rimini & de Séleucie; les deux grands scandales de l'Eglise, dont les ennemis cependant n'ont d'autre raison de triompher que leur haine même contre elle, & l'oubli des regles consacrées par l'usage uniforme de tous les siecles. Ils s'autorisent principalement de l'assemblée de Rimini, qui fut extrêmement nombreuse, qui pouvoit seule représenter l'Eglise Universelle, & qui en effet la représenta quelque temps. Car il faut distinguer deux parties bien différentes dans ce Concile. Il cessa d'être infaillible & légitime, après qu'il eut prononcé contre les Evêques Ariens; & l'Antiquité l'a reconnu pour Œcuménique jusque-là. Quant à ce qui suivit, & que S. Athanase, dans son Traité des Synodes, composé ou du moins publié à cette occasion, appelle, non plus le Concile, mais les nouveautés de Rimini; il est évident que ce ne fut plus une assemblée canonique, réglée sur l'esprit & la pratique des Apôtres, & capable de représenter l'Eglise. Il n'y restoit alors,

ni ordre, ni liberté ; on détruiſoit préciſément dans cette confuſion, ce qu'on venoit de ſtatuer en procédant ſelon les loix & les uſages de l'antiquité. L'Eſprit-Saint ne ſauroit être contraire à lui-même ; & ſi des deux déciſions contradictoires, il faut lui en atrribuer une, ce ne ſera certainement pas celle qui extorquée par la violence, obſcurcit en quelque maniere la foi conſtante & univerſelle des Egliſes répandues dans tout le Monde Chrétien.

La grande difficulté n'eſt pas d'exempter d'erreur les Peres de Rimini, mais de faire voir que leur dernier procédé ne ſubſtituoit pas inévitablement l'erreur aux vérités Catholiques ; ou que les Fideles qui vivoient dans le temps malheureux de ce Concile, ne pouvoient à ſon occaſion tomber dans l'Arianiſme que par leur faute ; c'eſt-à-dire, qu'en ces fâcheuſes conjonctures, on ne pouvoit errer que de mauvaiſe foi. Or les les Evêques aſſemblés, tout en prévariquant, ne propoſoient pas une doctrine hérétique. Tous au contraire, à l'exception des purs Ariens qui faiſoient le très-petit nombre, convenoient extérieurement ſur le dogme & l'enſeignement

public, qui se trouvoit toujours conforme à la foi ancienne. Que si leur confession péchoit par son insuffisance, ce défaut même dura peu de temps. Au moins fut-il corrigé, sitôt que les Hérétiques en voulurent tirer avantage, & lorsque le danger de la séduction devint effectif. Alors les Peres qui s'étoient laissé surprendre, témoignerent leurs regrets, & rejeterent hautement le sens nouveau que la Cabale attachoit à la formule souscrite, ainsi que les conséquences qu'elle tiroit de leurs souscriptions.

Le souverain Pontife, à qui il appartient de publier les décrets des conciles, s'éleva contre ceux-ci avec une grande vigueur, au nom de tout l'épiscopat. Les successeurs des Apôtres reconnurent la voix de Pierre, & se rallierent sous leur Chef, sans en excepter ceux que les stratagêmes de l'ennemi avoit égarés. Libere ne manqua point d'écrire de toute part, inculqua plus que jamais le respect dû aux décisions de Nicée; & pour me servir des expressions de Sirice, son contemporain, & son successeur presque immédiat, il cassa sans ménagement le Concile de Rimini. La multitude des

Ep. ad Episc. an. 389.

Evêques en flétrit de même les lâches conventions, dans les provinces diverses : ils se rassemblerent par Métropoles, ou s'écrivirent les uns aux autres, avertirent leurs ouailles, pour lever ou prévenir le scandale, & pour rétablir la saine doctrine dans toute sa splendeur. Les peuples d'ailleurs étoient généralement attachés à la vraie foi, jusque dans les dioceses gouvernés par des Prélats Ariens. Rien ne prouve mieux ces heureuses dispositions, que les subtilités & les équivoques, dont ces faux Pasteurs furent contraints d'user sans cesse dans leurs innovations. Quant à la condamnation des formules Ariennes, faite alors par le très-grand nombre des Evêques dans toute l'étendue de l'Eglise, Lucifer de Cagliari, S. Hilaire, S. Athanase, tous les Auteurs les plus respectables l'attestent expressément & uniformément. Ainsi quand les Prélats, trompés & surpris à Rimini, n'auroient pas réparé avec tant d'avantage le scandale de leur crédulité ou de leur condescendance ; que sont trois à quatre cents, & même cinq à six cents Evêques, en comptant ceux de Séleucie, par rapport à la totalité des sieges épiscopaux de ce premier âge ?

Les Ecrivains les mieux inſtruits en comptent pluſieurs milliers. Et ſans accumuler ici les témoignages, le ſixieme canon de Sardique, portant défenſe d'ordonner un évêque pour un village, ou pour une ville ſi petite qu'un ſeul prêtre y ſuffiſe, fait aſſez préſumer à quel point les Prélats ſe trouvoient multipliés dans ces temps anciens.

Qu'on examine ſans prévention le véritable état des choſes. Quand on parle du corps de l'épiſcopat, il n'eſt pas queſtion des Evêques ſéparés par l'héréſie ou par le ſchiſme conſommé; comme aujourd'hui, dans le corps de l'Egliſe Enſeignante, nous ne faiſons point état des Evêques ſchiſmatiques de la Grece, ni des hérétiques d'Angleterre. Ainſi doit-on, pour le temps de l'Arianiſme, réduire l'examen des membres de l'épiſcopat aux Prélats Catholiques, c'eſt-à-dire, à ceux qui n'étoient, ni hérétiques ni ſchiſmatiques notoires, & qui ſe réduiſoient au petit nombre des purs Ariens. Il faut encore compter dans l'épiſcopat les Prélats Orthodoxes chaſſés de leurs ſieges, & en exclure les uſurpateurs. Tout cela préſuppoſé, combien les Evêques qui pro-

fessoient la saine doctrine, ne surpassoient-ils pas en nombre, tant ses ennemis déclarés, que ceux qui paroissoient l'avoir méconnue ? Que si des Ecrivains intéressés à réduire au petit nombre la profession de la foi, se sont plu à exagérer cette triste défection, & si aux foibles Evêques de Rimini, ils en associent encore une multitude d'autres qui les imiterent dans les différentes provinces ; en est-ils moins constant par toute l'histoire, que la séduction ne fut que successive, & qu'en quelque point de temps particulier qu'on puisse marquer, le nombre des Pasteurs qui professoient la vérité, l'emportoit infiniment sur celui des prévaricateurs ? Jamais le Protecteur adorable de l'Eglise n'y souffrit des nuages capables de ternir le caractere divin de sa visibilité ; & ses plus rudes épreuves firent souvent le principe de ses plus heureux succès.

Par la division que les Conciles de Rimini & de Séleucie mirent entre ses ennemis, ils lui procurerent en effet un avantage inestimable. Les Demi-Ariens avoient conçu la plus vive inimitié contre les Ariens purs. Après avoir prononcé contre eux plusieurs sentences de

déposition, ils se mirent en devoir de leur donner des successeurs, & de faire exécuter les dispositions de Séleucie dans toute leur étendue. Rien n'eut cependant encore son effet. Des Hérétiques déposés, quelques-uns retournerent à leurs sieges, sans aucune formalité; d'autres porterent leur plainte à C. P. L'audacieux Acace y traîna, non sans peine, le Patriarche Eudoxe, dont il lui fallut encore combattre long-temps la pusillanimité naturelle.

D'un autre côté, leurs rivaux envoyerent dix députés à Constance, pour lui référer ce qui s'étoit passé à Séleucie, suivant l'ordre qu'il avoit donné à ce Concile de l'Orient, aussi-bien qu'à celui de l'Occident. Basile d'Ancyre, chef de cette députation, mena avec lui Eustathe de Sébaste, Eleusius de Cyzique & Silvain de Tarse. Acace avoit pris les devans, avec Eudoxe qu'accompagnoient Aëtius & Eunomius. Ils trouverent les Eunuques du palais qui dominoient l'Empereur, toujours attachés, comme eux, à ce que l'Arianisme avoit de plus impie; & ils ne désespérerent pas de reprendre leur premier ascendant sur l'esprit inconstant de ce Prince. Ce-

pendant l'Evêque d'Ancyre lui demanda justice des blasphêmes d'Eudoxe que la jalousie put lui faire inculper, de préférence à Acace qui étoit l'ame du parti. Eustathe de Sébaste l'appuya, s'étendit fortement sur la maniere dont Eudoxe vouloit ressusciter les impiétés les plus monstrueuses d'Arius; & pour n'en laisser aucun doute, il proposa de lire la confession de foi de ce Patriarche, sans principes & sans retenue dans ses accès de fanatisme. L'Empereur consentit à l'entendre, & marqua autant d'horreur que de surprise, à la lecture des blasphêmes qu'on y vomissoit contre le Verbe Incarné: chacun des auditeurs frémissoit de la même indignation. Constance demanda à Eudoxe, s'il étoit l'auteur de cette confession exécrable. Il paya de dissimulation, & répondit qu'elle étoit d'Aëtius. On fit venir ce dernier; & comme il ignoroit où en étoit l'affaire, il avoua sans façon cette piece impie. L'Empereur le chassa honteusement de sa présence, & donna des ordres pour le bannir. Par la crainte d'être enveloppé dans la même peine, Eudoxe fut contraint d'anathématiser cet écrit révoltant.

Comme le parti des Anoméens se trouvoit dans cette crise, arriverent à C. P. les derniers députés de Rimini. Ils avoient au fond la même foi que les Acaciens ou Anoméens, quoiqu'ils s'énonçassent avec plus de réserve ; & ils se joignirent à eux : mais ils leur firent concevoir la nécessité d'admettre quelques tempéramens. C'est pourquoi les Acaciens, contens que les Occidentaux eussent abandonné à Rimini le terme de Substance, adopterent sans plus de difficulté la formule de ce Concile. L'Empereur crut avoir tout gagné, par un accord qui n'étoit que l'ouvrage de l'intérêt du moment, sans nul concert dans les esprits. Traitant en conséquence, selon les formes de l'administration temporelle, ces objets sacrés & délicats pour lesquels il n'avoit ni mission ni capacité, il procéda de la maniere la plus coactive à faire souscrire la confession de Rimini à tous les Evêques qui se trouvoient à C. P. Comme elle disoit précisément le Fils semblable au Pere, sans faire nulle mention de substance, Silvain de Tarse & Eleusius de Cyzique refuserent courageusement de signer. On prétend que ces Evêques,

Hier. chron. a. l. 361. Greg. Naz, Or. 1.

Demi-Ariens jusque-là, se convertirent sur le champ avec sincérité.

Les Acaciens ayant ainsi prévalu, tinrent l'an 360, à Constantinople, un nouveau Concile, afin d'annuller tout ce qui s'étoit fait à Séleucie. S. Hilaire se trouvoit dans la ville Impériale, où il avoit suivi les députés Orientaux, pour savoir ce qu'il plairoit à l'Empereur d'ordonner de sa personne. Vivement alarmé de ce péril extrême de la foi, il présenta une requête au Prince, où d'abord il étoit question de l'injustice faite au S. Evêque en l'exilant; & il offroit d'en confondre l'auteur, c'est-à-dire, Saturnin d'Arles qui se trouvoit aussi à C. P. Mais ce n'étoit là qu'un expédient employé par le S. Docteur, pour passer aux intérêts de l'Eglise, qui lui étoient infiniment plus sensibles. Vous m'écouterez sur mon exil, dit-il en effet à Constance, quand & de la maniere qu'il vous plaira: je m'empresse à vous entretenir d'une affaire bien plus importante. Consterné du péril où je vois le Monde Chrétien, & tremblant d'un côté pour mon propre salut, dans l'appréhension des divins châtimens dûs au coupable silence d'un Evêque; de

Lib. I. ad Const.

l'autre côté, craignant encore plus pour le salut de votre Majesté & de tout votre Empire, je viens vous annoncer la foi que vous voulez apprendre des Evêques, & dont personne n'a le courage de vous instruire. Car il ne faut pas prendre pour la doctrine invariable de l'Eglise, la multiplicité de ces formules qui se diversifient chaque jour. Ces variations mêmes prouvent invinciblement, que telle n'est point la vraie foi. C'est là, Prince, la foi des conjonctures & de la politique, non de l'Evangile. Depuis le S. Concile de Nicée, les Evêques à qui vous accordez votre confiance, ne font autre chose que de composer des symboles. Combien la foi de l'année derniere n'est-elle pas changée parmi eux? Tous les ans, que dis je? tous les mois, ils en font paroître de nouvelles professions, & tandis qu'ils arrangent des mots, qu'ils disputent des sens, que l'un dit anathême à l'autre, que les esprits s'échauffent, se remplissent d'aigreur & d'amertume, ils ont presque tous perdu la foi & la charité de Jésus-Christ. Ainsi & bien plus au long, le S. Docteur poussoit-il ce reproche d'instabilité, le plus capable de confondre les nouveautés hérétiques dans tous les âges.

Il fit ſon traité contre l'Empereur Conſtance dans le même temps, c'eſt-à-dire, l'an 360, ou comme il le dit expreſſément, & ce qui revient au même, cinq ans après l'exil de Paulin, d'Euſebe, de Lucifer & de Denys. Mais on préſume que cet ouvrage, d'une liberté & d'une force extraordinaire, ne devint public qu'après la mort de l'Empereur. La fureur même de la perſécution, & la néceſſité d'un remede auſſi violent que cette piece véhémente, n'eût pas été un titre ſuffiſant pour parler ainſi à un Souverain, toujours reſpectable quoique perſécuteur; à moins que l'ardeur qui la dictoit, n'ait été véritablement inſpirée à ſon pieux Auteur, comme autrefois aux Machabées dont il cite l'exemple.

Dans la requête à l'Empereur, Hilaire avoit demandé une conférence, touchant les innovations & les variations perpétuelles en fait de dogme, avec les Ariens raſſemblés alors en Concile dans la Capitale. Cette eſpece de défi alarma les Sectaires; & pour écarter un antagoniſte ſi redoutable, ils perſuaderent à Conſtance de le renvoyer dans les Gaules, comme un homme ca-

pable de troubler tout l'Orient. Tel fut le moyen dont se servit la Providence, pour rendre le S. Evéque de Poitiers à son Eglise : après quoi, les Acaciens firent tout ce qu'ils voulurent.

La formule de Rimini fut confirmée, & on la fit souscrire aux Demi-Ariens. On cassa formellement tout ce qu'avoit ordonné le Concile de Séleucie : on rétablit les Evêques déposés, entr'autres, Eudoxe d'Antioche, si odieux à Constance peu de momens auparavant. Cependant la religion bizarre de ce Prince, demeurant scandalisée des propos d'Aëtius, il fallut lui accorder la condamnation de cet impie, peu différent dans la réalité de tant d'autres à qui l'on faisoit des traitemens tout contraires. Aëtius fut envoyé en exil, au pied du Mont Taurus ; & ce qu'il y a de fort singulier, on se garda bien de le qualifier d'hérétique, & de flétrir sa doctrine de la dissemblance. Mais ce furent les Evêques Demi-Ariens, sur-tout les chefs de ce parti, qui porterent le poids du ressentiment des Anoméens. Comme ceux-ci n'étoient pas trop d'accord entr'eux pour la foi, ils ne fonderent leur sévérité sur aucune erreur, mais sur di-

verses imputations, qui ne manquent jamais quand on a pour soi l'autorité souveraine. S. Cyrille, Evêque de Jérusalem, fort odieux aux Acaciens, fut compris dans cette condamnation, & déposé pour la seconde fois. Il l'avoit été en premier lieu, par les intrigues personnelles d'Acace qui, en sa qualité de Métropolitain de la Palestine, prétendoit faire dépendre de lui l'Evêque de la Ville Sainte, réputée exempte. Mais la vraie cause de la mésintelligence étoit l'attachement de Cyrille à la foi de Nicée. Le S. Evêque avoit appelé de sa premiere déposition à un tribunal supérieur, & l'Empereur avoit autorisé l'appel. Toutefois l'acte fut regardé comme irrégulier; & l'on accusa Cyrille d'avoir donné au Clergé le premier exemple de ces appellations, comme dans les tribunaux laïcs : reproche injuste sur-tout dans la bouche des Sectaires, au jugement de qui Cyrille n'étoit coupable qu'autant qu'il gênoit leurs manœuvres. Le S. Prélat avoit été depuis rétabli, au Concile de Séleucie. On mit Irénée ou Herennius à la place de Cyrille, quand il fut de nouveau déposé.

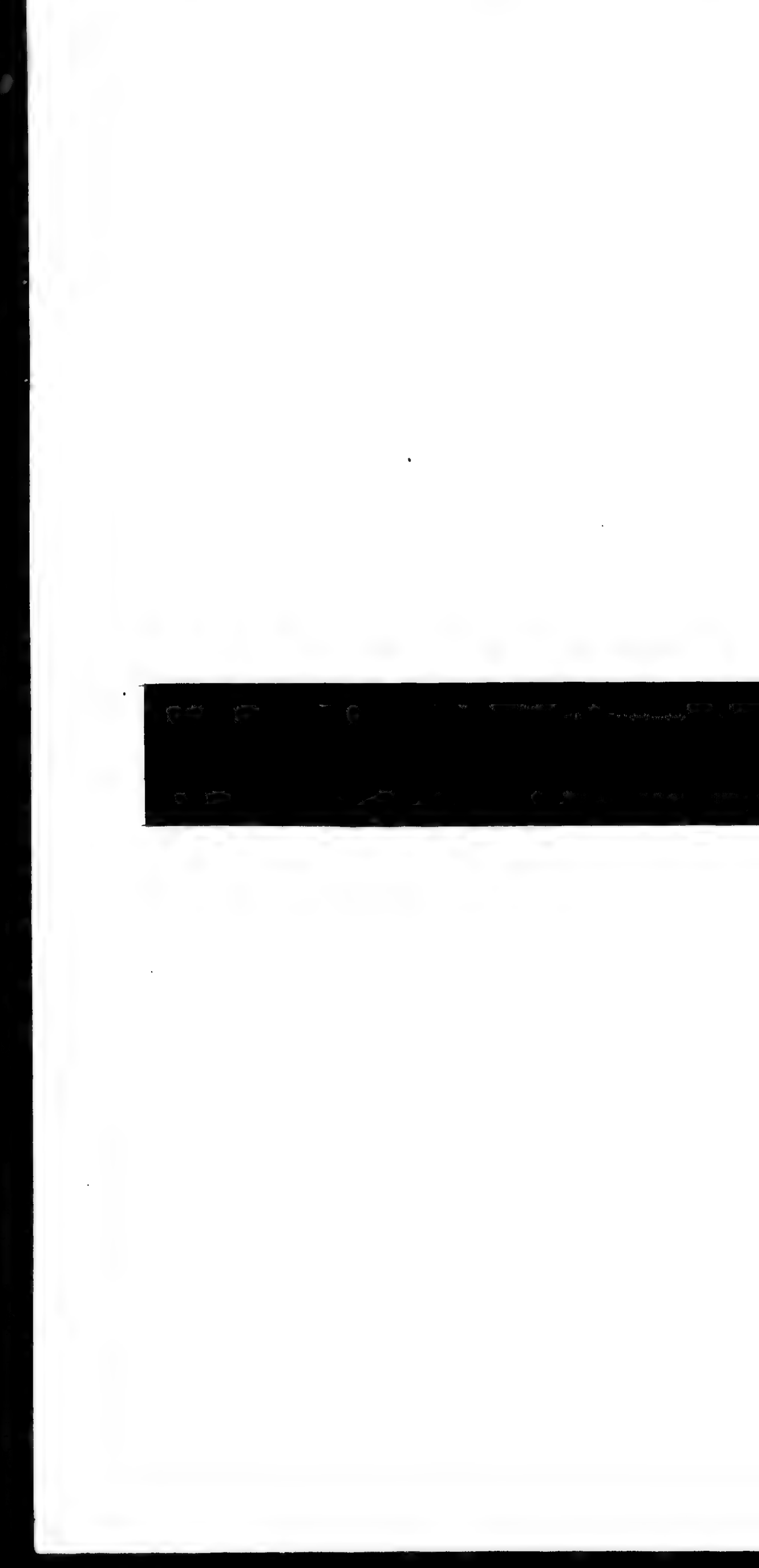
On remplit de même les places des autres Evêques. A Cyzique on institua

Ennomius, ce fameux disciple d'Aëtius; & qui ne se contentant pas long-temps d'un rôle subalterne, devint hérésiarque. Comme il passoit pour éloquent, les Acaciens le placerent près de C. P. d'autant plus volontiers, qu'après l'expulsion de Macédonius enveloppé dans la disgrace des Demi-Ariens, Eudoxe s'étoit emparé du siege de cette capitale, & vouloit avoir dans son voisinage & à sa disposition ce fougueux Orateur. Le Concile Acacien de C. P. qui approuvoit la double translation d'Eudoxe, autrefois de Germanicie à Antioche, & présentement d'Antioche à la Ville Impériale, déposa en même temps l'Evêque Draconce, pour avoir changé de siege. Tant il est vrai que les Novateurs, avec toute leur imposante régularité, se font un jeu de la discipline & de la morale, ainsi que du dogme. Eudoxe officia pour la premiere fois dans son nouveau siege, à la dédicace de sainte Sophie, que l'Empereur Constance acheva de bâtir, en y renfermant la Basilique de la Paix, environ trente-quatre ans après que le Grand Constantin eut commencé cet auguste édifice.

Macédonius, après sa déposition, devint

tint chef d'une secte particuliere. Jamais cependant il ne fut moins attaché qu'alors à l'Arianisme. On prétend qu'il alla jusqu'à soutenir la doctrine de la Consubstantialité : mais il continua de nier, comme les Ariens, la Divinité du Saint-Esprit. Il soutint expressément, que ce n'étoit qu'une créature semblable aux Anges, quoique d'un ordre plus élevé. Les Sémi-Ariens déposés à C. P. embrasserent cette nouvelle opinion, dont furent infectés quelques Evêques, qui ne donnoient même dans aucune erreur touchant la personne du Fils de Dieu. Elle fit principalement fortune parmi le peuple curieux de la Capitale, & dans ses monasteres plus occupés des raffinemens de la spéculation que des sentimens de la componction. Mais elle n'acquit une certaine célébrité, qu'après plusieurs regnes, en s'installant insensiblement à la place de l'Arianisme, à mesure que les Ariens perdoient leur crédit.

Le siege d'Antioche, vacant de fait par la translation d'Eudoxe à C. P. & de droit par la mort de S. Eustathe, arrivée à Philippes en Macédoine, lieu de son dernier exil ; les deux partis, tant Orthodoxes qu'Ariens, s'accorderent à



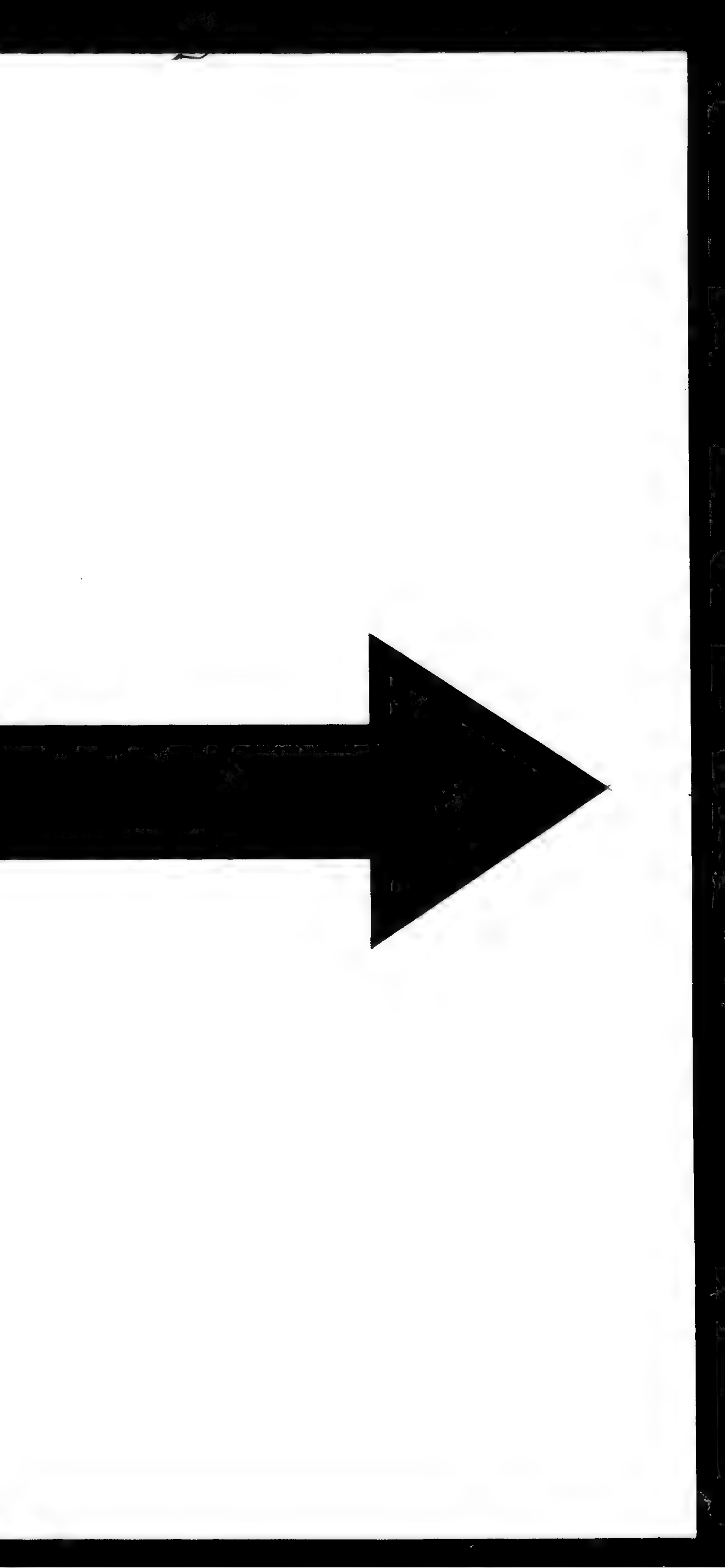
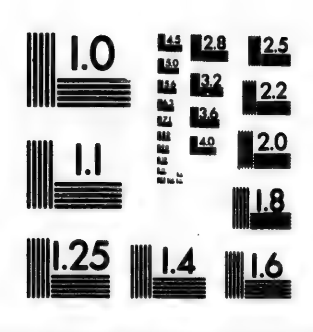


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



choisir Mélece, né en Arménie, d'une famille illustre. Il avoit été fait Evêque de Sébaste, à la place d'Eustathe : mais l'indocilité de ce peuple avoit obligé ce nouveau Pasteur, le plus pacifique & le plus doux des hommes, de se retirer à Bérée. Il étoit d'une simplicité & d'une candeur admirables ; de ce caractere affectueux & bienveillant qu'on ne peut se défendre d'aimer. On voyoit la bonté de son ame peinte sur son visage, & dans toutes ses manieres. Toujours un doux sourire égayoit sa physionomie ; il ne sortoit de sa bouche que des propos obligeans ; & l'on ne pouvoit tant soit peu le fréquenter, sans chercher à s'en faire un ami. Les Ariens, comme tous les Sectaires, attribuant volontiers à leur secte tous les sujets distingués qui n'avoient point encore eu d'occasion de les contredire, ou supposerent Mélece, dans leur sentiment, ou se persuaderent qu'une douceur aussi vantée que la sienne seroit au moins tolérante ; puisqu'ils furent les principaux auteurs de sa promotion. Les Catholiques d'Antioche qui le connoissoient mieux, donnerent de tout leur cœur les mains à son élévation, & le consentement fut unanime.

Greg. Nys. Or. in Mel. Chrys. Or. in Mel. Greg. Naz. Carm.

Mais personne ne demeura long-temps en doute, sur la foi de Mélece. L'Empereur qui se trouvoit à Antioche pour s'opposer aux Perses, ayant donné ordre de le faire venir, les Evêques assemblés allerent au devant de cet homme admirable, avec les différens ordres du Clergé, & toute la foule du peuple. Les Ariens & les Eustathiens s'empressoient également à le voir. La curiosité attiroit jusqu'aux Juifs & aux Idolâtres. Il commença ses fonctions par prêcher suivant la coutume, & prononça un discours que nous a conservé S. Epiphane, & qui est un modele de l'éloquence ecclésiastique. Il y donna clairement à connoître l'intégrité de sa foi; quoique la modération qui influoit dans toutes ses démarches, le fît abstenir des termes de Substance & de Consubstantiel. Aucun des auditeurs ne s'y méprit; & Eudoxe présent, comme tant d'autres Evêques mal-intentionnés, fit les derniers efforts pour engager Mélece à se rétracter. Il fut inébranlable; & on le relégua, sans plus différer, à Mélitine sa patrie, c'est-à-dire, un mois après son élection. Il est inconcevable, de quelle utilité il fut à la Religion, en un si court espace de

Hær. 71.

temps. On en peut juger par l'extrême fermeté que les Fideles de son Eglise marquerent depuis dans la vraie foi, qui avoit paru prendre des charmes tout nouveaux dans sa bouche : ils conserverent un attachement presque égal pour la personne même de leur Pasteur. Tous avoient chez eux son portrait, ils le gravoient dans leur cachet & sur tous leurs meubles ; ils donnoient si généralement son nom à leurs enfans, qu'après quelques années on ne portoit presque plus que le nom de Mélece, soit à la ville, soit à la campagne. Quand il lui fallut partir pour l'exil, le Gouverneur le prit dans sa voiture : mais ce premier Officier fut assailli à coups de pierres, par la multitude au désespoir ; & il eût infailliblement , si Mélece ne l'avoit couvert de son manteau.

Chrys. in Mel.

A la place de Mélece, on mit Euzoïus fameux Arien, qui replongea dans la division l'Eglise d'Antioche. Aucun Orthodoxe ne voulut communiquer avec lui. Ceux même qui depuis trente ans avoient souffert trois Patriarches hérétiques, se séparerent de celui-ci avec l'indignation la plus éclatante, pour tenir leurs assemblées dans une église à part. Ils vouloient se joindre aux Eustathiens,

c'est-à-dire, à ceux des Catholiques qui depuis l'expulsion de S. Eustathe refusoient toujours de communiquer avec aucune sorte d'Ariens : mais ces Eustathiens les rejeterent, comme indignes de la pureté de leur communion, à raison des rapports qu'eux & leurs Pasteurs avoient eus avec les Hérétiques. Ainsi l'Eglise-Mere du Levant se trouva divisée en trois partis, celui des Ariens qui suivoient Euzoïus, celui des Eustathiens, & ce que l'on commença de nommer les Méléciens, qui faisoient le plus grand nombre, & qui étoient orthodoxes comme les Eustathiens, quoique moins irréprochables avant cette époque. Tout ceci se passoit l'an 368, sous les yeux de Constance, qui en ressentit un dépit cruel : mais il étoit réduit à dissimuler, par les conjonctures des affaires de l'Etat qu'il ruinoit, tandis que celles de la Religion absorboient son loisir & toutes ses facultés, avec aussi peu de dignité que de succès.

Le César Julien pendant ce temps-là gagnoit l'estime & l'affection des troupes, par les avantages qu'il remportoit sur les frontieres de la Gaule ; & il augmentoit de jour en jour les soupçons du foible

Empereur. Mais ces ombrages avancerent eux-mêmes ce que Constance appréhendoit. Les Légions qu'il voulut enlever au César, sous prétexte de la guerre de Perse, se mutinerent & proclamerent Julien Auguste, malgré sa résistance feinte ou sincere. Constance partit furieux, sitôt qu'il put quitter la frontiere des Perses. Mais à peine fut-il en Cilicie, qu'il y tomba malade. Réduit en peu de jours à l'extrémité, il demanda le baptême à Euzoïus qui l'avoit suivi; & il le reçut en effet de ce Patriarche Arien: dernier sujet de trembler sur le sort de ce Prince, qui donna cependant des signes de repentir. Ainsi mourut l'Empereur Constance, le troisieme jour de Novembre de l'année 361, la quarante-cinquieme de son âge: foible, inconstant, curieux & superstitieux, mais pardessus tout poussé de la manie de dogmatiser. Il fit plus de mal à la vraie Religion, que les persécuteurs infideles. Séducteur d'abord, & tout le temps qu'il eut quelque chose à craindre; violent & cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'Empire. Sa mort eût été un sujet de joie pour tout le Monde Chrétien, si à un Persécuteur Hérétique n'eût succédé un Apostat Idolâtre.



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE NEUVIEME.

Depuis la mort de Constance, en 361, jusqu'à la chûte de l'Arianisme, en 378.

Les Catholiques respirerent, à la mort de l'Empereur Constance qu'ils ne croyoient point avoir lieu de regretter. Ils se promettoient un sort plus tranquille sous un successeur, qui à la vérité ne trahissoit déjà que trop la Religion de ses Peres, mais qui avoit au moins la réputation d'un Prince équitable & philosophe. Telles n'étoient pas encore les vues du Seigneur sur ce vivant édifice qui s'affermit par les secousses,

& qui en devoit essuyer de tout genre. L'Eglise avoit résisté à toute la violence inspirée par la superstition des peuples, accrue par les défiances & l'ambition des Tyrans, envenimée par la jalousie & l'intérêt des Prêtres Idolâtres. Après une foule d'hérésies qui mesuroient nos Mysteres sur les regles d'une vaine dialectique, & les anéantissoient en leur ôtant leur sainte obscurité; après tant de sectes, moitié Chrétiennes & moitié Payennes, la simplicité de l'Evangile venoit de confondre, dans l'Arianisme, la plus audacieuse & la plus artificieuse de toutes les factions.

Il lui restoit à soutenir contre Julien toutes les tentations réunies ensemble, les divisions intestines habilement fomentées, l'exclusion des charges & des honneurs, & même des sciences ou des études; les propres armes de l'Eglise que ce dangereux Tyran tourna contre elle, en imitant son auguste discipline, en donnant un air de dignité, de sagesse & de raison aux plus odieuses pratiques de l'Idolatrie & de la Magie. S'il employoit la violence, il s'étudioit beaucoup plus à dépouiller ses victimes, de la gloire, que de la vie; & toujours les supplices

étoient ordonnés, sous un autre prétexte que celui de la Religion.

Ce nouvel Empereur, dès le commencement de son regne, & tout en marchant contre Constance, à la tête d'une formidable armée, publia qu'il ne prétendoit que faire bonne contenance, pour ménager la paix; qu'il se sacrifieroit plutôt que de faire combattre une partie de l'Empire contre l'autre; & qu'il étoit résolu de proposer aux deux armées d'épargner le sang Romain, en nommant celui des deux Chefs auquel elles préféroient d'obéir. Après cette protestation, il falloit, pour un Philosophe, paroître conséquent. Il pleura son rival, prit un habit de deuil, & s'achemina vers C. P. Le Sénat & le Peuple lui marquerent autant d'attachement, que les troupes. On le regardoit comme le seul héritier du Grand Constantin, & comme un Prince amateur sincere de la sagesse & du bonheur public. Il ménagea toutes les Religions; & quoiqu'il eût déjà fait des actes assez éclatans d'apostasie, il fit rendre à Constance les honneurs ordinaires de la sépulture Chrétienne, & assista à toutes les prieres de l'Eglise.

Toutefois il ne tarda point à réformer le Gouvernement, & à punir les Ministres coupables. L'Eunuque Eusebe, grand Chambellan & tout-puissant sous le dernier regne, périt sur un échafaud, aux acclamations de tout le peuple. Sa mort ne parut pas moins juste aux Ariens qu'aux Catholiques opprimés : tant il avoit indignement usé de son crédit. Taurus, dont les violences faites aux Peres de Rimini avoient été récompensées du Consulat, fut envoyé en exil. Dans le Palais Impérial d'Orient, ce n'étoit que Maîtres d'hôtel, qu'Eunuques, que Parfumeurs & Baigneurs. Le nouvel Empereur réduisit toutes ces charges au sort des métiers; & l'on n'attacha plus que le mépris à cette mollesse Asiatique & si peu Romaine. Mais la réforme, inspirée par la passion, donna dans l'excès contraire, & dépouilla le Trône de tout ce qui en relevoit la majesté. Aux Sénateurs, assez souvent traités en esclaves, on rendit, sinon la puissance Républicaine, au moins quelque reste de son autorité, avec toutes les marques de son ancienne prééminence. Le Peuple n'eut pas moins sujet d'être content : outre la remise des arrérages

Amm. Marc. L. VII. c. 3.

dus au Trésor Impérial, Julien supprima la cinquieme partie de tous les impôts.

Il vouloit absolument gagner l'affection publique : sentiment estimable, s'il eût été inspiré par de meilleures vues. Mais ses Philosophes, ou plutôt ses Sophistes & ses Imposteurs lui ayant autrefois prédit le point de grandeur où il se trouvoit ; il croyoit le devoir aux Dieux qu'ils faisoient profession d'adorer, & il commença par établir la liberté de tous les cultes. Et comme s'il n'y avoit point de milieu entre égaler toutes les Religions, & persécuter ceux qui ne professent pas la meilleure ; il faut, disoit-il, instruire les hommes, & non tyranniser les esprits. Ceux qui se trompent dans un point aussi important que les observances religieuses, sont plus dignes de compassion que de haine. C'est une double cruauté, d'user de rigueur envers des malheureux, qui s'égarent plutôt par ignorance que par choix.

L'esprit faux & bizarre de ce Prince avoit toujours paru incliner aux superstitions du Paganisme, depuis qu'il avoit joui de quelque liberté. Mais son aversion pour la mémoire & les descendans de Constantin, en conséquence des mau-

vais traitemens qu'il avoit éprouvés avec ſa famille de la part de Conſtance, fortifia encore ce penchant, où il entra auſſi de la politique. En ſe déclarant pour l'Idolatrie, au moment qu'il falloit marcher contre Conſtance, il crut ſe faire un puiſſant appui de ce qui reſtoit de Payens dans l'Empire. Une grande partie du Sénat n'avoit oublié, ni Mars, ni Jupiter, ni aucune des vieilles chimeres qu'elle prenoit pour la baſe de la Puiſſance Romaine. Dans la Grèce entêtée depuis ſi long-temps de ſa Mythologie & de ſon héroïſme fabuleux, grand nombre d'enthouſiaſtes ſe perſuadoient encore qu'ils alloient redevenir le premier des peuples, ſi Minerve étoit honorée de nouveau dans Athenes, ou ſi l'on revenoit à Delphes écouter les oracles d'Apollon.

L'Empereur publia des édits, afin d'ouvrir les Temples, de rétablir les ſacrifices & toutes les obſervances idolatriques. Il tenta d'effacer ſon baptême, par des cérémonies non moins ridicules que ſacrileges. Il voulut auſſi acquérir un caractere pour ſacrifier; & il ſe fit inſtituer Prêtre d'Apollon, ſuivant les rites Idolâtres. C'étoit celui des Dieux, à qui

il accordoit sa prédilection. Ses jardins étoient devenus comme un temple, par la multitude des autels qu'on y rencontroit : mais près de son appartement, il y avoit une superbe chapelle, consacrée au Soleil, c'est-à-dire au frere de Latone, son Dieu favori. Chaque jour, il lui offroit des victimes, à son lever ; & à son coucher, il le prioit assez gratuitement, de ne pas manquer à reparoître le lendemain sur l'horizon. Des ordres furent expédiés à toutes les villes, pour le rétablissement des Idoles qu'avoit détruit Constantin, & pour en ériger dans le Palais même de C. P. On y plaça en effet une statue dédiée à la Fortune de la ville ; & pour la premiere fois, la Nouvelle Rome, bâtie pour punir l'Ancienne de son attachement à la superstition, se vit elle-même profanée par l'idolatrie. Le zele du Prêtre-Empereur se porta à des profusions, & à des puérilités qui excitoient les risées des Payens même. La dépense des sacrifices devint onéreuse à l'Etat ; & quelque temps avant son expédition de Perse, on disoit que s'il en revenoit vainqueur, il ne resteroit plus de bœufs en Asie.

La Religion Chrétienne avoit tout à

Or. Greg. Naz. p. 7.

risquer. Mais pour lui nuire, Julien prit une voie diamétralement opposée à celle des autres Persécuteurs. Il crut que la plus efficace, comme la moins apparente, seroit de l'abandonner aux différentes sectes qui la divisoient. Ce fut par ce motif, autant que pour décrier les violences du dernier regne, qu'il rappela tous les Evêques exilés, & leur donna la liberté d'enseigner chacun selon ses principes. Par cette marche insidieuse de Julien, que la Providence dirigea au bien de l'Eglise, Lucifer de Cagliari, Eusebe de Verceil, Cyrille de Jérusalem, le grand Athanase & tous les Orthodoxes les plus célebres se virent de rechef en état de faire face avec avantage aux Ariens déconcertés. Mais le S. Patriarche d'Alexandrie ne put remonter sur son siege, qu'après la mort de l'usurpateur George.

Liban. Or. 10.

Le parti des Semi-Ariens ou Macédoniens, qui commençoient à se confondre ensemble, vit aussi rétablir ses principaux Chefs. Parce que les Acaciens, les plus maltraités d'abord, comme ayant eu le plus de part aux faveurs du regne précédent, étoient devenus les plus foibles; il les appuya suffisamment, pour

les tenir en état de perpétuer les troubles & la division. Les Donatistes, réduits presque à rien, oserent de nouveau cabaler. Il n'y eut pas jusqu'aux Juifs, dont il ne relevât le courage. Il vouloit affoiblir les adorateurs du vrai Dieu les uns par les autres, pour les accabler tous dans leur épuisement commun.

Né dans le sein de la vraie Religion, il en connoissoit assez le génie, pour savoir que les cruautés ne servent qu'à la rendre plus ferme, & pour employer principalement contre les Fideles les pieges de l'insinuation & de la séduction. Il leur envioit d'ailleurs la gloire du martyre. Quand la haine ou la colere l'emportoit, bientôt il leur trouvoit quelque autre crime que leur religion; ou il ne manquoit pas de revenir à ce personnage affecté de modération & de douceur, qui lui donnoit un air de philosophie & d'empire sur lui-même, dont il étoit extrêmement flatté. Un jour qu'il sacrifioit dans son temple de la Fortune, l'Arien Maris Evêque de Calcédoine, guidé par un zele que nous laissons au lecteur le soin d'apprécier, vint, tout aveugle qu'il étoit, lui reprocher sans ménagement le déshon-

Soz. v. 5.

neur que son apostasie faisoit au sang de Constantin. Ton Dieu, lui répondit Julien qui le prit sur le ton plaisant, le Galiléen que tu adores, est-il plus digne de nos hommages, lui qui ne peut te rendre la vue ? Je lui rends graces, repartit l'Evêque, d'un aveuglement qui m'épargne la douleur de voir l'Apostat qui le blasphême. L'Apostat ne fit pas semblant d'entendre la réplique.

Ibid 18. Greg. Naz. Or. 3.

Amateur de ces railleries ou de ces dérisions cruelles qui sont des lâchetés sur le trône, après quelques autres mesures inefficaces, il défendit aux Chrétiens par un édit formel, d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres. Homere, disoit-il, & Démosthene ont adoré les Dieux : pourquoi les proposer à la jeunesse, comme des hommes admirables, s'ils se sont trompés dans le point le plus important, ainsi que le prétendent les Sectateurs du Galiléen ? Qu'ils se bornent à expliquer les élégantes productions de Luc ou de Mathieu. Il falloit obéir aux dispositions de cette étrange tyrannie, dont la Science & les Arts devenoient la matiere. Mais les Docteurs Chrétiens en creuserent avec d'autant plus de succès la mine féconde des Divines Ecritures.

Ce fut à cette occasion que les deux Apollinaires, pere & fils, donnerent une forme si attrayante à leurs ouvrages en vers & en prose sur des sujets de religion. Pour remplacer les Auteurs profanes, & récréer la jeunesse en l'instruisant, Apollinaire le pere écrivit en vers héroïques l'histoire des Israélites, & divisa son ouvrage en vingt-quatre livres, à l'imitation d'Homere. Il composa aussi sur différens traits des Livres Saints, des Tragédies, des Comédies, des Odes, dans la maniere de Pindare, de Ménandre & de Sophocle. Le jeune Apollinaire mit l'Evangile & les Ecrits des Apôtres en dialogues, suivant la méthode de Platon. Il avoit une facilité prodigieuse; & quoiqu'il eût donné la plus grande partie de son temps aux auteurs profanes, il fit contre Porphire & les autres Philosophes Payens, des traités d'une force supérieure à tout ce qui s'étoit composé avant lui, sans en excepter les écrits d'Eusebe de Césarée.

S. Basile, si bon connoisseur, en jugeoit très-avantageusement, & les lisoit volontiers. Un jour on lui rapporta, selon le récit de Sozomene, que l'Empereur Julien en avoit donné son jugement

Soz. v. 18.

sur quelque trait particulier, en ces termes laconiques : je l'ai compris, je l'ai lu, je l'ai condamné. Le S. Docteur, à ce qu'on ajoute, fit cette réplique : l'Empereur peut l'avoir lu ; mais il ne l'a point compris, autrement il ne l'eût pas condamné. Il y a des auteurs qui attribuent cette repartie à quelques autres personnes. De toutes les œuvres des Apollinaires, il ne nous reste en entier que la traduction des Pseaumes en vers par Apollinaire le fils, qui dans la suite fit un si méchant usage de ses talens.

S. Ephrem, Diacre de l'église d'Edesse, publia dans le même temps que les Apollinaires, un nombre étonnant d'excellens ouvrages. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de la fécondité de sa plume, ou du degré de perfection qu'elle donnoit à tant de productions de tout genre. Il composoit en vers, aussi parfaitement qu'en prose ; & ses hymnes qu'on chantoit dans les Eglises de Syrie & de Mésopotamie, en faisoient les délices. Le style en est si fourni de pensées, si orné du fond même des choses, qu'on en retrouve encore la beauté, & surtout la sublimité, dans les traductions qui nous en restent ; quoiqu'ils n'aient pu

manquer d'éprouver des altérations considérables en paſſant de l'original Syriaque dans la langue Greque de génie ſi différent, & du Grec enſuite dans les autres idiômes où nous les liſons. Tous ſes écrits, auſſi-bien que ſes hymnes, devinrent ſi célebres, au rapport de S. Jérôme, qu'on les liſoit publiquement, après les Livres Saints, en différentes Egliſes. De bons juges témoignent y reſſentir encore aujourd'hui l'impreſſion de la tendre piété & de la douce componction qu'ils reſpirent.

Toutefois ils n'étoient le fruit, ni d'une heureuſe culture, ni d'une étude profonde. Ephrem avoit pris naiſſance dans la campagne de Niſibe, de parens pauvres & réduits à vivre des plus rudes travaux du labourage. Après quelques étourderies de jeuneſſe, il ſe donna mûrement à Dieu, & embraſſa la vie aſcétique, ſous la conduite de ſon Evêque, l'illuſtre S. Jaque, qui délivra des Perſes la ville de Niſibe, de la façon merveilleuſe que nous l'avons rapporté, & dans le temps même qu'Ephrem étoit avec lui. On voit par les œuvres du Diſciple, combien il avoit profité dans la vie intérieure, ſous un ſi bon Maître.

Elles contiennent les plus parfaites inſtructions, ſoit pour les Reclus concentrés dans leurs cellules, ſoit pour les Hermites diſperſés dans les ſolitudes, ſoit enfin pour les Cénobites, ou les Moines qui vivoient en communauté. On y trouve auſſi des deſcriptions agréablement diverſifiées des travaux différens qui les occupoient, comme de faire des nattes & des panniers, des cordes, de la toile, du papier, & de tranſcrire les livres. C'eſt de lui qne nous tenons quelques particularités, touchant les ſolitaires de la Méſopotamie & de la Haute-Syrie vers la Perſe, encore admirables après ce qu'on a vu de ceux d'Egypte. Ils comptoient Aonès pour leur premier inſtituteur, aſſez peint d'un ſeul mot, en le nommant l'Antoine de ces cantons. On les nommoit eux-mêmes Paiſſans, parce qu'ils erroient continuellement ſur les montagnes avec les animaux qui y cherchoient leur nourriture; bien plus dignes d'être comparés à des eſprits déjà ſéparés de leurs corps, dont ils ne connoiſſoient preſque plus les beſoins, ni les habitudes. Ils n'avoient, ni maiſons, ni uſage d'aucun aliment préparé. Sans ceſſe, ils faiſoient

Soz. VI. 33 & 34.

retentir ces lieux sauvages, du chant des hymnes de l'Eglise. Quand il falloit prendre quelque aliment, ils mangeoient les herbes qui croissoient sur leur passage. Leurs retraites étoient des roches ou des creux d'arbres, & leur sépulture, le lieu où ils se trouvoient au moment de la mort, pour laquelle toute leur vie n'étoit qu'une préparation continuelle.

Cependant Julien continuoit d'exercer, dans les plus belles provinces de l'Empire, son genre ironique de persécution. L'an 366, il fit une loi sérieuse de donner aux Fideles le nom de Galiléens. Il révoqua tous les privileges que les Empereurs Chrétiens avoient accordés aux Clercs & aux Vierges, abolit les pensions ecclésiastiques, exigea même la restitution du passé, & en fit le recouvrement avec une extrême rigueur. On enleva en même temps, des églises, les vases d'or & d'argent, & tout ce qu'elles possédoient de précieux, sous le prétexte moqueur de faciliter aux Chrétiens l'observance de la pauvreté évangélique. Sous ombre qu'il leur étoit aussi commandé de fuir les honneurs & d'endurer patiemment les

injures, il les exclut légalement de toute dignité, & leur ôta toute action en Justice, même pour se défendre.

A travers la noire malignité de Julien, & les marques affectées de mépris qu'il donnoit au Christianisme, on ne laissoit pas d'appercevoir qu'il n'avoit pu étouffer l'estime que lui inspiroit malgré lui la pureté des mœurs & le vif éclat des vertus Chrétiennes. Il profita même de ces exemples, pour la réforme du Paganisme qu'il avoit entreprise, & qui faisoit peu de progrès, nonobstant la chaleur de son zele; comme il s'en plaint à l'un de ses Pontifes. L'Hellénisme, dit-il, c'est le nom qu'il aimoit à lui donner, ne va pas comme il le devroit; & c'est par notre faute. L'hospitalité, le soin des morts ainsi que des vivans, & le réglement des mœurs; voilà ce qui a si fort accru le parti des ennemis de nos Dieux. Vous devez pratiquer tout cela; & il ne suffit pas que vous soyez personnellement hommes de bien. Faites savoir à tous ceux qui vous sont subordonnés dans l'administration des choses religieuses, qu'un Sacrificateur ne doit point aller au théatre, ni boire dans une taverne, ni exercer un métier honteux.

Jul. épist. 49.

Privez des fonctions du Sacerdoce, ceux qui refuseront de se conformer à cette police. Dévoués au service des Dieux, qu'ils aient soin de tenir leur rang, à tous les égards. Visitez rarement les Gouverneurs. Quand ils entrent dans la ville, que nul Sacrificateur n'aille au devant d'eux; mais seulement, quand ils viennent aux temples? Alors même, n'avancez pas au delà du vestibule. Dès que le Magistrat atteint la porte du lieu sacré, il devient simple particulier. C'est vous qui commandez au dedans, en vertu de la Loi Divine, à quoi l'on ne peut résister sans une sacrilege arrogance. En chaque ville, établissez des lieux publics d'hospice pour les étrangers de notre religion, & pour tous les pauvres indistinctement. Il est honteux que nous laissions tant d'indigens sans secours, tandis qu'on ne voit mendier aucun Juif, & que les impies Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres. J'ai déja assigné les fonds nécessaires pour ces établissemens: mais engagez les Hellénistes à en partager le mérite; & les gens de campagne à offrir pour la même fin les prémices de leurs récoltes,

Iul. ibid.

Julien donne à ses Pontifes des regles encore plus visiblement calquées sur nos statuts ecclésiastiques. Il veut qu'ils s'abstiennent, non-seulement des actions honteuses, mais encore des paroles déshonnêtes, des bouffonneries, des railleries messéantes. Il leur interdit la lecture des livres obscenes, d'Archiloque, d'Aristophane, de tout Comique trop libre; il les borne à l'étude d'une Philosophie amie des Mœurs & de la Religion, & non telle que l'Epicuréisme, ou le Pyrrhonisme. Quand il en vient aux spectacles, il dit qu'il voudroit bannir des théatres tout ce qu'ils ont d'impur; mais que la chose ne lui étant pas possible, les Prêtres doivent au moins les abandonner tout entiers à la populace, & n'avoir même, ni liaison, ni rapport, avec un comédien, ou un farceur. L'Apôtre de l'Hellénisme vouloit encore bâtir des especes de monasteres, c'est-à-dire, des lieux de retraite & de priere séparés, pour les hommes & pour les vierges, ainsi que des jours & des heures réglés, pour prier en commun & à deux chœurs: mail il n'eut pas le temps de travailler à l'exécution de tous ces projets.

Il

Il s'empressoit encore davantage à suborner tout ce qu'il pouvoit de Chrétiens, par de perfides caresses, & en faisant quelquefois des personnages tout-à-fait indignes de son rang. C'étoit principalement aux sujets distingués par leurs talens, que s'adressoit ce dangereux suborneur. Il connoissoit & estimoit la famille de Grégoire, Evêque de Nazianze, qui avoit été marié avant son épiscopat. Ayant étudié à Athenes, avec celui des fils de Grégoire, qui portoit le même nom que son pere, toujours il conserva la plus haute idée de son rare mérite. C'est pourquoi il fit l'impossible pour l'attirer à la Cour, avec son ami Basile qu'il ne prisoit pas moins. Mais Julien remplissoit trop la mauvaise idée qu'il avoit depuis si long-temps donnée de lui à ces vertueux condisciples, pour qu'ils voulussent contracter une liaison si contagieuse.

Le jeune Grégoire au contraire souffroit très-impatiemment, de sentir son frere Césaire en faveur à cette Cour impie. Instruit & profond dans la plupart des sciences, Césaire s'étoit particuliérement livré à la Médecine : mais il ne l'exerçoit qu'en bienfaiteur de l'huma-

nité, avec un déſintéreſſement, & une nobleſſe qui ne répondoit pas ſeulement à celle de ſa naiſſance, mais qui le mettoit au niveau des premieres conditions. Pour le fixer dans la Ville Impériale, on lui déféra, entr'autres diſtinctions, le rang de Sénateur. La ville prévenue depuis long-temps de la même eſtime, avoit autrefois envoyé une députation à l'Empereur Conſtance, pour le ſupplier d'y fixer Céſaire. Ce Prince le fit; & ſon ſucceſſeur le voulut avoir dans ſon palais même, où le protégé de cet Apoſtat fit toujours ſon capital de mettre en honneur la religion de ſes peres.

Cependant ces dangereux bienfaits cauſoient à ſa famille les plus vives alarmes. Vous nous faites ſécher de douleur, lui écrivit un jour ſon frere Grégoire, & vous nous couvrez en même temps de confuſion. Le fils d'un Evêque devenu courtiſan du ſouverain ennemi de Jéſus-Chriſt : quel ſujet d'étonnement & de ſcandale ! Mon pere en eſt ſi affligé, que la vie lui eſt à charge. Juſqu'ici nous avons caché cette fatale nouvelle à notre mere, qu'elle feroit expirer de douleur. Sur des remontrances ſi touchantes, &

pour épargner de plus longues alarmes à des proches si respectables, Césaire qui vivoit à la Cour comme il auroit pu faire parmi eux, ne laissa point de l'abandonner, en sacrifiant sa faveur, avec toutes ses espérances. Il avoit étonné Julien par mille autres témoignages de son attachement inébranlable à la foi : mais quand l'Empereur vit cette indifférence pour la fortune & les honneurs, il ne fut plus maître de son admiration, & s'écria tout hors de lui-même : Heureux pere, d'avoir de pareils enfans ! malheureux enfans, d'avoir un tel pere !

Il y eut quantité d'hommes à talens, qui honorerent de même leur religion. Dans leur multitude, on remarqua Proérese & Victorin. Le premier étoit un habile Dialecticien d'Athenes, sous qui Julien avoit étudié, & qui tenant à honneur de souffrir des opprobres pour Jésus-Christ, quitta son école, quoiqu'il fût excepté de la loi générale qui défendoit aux Chrétiens d'enseigner. Victorin, natif d'Afrique, professa la Rhétorique à Rome, avec un éclat sans exemple avant lui. Il avoit eu pour disciples ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Sénateurs. En un mot la ré-

putation de ce Rhéteur fut ſi grande ; qu'elle parut l'égaler aux héros ; & comme aux triomphateurs, on lui avoit érigé une ſtatue dans la place de Trajan. Il ne s'étoit rendu Chrétien que dans la vieilleſſe, & après les plus longues délibérations. Mais ce parti pris, il perſévéra avec une fermeté vraiment héroïque, que ſa célébrité & le caractere de la perſécution de Julien lui donnoient chaque jour de nouvelles occaſions de ſignaler.

Cependant quelques Chrétiens lâches ſe laiſſerent pervertir. De ce nombre fut le Sophiſte Ecébole, moins fameux par ſon mérite que par ſon inſtabilité, ou ſon génie conſtamment extrême ; dévot affiché ſous Conſtance, ardent idolâtre ſous Julien, & après ce regne impie, pénitent enthouſiaſte. La plupart des autres Apoſtats furent des gens de guerre ou de Cour ; les uns eſclaves de l'ambition, les autres ennemis de tout frein, ou n'ayant pour loi que les caprices du Prince. Pour en attirer encore d'autres, Julien fit uſage des plus malignes inventions, juſqu'à ne permettre d'expoſer en vente ſur les marchés de C. P. que des vivres offerts aux idoles, afin que

les Fideles se trouvassent réduits à la faim, ou à une sorte d'apostasie. C'étoit la coutume en certaines occasions, que les Empereurs élevés sur leur trône, avec un pompeux appareil, fissent de leur propre main des largesses aux troupes. Julien, dans une de ces cérémonies, fit placer à ses côtés un autel, un brasier, de l'encens; & il exigea que chaque soldat mît l'encens sur le feu, avant de recevoir son présent. On leur faisoit entendre, que ce n'étoit là que le renouvellement d'une coutume ancienne & indifférente.

Quelques-uns éventerent le piege, & n'eurent pas la force de résister. La plupart n'apperçurent point l'artifice. Mais sur les reproches qu'on leur fit ensuite, ils donnerent les plus vifs témoignages de repentir, coururent par les rues & les places publiques, en criant à voix haute : Nous sommes toujours Chrétiens; que tout le Monde l'entende. Jésus-Christ, Sauveur adorable, nous ne vous avons point renoncé. Si notre main a été surprise, le cœur n'y avoit nulle part. Il y en eut d'assez courageux pour aller jusqu'aux pieds de l'Empereur rejeter l'argent qu'ils venoient de rece-

Théod. III. 16.
Soz. V. 17.

voir, en lui disant : Réservez vos dons pour ceux qui les acceptent à des conditions si honteuses : pour nous, ils nous sont beaucoup plus odieux que la mort. Coupez nos mains qu'ils viennent de souiller, tranchez la trame funeste de nos jours, immolez-nous à Jésus-Christ notre divin Maître, qu'on nous a fait trahir contre notre volonté.

A cet affront, la Philosophie de Julien l'abandonna. Il entra dans un transport furieux, & commanda d'éloigner les Confesseurs pour leur trancher la tête. On les conduisit aussi-tôt hors de la ville ; & déjà le bourreau avoit le fer levé, lorsqu'il survint un ordre d'arrêter l'exécution. Hélas ! dit l'un de ces généreux guerriers, nommé Romain, je ne suis donc pas digne du martyre ! Ils furent bannis aux extrémités de l'Empire, avec défense d'habiter dans aucune ville. Il se trouva des exemples de cet héroïsme, entre les premiers Officiers. Jovien qui fut depuis Empereur, résista en face à Julien. Le courage de Valentinien qui parvint aussi à l'Empire, ne fut pas moins exemplaire. Il commandoit une compagnie des gardes de l'Empereur ; & cet emploi le fixant aux côtés

du Prince, il entra un jour avec lui dans le temple de la Fortune. Les Ministres du temple aspergeant la multitude avec des rameaux trempés dans l'eau lustrale, en laisserent tomber quelques gouttes sur le manteau de Valentinien. Il leur témoigna son indignation avec vivacité, & sur le champ déchira la partie du manteau que l'eau avoit touchée. Julien fut piqué jusqu'au vif, & l'envoya en exil, sous prétexte qu'il ne tenoit pas sa troupe en bon état. Il ne vouloit pas lui procurer l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ : mais personne n'y fut trompé. Ni Valentinien, ni Jovien ne furent privés de leurs charges. La politique, ou le besoin qu'on avoit de leurs services, l'emporta sur la vengeance.

Quand Julien crut l'idolatrie rétablie parmi les troupes, il supprima l'étendart de Constantin, appellé *Labarum*, ce monument révéré du triomphe de la vraie Religion ; & il remit en sa place l'ancien & sacrilege étendart de la République, qui fut tout à la fois le signal de l'impiété & de la cruauté. La Cour & les armées adorant publiquement les Idoles, il pensoit n'avoir plus besoin de feindre, ni de se contraindre. Il chassa

des villes les Evêques & tous les Ecclésiastiques, afin que la multitude qui ne peut demeurer sans religion, n'ayant plus d'exercice de la véritable, prît celle qui restoit en usage. Non content de confisquer les églises, il ordonna que les temples des Dieux fussent rebâtis aux dépens de ceux qui les avoient démolis sous les regnes précédens; & comme il y avoit une impossibilité absolue à l'exécution, on emprisonna de toute part les Clercs & les Evêques, on les appliqua aux tortures, on en condamna plusieurs à la mort.

Alors il y eut nombre de martyrs, beaucoup même au delà des vues du Souverain, par les troubles & les émeutes séditieuses qui s'éleverent dans les villes les plus proches de la Cour. Les Idolâtres, fiers de sa protection, ne garderent plus de mesures, & parurent agités par les Démons qu'ils adoroient. Les Chrétiens les plus relâchés ne pouvoient souffrir l'horreur de leurs blasphêmes, encore moins peut-être les dérisions & les injures. Ils y répondirent dans le même goût, & leur reprocherent l'absurdité de leur culte. Bientôt la populace, de part & d'autre, en vint aux mains; &

toujours les emportemens meurtriers des Payens demeuroient impunis, tandis qu'on châtioit avec sévérité les moindres saillies des Chrétiens. On prit à tâche, de donner les charges civiles & militaires aux plus grands ennemis du Christianisme. En un mot le Zélateur fit si bien, que sous le prétexte de la liberté de religion, il mit la confusion dans tout l'Empire.

A Dorostre en Thrace, Emilien fut jeté au feu par des soldats, pour avoit renversé des autels. Le Gouverneur de Mere en Phrygie ayant donné ses ordres pour le rétablissement des Idoles, trois Chrétiens nommés Macédonius, Théodule & Tatien, en briserent quelques-unes, pendant la nuit & si secrétement, qu'on alloit faire périr à leur place différentes personnes faussement soupçonnées. Mais les coupables vinrent s'accuser & se livrer eux-mêmes. Le Gouverneur leur offrit leur grace, s'ils vouloient sacrifier. Ils aimerent mieux endurer toutes sortes de tortures, après lesquelles ils furent rôtis comme S. Laurent; & leur courage égala celui de cet illustre Martyr.

Soz. v. 11. act. sinc. p. 649.

A Pessinonte en Galatie, deux jeunes

hommes souffrirent en présence de Julien même. Il alloit de C.P. à Antioche, pour la guerre de Perse; & il se détourna pour sacrifier à la Mere des Dieux, dans son ancien temple de Pessinonte. On lui présenta les deux jeunes Chrétiens, qui confondirent les raisonnemens emphatiques qu'il employa pour les suborner. Il leur fit subir une horrible torture. L'un des deux, tout déchiré par les ongles de fer, montra aux bourreaux, dans une de ses jambes, le seul endroit de son corps qui demeurât sans blessure, en se plaignant qu'ils ne l'eussent pas consacré, comme le reste, par la croix de Jésus-Christ. On ne le fit pas mourir; & l'Historien Rufin qui le nomme Théodore, dit l'avoir connu long-temps après. Il lui demanda, s'il avoit senti la violence des tourmens. Le fervent Confesseur répondit, que la joie de souffrir pour son divin Sauveur, lui causoit des transports si vifs, qu'ils absorboient tout autre sentiment.

Julien fit encore des martyrs, en d'autres endroits de la Galatie. Le plus célebre fut un Prêtre d'Ancyre, nommé Basile, comme l'Evêque, mais d'une croyance bien différente. Ce fut le prin-

cipal ſoutien de la ſaine doctrine contre les Ariens, ſous l'empire de Conſtance. Sous Julien, il s'occupoit ſans relâche à viſiter les Fideles, afin de les prémunir contre le péril de l'Idolatrie. Il fut tourmenté à trois repriſes différentes, & mourut dans les douleurs de la torture. Un Hérétique de la ſecte des Encratites, appellé Buſiris, fut auſſi appliqué aux tourmens, dans la ville d'Ancyre. Il les ſoutint avec un héroïſme, qui mit dans tout ſon jour la gratuité & la force miraculeuſe de la grace. Quand on voulut le ſuſpendre par les bras, ſelon l'uſage, pour lui déchirer les côtés; pourquoi, dit-il au Gouverneur, perdre le temps à me pendre & à me dépendre? Et levant ſes mains au deſſus de ſa tête; je me tiendrai, pourſuivit-il, en cette poſture, auſſi long-temps qu'on le voudra. On le prit au mot, & il tint parole. Mais par la miſéricorde du bon Maître, au ſervice duquel il n'eſt rien de perdu, il ne périt pas dans cette affreuſe torture, & il obtint la grace de rentrer dans le ſein de l'Egliſe Catholique.

Julien paſſa de Galatie en Cappadoce, où il fit auſſi des martyrs, principalement à Céſarée. Il ne pouvoit ſouffrir

cette grande ville, floriſſante ſur-tout par la piété Chrétienne. Depuis long-temps on y avoit abattu les temples vantés de Jupiter & d'Apollon, & l'on venoit d'y détruire tout récemment celui de la Fortune, le ſeul qui y reſtât. Le Tyran en punit toute la ville, lui ôta ſon titre de Cité, quoiqu'elle fût métropole d'une province très-conſidérable; il la dépouilla même du nom de Céſarée, que lui avoit donné l'Empereur Tibere, & lui fit reprendre ſon ancien nom de Mazéca. On la priva, à plus forte raiſon, de tous ſes privileges; ſes habitans eurent l'humiliation de ſe voir impoſés par tête; les Clercs furent enrôlés dans les plus obſcures milices, les égliſes, tant à la ville qu'à la campagne, dépouillées de tout ce qu'elles poſſédoient en meubles & en immeubles.

Marquant toujours ſa trace par ſa ſombre haine contre le Chriſtianiſme, & la rougiſſant de temps en temps du ſang Chrétien, l'Empereur traverſa la Cilicie, & arriva enfin à Antioche. Il n'étoit pas aimé dans cette Capitale de tout le Levant, où dominoient les Fideles convertis de la Gentilité, & dont elle avoit été comme le berceau. On y

ſouffroit avec peine le nom de Galiléen, ſubſtitué par les ordres du Tyran au nom de Chrétien, qui devoit ſon origine à cette Egliſe. Le Perſécuteur Philoſophe fut curieuſement obſervé par un peuple ingénieux & malin, libre dans ſes saillies & dans ſa cenſure. On ſe permettoit des railleries aſſez piquantes: l'on diſoit hautement, qu'un Empereur devoit avoir d'autres ſoins que de nourrir ſa barbe, d'autres fonctions que celles d'un Sacrificateur & d'un Victimaire; qu'il ne ſeroit que le ſinge des héros de l'Iliade, en forçant la nature pour exhauſſer ſa taille, en ſe bouffiſſant & en marchant à grands pas.

De tous ces traits ſatyriques, celui qui attaquoit ſa barbe, ſymbole de ſa philoſophie, lui parut le plus piquant. Il y riposta, dans le même goût; & à cette occaſion, il compoſa contre les Citoyens d'Antioche la Satyre qui prend delà ſon titre Grec de *Miſopogon*. Le rempliſſage eſt auſſi pitoyable que le fond de l'ouvrage; & nulle part on ne trouve un exemple plus ſenſible des extravagances où l'on peut donner avec un très-bel eſprit. Ce ne ſont que des traits de mauvais plaiſant, de plates ironies, d'inſi-

pides & bas quolibets, avec la peinture dégoûtante de ſes grands ongles, de ſa poitrine velue, de la malpropreté exceſſive de ſa barbe & de ſa chevelure. Dans les reproches qu'il fait à la Capitale d'Orient, le plus grave eſt de prendre Jéſus-Chriſt pour Dieu Tutélaire, au lieu d'Apollon & de Calliope. Il ne laiſſe pas de ſe rencontrer dans ce méchant ouvrage un trait précieux pour la tradition, à l'endroit où l'Auteur ſe plaint que les Fideles ſe proſternoient devant les ſépulcres; ce qui marque le culte des Martyrs.

Amm. XXII p.

Il mit ainſi le comble au mépris qu'inſpiroit de ſa perſonne ſon peu de dignité dans toutes ſes démarches. Il annonçoit hautement, qu'il ne priſoit pas moins le titre de Pontife, que celui d'Empereur. Il couroit ſans ceſſe, du temple de Jupiter à celui de la Fortune, de là à ceux de Céres, de l'Amitié, & même aſſez loin de la ville, au bois de Daphné conſacré à ſa Divinité favorite, c'eſt-à-dire, à Apollon. Ce que les autres Princes les plus dévots entre les idolâtres ne faiſoient qu'une fois le mois, il le pratiquoit journellement, & pluſieurs fois le jour. Il ſaluoit, ſans jamais y manquer, par l'effuſion du ſang des victimes, le lever & le coucher du ſoleil; &

il en immoloit encore souvent la nuit aux Démons nocturnes. Non content d'assister à tous ces sacrifices, il les offroit de ses mains, partageoit tous les bas offices des subalternes, alloit & venoit sans cesse, fendoit le bois, souffloit le feu de sa bouche, portoit les victimes, aiguisoit le couteau pour les égorger, tournoit & retournoit leurs entrailles sanglantes, & en étoit souvent lui-même tout ensanglanté. De tous les recoins de l'Orient si fécond en fanatiques, & de tous les lieux du monde, accouroient en foule à sa Cour des devins & des charlatans de toute espece. Le palais ne désemplissoit pas d'artisans les plus vils, d'esclaves même, de malfaiteurs échappés aux mines ou à l'échafaud, & qu'on voyoit tout-à-coup transformés en Hiérophantes & en vénérables Pontifes. Souvent l'Empereur renvoyoit, sans leur donner audience, des Magistrats & des Gouverneurs de provinces, venus des extrémités de l'Empire pour des affaires d'Etat : & cependant il paroissoit dans les rues environné de ce burlesque cortege, séparé de ses gardes & de ses Officiers, qui s'en amusoient de loin. Jamais il ne trouvoit le temps long, au milieu de cette populace, où il faisoit de gran-

Greg. Naz. Or. 4.

des clameurs, rioit à gorge déployée, se divertissoit de leurs saillies grossieres, & de leurs bouffonneries insipides. S. Jean Chrysostôme qui n'écrivoit ces détails que vingt ans après l'événement, prévoyoit toute la peine qu'on auroit dans la suite à les croire; & il en prenoit à témoin tous ses auditeurs.

Orat. 2. in S. Babyl.

Peu après son arrivée à Antioche, & vraisemblablement avant d'y connoître tout le discrédit du Paganisme, Julien se transporta au bourg de Daphné, pour la fête d'Apollon qui s'y célébroit tous les ans. Il comptoit trouver, dans le culte & les sacrifices, une magnificence digne de la Capitale de l'Orient. Mais il fut aussi mortifié que surpris, de ne voir, ni victimes, ni encens, pas même un gâteau pour offrande; tellement que le Sacrificateur fut obligé d'apporter une oie de chez lui, afin de pouvoir immoler. Pour ranimer la dévotion, l'Empereur harangua: mais ni le Sénat, ni le peuple n'en devinrent plus libéraux.

Le Prédicateur eut même le chagrin d'occasionner la conversion du fils d'un sacrificateur. Ce jeune homme, après avoir arrosé d'eau lustrale les viandes qu'on servoit au Prince, se sentit tout-

à-coup touché de la grace, & s'enfuit de Daphné à Antioche, qui en étoit éloignée de deux lieues. Il alla trouver une Diaconesse, amie de sa mere, & qui l'avoit souvent exhorté à se faire Chrétien. Aussitôt elle le mena au S. Evêque Mélece, qui étoit rentré dans son siege, ainsi que tous les Prélats exilés par Constance. Mais le Prosélyte, quelque soin qu'on eût pris de le cacher, fut découvert par son pere, & ramené chez lui. L'Idolâtre furieux le déchira à coups de fouet : puis ayant fait rougir des aiguilles au feu, il les lui enfonça dans les pieds, dans les mains, par-tout le dos, & l'enferma étroitement dans sa chambre. Le Confesseur ne perdit rien de sa fermeté; & il trouva moyen de s'échapper une seconde fois. Théodoret qui rapporte cette histoire, dit que les portes de la chambre où ce jeune homme avoit été renfermé, s'ouvrirent d'elles-mêmes, comme il prioit; & qu'il recourut chez la Diaconesse. Elle l'habilla en femme, le prit avec elle dans sa litiere, & le conduisit de nouveau à S. Mélece. La nuit suivante, il partit avec S. Cyrille de Jérusalem, qui se trouvoit à Antioche, & qui accéléra pour lui son départ,

Lib. III. c. 14.

Après la mort de l'Empereur Julien ; le jeune Chrétien convertit le Sacrificateur, son pere. L'Historien dit tenir tout ce détail, du fils même, qui le lui avoit raconté dans sa vieillesse.

L'Empereur fut beaucoup plus content des villes voisines, que d'Antioche. Au premier ordre, plusieurs rétablirent des temples, ruinerent les tombeaux des SS. Martyrs, & firent toute sorte d'avanies aux Fideles. L'Evêque d'Aréthuse étoit particuliérement odieux aux Payens, pour avoir agi très-vigoureusement contre eux sous le dernier regne. Il s'appelloit Marc, & avoit été du parti Arien, ou semi-Arien. Mais les louanges dont le comble S. Grégoire de Nazianze, à portée de le bien connoître, ne laissent pas douter qu'il ne fût rentré dans la communion de l'Eglise. On l'arrêta tumultuairement, & on le traîna dans les rues par les cheveux, sans plus de respect pour la vieillesse où il étoit parvenu, que pour son mérite. On lui flagella tout le corps jusqu'au sang, puis on le jeta dans un cloaque, d'où on le retira peu après, par un autre genre de cruauté, afin de le livrer à la pétulance d'une multitude d'enfans qu'on excitoit à lui dé-

Or. 3. p. 90.

chiqueter tous les membres avec leurs ſtylets à écrire. On lui ſerra les jambes juſqu'aux os, avec de petites cordes; & avec un fil, on lui coupa les oreilles. Après quoi on l'enduiſit de miel, & dans un tiſſu d'oſier, percé à jour de toute part & ſuſpendu en l'air, on l'expoſa au ſoleil, pour attirer ſur lui des eſſaims de mouches. Ce courageux vieillard confondit ſes perſécuteurs, par ſon invincible patience; en ſorte que tout honteux enfin de leur fureur, ils le laiſſerent aller, & pluſieurs d'entr'eux voulurent être inſtruits de ſa bouche, dans la vraie Religion.

Les Infideles de Sébaſte en Paleſtine porterent l'impiété juſqu'à violer le tombeau extraordinairement révéré de S. Jean-Baptiſte. Ils en tirerent les os, & les brûlerent, après avoir pris la ſacrilege précaution de les mêler avec des oſſemens de différens animaux; de peur que les Fideles n'en recueilliſſent les cendres, pour continuer d'honorer ces reliques inſignes. On en ſauva néanmoins une partie. Des Moines venus de Jéruſalem pour faire leur priere, ſe mêlerent parmi les exécuteurs qui les brûloient, & en déroberent quelques-unes, qu'ils rapporterent comme un riche tréſor à

leur Monaſtere. Delà on les fit paſſer ſecrétement à Alexandrie, où on les cacha dans l'épaiſſeur d'une muraille, en attendant des temps plus favorables, pour les remettre en honneur : ce qui arriva ſous l'empire de Théodoſe.

Dans la ville de Panéade, dite autrement Céſarée de Philippe, on voyoit une ſtatue de J. C. que la femme de l'Evangile, guérie d'une perte de ſang, lui avoit fait ériger. La figure de cette perſonne agenouillée levoit les mains vers un homme debout, qui étoit enveloppé d'un grand manteau, & qui tendoit les bras vers la malade avec une douceur extrême. Ces deux ſtatues, faites de bronze, ſe trouvoient placées auprès d'une fontaine, devant la maiſon qui avoit appartenu à cette femme reconnoiſſante. Julien fit abattre ce pieux monument, & mit ſa propre ſtatue à la place.

Soz. p. 629.

Mais la foudre tomba deſſus, ſans néanmoins la détruire tout-à-fait ; en ſorte qu'elle demeura mutilée & toute noircie, comme pour perpétuer le ſouvenir de cette humiliation. On la voyoit encore ſoixante ans après, du temps de l'Hiſtorien Sozomene.

Il y avoit dans la même province

deux villes, de mœurs aussi différentes qu'elles étoient voisines l'une de l'autre. Elles n'en avoient fait qu'une autrefois; & Majume, la plus petite des deux, fut d'abord l'arsénal de Gaze. Constantin lui avoit donné, depuis, le droit de Cité, avec le nom de Constance, en récompense de son attachement tout particulier au Christianisme ; & il ne voulut plus qu'elle dépendît de Gaze idolâtre. Dès que Julien régna, les habitans de Gaze songerent à rentrer dans leurs droits sur Majume, qu'ils récupérerent, à la premiere demande. Ils se souvenoient encore, avec dépit, de l'affront fait à leur Dieu Marnas par S. Hilarion, & des conversions opérées par les miracles de cet illustre Solitaire. Ils solliciterent, & ils obtinrent que son monastere fût abattu, lui-même condamné à mort, avec son fidele Hésychius. On les fit chercher par toute la terre : mais la Providence les couvrant de ses ailes, la persécution ne servit qu'à édifier un plus grand nombre d'endroits, où le Saint fuyant de ville en ville, ou de contrée en contrée, conformément à l'Evangile, donna par-tout successivement le spectacle de sa vertu merveilleuse.

Zénon que l'on croit avoir été évêque de Majume, fut massacré de la maniere la plus horrible, avec ses deux freres, Eusebe & Nectabe, à qui l'on ne reprochoit que l'horreur qu'ils avoient de l'idolatrie. On les prit dans leur maison où ils s'étoient cachés, on les emprisonna, on les flagella cruellement. Comme après cela le peuple se trouvoit assemblé au théatre, quelqu'un s'avisa de crier dans la foule, que ces Galiléens sacrileges avoient abusé de la crédulité des derniers Empereurs, pour ruiner la religion de l'Empire. A l'instant, l'assemblée se tourne en sédition. La multitude court furieuse à la prison. On en tire les trois freres, on les traîne par les rues, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, en donnant par ces alternatives une sensibilité toujours nouvelle à leurs blessures, en les meurtrissant même avec dessein contre le pavé, en les frappant de pierres, de bâtons, de tout ce qui tomboit sous la main. Les femmes quittant leur ouvrage, enfonçoient dans ces victimes palpitantes leurs aiguilles & leurs fuseaux. Les gens de métier & les domestiques les déchiquetoient avec la pointe de leurs outils ou de leurs cou-

teaux. Les gens de cuiſine les ſuivoient avec leurs chaudieres, verſoient ſur eux l'eau bouillante, & les perçoient de leurs broches. Après les avoir mis en pieces, & leur avoir briſé la tête, de telle ſorte que la cervelle ſe répandoit ſur la terre, on les traîna hors de la ville, à l'endroit où l'on jetoit les bêtes mortes. Là, on alluma un grand feu, on brûla les corps, autant qu'il fut poſſible dans cette fureur précipitée, & l'on mêla les os qui reſtoient avec ceux de divers animaux, pour qu'on ne pût les diſcerner. Le Gouverneur de la ville, quoique Payen, fut indigné de ces barbaries, & fit quelques diligences pour les punir. Mais l'Empereur le trouva ſi mauvais, qu'il l'exila. Eſt-ce une ſi grande affaire, dit-il contre ſes vains principes d'humanité, quand un Helléniſte maſſacreroit dix Galiléens?

Greg. Naz. Or. 3. p. 91.

Mais ce fut principalement à Héliopolis, ville de Phénicie, près du Mont-Liban, que les Idolâtres, ſûrs de la façon de penſer de leur Maître, abuſerent de leur crédit, contre les adorateurs du vrai Dieu. Ils commencerent par ſacrifier à leur reſſentiment le Diacre Cyrille, qui du temps de Conſtantin

avoit brisé plusieurs idoles. Non contens de lui avoir ôté la vie, ils lui ouvrirent le ventre, & mangerent son foie. Mais la vengeance divine éclata sur tous ces monstres. Les dents leur tomberent toutes ensemble, leurs langues s'en allerent en pourriture; & ils perdirent en même temps la vue. De toute antiquité, le peuple d'Héliopolis avoit été si adonné au culte de Vénus, que les femmes s'y faisoient un honneur d'imiter cette impudique Déesse. Le regne du pieux Constantin n'avoit que suspendu le cours du mal. Il recommença sous Julien, avec d'autant plus d'emportement, qu'il avoit été plus gêné. Mais ces mous & obscenes Asiatiques conçurent un dépit tout particulier contre les Vierges Chrétiennes, qui leur étoient aussi odieuses que différentes de leurs filles & de leurs femmes qu'ils prostituoient par religion. Ces Vierges timides, dont la pudeur eût été blessée, de paroître le visage découvert; on les rasa & on les exposa toutes nues aux insultes publiques. Puis ajoutant à l'infamie la barbarie la plus cruelle, on leur fendit le ventre, & on y jeta de l'orge à des pourceaux, qui mangeoient en même temps

temps leurs entrailles. Ce honteux raffinement d'inhumanité avoit un attrait particulier pour les ames atroces de cette impudique province. Il y passa de ville en ville ; & on l'exerça même, à Gaze & à Ascalon, sur les Prêtres aussi-bien que sur les Vierges. S. Grégoire de Nazianze dit que les choses allerent à un point qu'on ne pourroit croire, si l'on n'en avoit une multitude de témoins oculaires. L'Empereur dissimuloit tout. Loin de craindre sa justice, on étoit assuré d'avoir au moins son approbation tacite.

Or. 3.

Aussi les plus monstrueuses vexations s'étendirent-elles d'Orient en Occident, jusqu'aux provinces les plus reculées. En Gaule, un soldat nommé Victrice fut bâtonné pour la seule cause de la foi, puis déchiré par tout le corps avec des têts aigus, enfin condamné à avoir la tête tranchée. Le bourreau perdit subitement la vue, en le conduisant au supplice. Ensuite les chaînes du Confesseur tomberent d'elles-mêmes. Personne n'osant les lui remettre, on courut en foule annoncer cette nouvelle au Juge, qui se convertit, & laissa le prisonnier en liberté. Il fut depuis Evêque de Rouen,

& travailla avec ſuccès à la propagation de la foi ſur toutes les côtes de la Belgique.

Rome ne manqua point d'avoir ſes Martyrs, juſque dans les premieres conditions. Il n'en eſt point de plus célebres que les deux freres Jean & Paul, dont les noms ont mérité place dans le Canon de la Meſſe; Jean & Janvier Prêtres; la Vierge Bibiane, avec ſa mere Daphroſe, ſon pere Flavien qu'on dit avoir été Préfet, & Gordien Vicaire du Préfet.

Sur les plaintes des Idolâtres d'Alexandrie, l'Empereur Julien fit venir à Antioche, Artemius, Duc ou Gouverneur d'Egypte, odieux pour avoir briſé des idoles, du temps de Conſtantin. Son averſion déclarée pour l'idolatrie fut un crime irrémiſſible, qui le fit condamner à perdre la tête par la main du bourreau. L'Egliſe l'honore entre ſes Martyrs, le vingtieme d'Octobre. Quand les Payens d'Egypte eurent appris ſa deſtinée, la proſcription d'un homme de ce rang qu'on leur ſacrifioit, leur inſpira une telle audace, qu'ils parurent en perdre la raiſon, plus encore le ſentiment & l'humanité; & ils s'abandonnerent aux

excès les plus inouis, contre tout ce qui étoit ou paroissoit Chrétien.

Le faux Patriarche George fut la premiere victime de cet emportement. Il étoit également haï des Chrétiens & des Payens. Son insatiable avarice lui avoit fait commettre les plus énormes exactions : il s'associoit, pour piller, avec les traitans les plus sordides ; plus fertile qu'aucun d'eux, en inventions & en expédiens inhumains pour extraire la substance des Peuples. Sous prétexte que l'Empereur avoit les droits d'Alexandre le Grand sur les maisons d'Alexandrie, que cet ancien Conquérant avoit toutes fait bâtir, & qui lui appartenoient en propre, George en faisoit payer par les Citoyens un louage fort cher, dont il ne manquoit pas de s'approprier une bonne partie. Un trait de zele, singulier en soi, & plus étonnant encore dans un pareil Pasteur, acheva de pousser à bout la fureur de ce Peuple. On avoit découvert, dans un endroit fort secret de la ville, une cave pleine de têtes de morts, femmes & enfans, autrefois sacrifiés au Dieu Mitras. Cet étrange Zélateur les fit exposer sur les places publiques, pour ma-

Soz. v. 7.

nifester les abominations du Paganisme ; & les rendre odieuses.

Les Payens ne pouvant souffrir cet affront, s'armerent de tout ce qu'ils purent trouver, & se jeterent sur les travailleurs qui creusoient encore. Ils en blesserent & en tuerent plusieurs, & le travail fut bien vîte abandonné. La multitude idolâtre courut delà à l'Eglise où étoit George, qu'elle en arracha. Il sembloit qu'on dût l'immoler sur le champ : ils se contenterent néanmoins de l'emprisonner. Peu après ils recourent à la prison, lui écartent les jambes avec des crocs, le mettent sur un chameau, le promenent par la ville durant toute la journée, en l'accablant d'injures & de coups ; puis ils le jetent dans un grand feu, avec le chameau. Le désordre dura plusieurs jours, sans que le Magistrat se donnât le moindre soin pour l'arrêter. Les séditieux massacrerent une infinité de Fideles, les uns à coups d'épée, le plus grand nombre à coups de pierre ou de bâton. Ils en étranglerent plusieurs de leurs propres mains, ils en crucifierent quelques-uns, plus encore par impiété contre la croix, que par cruauté.

Le tumulte & la diſcorde ſe mirent dans une multitude de familles, armerent juſqu'aux freres les uns contre les autres, & contre leur propre pere. La fureur & le fanatiſme avoient rompu les liens les plus tendres & les plus ſacrés. Les choſes furent portées à un tel excès, que l'Empereur en fut, ou en parut très-irrité. Mais on ſavoit à quoi s'en tenir, ſur ſes diſpoſitions habituelles. Tous les perſécuteurs ſubordonnés étoient bien convaincus, qu'en outre-paſſant leurs ordres, ils n'avoient rien à craindre. Si quelque plainte parvenoit juſqu'au trône, de la part des Chrétiens, le Prince répondoit, par une ironie également impie & cruelle, que leur partage étoit de ſouffrir, que leur Dieu ne leur recommandoit rien davantage.

Par une ſuite de la même impiété, il montra une complaiſance toute particuliere à faire ponctuellement obſerver l'édit qu'il avoit rendu pour enrôler dans la milice les clercs & les moines. Un diſciple de S. Appollone retiré depuis quarante ans dans le déſert de la Thébaïde, ayant été ainſi engagé de force, le charitable Maître, avec pluſieurs autres diſciples, ſe tranſporta dans la pri-

ſon, afin de conſoler le frere qui y étoit détenu. Le Centurion de garde ſurvint, comme ils y étoient : irrité de leur aſſurance, il les retint priſoniers, dans le deſſein de les enrôler tous. Mais au milieu de la nuit, un Ange rayonnant de lumiere apparut tout-à-coup dans la priſon, dont il ouvrit les portes. En même temps, un affreux tremblement de terre ſe fit ſentir par toute la ville, & renverſa la maiſon du Centurion, dont les domeſtiques les plus affidés furent écraſés ſous les ruines. Ce n'étoit plus le regne de cette aveugle idolatrie, confondue en trop de manieres depuis l'origine du Chriſtianiſme, pour aſſervir les Romains aux caprices d'un Prince qui s'efforçoit envain de la ſoutenir ſur le penchant de ſa ruine. D'abord les gardes & les geoliers ſe jeterent aux pieds des ſaints Solitaires, & les prierent de ſe retirer, en leur proteſtant qu'ils aimoient mieux mourir pour eux, que de réſiſter à la Divine Puiſſance. Le Centurion accourut luimême de grand matin, avec les perſonnes les plus conſidérables ; & il acheva de vaincre la charité des pieux priſonniers, beaucoup moins inquiets pour leur propre vie, que pour celle de leurs gardes qu'ils

Pallad. Hiſt. Laus. c. 52.

exposoient en s'évadant. Ils se retirerent en chantant les louanges de Dieu, & retournerent ainsi jusqu'à leurs solitudes. Saint Appollone, fameux par plusieurs autres miracles, vécut encore long-temps depuis celui-ci, & ne cessa d'édifier, avec environ cinq cents disciples, tout le pays d'Hermopole où il habitoit.

Cependant l'Empereur fit mine de sévir contre la barbare émeute d'Alexandrie : mais il se laissa facilement appaiser par le Comte Julien, son oncle, qui protégeoit l'Egypte dont il avoit été Préfet; & il se contenta de faire une vive déclamation, en forme de lettre, contre les excès, dont cet écrit est une preuve convaincante. Quand vous n'auriez point de respect pour l'immortel Alexandre votre fondateur, dit-il aux coupables, ni même pour le grand Dieu Sérapis; comment en avez-vous pu manquer à ce point, pour les devoirs communs de l'humanité? Ne deviez-vous pas au moins rougir de commettre les mêmes excès que vous reprochiez à vos ennemis? Il raconte à ce propos les sujets de plainte qu'ils avoient contre George, & il ajoute: Ce scélérat méritoit, dira-t-on, le traitement qu'il a reçu. J'en conviens. Il en

Jul. Epist. 10.

méritoit peut-être un plus rigoureux encore : mais vous n'en deviez pas être les exécuteurs. Quelle indignité, que des Citoyens osent déchirer un homme, comme feroient des chiens affamés, ou comme les bêtes les plus sauvages & les plus carnacieres ! A la fin de la lettre, il ordonne qu'on recueille les livres de George, & qu'on lui apporte à Antioche la riche bibliotheque de cet indigne Evêque, qui sans presque aucune teinture des lettres, avoit, comme beaucoup d'autres ignorans, la manie des livres.

Après la mort de cet Intrus, S. Athanase rentra sans obstacle dans Alexandrie, environ sept ans après avoir été contraint de se cacher si soigneusement. Ce fut un nouveau triomphe, que ce retour. Le Peuple alla au devant de lui, jusqu'à une journée de chemin, & en si grand nombre, que toute l'Egypte y paroissoit rassemblée. On montoit sur les toits ou sur les arbres pour le voir; d'autres s'estimoient assez heureux, d'entendre le son de sa voix; on croyoit obtenir les faveurs du Ciel, en touchant sa robe, ou seulement en se rencontrant sous son ombre. Les habitans de la Capitale, comme dans les plus augustes so-

lennités, étoient rangés par troupes, selon l'âge, le sexe & les professions diverses. Les différentes nations qui affluoient dans cette ville opulente, le centre du commerce de tout l'Orient, exprimoient, chacune dans sa langue, les mêmes chants de louange & d'alégresse. Des flambeaux sans nombre brûloient dans tous les quartiers, avec des feux où l'on répandoit en abondance les parfums les plus odorans. On fit des festins publics, on passa des nuits entieres en des réjouissances également vives & innocentes. Il n'y avoit que la faction du malheureux George, qui fût réellement odieuse aux Alexandrins : on laissa si généralement rentrer les Orthodoxes dans toutes les Eglises, que les Ariens se virent réduits à tenir leurs assemblées secrétement, dans quelques maisons écartées.

Comme S. Eusebe de Verceil & Lucifer de Cagliari revenoient de la Thébaïde, où ils avoient été exilés par l'Empereur Constance; Eusebe, toujours attentif au bien de la Religion, proposa à Lucifer d'aller trouver Saint Athanase, pour aviser ensemble à la conservation & aux progrès de la foi, dont ces trois personnages, célebres chacun à sa ma-

niere, étoient alors réputés les trois colonnes principales. Lucifer se crut plus nécessaire à Antioche ; & il laissa deux de ses Diacres, pour intervenir de sa part, & conjointement avec Eusebe, dans ce qu'on pourroit faire à Alexandrie.

Athanase assembla un Concile, qui ne fut pas nombreux, mais tout composé de Confesseurs. On prit de sages mesures, pour remédier aux maux causés par les derniers troubles, & beaucoup plus encore par le gouvernement des Ariens. Mais rien ne parut plus important à régler, que la maniere de réconcilier les Evêques qui avoient eu la foiblesse de souscrire au Concile de Rimini. Ils se trouvoient Ariens, pour ainsi dire, sans le savoir ; parce que les sectaires donnoient un sens hérétique à des expressions que ces Prélats avoient adoptées dans un sens tout différent. Ils protestoient, par tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'ils n'avoient nullement pressenti l'usage qu'on faisoit de leur fatale condescendance. Nous croyions de bonne foi, disoient-ils en versant des torrens de pleurs, que le sens répondoit aux paroles. En traitant avec des gens qui n'avoient en bouche que l'amour de la

Ath. Ep. ad Antioch.

paix & de la vérité, nous n'imaginions pas qu'ils recélassent autre chose dans leur cœur que ce qu'énonçoient leurs levres. La bonne opinion que nous avions des méchans, nous a trompés ; & notre charité, trop réservée à censurer les Prêtres du Seigneur, fait tout le principe de notre faute. Ils ajoutoient qu'en relâchant à la fin quelque chose de leur premiere fermeté, ce n'étoit que par la crainte qu'on ne mît à leurs places des Hérétiques, pour infecter leurs troupeaux.

Le Concile d'Alexandrie usa d'indulgence, de peur qu'une sévérité hors de saison ne devînt plus nuisible qu'utile à la foi. On statua que ceux qui avoient été entraînés par surprise, ou par une sorte de violence, non-seulement obtiendroient le pardon, mais qu'ils conserveroient leur rang dans le Clergé, en condamnant l'erreur, & en renonçant à la communion des Hérétiques. Non que l'on crût, dit S. Jérôme, que ceux qui auroient professé l'hérésie pussent être légitimement maintenus dans les fonctions épiscopales ; mais parce qu'il étoit constant, que ceux qu'on y maintenoit, n'avoient jamais été hérétiques. Paroles qui font parfaitement entendre le fameux

Hier. in Lucif. c. 7.

passage, où le même Pere dit en Orateur, qu'après la surprise de Rimini tout le monde fut étonné de se trouver Arien. Quant aux chefs du parti, le Concile leur pardonna sous les mêmes conditions; mais sans leur conserver leur rang clérical. S. Athanase savoit, comme il nous l'apprend par ses lettres, qu'on avoit déjà ordonné la même chose dans la plupart des provinces, nommément en Grece, en Espagne, dans les Gaules, & que l'Eglise Romaine approuvoit cette conduite. Le Pape Libere, en écrivant aux Evêques d'Italie, ordonnoit de recevoir ceux qui étoient tombés à Rimini, pourvu qu'ils fissent profession de la foi de Nicée, & qu'ils condamnassent les chefs de la Secte.

Epist. ad Ruf.

Epist. 11. in fragm. Hil.

Outre ces points de réglement, on traita de la doctrine, dans ce Concile d'Egypte; & l'on ne sauroit voir sans admiration, avec quelle exactitude on y expose la foi Catholique touchant les plus sublimes mysteres, non-seulement de la Trinité déja expliqués contre les Ariens, mais touchant l'Incarnation & la Rédemption. On en déduit avec la même justesse les conséquences assurées qui résultent de ces principes, & qui furent

attaquées depuis par les Apollinariſtes & les Neſtoriens : preuve irréfragable que la Foi Catholique, l'ouvrage de Dieu & non de l'eſprit humain, fut toujours la même depuis ſon origine, & qu'elle ne doit rien aux inventions nouvelles, ni à la ſucceſſion des années. On diſputa d'abord ſur le terme d'hypoſtaſe ; parce qu'entre les Peres du Concile, quoique généralement orthodoxes, les uns n'en admettoient qu'une en Dieu, & les autres en admettoient trois. Mais on ſe convainquit par des explications réciproques, que la diverſité n'étoit que dans les mots ; ceux-ci entendant par les trois hypoſtaſes, trois perſonnes véritablement diſtinguées dans l'adorable Trinité, contre les prétentions impies de Sabellius ; & ceux-là entendant l'unité de nature & de ſubſtance, par le terme d'hypoſtaſe qu'ils confondoient avec celui d'eſſence.

Auſſitôt après le Concile, S. Euſebe partit d'Alexandrie, pour aller réjoindre Lucifer à Antioche, où ce Prélat, bien différent du ſage & pacifique Evêque de Verceil, n'avoit rien moins que réuſſi à rétablir le calme & la concorde. On ſait qu'il y avoit dans cette égliſe, outre les Ariens, deux partis orthodoxes, les

Eustathiens & les Méleciens qui ne communiquoient point ensemble. Lucifer voulut persuader aux Eustathiens qui n'avoient point d'évêque, de reconnoître S. Mélece. Mais trop ardent pour tout ce qu'il vouloit, & n'imaginant jamais devoir temporiser, bien moins encore attendre du secours, il prit son parti avant l'arrivée de S. Eusebe, dont les conseils lui devenoient indispensablement nécessaires, en des conjonctures si délicates. Il eut l'imprudence & la présomption d'ordonner sans délai Evêque d'Antioche, le Prêtre Paulin chef des Eustathiens. Toutefois on n'accuse pas Lucifer d'avoir fait sans autorité cette ordination, qui fut reconnue dans la suite par le Siege Apostolique. On croit qu'ayant été Légat du Pape Libere, il en avoit reçu des pouvoirs fort amples pour l'Orient. Eusebe étant arrivé là-dessus, & trouvant le mal sans remede, il partit incontinent pour son diocese, sans avoir voulu communiquer avec aucun des deux partis, de peur d'augmenter le mal en se déclarant. Il eut même la discrétion de ne pas s'expliquer sur la fausse démarche de Lucifer, dont il se contenta de gémir secrétement.

Toute modérée qu'étoit cette conduite, elle offensa vivement cet esprit ombrageux & fier, qui rompit la communion avec son Saint Collegue, & bientôt avec l'Eglise Universelle. Il rejeta sans nul égard les décrets du Concile d'Alexandrie, auquel Eusebe avoit eu si bonne part, & dont il apportoit la lettre synodale. Lucifer ne voulut jamais qu'on admît à la pénitence, suivant ces sages dispositions, ceux qui avoient communiqué avec les Ariens. Il n'osa néanmoins rejeter ces réglemens, d'une maniere formelle; parce que ses Diacres venoient de l'approuver en son nom. Il se contenta pour lors de les condamner par sa conduite, en observant une discipline toute contraire. Ainsi commença un nouveau schisme, qui s'étendit principalement en Sardaigne, où se trouvoit le siege de ce Prélat inflexible, & de là en Espagne. On ne reproche à Lucifer que cette rigueur schismatique contre les Ariens, sans nulle erreur dans la foi. Tant il est dangereux de prendre pour zele, la dureté de son humeur, & de substituer un si mauvais guide à ces douces & saintes impressions qui sont le seul principe de la vraie vertu. S. Athanase

excuse, autant qu'il peut, Lucifer, sur sa bonne intention. Soit persuasion, soit prudence, il continua de le ménager, au moins pendant tout le temps que ce génie difficile passa à Antioche, & qui fut long. Lucifer retourna enfin à son Eglise de Cagliari, où il mourut huit ans après. Son schisme fut prolongé par Hilaire, ce diacre de l'Eglise Romaine, qui étoit de Sardaigne, & qu'on a vu sous l'Empire de Constantin souffrir pour la foi les tortures & l'exil. Celui-ci alla jusqu'à rebaptiser les Ariens; ce que son maître n'avoit point fait. Mais comme il n'étoit que Diacre, & qu'il ne se trouva ni Evêques, ni Prêtres engagés dans sa Secte, elle finit bientôt avec lui.

S. Eusebe, en arrivant en Italie, eut la joie d'y rencontrer encore S. Hilaire de Poitiers, qui travailloit de toute part au rétablissement de la paix & de la religion. Guidés par le même esprit, ces deux grands hommes joignirent leurs efforts; & leurs succès furent abondans, dans toutes ces contrées. C'est ce que nous apprenons, d'une lettre des Evêques Italiens à ceux d'Illyrie. Nous sommes tous absolument d'accord, écri-

Hil. fragm. 12.

voient-ils, de garder religieusement les saints décrets de Nicée, contre Arius & Sabellius ; & d'un consentement unanime, nous avons cassé ceux de Rimini. Nous vous félicitons, d'être revenus aux mêmes sentimens. On voit par ces derniers mots le bon état de la foi en Illyrie, où l'impiété hérétique s'étoit élevée avec tant d'audace sous Photin ; & avec beaucoup plus d'insolence encore & de contagion, par les artifices d'Ursace & de Valens. La réparation du scandale n'étoit pas ancienne : les Eglises d'Illyrie en avoient la principale obligation à S. Eusebe même, & au séjour qu'il venoit de faire chez eux en revenant d'Orient. S. Hilaire en apprit de lui le détail, avec un plaisir inexprimable. Il combla à son tour la joie d'Eusebe, en lui racontant avec quelle ardeur & quelle uniformité les Eglises de Gaule, aussibien, ou mieux encore que celles d'Italie, avoient rendu à leur foi tout son ancien lustre. Il lui apprit ce qui s'étoit passé en plusieurs conciles, & spécialement dans celui de Paris ; comment les oppositions de Saturnin d'Arles venoient d'échouer dans cette derniere assemblée de ses compatriotes, bien différente de

celle de Béziers, d'où ce cabaleur hérétique avoit pris occasion de faire exiler le zélé Docteur ; comment, pour la même cause d'hérésie, on y avoit encore déposé Paterne de Périgueux. A ces deux Gaulois près, tous les autres étoient parfaitement irréprochables, ou n'avoient à se reprocher que des fautes de surprise, déjà même effacées par un repentir exemplaire.

Ces triomphes presque universels de la vérité avoient trop d'éclat, pour que le Pere du mensonge laissât les triomphateurs plus long-temps en paix. Le Docteur, de toute l'Eglise le plus formidable aux Ariens, fut encore le plus vivement & le premier attaqué. Durant l'absence d'Athanase, l'idolatrie & la superstition, après l'hérésie, avoient repris vigueur en Egypte, & sur-tout dans la Capitale. Sous la protection impériale de Julien, toutes sortes de Prêtres, ou plutôt de Profanateurs, de Devins & de Magiciens, s'y trouvoient rassemblés, & y exerçoient des impiétés de toute espece. Ce n'étoit pas seulement dans le vol des oiseaux, & les entrailles des victimes ordinaires, que de sanguinaires Augures cherchoient des pronostics de

l'avenir. On égorgeoit les enfans de l'un & de l'autre sexe, on observoit leurs intestins palpitans, & l'on faisoit servir leur sang aux pratiques les plus exécrables de la magie. Le Saint Patriarche ne s'endormoit pas sur de pareilles horreurs; & les auteurs de l'abomination ne pressentoient déjà que trop, combien ils auroient à combattre ses efforts. Ils écrivirent sans plus tarder à l'Empereur, qu'Athanase rendoit seul tout leur art inutile; & que si on le laissoit en Egypte, bientôt il n'y demeureroit pas un Helléniste. Julien répondit dans son style ordinaire, qu'un Prêtre Galiléen, chassé par tant d'ordres impériaux, auroit bien dû attendre un ordre nouveau & formel, pour reprendre sa place. A la vérité, poursuit-il, j'ai accordé aux Galiléens bannis par Constance, le retour en leur pays, mais non dans leurs Eglises. Athanase ayant donc repris avec son audace accoutumée le siege qu'ils nomment épiscopal, je lui commande de sortir de la ville, sans le moindre délai, sous peine, s'il y demeure, d'un châtiment digne de sa révolte.

En vain le Peuple Fidele d'Alexandrie, au nom de toute la ville dont il faisoit

la meilleure part, supplia le Souverain par des lettres pressantes de révoquer sa déclaration. Il leur fit une réponse dure & méprisante; trouvant mauvais sur toute chose, qu'ils osassent, en quelque nombre qu'ils fussent, prendre le nom de la Communauté, à l'exclusion de la partie Hellénìste qu'il en nomme la plus saine. Si vous avez fantaisie, ajoute-t-il, de vous tenir attachés aux absurdes enseignemens de vos imposteurs, accordez-vous du moins ensemble, & sachez vous passer du turbulent Athanase. Il est plusieurs de ses disciples, moins audacieux que lui, & assez capables de repaître vos oreilles, des mêmes impiétés & des mêmes chimeres. Un petit homme, tel que celui là, habile ou ardent en intrigues, & faisant gloire d'exposer étourdiment sa vie, n'est propre qu'à vous engager dans le désordre & les calamités. Le Prince écrivit en même temps au Préfet d'Egypte, afin d'assurer & d'accélérer l'exécution de ses ordres. Si, dit-il, avant les calendes de Décembre où l'on touchoit, Athanase ne sort d'Alexandrie, & de toute l'Egypte, j'en jure par le Grand Sérapis, vous payerez une amende qui n'ira pas à

moins de cent livres d'or. Quand vous n'auriez rien autre chose à me mander, répondez-moi sur ce qui concerne cet ennemi des Dieux.

Il n'en falloit pas tant au Préfet, pour obéir. Il le fit avec un feu & un éclat, dont la Cour impie dut être satisfaite. Les troupes se répandirent par toute la ville, le fer à la main; la grande église fut brûlée par les Payens & par les Juifs; mille émissaires animés par l'espoir de la récompense chercherent par-tout Athanase, non pour le faire disparoître d'Egypte, il n'étoit pas à présumer qu'il osât encore s'y montrer; mais pour le mettre à mort, comme l'Empereur en avoit secrétement donné l'ordre. L'exécution n'étoit pas sans difficulté, ni même sans péril, au milieu d'un peuple qui aimoit passionnément son Pasteur. Le Saint prit la fuite, pour obvier à des inconvéniens plus fâcheux. Les Fideles alarmés l'environnerent en pleurant & en gémissant. Il leur dit d'un air gai, & d'un ton d'assurance qui ne laissa point douter qu'il ne fût éclairé d'une lumiere prophétique sur la mort de Julien : Ce n'est qu'un nuage qui se dissipera bientôt. Il entra dans une barque qu'il trouva au

Socr. III. 14.

bord du Nil, & remonta le fleuve vers la Thébaïde. On le poursuivit, par la même voie; & en peu de momens, on parvint presque à lui. Tous ceux qui l'accompagnoient lui conseillerent de débarquer, & de s'enfoncer dans le désert. Le Saint au contraire fit sur le champ retourner la barque, & reprit la route d'Alexandrie, allant au devant de ceux qui le cherchoient; afin de montrer, disoit-il, que celui qui nous protege, est plus grand que celui qui nous persécute. Il les eut bientôt rencontrés. Ils demanderent à ceux qui l'accompagnoient, si Athanase étoit encore loin. Ils répondirent qu'il étoit tout proche, & qu'en se pressant ils le joindroient bientôt. Les émissaires ne manquerent pas de passer outre, en redoublant de diligence. Athanase échappa ainsi, en homme de tête, & par cette présence d'esprit qui ne se montre jamais mieux que dans la surprise & les rencontres imprévues. Il rentra dans la ville, & y demeura caché, jusqu'à la mort du Tyran, que le Ciel lui avoit fait connoître comme prochaine.

La vengeance divine avoit en effet prescrit des bornes d'autant plus courtes à la vie de ce Persécuteur, que ses arti-

fices nuisoient plus à la Religion que la cruauté des Néron & des Dioclétien. Il passa encore cet hiver à Antioche, en se préparant à la guerre de Perse.

Les gens sages en trouvoient l'entreprise déplacée, contre des ennemis, alors aussi tranquilles que redoutables, & qu'il n'étoit pas prudent d'irriter dans les commencemens d'un regne, où l'on ne voyoit pas encore tout ce qu'on avoit à craindre ou à espérer du dedans. Mais Julien comptoit sur ses Augures, ses Idoles & sa Philosophie, qu'il préféroit à toutes les regles de la Politique. Ses charlatans l'assuroient que l'ame d'Alexandre le Grand avoit passé dans son corps, & que les Perses ne tiendroient pas mieux qu'autrefois contre leur ancien vainqueur. Ce n'étoit plus de Sénateurs, ni de Généraux & d'Officiers expérimentés, que se formoit le conseil. On n'appercevoit autour du Prince, ni par-tout le palais, que des aventuriers qu'il croyoit aveuglément sur leurs promesses effrontées. Il fit encore venir dans ces conjonctures le Philosophe Maxime qui l'avoit initié aux sciences occultes, c'est-à-dire à la magie; & il le combla d'honneurs excessifs, avec autant de

dommage pour la gloire de la Philosophie même, que pour le respect du Gouvernement. Maxime en perdit la tête, & ne songea plus qu'à marquer une magnificence toute contraire à ses anciens principes. Cependant les Grands ressentoient la plus vive indignation, de voir un pédant affecter en toute rencontre l'égalité avec eux, & souvent même la préséance.

Ceux d'entre les faux sages qui soutenoient le mieux les apparences auprès de Julien, n'avoient que les dehors & l'habit d'austere. Ils ne s'étudioient qu'à lui fournir incessamment de nouveaux amusemens & de nouvelles voluptés; de maniere que sa chasteté vantée dans les Gaules, & toujours assez bien soutenue, à l'exception du concubinage, fournit toutefois à mille soupçons en Orient, ou du moins à de fréquentes & très-libres plaisanteries. La multitude ne pouvoit se persuader, que passant la meilleure partie de sa vie avec des personnes qui n'étoient rien moins que vertueuses, il ne fît que d'indifférens & de froids sacrifices à Vénus, ou à la Bonne Déesse. On en faisoit des risées, en le voyant passer; on invectivoit tout haut contre

Misopog. passim.

contre lui, on le chansonnoit publiquement. Durant quelque temps, il voulut user des mêmes armes, & se mit lui-même au niveau d'une populace effrénée & des plus vils satyriques. Mais enfin la patience lui échappa, & il menaça de décharger tout le poids de sa vengeance sur le peuple d'Antioche, aussi-tôt après la guerre des Perses.

Il y avoit au bourg de Daphné une fontaine qui portoit le nom de Castalie, comme celle de Delphes, & à laquelle on attribuoit également la vertu de faire connoître l'avenir. Elle se trouvoit, ainsi qu'un temple nommé pour cela le temple de Delphes, dans un bois sacré de dix à douze milles de circuit, tout planté de myrthes, de cyprès, de lauriers, & d'autres arbres odoriférans. C'étoit là, comme les Grecs le contoient, que la Nymphe Daphné fuyant Apollon avoit été changée en laurier. La terre émaillée de fleurs, la fraîcheur de mille ruisseaux qui serpentoient de toute part, l'air embaumé par le parfum des plantes, le chant des oiseaux, l'amolissement de tous les sens, autant que l'exemple de la Divinité qu'on révéroit en ce lieu, portoient à la volupté & à l'oubli de la pudeur. Aussi

falloit-il que quiconque fréquentoit les promenades de Daphné, eût quelqu'intrigue amoureuse, ou qu'il feignît d'en avoir. C'étoit une sorte d'irréligion, ou une stupidité méprisable, d'y aller sans cela.

Pour faire cesser un si pernicieux abus, le César Gallus bien différent de l'Empereur son frere, y avoit autrefois transféré les reliques du Martyr S. Babylas; & depuis onze ans qu'elles y reposoient, l'Oracle étoit devenu muet. Toutes les victimes & les libations de Julien ne purent lui rendre la parole. Il ne la reprit un moment, que pour confesser sa honte, & la cause de son impuissance qu'il attribua nettement à la présence du Saint. L'Empereur commanda aussi-tôt que les Chrétiens enlevassent les reliques, dont la translation se fit avec un concours & une solennité extraordinaire. On la regardoit comme un glorieux triomphe sur l'Enfer. L'Apostat paroissoit furieux de leur piété, & sur-tout de l'assurance avec laquelle ils chantoient des cantiques contre ses idoles. Il s'emporta à quelques excès, & fit d'abord appliquer différens Confesseurs aux tortures. Mais il revint bientôt sur ses pas, craignant

de convenir par-là de sa confusion, ou d'associer de nouveaux athletes à la gloire du S. Martyr.

On replaça les reliques dans la ville d'Antioche, à l'endroit d'où on les avoit ci-devant tirées ; & peu après le feu prit au temple de Daphné, en consomma tous les toits, les plus beaux ornemens, & l'Idole qui étoit une statue d'Apollon d'une rare beauté. Les murailles & les colonnes resterent tout entieres, & le ravage du feu parut une démolition faite à dessein & avec précaution. Cependant l'Empereur fit faire les perquisitions les plus rigoureuses, jusqu'à mettre à la question les Ministres du temple, & le grand Sacrificateur lui-même : tant cet étrange Philosophe se montroit inconséquent, & comptoit peu sur ses partisans les plus intéressés, dans ce dépérissement irrémédiable de l'idolatrie! On auroit bien voulu pouvoir inculper les Chrétiens, ou d'autres mortels, quels qu'ils fussent : mais il n'y avoit pas à cela le moindre jour ; & tout ce qu'on put mettre en évidence, c'est que l'incendie avoit commencé par le faîte de l'édifice, & que les habitans des campagnes voisines y avoient vu descendre le feu du Ciel.

L'Apostat, par réflexion & par une chicane inouie, voulut absolument en rendre les Chrétiens responsables. En conséquence, il fit piller les vases sacrés de la grande église d'Antioche, & fermer généralement toutes les églises de la ville. Ce fut le Comte Julien, son oncle, qui se chargea de l'expédition, avec le Grand Trésorier Félix, tous deux renégats comme leur Maître. Il y eut des profanations des plus sacrileges, & de ces blasphêmes d'autant plus coupables, qu'on y prenoit le ton de la plaisanterie, & qu'ils se faisoient avec plus de sang froid. Voyez en quelle vaisselle est servi le Fils du Charpentier, disoit Félix, tournant & retournant les vases où brilloit la magnificence du Grand Constantin. Le Comte Julien les jeta par terre, s'assit dessus, & commit dans l'église même des indécences indignes de son rang, en quelque rencontre qu'il eût pu se trouver. A cette fois, il y eut beaucoup de martyrs. On fait sur-tout mention du Prêtre Théodore ou Théodoret, fervent Catholique. La constance de son zele le retint dans la ville, tandis que tous les autres Ecclésiastiques prenoient la fuite. Le Comte le fit appliquer aux plus

cruelles tortures, pour le forcer à découvrir les trésors de l'église; & comme Théodore persista courageusement à ne vouloir trahir, ni son église, ni sa foi, il eut la tête tranchée.

On immola une multitude d'autres Fideles, dont on n'eut jamais une liste exacte; parce qu'on en massacra de nuit la meilleure partie. Mais on jeta leurs corps dans l'Oronte, en telle quantité, que les eaux du fleuve en furent arrêtées dans leur cours. On trouva de plus dans des puits, en de profonds souterrains, & jusque dans les lieux secrets du palais, les cadavres de plusieurs Chrétiens qui avoient disparu tout à coup, & qui furent enfin reconnus.

On compta quelques Apostats. Mais il sembla que la Providence eût pris à tâche de ne pas laisser ce scandale impuni, dans un temps où l'autorité souveraine le pouvoit rendre si contagieux. Théotechne, Prêtre d'Antioche, & un Evêque nommé Héron, ayant tous deux idolatré, ils éprouverent l'un & l'autre, d'une maniere visible, les effets de la divine vengeance. Héron fut atteint d'une maladie si affreuse & si dégoûtante, qu'abandonné absolument de

tout le monde, & privé d'aſyle, comme de ſoulagement, il expira au coin d'une rue. Théotechne devenu aveugle, & rongé de vers, mourut dans un accès de frénéſie, ou plutôt de rage, en ſe déchirant de ſes propres mains.

Le Comte Julien eut un ſort encore plus effrayant. Tout ſon corps ne parut qu'un ulcere. Mais l'endroit du ſiege éprouva une corruption plus profonde que tout le reſte, & jetoit une ſi grande quantité de vers, qu'on ne pouvoit l'épuiſer. Pendant quarante jours qu'il vécut en cet état, on lui appliqua des oiſeaux recherchés à grands frais, pour en attirer les inſectes dévorans au dehors. Mais ils s'enfonçoient d'autant plus, & lui cauſoient des douleurs affreuſes, en lui rongeant les chairs vives. Les excrémens lui ſortoient par la bouche, & il ſe faiſoit horreur à lui-même. Sa femme, demeurée fervente Chrétienne, & dont la piété s'étoit même accrue par la tentation, lui fit reconnoître dans ce châtiment la puiſſance divine de Jéſus-Chriſt, l'exhortant avec les plus tendres inſtances à ſe repentir. Touché de ces diſcours, & plus encore de ſes propres ſouffrances, le malade pria l'Em-

pereur de rendre aux Fideles l'église d'Antioche : mais il ne s'attira que des railleries, & il mourut peu après. Les Auteurs Payens rapportent les circonstances de cette mort, telles exactement que le font les Chrétiens. Elle avoit été précédée de quelques jours, par celle du Trésorier Félix emporté subitement, en vomissant tout son sang par cette bouche impie qui s'étoit rendue coupable de si affreux blasphêmes.

Ces deux morts extraordinaires parurent d'un mauvais présage à l'Empereur, qui à travers ses bravades laissa remarquer son épouvante. Dans les inscriptions publiques faites en son honneur, on lisoit ces trois mots Latins : *Felix Julianus Augustus*. On ne manqua pas d'en inférer, que l'Empereur, marqué par le dernier mot, suivroit bientôt la destinée de ses deux Ministres, désignés par les premiers.

Le terme en effet n'étoit pas éloigné. Mais le Prince impie devoit encore fournir une grande preuve à la divinité de Jésus-Christ, comme à la vérité de ses divins oracles, par sa malignité même à les décrier. Il n'aimoit pas les Juifs. Mais pour faire une nouvelle peine aux

Chrétiens qu'il haïssoit encore davantage, il résolut de relever les restes abatus de la Synagogue, & il fit reprendre aux Juifs l'usage presque oublié de leurs sacrifices. Comme la Loi leur défendoit de sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem, il leur offrit d'en rebâtir le temple : ce qu'ils accepterent avec une joie incroyable. Son principal dessein étoit de démentir les prophéties, tant celle de Daniel qui annonce la ruine du temple, comme irréparable, que celle du Sauveur qui porte expressément qu'il n'y demeureroit pas pierre sur pierre. Il attira les plus habiles ouvriers de toutes les contrées, commanda des troupes de travailleurs, & commit la surintendance de l'ouvrage à Alipius, l'un de ses officiers les plus affidés.

Les Juifs se rendoient de tous les coins du Monde à Jérusalem, en triomphant & en publiant que le Royaume d'Israël alloit être rétabli. Pour partager la gloire de l'entreprise, leurs femmes donnoient leurs plus précieux ornemens, s'empressoient à travailler de leurs propres mains, de quelque rang qu'elles fussent, creusoient la terre qu'elles arrosoient de leur sueur, & poussoient l'en-

thousiasme jusqu'à la transporter dans les pans de leurs robes. On dit même, que par respect, ou plutôt par ostentation, on employa pour ces travaux des pelles & des paniers d'argent. Tout ce peuple réprouvé, couvert si long-temps d'opprobre, mais tout à coup relevé par la protection Impériale, ne manqua pas d'insulter aux Chrétiens en mille manieres. Le S. Evêque Cyrille, de retour de son bannissement, entendoit & voyoit tout, sans s'émouvoir. Il assuroit les Fideles, qu'ils appercevroient bientôt quelque signe frappant de l'impuissance des hommes, & de l'extravagance de leurs tentatives contre les arrêts du Ciel.

On détruisit facilement ce qui restoit de l'ancien temple, jusqu'à n'y pas laisser pierre sur pierre, selon la lettre des Ecritures; on creusa avec la même facilité les fondations du nouveau. Mais sitôt qu'on eut posé les premieres pierres, il survint un horrible tremblement de terre qui les vomit de son sein, & les jeta à une grande distance. On vit s'écrouler la plupart des bâtimens du voisinage, entr'autres, des galeries où se retiroient les Juifs destinés au travail. Tous ceux qui s'y trouverent, furent

Phil ost. VII 14.

écrasés, ou du moins estropiés. Des tourbillons de vent emporterent le sable, la chaux & tous les autres matériaux, dont on avoit fait des amas immenses. Mais ce qu'il y eut de plus terrible, comme de plus divin, c'est que des globes de feu sortant de l'édifice, & roulant de tous côtés avec une rapidité effroyable, renverserent les ouvriers, les entraînerent avec eux, les consumerent jusqu'aux os, ou les réduisirent entiérement en cendres. Tout l'attelier en quelques momens demeura désert. La flamme alla même trouver, & sembla dévorer avec avidité les marteaux, les pioches, les ciseaux, & tous les instrumens qui étoient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu serpentant par le milieu de la place, & jaillissant çà & là en mille rayons étincelans, brûla ou étouffa les Juifs qu'il discernoit avec une sorte d'intelligence. Ce terrible phénomene se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque Juif apperçut sur ses vêtemens des croix si bien empreintes, qu'on ne pouvoit les effacer, quelqu'effort que l'on fît. Il parut aussi dans les airs, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étin-

Amm. XXIII. 1.

celante de lumiere. Les obſtinés enfans de Jacob ne laiſſerent pas de retourner au travail, à diverſes repriſes; ils ſe raſſuroient les uns les autres, ils vouloient à toute force tirer parti de la faveur du Prince Apoſtat. Toujours ils furent repouſſés, d'une maniere également fatale & miraculeuſe; en ſorte que pluſieurs d'entr'eux, & un nombre encore plus grand d'Idolâtres, confeſſerent avec éclat la divinité de Jéſus-Chriſt, & demanderent le baptême.

Non-ſeulement tous les Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, de quelque parti qu'ils ſoient, Catholiques, Ariens, Novatiens, mais les Payens mêmes, tels qu'Ammien-Marcellin, tout admirateur qu'il ſe montre de Julien l'Apoſtat, rapportent unanimement ce prodige. Saint Grégoire de Nazianze, S. Ambroiſe, S. Jean Chryſoſtome, l'ont relevé publiquement peu d'années après l'événement, en préſence d'une multitude d'auditeurs à qui ils le rappeloient, comme à des témoins oculaires. Saint Chryſoſtôme en particulier ajoute que de ſon temps on voyoit encore tout ouvertes, les fondations creuſées par les Juifs; & que cette ébauche étoit pour tous les ſpectateurs

Tract. Quod chr. ſit Deus.

une preuve ſans replique, de ce que l'impiété avoit tenté, & n'avoit pu conſommer.

Julien confus s'appliqua enfin à une entrepriſe moins déſeſpérée. Durant tout l'hiver, il avoit fait ſes préparatifs pour la guerre de Perſe. Il conſulta les plus fameux Oracles, particuliérement ceux de Delphes, de Délos & de Dodone. Tous lui promirent la victoire. Il y en eut un qui lui aſſura, au nom de tous les Dieux enſemble, qu'ils alloient, ſur les pas de Mars, lui préparer de glorieux trophées, près du fleuve qui porte le nom du plus féroce des animaux : ce qu'il interpréta du Tigre. En route, il ne ceſſa de faire des ſacrifices, des libations, des encenſemens, & d'exercer les pratiques déteſtables d'une homicide magie. A Carres en Méſopotamie, il fit murer les portes du temple de la Lune, après y avoir ſacrifié. On l'ouvrit peu après ſa mort, & l'on y trouva une femme pendue par les cheveux, les mains violemment étendues, & le ventre ouvert. Il y avoit cherché des préſages de la victoire, qu'apparemment il ne croyoit pas encore trop aſſurée après toutes les promeſſes de ſes Dieux. On

Théod. III. 26.

découvrit, dans le palais d'Antioche, des coffres pleins de têtes de morts, des caves entieres remplies de cadavres sacrifiés aux Idoles, une multitude d'enfans de l'un & de l'autre sexe, disséqués pour des opérations magiques.

Tant d'horreurs qui ne devoient lui imprimer que la crainte de la vengeance divine, lui inspiroient au contraire une aveugle sécurité. Diverses nations lui envoyerent offrir des secours : il refusa leurs offres, en disant avec une hauteur insensée, qu'il appartenoit aux Romains de secourir les étrangers, & non d'en être secourus. Il le prit sur un ton plus haut encore, avec les Sarrazins pensionnés par l'Empire, & fort mal payés. Aux plaintes qu'ils en firent, il répondit qu'un Empereur belliqueux n'employoit que le fer à ses desseins, & non l'or ou l'argent : ce qui leur fit prendre parti pour les Perses. C'étoit la même vanité, ou la même extravagance, dans toutes les rencontres. A un bon mot, à une sentence emphatique, à une frivole ostentation d'esprit ou de grandeur d'ame, il sacrifioit sa tranquillité, sa sûreté, & celle de l'Empire.

Il écrivit au Roi d'Arménie, qu'il

eût à se tenir prêt, pour le joindre avec ses troupes : mais c'étoit moins pour en tirer avantage, que pour se vanter en sa présence, comme un grand homme de guerre, comme le favori du Dieu Mars, & pour vomir mille blasphêmes contre Jésus-Christ, parce que les Arméniens professoient la Religion Chrétienne. Entre tous ses travers, sa manie la plus marquée étoit l'estime qu'il faisoit des observances idolatriques, & ses dérisions insipides contre nos Divins Mysteres. Il en revenoit là perpétuellement, comme un esprit malade, à l'objet qui l'a mis en délire. Voilà ce qui dirigeoit tous les soins & les mouvemens qu'il pouvoit se donner pour l'Etat. Il se hâtoit, disoit-il, de terminer les guerres étrangeres, pour n'avoir plus d'autre affaire que d'exterminer les Impies, c'est-à-dire, les Chrétiens, selon son style. Il se proposoit d'ériger les plus impures idoles dans toutes nos églises, & de construire un amphithéâtre à Jérusalem, pour se procurer le plaisir de voir des Moines usés de pénitence, & de vieux Evêques, aux prises avec les lions & les ours. Mais sans attendre qu'il pût librement exercer toute sa haine, il commença dès-lors

à fouler par les impôts tous les adorateurs du vrai Dieu. Il fit imposer rigoureusement quiconque n'adoroit pas les Idoles ; & le tribut s'exigea, de la maniere la plus dure & la plus impitoyable.

Oros. l. VII. c. 30.

En partant d'Antioche, dès le cinquieme jour de Mars, il y avoit laissé un Gouverneur, connu pour un génie turbulent & cruel. On lui fit là-dessus des remontrances, à quoi il répondit : Je sais fort bien qu'Alexandre ne mérite pas un pareil Gouvernement ; mais Antioche mérite un tel Gouverneur. En passant près de Cyr, il vit une troupe de peuple, assemblée à l'entrée d'une caverne. On lui dit que c'étoit la retraite du saint Solitaire Domitius, que les peuples du voisinage venoient trouver, afin de s'édifier & d'obtenir la guérison de leurs malades. Son état, reprit Julien avec une cruauté ironique, est de vivre seul : c'est à moi, de faire qu'il ne s'en écarte point. Sur le champ, il ordonne de boucher la caverne, où le Saint resta muré, & mourut de faim. L'Eglise l'honore entre ses Martyrs. A Nisibe, il fit tirer de la ville les reliques de l'illustre Evêque S. Jaque, que les habitans regardoient comme leur sauve-

garde. Aussi cette importante place ne tarda point à devenir la conquête des Perses.

Pendant le cours du voyage, Julien passoit presque toutes les nuits à écrire. Libanius prétend que ce fut alors qu'il composa son grand ouvrage contre la Religion Chrétienne, que ce Rhéteur met au dessus des écrits de Porphire sur le même sujet. Il est à croire que Maxime & les autres Philosophes qui suivoient l'Empereur, mirent avec lui la main à la plume, & que tous ces adulateurs réunirent leurs productions sous le seul nom de ce Prince. Il ne nous reste de ce chef-d'œuvre de l'impiété, que ce qu'en a conservé S. Cyrille d'Alexandrie, dans la réfutation qu'il en a faite. On y rebattoit, avec les objections de Celse déjà mises en poudre par Origene, celles qu'Eusebe de Césarée avoit réfutées ou prévenues, dans sa Démonstration Evangélique.

Mais rempli d'ailleurs de témoignages ou d'aveux honorables à la Foi Catholique, cet écrit de Julien fut incomparablement plus utile que nuisible au Christianisme. On y reconnoît que J. C. guérissoit les aveugles & les boiteux,

qu'il avoit délivré des possédés, à Bethsaïde & à Béthanie. On n'y trouve à la vérité ces actions que petites & méprisables; mais on n'en conteste nullement la réalité. Pour la divinité de J. C. on convient que les Fideles la tenoient de la premiere antiquité; puisqu'on tourne contre eux le reproche même de Polythéisme, en ce qu'ils adoroient le Fils de Dieu, comme le Pere. Mais on reconnoît en même-temps, qu'ils ne prétendoient pas adorer plusieurs Dieux. L'Apostat ajoute néanmoins que le bon homme Jean, c'est ainsi qu'il nomme par mépris le plus sublime des Evangélistes, est le premier qui ait clairement énoncé la Divinité de Jésus, en voyant que cette maladie, pour continuer à me servir des expressions de l'Apostat, avoit déja gagné une grande multitude, en plusieurs villes de Grece & d'Italie. Il reproche encore aux Fideles, de donner sans cesse à Marie le titre superbe de Mere de Dieu, de rendre un culte religieux aux morts, c'est-à-dire, aux Martyrs, & d'honorer d'un profond respect, dans la Croix, l'instrument du plus ignominieux des supplices: points importans de tradition, contre les hé-

résies qui se sont élevées depuis ce premier âge.

Le meilleur ouvrage qui nous reste de Julien, & où sa malignité servit assez bien sa verve, c'est la Satyre qu'il fit des Empereurs, sous le titre de Discours des Césars. Mais il ne s'y trouve de remarquable, par rapport à notre objet, que son affectation révoltante à rabaisser le Grand Constantin. Les autres pieces que nous avons encore de ce Prince Rhéteur & Sophiste, telles que ses lettres & ses discours, ne respirent que la vanité, le pédantisme & l'alliage bizarre d'une morgue philosophique avec la superstition populaire. C'étoit pour se donner l'air du premier des Césars, que cet imitateur puéril se piquoit de passer la nuit à écrire, & d'employer le jour à l'administration des affaires.

Les Romains étant entrés en Perse par l'Assyrie, ils y prirent quelques places, & eurent l'avantage sur un gros parti d'ennemis. En action de grace, Julien voulut sacrifier dix taureaux au Dieu Mars. Mais neuf tomberent morts subitement, à ce que raconte Ammien-Marcellin, & avant qu'on les eût frappés. Le dixieme, ajoute le même Au-

Amm. Lib. 24 ab init. &c.

teur, rompit ſes liens ; & ayant été ramené & immolé à grande peine, il ne ſervit qu'à augmenter la conſternation des Idolâtres. Cependant le Roi des Perſes offrit la paix, à des conditions fort avantageuſes pour l'Empire : Julien ne voulut pas ſeulement entendre les Ambaſſadeurs. Un grand nombre de places avoient ouvert leur portes ; de toute part le pays étoit ravagé, & la terreur du nom Romain répandue bien avant dans le Royaume. Mais ces premiers ſuccès avoient plus d'éclat que d'avantage. Le mal qu'on faiſoit à l'ennemi, en ruinant ſes campagnes, devenoit encore plus dommageable à l'armée Romaine, qu'il mettoit dans l'impoſſibilité de ſubſiſter dans un pays, où il ne lui reſtoit pas, comme aux Perſes, la reſſource des Provinces ultérieures.

L'Empereur eut encore l'imprudence de quitter le voiſinage des rivieres, pour s'engager au milieu des terres, ſur la parole de quelques transfuges. Imaginant même n'avoir plus beſoin de ſa flotte, il la fit réduire en cendres, ſous ombre d'ôter à ſes troupes toute envie de reculer. A la vérité, ſon armée s'augmentoit, de tout ce qu'il y avoit de

troupes dans ses vaisseaux : mais ce n'étoient pas les combattans qui lui manquoient. Il importoit infiniment davantage de faciliter la subsistance, que cette augmentation de troupes alloit rendre impossible. En vain se promit-on de retrouver l'abondance dans les riches provinces où l'on commençoit à pénétrer. Les Perses avoient dépouillé leur propre pays ; & l'on ne put s'y procurer, ni grains, ni fruits, ni fourrages ; en sorte que les Romains se virent bientôt réduits aux plus dures extrémités ; & pour reculer le moment de mourir de faim, ils furent obligés de manger leurs chevaux. Cependant l'ennemi harceloit perpétuellement cette armée affoiblie & presque entiérement ruinée.

L'arriere-garde ayant été attaquée, l'Empereur y courut précipitamment, comme il se trouvoit, sans cuirasse, & muni seulement d'un bouclier qu'il prit à la hâte. Une seconde alarme le rappelle à l'avant-garde. Les ennemis sont pourtant repoussés ; & comme ils tournent le dos, Julien montre les fuyards, en levant le bras, & en criant aux légions de poursuivre. Alors un dard, lancé sans doute à la façon des Perses, par un de

leurs cavaliers qui fuyoient, lui effleura le bras, & plongea bien avant entre les côtes jusques dans le foye. Il s'efforça de le retirer, avec impatience, & se coupa les doigts. A l'instant il tomba évanoui sur son cheval. On l'emporta, on pansa la playe; & après le premier appareil, il se sentit soulagé, & vouloit retourner au combat. Sa foiblesse l'arrêtant encore, il demanda le nom du lieu où il se trouvoit. On lui dit, qu'il se nommoit Phrygie. Comme on lui avoit prédit autrefois, qu'il mourroit en Phrygie, il parut frappé, & ne douta plus qu'il ne fût au moment de la mort. Toutefois il soutint son personnage philosophique, s'entretint quelque temps avec ses faux Sages, touchant la noblesse des ames & la réunion prétendue de la sienne avec les astres; puis il expira, sur le milieu de la nuit du 26 au 27 Juin de l'année 363, âgé de trente-un à trente deux ans, dont il n'en avoit pas tout-à-fait régné trois.

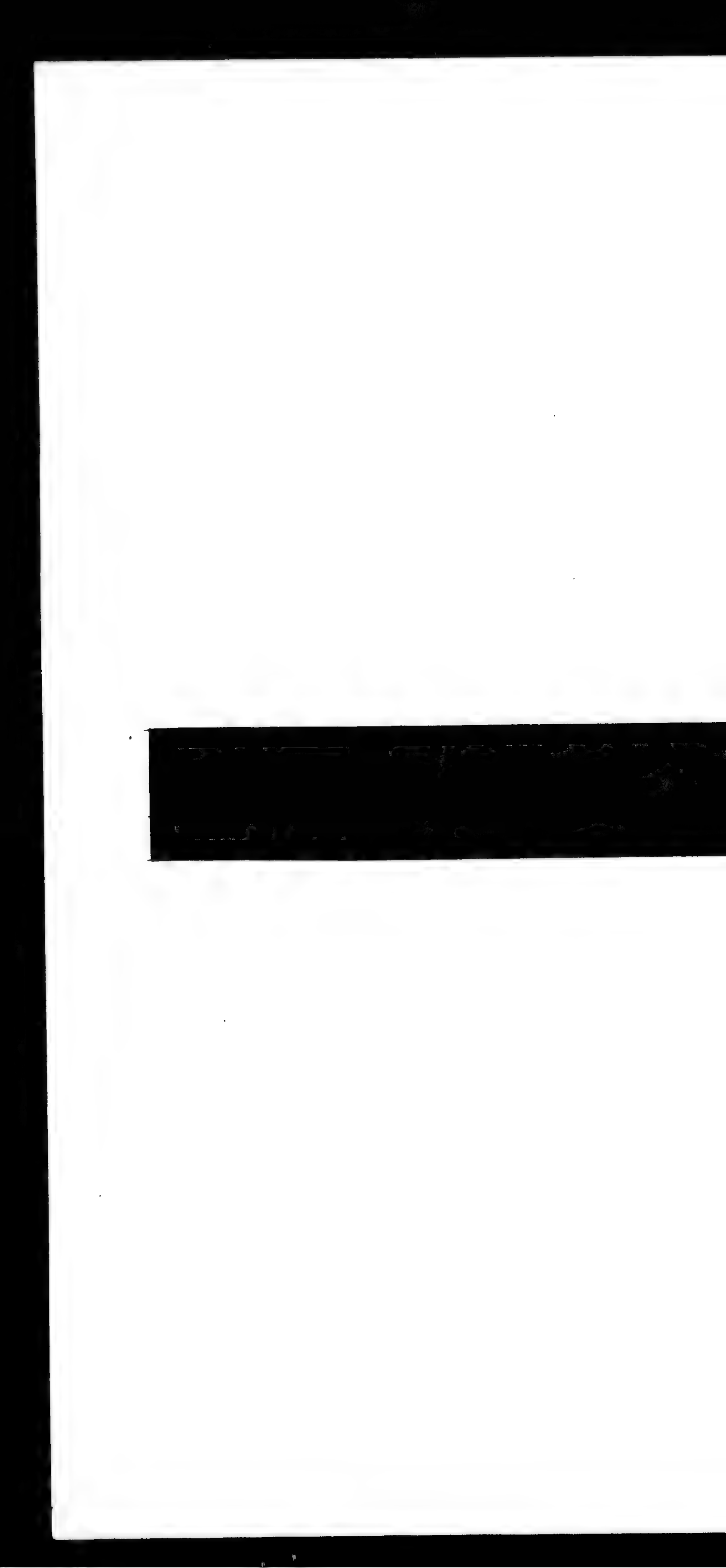
Philost. VII. 15.

On rapporte, que se sentant mortellement blessé, il commanda à quelques Eunuques de le jeter dans la riviere, afin de cacher sa mort, & de passer pour un Dieu, comme Romulus; mais

que l'un d'eux divulgua ce projet, & le fit manquer. Quelques Auteurs ajoutent que ce Prince endurci puisa le sang dans sa playe, & le jeta vers le Ciel, en disant : Tu as vaincu, Galiléen. Mais Théodoret n'établit ce fait que sur le bruit vague qui en avoit couru ; & l'Historien Sozomene le donne pour un propos de peu de personnes. D'autres prétendoient au contraire, que c'étoit contre le soleil qu'il avoit jeté son sang, en reprochant à ce Dieu qu'il avoit tant honoré, son ingratitude & son injuste prédilection pour les Perses. Tout ce qu'on peut inférer de certain, c'est que l'Apostat ne donna en mourant que des marques d'obstination dans son impiété.

Il n'est point de Prince, dont on ait plus diversement parlé que de Julien. Les Payens l'ont élevé jusqu'aux nues, & quelques Chrétiens l'ont peut-être excessivement rabaissé. Outre l'opposition d'intérêts entre ces Juges divers, c'est que Julien avoit en effet un de ces caracteres équivoques & faux, qui sont très-difficiles à saisir. Il faisoit parade d'une élévation d'ame, égale ou supérieure à celle des plus illustres Philosophes ; & donnoit dans les superstitions les plus

ridicules. Il se vantoit d'avoir quitté le Christianisme par force de raison ; & se livroit sans réserve aux plus absurdes extravagances du Polythéisme. Il affectoit un mépris extrême p[illegible] les Fideles, & les proposoit pour r[illegible]es à ses Pontifes. Il vouloit pa[illegible] humain, bienfaisant, doux & mod[illegible]vare du sang même le plus vil ; & il projetoit de ne plus garder de mesures avec les Chrétiens qui faisoient la meilleure partie de l'Empire, d'égaler l'Empereur Dece dans sa fureur contre eux, s'il ne pouvoit le surpasser. Il choisissoit même dans toutes les Religions les victimes de ses sacrifices homicides, & de sa détestable nécromancie. Ainsi malgré sa vaine ostentation de bienfaisance, on a cru assez généralement qu'il étoit né cruel, & qu'il n'avoit pris quelque empire sur ses penchans que par son étude à les contraindre sous le regne de Constance, afin de se conserver la vie. On ne peut néanmoins disconvenir, que cet homme singulier n'eût des qualités dignes d'éloges. Mais il y mêloit des défauts & des vices, qui le font blâmer de toute personne raisonnable. Nous ne nous sommes arrêtés qu'à ceux qui tou-



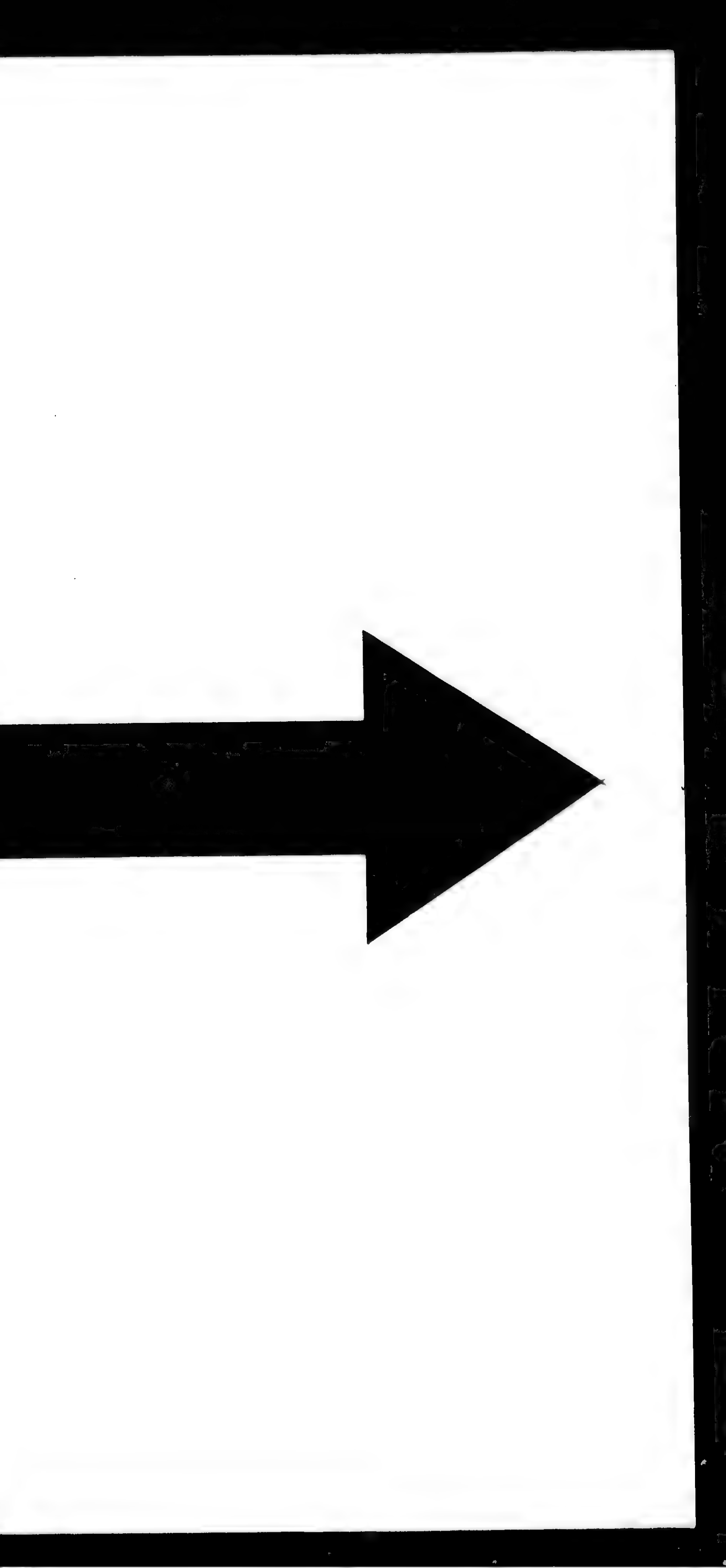
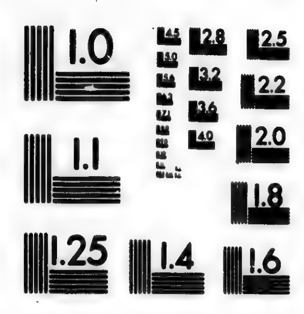


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



chent notre objet, sans nous appesantir sur son caractere. C'est par la suite de ses actions, comme par la regle la plus convenable à notre genre & la meilleure à tous les égards, que nous le laissons enfin juger au lecteur.

Aussi-tôt après sa mort, les principaux Officiers de l'armée se rassemblerent, & déférerent unanimement l'Empire à Jovien. Il falloit que ce Commandant des Gardes Impériales, par ses qualités personnelles, eût acquis une extrême considération; puisque ce grade n'étoit pas à beaucoup près le plus proche du trône. On lui connoissoit en effet, outre un courage à toute épreuve, un de ces génies féconds en ressources, & d'un usage si nécessaire dans la position où l'on se trouvoit. Sa figure auguste sembloit seule annoncer sa destination. Il étoit d'une si haute stature, qu'on ne put d'abord trouver un habit impérial qui lui convînt; gros à proportion, bien fait & de bonne mine. Toujours une joie noble étoit peinte sur son visage, avec cette sérénité inaltérable qui annonce une ame supérieure à tous les embarras; & il se trouvoit à l'âge de trente-deux ans, c'est-à-dire au période de la vie, où ces

ces dons de la nature brillent dans toute leur splendeur. Il étoit bienfaisant, d'un caractere ouvert, d'un commerce doux & facile, facétieux même avec ceux qui l'approchoient. Mais ce qui importoit sur-tout à l'Eglise, il avoit une foi pure, & une fermeté à lui tout sacrifier.

Peu après son élection, on dressa un trône à la tête de l'armée, & on l'y fit monter, revêtu de la pourpre, en le proclamant Auguste & César tout ensemble. Aussi-tôt, & sans plus de politique, comme je suis Chrétien, dit-il avec la franchise qui lui étoit naturelle, je ne puis commander aux soldats de Julien, s'ils demeurent attachés à ses erreurs. Une armée abandonnée du Dieu seul véritable & puissant, ne pourroit qu'être la proie des Barbares. Les soldats s'écrierent tous d'une voix : N'appréhendez rien, Seigneur ; vous commandez à des Chrétiens. Les plus âgés d'entre nous ont été instruits par le grand Constantin, les autres par ses fils. Julien a régné trop peu de temps, pour affermir l'impiété, dans ceux même qu'il a séduits.

L'Empereur ne pensa plus qu'à sauver des troupes, qui se montroient si dignes de ses soins. Sa religion & sa

foi en la Providence ne furent pas trompées. Après quelques jours de marche, où les Romains firent bonne contenance devant les Perses, le Roi, contre tout espoir, leur envoya offrir la paix. A la vérité, les conditions n'étoient pas fort avantageuses. Mais l'armée Romaine manquant absolument de vivres, alloit infailliblement périr ; & l'on conclut une treve de trente ans.

Avant qu'on eût pu recevoir des nouvelles de ce qui s'y passoit, le bruit de la vengeance divine sur Julien se répandit d'une façon merveilleuse par-tout l'Orient. Dans le temps du combat où il périt, un pieux Grammairien d'Antioche s'entretenoit avec le Sophiste Libanius, à qui des talens dist[illegible]ués le lioient particuliérement. Celui-ci le plaisantant sur le Christianisme, lui demanda : Que fait à présent le Fils du Charpentier ? Il fait un cercueil pour son plus grand ennemi, répondit le Grammairien, d'un ton prophétique que la publication de l'événement justifia bientôt. Dans l'Osroëne, à plus de vingt journées du camp de l'Apostat, le fameux Solitaire S. Julien-Sabas alarmé des menaces de ce Prince contre

Soz. vi. 2.

Philoth. c. 30

l'Eglise, s'efforçoit depuis dix jours d'en détourner l'effet, en priant continuellement, & en versant des torrens de larmes. Tout-à-coup ses disciples lui virent prendre un front serein, & changer même son air habituel de gravité & de componction en une gaîté fort extraordinaire. Ils lui en demanderent la raison, & il leur répondit : Il est étendu sans vie, le sanglier féroce qui ravageoit la vigne du Seigneur. On sut peu de temps après, que Julien étoit mort, au jour & à l'heure que le Saint l'avoit annoncé. Le jour même de cette prédiction, Didyme l'aveugle, dans sa retraite d'Alexandrie, se sentant extrêmement chagrin pour la même cause que S. Sabas, passa la journée entiere en oraison, sans vouloir prendre aucune nourriture. L'accablement de sa tristesse l'assoupit enfin, & il vit en songe des chevaux blancs fendant les airs, & montés par des cavaliers qui crioient : Dites à Didyme, qu'aujourd'hui à sept heures Julien a été tué : leve-toi, Didyme, prends désormais ta nourriture avec joie, & fais savoir ce qui t'est révélé à l'Evêque Athanase. Didyme marqua le jour du mois & de la semaine, & jusqu'au

Pallas. Laus. c. 4.

moment précis de la révélation, qui étoit la septieme heure de la nuit, comme on la comptoit anciennement, c'est-à-dire, une heure après minuit. Tout se vérifia dans la plus grande exactitude.

Mais sur la premiere parole de cet illustre aveugle, personne ne fit difficulté de croire. C'étoit un prodige de génie; & il n'avoit pas moins de piété. Ayant perdu la vue dès l'âge de quatre ans, il ne laissa pas, en écoutant les bons maîtres, d'apprendre parfaitement la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, la Philosophie de Platon & d'Aristote, le plus hauts principes des Mathématiques, les corollaires même les plus éloignés de leurs élemens, tels que la Musique & l'Astronomie que les Anciens nommoient harmonique. Il s'appliqua beaucoup plus encore à la science de la Religion, comme on en peut juger par son traité du Saint-Esprit contre les Macédoniens, qui nous reste en Latin, de la traduction de Saint Jérôme. Il composa beaucoup d'autres ouvrages, qu'il dictoit en notes à différens Secrétaires. Il ne possédoit pas seulement toutes les parties des Saintes Ecritures, mais tous leurs interpretes cé-

lebres, particuliérement Origene dont tous les immenses écrits lui étoient familiers, & qu'il ne se lassoit pas d'exalter, en disant que ses censeurs ne l'entendoient point. Sa mémoire étoit comme un livre, où ce qu'il avoit une fois entendu, demeuroit imprimé, d'une maniere ineffaçable. Il se rendit en un mot si bon Théologien, qu'on lui confia la fameuse école de l'Eglise d'Alexandrie, comme au maître le plus capable qu'on eût pu trouver dans un si bel âge, pour les sciences & les vertus Ecclésiastiques. Ce choix plut infiniment à S. Athanase. Didyme ne se rendit pas moins recommandable aux grands Prélats d'Occident, tels que S. Hilaire de Poitiers & S. Eusebe de Verceil, tant par son éminente vertu, que par son opposition constante aux Ariens & aux autres hérétiques de son temps. Quand S. Antoine vint au secours de la Foi Catholique, à Alexandrie, il rendit jusqu'à trois visites à ce grand homme. Un jour il lui demanda, s'il n'avoit point de regret d'être privé de la vue. Didyme eut quelque honte d'avouer ce qui en étoit. Comme il ne répondoit rien, Saint Antoine lui fit la même question, une seconde & une

troisieme fois. Enfin Didyme avoua ingénuement, que cette privation ne lui étoit pas peu sensible. Je m'étonne, reprit le Saint, qu'un Sage tel que vous regrette l'avantage de la vue, dont les moucherons, les fourmis & les plus vils insectes sont doués aussi-bien que l'homme; au lieu de vous réjouir de la faculté de voir & de posséder l'Être-Suprême, que nous ne partageons qu'avec les ames saintes & les bienheureux Anges. Il vaut incomparablement mieux voir de l'esprit, que de ces yeux charnels, dont un seul regard peut dans un moment nous exclure à jamais de la vision béatifique de la lumiere éternelle.

Après les prédictions sorties de tant de bouches respectables, on ne douta point que la droite du Seigneur ne se fût enfin déployée. Mais quand la nouvelle en arriva du camp à Antioche, nul des Fideles ne mit de bornes à sa joie. Autant les dernieres menaces de l'Apostat y avoient causé d'alarmes, autant on s'empressa dans toutes les églises à rendre de dignes actions de grace au vrai Dieu. Ce ne fut que pieuses réjouissances, qu'innocens festins, dans tous les quartiers de la ville. Le Peuple s'écria, dans

ses premiers transports : Où sont vos promesses, Aruspices menteurs, impudens Sophistes ? L'Eternel a vaincu, le Christ triomphe du mensonge & de l'impiété. Mais quand on eut retrouvé dans le palais les amas effroyables de cadavres, toutes ces têtes d'hommes, de femmes & d'enfans, employées, comme on a vu, à d'infernales observances ; alors l'Empereur parricide de ces Romains dont il se disoit le pere, ne parut plus qu'un monstre digne de l'exécration publique.

Saint Grégoire de Nazianze composa presque sur-le-champ deux longs & sublimes discours, afin de ramener tous ces mouvemens au Seigneur, & de lever entiérement le scandale que peut causer la prospérité passagere des méchans. On ne sauroit marquer d'une maniere plus énergique, ni plus véritablement éloquente, combien fut insensé le dessein d'abolir le Christianisme ; & plus encore de contrefaire cette œuvre du Dieu trois fois Saint, comme l'Apostat se l'étoit proposé dans son chimérique Hellénisme. Peut-être même que le tableau ménage trop peu un Empereur à peine expiré, & envers qui l'on ne devoit pas se croire

tout-à-fait déchargé du tribut de respect dû à sa dignité, quelles qu'eussent été les qualités de sa personne. Mais sans faire valoir la différence des mœurs ou des imaginations Orientales & des nôtres, le Ciel venoit de donner des marques si éclatantes de sa vengeance contre Julien, que le saint Docteur parut autorisé à représenter au naturel cet ennemi de Dieu. On seroit également surpris, d'entendre ce Pere, si orthodoxe & si bien décidé, exalter l'Empereur Constance, hérétique & persécuteur, si l'on n'en trouvoit la cause dans le contraste de l'Apostat impie qui lui avoit succédé immédiatement, avec un Prince Chrétien assez bien intentionné, selon quelques autres Peres, mais entouré sans cesse des plus habiles séducteurs, plus foible ou plus ignorant que méchant, & plutôt trompé sur la personne de S. Athanase qu'ennemi de sa doctrine. Du reste on ne peut qu'admirer dans les discours de S. Grégoire de Nazianze contre Julien, outre son éloquence & ses talens ordinaires, un amour sincere de la Religion, avec une piété revêtue de tous les charmes de l'esprit & du sentiment.

Il s'étoit depuis long-temps exercé à

cette sainte étude, avec son ami Basile, dans les solitudes du Pont, où ils n'occuperent leurs plus belles années que de la pratique du bien & de l'étude des bonnes lettres. Grégoire venoit d'être ordonné Prêtre, comme malgré lui. Il n'avoit jamais envisagé qu'avec effroi la sainteté & la capacité requises pour le sacerdoce; quoique l'Eglise eût un si grand besoin de Ministres semblables à lui, contre une infinité d'ennemis & d'enfans dénaturés qui déchiroient son sein. Le pere de l'humble Docteur n'ignoroit pas ses alarmes: mais de concert avec les plus sages & les mieux intentionnées de ses ouailles, applaudies de tout le troupeau, il crut que cette défiance de soi-même étoit une raison de plus pour accélérer l'ordination. Le fils céda à la premiere impression du respect paternel, & à l'empressement de ses concitoyens. Mais revenant peu de jours après, sur cette condescendance peu méditée d'abord, & se représentant plus vivement que jamais la pesanteur de sa charge, il retourna dans la province du Pont auprès de son ami. La réflexion le ramena cependant à Nazianze pour la fête de Pâque, dans la crainte de cha-

griner son pere, & de résister, comme Jonas, à l'ordre du Ciel : c'est ainsi qu'il s'en exprimoit.

Basile étoit allé vers le même temps à Césarée sa patrie, & il se trouva présent à la mort de l'Evêque Dianée. Eusebe, son successeur, encore peu versé dans les connoissances propres de l'Episcopat, y voulut suppléer, en s'attachant Basile, qu'il fit prêtre, & qui n'avoit pas moins d'appréhension du saint ministere, que son ami Grégoire. Mais il se soumit comme lui, à cause des besoins de l'Eglise. Il ne s'attendoit pas, qu'entre ses épreuves, une des plus rudes seroit le refroidissement du Prélat à qui il étoit si nécessaire. Ce fut par-là même, c'est-à-dire, par un mérite supérieur à un rang subalterne, perspective presque toujours fâcheuse à celui qui occupe la premiere place, que commencerent, à ce qu'on pense, les mécontentemens & les mauvais procédés d'Eusebe. Il parut jaloux du crédit & de la haute estime qu'attiroient à un simple Prêtre son éloquence & sa vertu. Les Moines qui déjà regardoient Basile comme leur maître & leur chef, ne manquerent pas de se déclarer pour lui ; & ils entraînerent la

partie la plus nombreuse ainsi que la plus distinguée des Fideles. Les choses en vinrent à un tel point, qu'il y auroit eu schisme, sans la modestie & la prudence du saint Prêtre. Il prit le parti de se dérober à un peuple dont il ne pouvoit plus contenir l'attachement excessif. Voilà pourquoi nous voyons, qu'assez peu de temps après avoir reçu le sacerdoce, il se retira de nouveau dans le Pont, avec Grégoire de Nazianze. Là son zele ne fit que changer d'objet. Ne pouvant, surtout depuis la grace de sa consécration, demeurer oisif, il s'appliqua à cultiver la plus digne portion de la vigne du Seigneur, en conduisant dans les sentiers de la perfection une multitude d'ames privilégiées & rassemblées dans des maisons régulieres, en les formant par ses exemples, & en leur traçant ces regles sages qui bientôt se transmirent de toute part, & qui le font justement passer pour le Pere des Cénobites de l'Orient.

Cette sainte profession, & tous les exercices de la piété Chrétienne reprirent sous Jovien la faveur qu'ils méritoient. Il ne rendit pas seulement les immunités & les pensions aux Clercs & aux autres personnes consacrées à Dieu; mais

il rétablit généralement & sans délai tout ce que le Grand Constantin, avec les plus pieux de ses fils, avoit ordonné en faveur du Christianisme, & que Julien avoit aboli. Du pays même des Perses, il écrivit aux Gouverneurs des provinces, pour l'exécution de ce dessein, & il attribua dans ses lettres les derniers malheurs des armes Romaines aux impiétés qu'il s'empressoit de faire cesser. Sitôt qu'il eut le pied sur les terres de l'Empire, il publia un édit en regle, pour le rappel des Evêques bannis, soit par Julien, soit par Constance; il commanda de toute son autorité, que les Eglises fussent rendues à ceux qui avoient conservé la foi de Nicée, & il écrivit en particulier à S. Athanase, qu'il regardoit comme le principal défenseur de la bonne doctrine, pour apprendre de lui ce qu'un vrai Fidele étoit obligé de croire.

Soz. VI. 3.

Toujours attentif à servir l'Eglise, Athanase avoit déjà repris ses fonctions, sur la garantie prophétique du vertueux Didyme. Aussi-tôt qu'il eut reçu la lettre du pieux Empereur, il convoqua les Evêques de sa dépendance; puis il fit réponse, au nom de tous ces Prélats de l'Egypte, de la Thébaïde & de la Lybie.

Dans cette instruction, il part, à son ordinaire, du fondement inébranlable de la Foi Chrétienne, & ne propose autre chose à croire que le symbole de Nicée, qu'il insere tout entier dans sa lettre, de peur des copies falsifiées que l'on faisoit courir. Sachez, ajoute-t-il, religieux Empereur, que telle est la doctrine des Apôtres, établie dans toutes les Eglises; dans celles d'Espagne, des Gaules & des îles Britanniques; dans toute l'Italie & la Campanie; dans la Dalmatie, la Mysie, la Macédoine & la Grece entiere; en Afrique, en Sardaigne, en Chypre, en Crête, en Pamphilie, en Lycie & en Isaurie, par toute l'Egypte & la Libye, le Pont, la Cappadoce & les pays voisins; enfin dans toutes les Eglises Orientales, excepté un petit nombre qui suit les erreurs d'Arius. Nous connoissons, par leurs œuvres, la foi de toutes ces Eglises; & nous en avons la profession formelle dans leurs lettres. Or le petit nombre de ceux qui rejettent cette croyance, ne sauroit fonder un préjugé raisonnable, contre le Monde entier.

Ath. T. 1. p. 245.

On voit par ce monument, que l'Arianisme ne fut jamais aussi étendu qu'af-

fectent en toute occasion de l'insinuer les ennemis de la visibilité de l'Eglise. C'est donner autant d'atteinte à la vraisemblance & au sens commun qu'a cette divine prérogative, que de concentrer la saine doctrine, durant des temps si considérables, dans la profession obscure du petit nombre des Fideles. Il n'étoit pas possible, qu'en deux à trois ans qu'avoit régné Julien, neutre d'ailleurs entre les Chrétiens orthodoxes & les Hérétiques, une Secte supposée plus nombreuse que l'Eglise même de Jésus-Christ, sans qu'on en puisse alléguer de raison, eût été réduite au point où S. Athanase la représente à Jovien. Il est vrai néanmoins, que sous cet Empereur elle commençoit à s'affoiblir extrêmement; mais comme toutes les nouveautés profanes, par ses variations interminables, & par ses divisions intestines qui augmentoient de jour en jour. Les Ariens purs étoient enfin devenus souverainement odieux aux semi-Ariens qui se rapprochoient insensiblement des Prélats orthodoxes, & que nous verrons bientôt s'y réunir tout à fait. Cependant l'Eglise, avec toute sa douceur & son indulgence pour leur foiblesse, ne relâ-

choit rien de sa rigueur contre la nouveauté. Son digne organe en ce point, comme dans ses sentimens contre l'Arianisme rigoureux, Athanase, sans ménagement pour les semi-Ariens ou Macédoniens qui attaquoient déjà la divinité du Saint-Esprit, ne la soutint pas moins fortement que celle du Sauveur, dans son épître même à Jovien.

L'Empereur enchanté de l'écrit, voulut voir l'Ecrivain même, & s'instruire à fond dans ses doctes entretiens. Ce Prince, aussi sensé que pieux, sentoit tout l'usage qu'il pouvoit faire d'un pareil maître, au milieu de tant de Sectaires. Ils infestoient principalement les provinces voisines de la Cour, où ils abordoient sans cesse de toutes les autres, dans le dessein de pervertir le nouvel Empereur, comme ils avoient fait Constance. Il écrivit une seconde lettre à l'Evêque d'Alexandrie, pour le presser de le venir joindre à Antioche, où il s'étoit arrêté à son retour de Perse.

Les bontés du Souverain réveillerent la jalousie des Sectaires. La cabale Arienne fit pareillement venir d'Alexandrie, avec quelques autres Hérétiques, le Prêtre Lucius leur chef, si déjà il

n'en avoit été ordonné Evêque. Ils se présenterent à l'Empereur, comme il sortoit de la ville, pour faire spectacle par leur grand nombre, & par une grande ostentation de zele & de religion. Ils se jeterent à ses pieds, avec tout l'artifice d'acteurs bien exercés dans leur personnage, lui demanderent un Evêque, tous ensemble & à grands cris. Le Prince qui n'étoit pas prévenu, répondit avec simplicité, qu'il avoit déjà donné ses ordres pour le rétablissement d'Athanase, & que ce digne Pasteur reparoîtroit bien-tôt dans son Eglise. Ah ! Seigueur, reprirent-ils, il a été chassé par l'Empereur Constance & par le grand Constantin. Un homme de guerre, avec ce zele prompt & ingénu qui est ordinaire à sa profession, prit la parole & dit : Je vous prie, Seigneur, de faire attention à la qualité de ces gens-là. Ce sont les restes du parti de George le Cappadocien, qui a désolé la ville d'Alexandrie, & toute la province. Ne me parlez pas contre Athanase, reprit Jovien. Des accusations de vingt ans, pour cette seule raison, devroient être oubliées : je sais d'ailleurs, pourquoi & comment il fut accusé.

Ils revinrent plusieurs fois à la charge, & ils avancerent un jour, que si Athanase retournoit à son Eglise, la ville étoit perdue. Je m'en suis néanmoins informé très-soigneusement, repartit l'Empereur : il est orthodoxe, & il instruit bien son peuple. Il est vrai, répliquerent-ils : ce qu'il dit est bon ; mais il a de mauvais sentimens dans l'ame. Puisque vous convenez, reprit l'Empereur, qu'il ne dit & n'enseigne rien que de bon, cela suffit. C'est à Dieu de scruter les cœurs : nous autres hommes, nous devons nous en tenir aux paroles. Seigneur, dirent encore les Ariens, il nous appelle hérétiques & novateurs. C'est son devoir, répondit l'Empereur, comme de tous ceux qui veillent à la conservation de la saine doctrine. Lucius voulut insister : mais le Prince qui avoit l'humeur facétieuse, finit par une plaisanterie. Lucius, lui dit-il, comment êtes-vous venu ? Par mer, Seigneur, répondit-il, & au milieu des plus grands dangers. Eh bien, de peur des mêmes périls, dit l'Empereur, retournez par terre.

Soz. VI. 5.

Pendant le séjour de Jovien à Antioche, il s'y tint un concile. Nous ne

voyons pas que S. Athanase y ait assisté; soit qu'il ne fût point encore arrivé, soit qu'il eût craint, en y prenant part, de se déclarer contre le parti de Paulin. Cette assemblée fut composée de vingt-sept Evêques de diverses provinces, entre lesquels on s'étonneroit de retrouver le fameux Acace de Césarée, si l'on n'étoit accoutumé à voir ces zélateurs de secte se faire une foi complaisante, & presque toujours conforme à celle de la Cour. C'étoit S. Mélece qui présidoit au Concile, dont les décisions dogmatiques déplurent à la communion de Paulin, comme favorisant, à ce qu'elle prétendit, les opinions sémi-Ariennes & Macédoniennes. Elles sont néanmoins exactement Catholiques. On y établit même la consubstantialité. Mais le mot de semblable en substance s'y trouve, en explication du consubstantiel; & l'on n'y dit rien de la divinité du S. Esprit. Ce qu'on infere des reproches, peut-être outrés, d'un parti jaloux, c'est qu'un assez bon nombre de ceux qui communiquoient avec S. Mélece & son Concile, étoient encore soupçonnés de regarder le S. Esprit, comme une créature; quoiqu'ils n'eussent plus d'erreur touchant

le Fils de Dieu. Pour S. Mélece lui-même, qui craignoit apparemment d'émouvoir les esprits sur trop d'objets à la fois, & pour la partie du peuple qui lui étoit attachée, ils avoient une croyance également sûre touchant les les trois Personnes Divines.

De leur côté, ils accuserent Paulin, des erreurs de Sabellius & d'Apollinaire qui commençoit à faire du bruit. Tant il est dangereux que les partis opposés, même entre les gens de bien, ne se tiennent pas dans les bornes de la modération, ou seulement de l'équité. S. Athanase en avoit écrit d'Alexandrie à l'Evêque Paulin, qui profita du voyage du S. Patriarche à Antioche, pour se justifier dans l'esprit d'un Prélat, dont l'estime entraînoit celle de toute l'Eglise. Il lui donna une confession de foi écrite de sa propre main, où il reconnoissoit trois hypostases, c'est-à-dire trois personnes distinctes en Dieu, & une seule substance qu'il appelle aussi hypostase. Mais on voit par les explications qu'il ajoute, que ce terme, encore équivoque, signifioit tantôt essence ou nature, & tantôt personne, selon les endroits où on l'appliquoit. Pour ne laisser au-

cun nuage sur sa doctrine, Paulin anathématisa d'une maniere précise, & ceux qui rejettoient le Symbole de Nicée, ou ne confessoient pas la consubstantialité du Pere avec le Fils, & ceux qui faisoient du S. Esprit une créature, enfin Sabellius, Photin, & généralement toute hérésie. Il déclara plus spécialement encore, contre Apollinaire, qu'il n'attribuoit point au Sauveur, comme ce nouvel Hérésiarque, un corps humain sans sentiment propre & sans entendement, c'est-à-dire sans une ame humaine.

Tel fut l'emploi que S. Athanase fit de son temps, pendant son séjour à Antioche. L'Empereur le renvoya gouverner paisiblement son troupeau, & conserva la plus haute idée de sa capacité, comme de sa vertu. Il partit incontinent lui-même, impatient de combler à C. P. la publique alégresse, qui alloit se convertir au contraire en un deuil accablant. A Dadastene sur les confins de la Galatie & de la Bithynie, il rencontra les Sénateurs que la Capitale envoyoit au devant d'un Maître si cher. Mais la nuit du seize au dix-sept de Fevrier, on le trouva mort dans son lit.

La plupart des Auteurs disent qu'il fut suffoqué par la vapeur du charbon, qu'on avoit allumé dans sa chambre pour l'échauffer. C'est ainsi que cet excellent Empereur, âgé seulement de trente-deux ans, replongea l'Eglise dans les alarmes & la consternation, par une mort soudaine & prématurée, après un regne de moins de huit mois.

On lui donna cependant un successeur, non moins renommé que lui pour son généreux attachement au Christianisme. Ce fut Valentinien, fils de Gratien, Comte d'Afrique, né à Cibales en Pannonie, l'an 321, & illustré, comme on l'a vu sous l'Empire de Julien, par l'éclatante confession qui le fit exiler. On le revêtit solennellement de la pourpre, dans la ville de Nicée, dix jours après la mort de son prédécesseur, c'est-à-dire, le 26 du même mois de Février de cette année 364. Avec un courage à toute épreuve, il avoit un esprit juste & pénétrant, l'air & les manieres agréables, beaucoup de grace & de facilité à s'énoncer. Il étoit sincérement attaché à la Foi Catholique, & assez pieux, pour s'être fait baptiser sans attendre le déclin de sa vie, suivant l'abus encore assez

commun de son temps. Les vrais Fideles attendoient une puissante protection, d'un Prince annoncé par de si heureux présages : mais ils ne furent pas longtemps à se détromper. Sitôt qu'il fut sur le trône, il se livra d'une maniere exclusive aux soins purement temporels de l'administration. Il se fit même, de cette réserve, une regle de conduite, qui avoit quelque chose de bon dans son principe, mais qu'il poussa infiniment trop loin. Extrêmement frappé de la méthode que l'Empereur Constance avoit si malheureusement suivie, de s'ingérer dans les conférences des Docteurs & les décisions des Conciles, dans tout ce qu'il y avoit de plus spirituel & de plus sacré, il donna dans l'excès tout contraire, assez analogue à son caractere d'indifférence ; & il ne s'employa presque jamais à ce qui intéressoit la Religion.

Mais le plus grand dommage qu'il lui causa, ce fut sans doute d'associer à l'Empire son frere Valens : ce qu'il exécuta, le 28 Mars, un mois seulement après sa propre élevation. Toutefois, au moment de se donner un collegue, il reçut un avis, qui auroit bien dû le re-

nir en garde contre le ſentiment aveugle de la nature. Comme il délibéroit ſur le choix, Dagalaiſe, homme de tête & d'autorité, qui commandoit la cavalerie, & avoit beaucoup influé dans l'élection de Valentinien, lui dit avec franchiſe: Si vous aimez votre famille plus que l'Etat, vous avez un frere; ſi vous préférez l'Etat à votre famille, cherchez la perſonne la plus capable de le bien conduire. La voix de la nature l'emporta: il partagea l'Empire avec ſon frere, qui à la vérité n'étoit pas ſans mérite. Sa figure même en annonçoit beaucoup au delà de la réalité; & quoiqu'il fût borgne, il falloit l'enviſager de fort près, pour appercevoir ce défaut. Valentinien lui confia les provinces Orientales, & ſe réſerva l'Occident, avec l'autorité principale ou le droit général d'inſpection ſur tout l'Empire.

Milan étoit le ſiége où, depuis l'élévation de la famille de Conſtantin, les Empereurs d'Occident fixoient leur demeure. Valentinien, en y arrivant, trouva la chaire épiſcopale occupée par l'Arien Auxence, qui n'étoit ſuivi que de la moindre partie du peuple. Les Orthodoxes, en beaucoup plus grand

nombre, ne vouloient point absolument communiquer avec ce loup perfide, déguisé en pasteur. Ils s'assembloient en d'autres églises, soutenus par S. Hilaire de Poitiers & S. Eusébe de Verceil, qui se trouvoient encore ensemble en Italie, pour les intérêts de la Foi.

L'Empereur en cette rencontre oublia sa maxime, de ne se mêler jamais des affaires de religion. Ami de tout genre de paix & de concorde, & prenant peu d'intérêt au triomphe de la Foi, quand il lui devoit coûter quelque travail ou quelque souci, il ne laissa pas de faire tenir une conférence entre Auxence & Hilaire, en présence de quelques autres Prélats. Auxence qui n'étoit point en état de se mesurer avec un tel antagoniste, eut, à son ordinaire, recours au stratagême & à la fourberie. Il confessa en termes exprès *le Fils vrai Dieu :* mais il faisoit tomber, par une parjure & misérable subtilité, la qualification de *vrai* sur le nom de Fils, & non sur celui de *Dieu ;* de sorte qu'il entendoit que le Fils étoit véritablement Fils, & non véritablement Dieu. Valentinien craignant de voir trop clair, prévenu d'ailleurs par Auxence, ne voulut

Hilar. in Aux

lut pas qu'on approfondît l'équivoque, réputa l'Evêque Arien Catholique, communiqua avec lui, & fit enjoindre à Hilaire de quitter Milan.

Ce zélé Docteur, ne pouvant rien faire de plus, composa un écrit adressé aux Prélats orthodoxes, afin de mettre dans tout son jour la fourberie des Sectaires, & d'empêcher qu'on ne se laissât tromper par le fantôme de la paix, ou par l'appas de la faveur. Considérons, je vous prie, disoit-il en s'efforçant de leur communiquer l'héroïsme de son saint courage, considérons de quel secours se sont servis les premiers Ministres de l'Evangile. Quels Potentats ont aidé les Apôtres à faire adorer le Fils de l'Eternel, sous la forme d'un esclave, & à faire passer presque toutes les nations, de la molle & fastueuse idolatrie au culte austere du Dieu de toute sainteté? Etoient-ils soutenus des Officiers de César, quand ils célébroient les divines louanges dans les fers, & sous les coups des bourreaux? Paul institua-t-il l'Eglise du Christ, par les édits de Néron, dont il fut la victime? Ses Disciples se soutenoient-ils par la protection de Domitien, ou de Dece? Ne fut-ce pas plutôt

la haine impuissante de ces Princes, qui donna son plus beau lustre à la céleste doctrine? Mais il semble aujourd'hui, que les avantages humains rendent la foi recommandable; & de politiques raisonneurs cherchant à autoriser par ces endroits le nom de Jésus-Christ, voudroient persuader qu'il est foible de lui-même.

Hilaire entre ensuite dans le fond de son sujet, & fait toucher au doigt l'indignité de l'imposture d'Auxence: ce qui étoit facile. C'est pourquoi revenant encore au danger principal de séduction, c'est-à-dire, à l'amour ou au prétexte d'une paix & d'une union mal-entendue; oui, dit-il, & je ne saurois trop le répéter, vous prenez grossiérement le change, & vous prévariquez d'une maniere inexcusable, en vous en laissant imposer par le seul nom d'unité, ou en faisant consister l'Eglise dans le lieu & l'édifice matériel. N'avons-nous pas été avertis, que l'Antechrist doit siéger dans les plus augustes Sanctuaires? Les forêts, les antres, les cachots, tels sont dans ces rencontres les plus sûrs asyles; & tels furent les lieux où l'Esprit Saint parla aux Prophetes. Nous l'avons recherchée

par tous nos ſoins, mes chers freres, la paix vraiment déſirable & ſalutaire : mais les ſuppôts des puiſſances du Monde & de l'Enfer l'ont toujours écartée, pour y ſubſtituer la paix de l'impie, l'union & la conſpiration contre l'œuvre de Dieu. C'eſt ainſi qu'ils ſe montrent, non les prédicateurs de Jéſus-Chriſt, mais les hérauts de l'Antechriſt. Que leur chef aſſemble donc contre moi tant de conciliabules qu'il lui plaira, que l'hérétique me déclare hérétique, & me donne pour tel dans les nouvelles & les affiches publiques, ſuivant ſes manœuvres accoutumées ; qu'il ſouleve contre moi toutes les puiſſances de la terre, en me qualifiant de brouillon & de perturbateur : quant à lui, il ſera toujours un démon pour moi, tandis qu'il ſera un Arien. Me garde l'adorable Rédempteur, de faire jamais la paix avec d'autres que ceux qui, ſelon les décrets de Nicée, confeſſent qu'il eſt vrai Dieu, & anathématiſent ſaus contrainte les blaſphémateurs hypocrites ou ſcandaleux de ſa divinité !

Ici le Saint Evêque fait une remarque bien utile pour tous les temps, mais ſurtout pour ceux où les Novateurs déguiſés

prennent un langage nouveau, pour cacher leurs impiétés : d'où il arrive, dit-il, que ſous des Paſteurs hérétiques, les peuples demeurent Catholiques. On leur enſeigne que Jéſus-Chriſt eſt Dieu ; & ils le croyent vrai Dieu. On enſeigne qu'il eſt Fils de Dieu ; & ils le croyent de même nature que ſon Pere. On enſeigne qu'il eſt avant tous les temps ; & ils le croyent éternel. Les oreilles du peuple ſont plus ſaintes que les cœurs des Miniſtres. Ainſi pouvons-nous ajouter depuis tant d'autres héréſies, ainſi les ſimples Fideles conſerverent-ils la Foi de l'Egliſe, touchant les ſacremens par exemple & la liberté, tandis que de ſubtiles Novateurs, par leurs explications ou leurs reſtrictions, anéantiſſoient le ſens naturel des ſymboles qu'ils admettoient publiquement.

Saint Hilaire retourna de Milan dans ſon Dioceſe, où il mourut trois ans après, conſumé des travaux immenſes que cet Athanaſe de l'Occident, pour le peindre d'un ſeul trait, ne ceſſa jamais d'eſſuyer pour les différentes parties de l'Egliſe, auxquelles il ſe crut toujours redevable depuis ſon entrée dans l'épiſcopat. Ses grandes entrepriſes & ſes

souffrances pour la Foi, honorées par un grand nombre de miracles, rendirent son culte si célebre, que dans quelques anciens Sacramentaires, on trouve son nom inséré au Canon de la Messe, après celui des Martyrs. Son style est sublime, plein d'ame & de chaleur, & si véhément, que S. Jérome le comparant au fleuve le plus impétueux qui arrose les régions où vivoit le S. Docteur, l'appelle le Rhône de l'éloquence Latine. Quelques Critiques trouvent même, qu'il s'emporte quelquefois au delà des bornes. Mais ce qui paroît lui avoir échappé, s'explique facilement, par la suite des textes & le corps de sa doctrine évidemment Catholique. Dans ce qu'il avance de plus particulier, ce Pere vraiment profond fournit toujours quelque preuve digne de considération. S'il prétend par exemple, que Judas n'a pas reçu le corps du Sauveur dans la derniere cene, il établit son opinion sur quelques paroles de l'Evangile, où Jésus-Christ lui paroissoit avoir attaché la possession du Royaume de Dieu à cette premiere communion. Outres les douze Livres de la Trinité, le Traité des Synodes, & trois écrits contre les Ariens, nous

avons de S. Hilaire, des Commentaires sur la plupart des Pseaumes, & sur l'Evangile de S. Matthieu, dont on croit qu'il composa quelque partie depuis sa retraite de Milan, pour l'instruction de son peuple. S. Eusebe survécut peu à S. Hilaire : c'est tout ce qu'on sait du saint Evêque de Verceil, depuis qu'il eut quitté ce digne ami.

Pour le grand Athanase dont les jours n'avoient jamais été plus précieux à l'Eglise que depuis la mort de ces deux Saints, il s'en falloit bien qu'il ne fût encore délivré de ses travaux & de ses combats. Mais toujours assuré sur le fonds de la Providence, sans s'inquiéter de l'avenir, il profita du calme présent, pour rétablir l'intégrité de la foi, l'ordre & la discipline dans son vaste Diocese, & pour y faire refleurir la piété. Il en fit la visite générale, partie sur une petite barque, partie sur un âne : équipage peu conforme sans doute à l'éminence de sa dignité. Mais un nombreux cortége d'Ecclésiastiques, de saints Solitaires, & même d'Evêques accourus de tous côtés au devant de lui, l'honoroient infiniment plus que n'auroit pu faire tout le faste de la grandeur. Des

peuples entiers se rassembloient sur ses pas ; & lorsqu'il marchoit de nuit, comme les chaleurs de l'Afrique y obligent souvent, sa route n'étoit qu'une illumination continue. De temps en temps il faisoit halte ; & avec ce don admirable qu'il avoit pour la parole, il attendrissoit tout le monde jusqu'aux larmes : son exemple seul, & le souvenir de tout ce qu'il avoit souffert pour la foi, c'en étoit assez pour mettre ses auditeurs dans la disposition d'y tout sacrifier à leur tour.

Il remonta le Nil en bateau, & arriva jusqu'à Tabenne, aux monasteres célebres de S. Pacôme. Là il y avoit plusieurs milliers de Cénobites, semblables aux sociétés des Esprits Célestes, uniquement occupés du soin de l'ame, & de l'observance des regles qu'ils avoient reçues du Ciel. Ils connoissoient tous la sainteté de leur premier Pasteur, ce qu'il avoit fait & souffert pour l'Eglise ; & ce beau champ avoit souvent servi de matiere à leurs pieuses conférences. Les monasteres entiers voloient à sa rencontre, & le recevoient avec des démonstrations inexprimables d'alégresse & de vénération, en chantant des Pseaumes,

puis des Cantiques composés en son honneur, comme si déjà il eût été au nombre des Bienheureux. Les plus vénérables Abbés se disputoient à qui prendroit la bride de sa monture. L'Evêque qui n'étoit pas moins humble qu'eux, s'en défendit de son mieux, & voulut à toute force mettre pied à terre. Mais il lui fallut, pour l'édification publique, souffrir tous les témoignages d'honneur qui avoient une foi si vive pour principe.

Il fut extrêmement édifié à son tour, des éclatantes vertus qui fleurissoient dans ces arides solitudes. Des vieillards, des enfans, des personnes de tout âge & de tout tempérament, n'avoient d'autre pensée que de se sanctifier. Tous n'étoient pas parvenus au faîte de la perfection : mais il n'y en avoit aucun qui ne marquât une vive ardeur pour y atteindre. Un ordre admirable régnoit dans les communautés ; & leurs guides expérimentés connoissoient dans le plus grand détail les dispositions personnelles de chacun de leurs inférieurs. On avoit distribué ceux-ci en vingt-quatre troupes, désignées chacune par l'une des lettres de l'alphabet, qui servoient ici de symboles figuratifs, dans le goût des Egyp-

Vit. Pach. c. 21.

tiens. Les freres les plus simples étoient rangés sous l'I ; ceux qui étoient moins ingénus, sous l'X, ou sous les autres lettres formées de plusieurs traits ; de maniere que la seule inspection de ces signes hiéroglyphiques, compris seulement par les plus spirituels, rappeloit sans cesse à ces vigilans Directeurs ce qu'il leur importoit de ne point perdre de vue.

Il y avoit une sainte émulation entre les personnes de sexe différent ; car les femmes le disputoient aux hommes, non-seulement en pureté de conscience & en piété, mais jusque dans les pratiques les plus rigoureuses de la pénitence. Cet héroïsme si étonnant avoit commencé par la sœur de S. Pacôme. Etant venue pour voir son illustre frere, dont le nom se rendoit chaque jour plus célebre, le S. Abbé lui fit dire qu'il lui suffisoit de la savoir en bonne santé, & qu'il importoit peu à des créatures faites pour le Ciel, de se voir ici bas des yeux du corps. Le cœur de Pacôme, pour avoir été formé par la grace, n'en étoit pas moins sensible : mais le Seigneur avoit ses vues, en lui inspirant cette dureté apparente. A la réponse de son frere, la

tendre sœur répandit un torrent de larmes. Plus touchée cependant d'admiration que de chagrin, elle prit la résolution d'imiter une vie qui inspiroit des sentimens si célestes. Pacôme, au comble de sa joie, lui fit bâtir par ses disciples un monastere séparé du sien par le Nil, & qui en fort peu de temps se trouva rempli d'une multitude de vierges, que l'émulation, si active dans ce sexe, égala pour le moins aux hommes, en austérité comme en ferveur. Mais il n'est point de précaution qu'on ne prît, afin que la conformité même d'inclinations & d'habitudes vertueuses n'occasionnât aucune sorte de familiarité. Les seuls vieillards les plus éprouvés visitoient ces servantes de Dieu ; soit pour les instruire & les diriger dans les routes épineuses de la perfection ; soit pour les autres services absolument indispensables qu'il falloit leur rendre, & toujours les entrevues étoient fort courtes : ces Peres spirituels ne manquoient point de revenir chez eux pour l'heure des repas, & ne mangeoient ni ne buvoient jamais chez les Religieuses, sous quelque prétexte que ce pût être.

Le vigilant Patriarche, dans la visite

de ces saintes maisons qu'il eut alors tout le loisir d'observer, ne vit qu'avec une espece de ravissement, non pas précisément ces troupes immenses d'Anges terrestres de l'un & de l'autre sexe, mais bien plus encore ce commerce tout divin entre des créatures revêtues d'une chair si fragile. On lui raconta une infinité de miracles opérés par ce peuple de Saints. Mais leurs vertus merveilleuses lui parurent un bien plus grand prodige. Il eût desiré de pouvoir s'arrêter plus long-temps encore, parmi tant d'objets si capables de l'attacher. Dans la nécessité de retourner au centre de son vaste & nombreux bercail, il recueillit précieusement & remporta dans son cœur une ample matiere à ses pieuses réflexions. Afin même d'en répaître assidument sa piété, il voulut écrire la vie de S. Antoine, & de quelques-uns de ses plus fideles imitateurs.

Le reste de l'Orient ne jouissoit pas à beaucoup près de la même félicité, ni de la même concorde que l'Egypte. La division agitoit sur-tout les Fideles d'Asie. La plupart des grands sieges avoient des Prélats Ariens, ou Demi-Ariens. Eudoxe de C. P. professoit toujours le pur

Arianisme. Depuis que Valens étoit sur le siege de Murse, il n'avoit pas encore produit au dehors l'impiété recelée au fond de son ame. On ne savoit plus ce qu'on devoit penser d'Acace de Césarée, qui avoit été réduit à signer la Consubstantialité sous le court empire de Jovien. Ainsi les Macédoniens ou Semi-Ariens formoient le plus fort ou le moins réservé des deux partis qui partageoient l'Arianisme.

Ils demanderent aux Empereurs, & obtinrent la permission de tenir un Concile à Lampsaque, près du détroit de l'Hellespont. Ils y prirent à peu près les mêmes résolutions qu'au fameux Concile de Séleucie, ou qu'à celui de la Dédicace d'Antioche, qui leur servoit de regle depuis si long-temps : c'est-à-dire, qu'on s'en tint à l'assertion qui dit le Fils de Dieu semblable au Pere en substance. On cassa tout ce qu'avoient ordonné Eudoxe & Acace, les principaux chefs de ces Anoméens impies qui alloient jusqu'à rejeter absolument la ressemblance du Fils avec le Pere ; on rétablit, comme injustement opprimés, les Evêques déposés par ces durs Ariens ; & l'on porta sans délai ce résultat à l'Empereur Va-

lens, afin de le lui faire confirmer. Déjà l'artificieux Eudoxe avoit prévenu, non-seulement l'Empereur, mais tout ce qui avoit quelque crédit à sa Cour : de maniere que les députés arrivant à Lampsaque, Valens les exhorta d'abord à s'accorder avec Eudoxe ; puis sur les difficultés qu'ils en firent, il les exila, & fit mettre leurs ennemis en possession de leurs Eglises.

Il étoit furieux qu'ils eussent osé flétrir jusqu'au Concile de Rimini, pour lequel enfin il manifesta tout son attachement. Eleuzius de Cyzique étoit le grand arc-boutant du parti Macédonien. L'Empereur rassembla les Evêques Ariens, le fit paroître, & le pressa très-vivement d'embrasser leur communion. Eleuzius fit d'abord une assez belle défense pour la cause qu'il soutenoit, puis il signa dans un mouvement soudain de frayeur tout ce qu'on exigeoit de lui : mais pénétré presque aussitôt d'un repentir sincere, & docile aux impressions de la grace qui éclaira subitement son ame des plus pures lumieres de la Foi, il se pressa de quitter des lieux si funestes à sa vertu. Arrivé dans son diocese, il désavoua courageusement sa lâcheté, plus encore

par ses larmes que par ses discours, & demanda lui même à être déposé. Toutefois le peuple qui le chérissoit & révéroit en lui d'éclatantes vertus, ne témoigna que du respect pour sa générosité & son humilité exemplaire. Valens n'eut garde de mieux traiter les Orthodoxes, que les Demi-Ariens. Les Novatiens même, parce qu'ils professoient la vraie foi de la Trinité, furent enveloppés dans la persécution; & l'on ferma les églises qu'ils conservoient dans la ville Impériale. Pour les Catholiques, ils n'y en avoient point encore recouvré, depuis qu'elles leur avoient été enlevées par l'Empereur Constance.

Le Seigneur fit tourner à sa gloire, & au bien de son Eglise, des vexations si mal concertées. Les Semi-Ariens en conçurent pour les purs Ariens, une aversion sans retour; & ils se résolurent à embrasser la communion des Orthodoxes, plutôt que celle de leurs communs persécuteurs. Trop observés pour tenir un concile nombreux en un seul endroit, ils firent plusieurs petites assemblées en divers cantons de l'Asie-Mineure, où ils convinrent de recourir à l'Empereur Valentinien & au Pape

Libere. A cet effet, ils leur députerent Eustathe de Sébaste, Silvain de Tarse & Théophile de Castabale en Cilicie, avec charge de ne point élever de dispute sur le terme de Consubstantiel, mais d'embrasser sans modification la croyance & la communion de l'Eglise Romaine.

Les députés ne trouverent pas Valentinien en Italie, & n'oserent l'aller chercher dans les Gaules, dont la guerre avec les Barbares rendoit les routes fort périlleuses. Ainsi tournant toutes leurs vues vers le souverain Pontife, ils lui remirent aussitôt leurs lettres de créance. Libere craignoit quelque nouvelle surprise de la part de ces Orientaux, qu'il regardoit comme de dangereux hérétiques : mais ils lui témoignerent que dans l'ame ils avoient toujours détesté l'erreur ; qu'ils n'avoient point imaginé de meilleur moyen pour faire cesser un scandale apparent, que de venir en personne confesser la foi d'une maniere uniforme avec la Mere de toutes les Eglises ; qu'ils sentoient enfin la nécessité indispensable de s'en tenir aux saints décrets de Nicée, non-seulement pour le fond des choses, mais aussi pour les expressions si sagement employées contre

la perfidie Arienne; que leur procédé devoit paroître d'autant plus integre, qu'en tout temps ils avoient confessé le Fils de Dieu semblable au Pere en toute chose : ce qui étoit le croire en effet consubstantiel, comme ils le confessoient enfin d'une maniere expresse.

Le Pontife leur demanda leur profession de foi par écrit; & ils la donnerent, telle que nous l'avons encore. Le symbole de Nicée y est transcrit d'un bout à l'autre; toutes les hérésies & tous les hérétiques condamnés. Ils ajoutent à la fin, ce qui est digne de remarque par rapport aux formes juridiques & à nos usages : Si quelqu'un désormais veut intenter une accusation contre nous, ou contre ceux qui nous ont envoyés, qu'il vienne avec des lettres de Votre Sainteté pardevant les Evêques orthodoxes; qu'il y subisse avec nous le jugement de ceux que vous aurez désignés, & que celui qui sera convaincu, soit puni. On voit que, malgré les troubles de l'Orient, la jurisdiction du Pape ne laissoit pas d'y être reconnue. Libere, après ces sûretés, admit les Semi-Ariens repentans à sa communion. On ne trouve pas qu'il les ait inquiétés, touchant le

dogme du Saint-Eſprit; ſoit que les reſtes du Parti ne ſe fuſſent pas encore expliqués ſur cet article, en la maniere qu'ils le firent par la ſuite, & qui leur attira la condamnation authentique de toute l'Egliſe; ſoit plutôt qu'il eût regardé la réception pure & ſimple du Symbole de Nicée par leurs Commiſſaires, comme un aveu ſuffiſant de ce point de foi. Il les renvoya donc en paix, avec une lettre adreſſée nommément à ſoixante-quatre Evêques Sémi-Ariens ou Macédoniens, & à tous les Prélats Catholiques de l'Orient en général. Elle leur apprenoit que tous ceux qui avoient été ſurpris ou contraints à Rimini, étoient revenus preſque ſans exception à la profeſſion de la bonne doctrine; qu'ils avoient anathématiſé formellement l'expoſition de ce pernicieux Concile, ſouſcrit celle de Nicée, & ne marquoient plus qu'une vive indignation contre Arius & ſes Sectateurs.

Le Pape Libere mourut quelque temps après cet heureux événement, c'eſt-à-dire, le 24 Septembre de l'année 366. C'eſt ainſi qu'il termina ſa carriere, avec toute la gloire qui avoit illuſtré la très-grande partie d'un pontificat de plus de quatorze ans, & que ſa chûte, quelle

qu'elle ait été, n'a pu flétrir. Cette foiblesse passagere se trouve réparée par tant de traits d'un courage soutenu parfaitement depuis son repentir, que S. Basile, S. Ambroise, & d'autres Docteurs de ce poids le qualifient de bienheureux ; & il se trouve en effet honoré comme Saint dans quelques Eglises. Quelques jours après sa mort, on lui donna pour successeur, un Espagnol de naissance, nommé Damase, dont le pere avoit mérité d'être promu au rang de Prêtre de l'Eglise Romaine. Il étoit âgé de plus de soixante ans, à son élection; & pendant le cours de ces années, il n'avoit donné que des exemples de sagesse, de vertu, d'un extrême attachement aux bons principes. Une telle suréminence de mérite n'empêcha point que le Diacre Ursin ne se crût injustement oublié. Il assembla une troupe de séditieux, & se fit sacrer Evêque de Rome contre toutes les regles. La plus grande partie du peuple, aussi-bien que la plus saine, tint ferme pour Damase qui prévalut. Il y eut néanmoins beaucoup de troubles, & même du sang répandu. A la fin l'Empereur usa de son autorité, pour soutenir le Pontife légitime ; & le turbulent Ursin fut chassé.

Apud Boll. M. Sept.

Le Pontificat commençoit à être revêtu d'un assez grand éclat, pour exciter la cupidité & l'ambition. Je ne suis pas étonné, dit Ammien-Marcellin, en rappelant l'histoire de ce schisme, que ceux qui prétendent au Pontificat des Chrétiens, fassent les plus grands efforts pour y parvenir ; puisqu'il les constitue dans un état fixe d'honneur & de fortune, où les oblations des Dames Romaines leur procurent des fonds inépuisables. Ils ne sortent qu'en équipages magnifiques, ils ne paroissent que superbement vêtus; & la délicatesse de leur table le disputeroit à celle des Rois. On sent à ce ton amer, que cet Auteur Payen consultoit sa malignité & ses préventions, beaucoup plus que la vérité. C'est dans le même esprit que Prétextat, désigné Consul, dit au Pape Damase qui l'exhortoit à se convertir : Cédez-moi votre place, & sur le champ je me ferai Chrétien. Tout ce qu'on peut sensément conclure de ces hyperboles ironiques, c'est que dès-lors la Papauté étoit revêtue d'une certaine magnificence. Marcellin rend plus de justice à différens Prélats, qui par leur frugalité, dit-il, par la modestie de leurs vêtemens & de tout leur extérieur, se

Amm. XXVII. c. 3.

rendent également recommandables au Dieu Suprême & à ses vrais adorateurs. Il faut néanmoins convenir, qu'il y avoit alors beaucoup d'Ecclésiastiques justement soupçonnés d'une ambition & d'une avidité profane.

On trouve une loi publiée dans ces temps-là, par Valentinien qui, pour couper la racine à ces vices, défendit aux Clercs de rien recevoir des femmes dont ils dirigeoient les consciences, ni par donation actuelle, ni par testament. Saint Jérôme de son côté, avec S. Ambroise, selon le véritable esprit de l'Eglise de tous les siecles, s'éleva contre la dévotion intéressée, qui sous prétexte de ces liaisons en Jésus-Christ rompoit les liens de la nature, en substituant des successeurs étrangers aux héritiers naturels. Je ne me plains pas, dit-il, de la loi qui humilie les Clercs, en les forçant au désintéressement clérical; mais je suis fâché qu'il s'en rencontre qui l'ayent méritée, & qu'il faille nous réduire, comme malgré nous, à plutôt amasser des trésors pour le Ciel, que pour cette vie périssable.

Valens s'ingéroit, d'une tout autre maniere que Valentinien, dans les af-

faires de l'Eglise. Les députés du Concile de Lampsaque, à leur retour d'Italie en Orient, avoient trouvé leurs collegues assemblés de nouveau en concile dans la ville de Tyane. Ils les comblerent de joie, par le récit de ce qu'ils venoient de conclure à Rome, & par les lettres qu'ils rapportoient, tant du Siege Apostolique, que des Evêques d'Occident. Aussi-tôt les Peres de Tyane écrivirent de toute part aux Prélats Orientaux, pour leur communiquer les instructions du Vicaire de Jésus-Christ, & pour leur présenter les exemples de la belle portion de l'Episcopat qui gouvernoit les florissantes églises du Couchant. Nous vous conjurons, nos très-chers freres, leur disoient-ils, de faire attention à la multitude, si digne de considération en ce point. Vous trouverez que ces Pasteurs irréprochables sont incomparablement plus nombreux que ceux de Rimini. Ils les invitoient aussi à se rendre dans la ville de Tarse, afin d'y confirmer généralement la foi de Nicée, & de mettre fin à tous les scandales de la division. On ne connoît qu'environ trente-quatre Evêques Asiatiques, qui rassemblés en un lieu de Carie qu'on ne

Bas. Ep. 7 & 85.

nomme point, continuerent à rejeter le mot de Consubstantiel. Il vouloient toujours qu'on s'en tînt à la confession de foi de Séleucie & de la Dédicace d'Antioche, la plus respectable à leur sens, en tant que l'ouvrage du célebre Martyr S. Lucien, à qui l'on voit encore ici qu'ils l'attribuoient.

Un grand concile, célébré dans ces conjonctures, eût porté le coup mortel au parti Anoméen. Eudoxe de C. P. le sentit parfaitement, & le fit sentir à l'Empereur, en le sollicitant de s'opposer de tout son pouvoir à la célébration du Concile de Tarse. Non-seulement Valens défendit aux Evêques de se rassembler; mais il fit chasser de leurs Eglises, ceux qui déposés sous le regne de Constance, avoient repris leurs places sous celui de Julien. Telle est l'époque de la persécution déclarée de Valens. Il adressa ses ordres impies aux Gouverneurs des provinces, où craignant de ne pas trouver assez d'ardeur pour l'éxécution, il décerna de grosses amendes, même des punitions corporelles, contre les Magistrats & les Officiers qui marqueroient en ceci la moindre négligence.

Le Préfet d'Egypte, Tatien, se mit

aussi-tôt en devoir d'ôter les églises à S. Athanase, & de le chasser d'Alexandrie. Mais l'indignation que conçut le peuple Catholique, de voir l'orage tomber à tant de reprises sur la tête d'un si digne Pasteur, se trouvoit à bout. On fit quelques représentations inutiles : après quoi la ville se remplit de tumulte, les citoyens s'attrouperent de toute part; & la sédition, pour éclater, n'attendoit que la premiere insulte qu'on feroit au Patriarche. Le rusé Préfet le laissa fort tranquille, durant plusieurs jours. Enfin lui-même en personne & le Commandant des troupes se saisirent, tout-à-coup & pendant la nuit, de l'église où le saint faisoit sa demeure ordinaire. On le chercha par-tout, jusque dans les réduits les plus secrets. Mais de quelque maniere qu'il eût été averti, soit naturellement, soit par un Ange, comme le bruit en courut; il fit sa retraite à propos. Ce fut après cette quatrieme expulsion, qu'il alla se cacher dans le tombeau de ses peres. Les Egyptiens avoient ces tombeaux en pleine campagne, dans leurs plus beaux édifices, où ils se ménageoient beaucoup d'asyles & de retraites différentes. Incapable de se prêter en aucune façon à l'émo-

tion populaire, le S. Evêque s'étoit retiré dans ce lieu, aussi-tôt qu'il l'avoit pu faire secrétement. Il n'y demeura que quatre mois, au bout desquels Valens donna des ordres exprès pour le rappeler ; soit qu'il craignît d'aliéner l'esprit de l'Empereur son frere & de tant d'autres admirateurs qu'avoit Athanase parmi les Grands de l'Empire ; soit que les Ariens mêmes eussent appréhendé les ressources de ce génie supérieur, capable, si on le poussoit trop opiniâtrément, d'aller comme autrefois trouver les Empereurs, & persuader peut-être Valens même. Il est au moins constant, qu'il fut épargné dans cette derniere persécution, & que depuis la bourasque passagere dont nous venons de parler, il resta paisiblement dans son Eglise jusqu'au terme de sa carriere, tandis que les autres Prélats orthodoxes se trouvoient en butte aux plus effroyables tempêtes.

Mais ce fut trois ans après cette époque, qu'elles monterent au comble de la violence ; c'est-à-dire, quand l'Empereur Arien eut remporté des avantages considérables sur les Goths, & se flatta faussement d'être à jamais tranquille de ce côté-là. Avant de marcher contre eux,

eux, il avoit voulu, par une piété plus propre à provoquer les malédictions du Ciel que les succès, recevoir le baptême des mains d'Eudoxe, cet hérétique forcené qui toujours dévastoit l'Eglise de la Capitale, & tout ce qu'il pouvoit de celles des Provinces. Dans la cérémonie même, le Suborneur fit jurer à cet Empereur, qu'il adhéreroit inviolablement à sa doctrine, & qu'il poursuivroit sans relâche tous ceux du sentiment contraire. C'est ainsi que ce Prince se voua solennellement au plus dur Arianisme, dont il avoit reçu les premiers principes, de la Princesse Alba-Dominica son épouse. C'étoit la troisieme Impératrice livrée aux Ariens; la sœur de Constantin ayant fait tous ses efforts pour le pervertir; Eusébie ayant eu beaucoup plus de succès auprès de son époux Constance: toutes trois dans une sorte de bonne foi, & abusées par le masque de la vertu, que le sexe naturellement dévot & facile n'imagine pas compatible avec l'hérésie.

Hier. Chron. an. 368.

Valens se laissa préoccuper, au point de s'étourdir sur les intérêts, dont la politique est le plus affectée. L'Hérétique Eunomius qu'on a déjà vu sur les rangs, avoit été condamné à l'exil, comme im-

pliqué en des crimes d'Etat. En passant par Murse, pour se rendre au lieu de son bannissement, il ne manqua point de s'aboucher avec l'Evêque, Arien comme lui. L'Empereur se trouvoit alors en cette ville, à portée du pays des Goths; & il étoit accompagné de Domnin de Marcianople, aussi Arien. Ces deux Evêques lui représenterent qu'Eunomius avoit été calomnié; & ils prirent si bien ce Prince inconséquent, qu'il révoqua la condamnation du coupable. Il parut même prendre du goût pour lui: mais l'Evêque ambitieux de C. P. craignant la diminution de son propre crédit, & l'intérêt personnel l'emportant sur celui de la Secte, il usa d'intrigue, pour écarter cet autre intriguant.

C'est à ce temps où la nécessité des affaires éloignoit Valens du centre de l'Empire, qu'on rapporte la célébration du Concile de Laodicée en Phrygie. Les canons de discipline qu'on y fit au nombre de soixante-sept, sont fameux dans l'antiquité. Ils s'étendent principalement sur les rites Ecclésiastiques & la vie Cléricale. On doit sur tout remarquer la distinction importante qu'on y trouve entre les ordres majeurs & les mineurs. Il y

est aussi défendu d'établir des Evêques dans les bourgs & les villages. Ce qui suppose évidemment que déjà ils se trouvoient trop multipliés dans les petits endroits ; qu'il y en avoit par conséquent alors un nombre infiniment plus grand qu'aujourd'hui ; & que rien n'est plus vraisemblable que ce qu'on a vu de la grande multitude des Evêques, qui par tout le Monde Chrétien servirent de préservatif contre la prévarication de Rimini. Il est défendu d'élever au sacerdoce les nouveaux baptisés. Les Soudiacres ne doivent pas toucher les vases sacrés, ni porter l'*orarium*, qui étoit un linge mis autour du cou, d'où nous est venue l'étole. L'entrée des tavernes est généralement interdite à tout Clerc, ainsi que les danses, les spectacles, tous les divertissemens tumultueux ou trop vifs, regardés comme incompatibles avec la délicate pureté, la réserve & le recueillement convenables à un ministere plus digne des anges que des hommes.

Pour tous les Fideles, il est défendu de judaïser en chommant le Sabat ou samedi : mais ils doivent travailler ce jour-là, & lui préférer le Dimanche, qu'ils tâcheront de célébrer

en vrais Chrétiens, autant par la pureté du cœur & les bonnes œuvres, que par la cessation des œuvres serviles. On peut inférer d'ici la profondeur & la durée de l'impression qu'avoit fait sur les esprits l'opiniâtreté des Chrétiens Judaïsans, ou des Juifs demi-Chrétiens dont le scandale, après plus de trois siecles, étoit encore l'objet de l'animadversion de l'Eglise. Pendant le carême, on ne doit point célébrer les fêtes des Martyrs : ce qui met à l'abri du reproche d'innovation l'usage rétabli depuis quelques temps en certaines Eglises, de transférer les fêtes ou les offices des Saints qui tombent en carême. La communication *in sacris* c'est-à-dire en choses de religion, avec les Hérétiques, est défendue sous peine d'excommunication. On ne doit point même contracter de mariages avec eux. Tous les Fideles qui ne se sont pas bornés aux premieres noces, doivent subir quelque pénitence en jeûnes & en prieres, avant qu'on les admette à la communion. L'Eglise Latine n'a jamais adopté cette rigueur, au moins contre les secondes noces. Le Concile de Laodicée finit ses canons, par un catalogue des

Livres Saints, tel que nous le tenons aujourd'hui, à quelques omiſſions près ; dans l'Ancien Teſtament, il ne compte pas les livres de Judith, de Tobie, de la Sageſſe de l'Eccléſiaſtique, des Machabées : il n'omet que l'Apocalypſe, dans le Nouveau. Il y avoit quelques Egliſes particulieres qui, ſans rejeter ces Ecritures, doutoient encore de leur autorité, qui ne fut diſcutée & pleinement aſſurée que par la ſuite.

Auſſi-tôt que Valens eut réduit les Barbares à demander la paix, il ne ménagea plus rien avec les Orthodoxes. Il perſécuta même l'Evêque des Scythes, S. Brétannion, comme l'armée Romaine étoit encore dans le voiſinage des ennemis qu'elle venoit de ſoumettre. Ce fervent Paſteur gouvernoit ſeul toute ſa nation, ſuivant la coutume établie pour ces ſortes de peuples. Il réſidoit à Tomi, capitale de la Scythie ſujete aux Romains, ſur la côte Occidentale de la Mer Noire, vers l'embouchure du Danube. Valens ſe mit en tête de le faire communiquer avec ſes Ariens, & ſe rendit à l'égliſe un jour de fête, accompagné d'Eudoxe de C. P. Il y avoit un peuple immenſe, accouru pour

voir l'Empereur. S. Brétannion professa & défendit avec force la foi de Nicée. Condamnant même par voie de fait tout commerce avec les Hérétiques, il sortit brusquement de l'église où l'on se trouvoit assemblé, & passa dans une autre. Il y fut suivi si généralement de ses ouailles, que le Prince resta seul avec son cortege. Furieux de cet affront, dans le premier mouvement, il fit arrêter l'Evêque, & l'envoya en exil. Mais songeant à tout ce qu'il avoit à craindre d'une nation aussi fiere que les Scythes, & d'ailleurs si utile aux Romains sur cete frontiere, il le fit aussi-tôt rappeler.

Théod. IV. 32.

Un des principaux Officiers de l'Empereur ne montra pas moins de zele que cet Evêque, pour la cause commune des Fideles. Térence, c'étoit son nom, ayant demandé à Valens pour toute réconnoissance de ses longs services, qu'il accordât une église aux Catholiques, le Prince, pour toute réponse, déchira la requête. Le religieux Officier ramassa les morceaux, & dit : Seigneur, je suis content, je n'en recevrai pas moins ma récompense ; & voilà sur quoi je la demanderai à notre commun Maître.

Valens avoit à peine terminé la guerre

des Goths, qu'il fallut tourner contre les Perses. Il n'eut que quelques mois de repos à C. P. & il partit pour Antioche, dès le commencement de l'année 370. Arrivé à Nicomédie, il apprit la mort d'Eudoxe qui étoit resté à C. P. & qui par une longue transgression des canons avoit été Evêque de Germanicie, puis d'Antioche, & enfin de la Ville Impériale. Par une transgression nouvelle, les Hérétiques qui déclamoient avec le plus de chaleur contre le relâchement, mais qui ne le combattoient que dans leurs discours, ou dans leurs ennemis, établirent en sa place Démophile de Bérée, le même qui avoit travaillé à séduire Libere : ce qui ne faisoit pas un léger mérite, aux yeux de la Secte. Mais à l'ordination de ce séducteur, la multitude, au lieu de faire les acclamations accoutumées, ne témoigna que de l'indignation & du mépris. Les Orthodoxes porterent leur choix sur un tout autre Candidat, nommé Evagre, dont l'Eglise honore la mémoire : mais il fut exilé sur le champ ; & l'on croit qu'il mourut dans son exil.

Alors la persécution n'épargna plus aucun genre de mauvais traitement. On

traîna les Catholiques renommés aux prisons & aux tribunaux, on leur fit payer d'énormes amendes, on les frappa avec une brutale cruauté. Il y eut à C. P. une quantité de Martyrs, dont le plus célebre est S. Euloge, avec qui ils sont honorés en commun le 3 de Juillet. Pour se plaindre de ces excès, les Catholiques envoyerent à l'Empereur qui étoit encore à Nicomédie, une députation nombreuse, composée, dit-on, de quatre-vingts Ecclésiastiques. Leurs remontrances ne servirent qu'à irriter le Tyran. Mais la crainte l'emportant encore sur la haine ou l'impétuosité de la colere, il dissimula, & donna des ordres fort secrets, pour faire périr tous les députés. On feignit de les envoyer en exil, & on les embarqua dans un vieux navire, où les matelots avoient commission de mettre le feu, quand il seroit en route. Ils n'étoient pas encore sortis du golfe au fond duquel est située Nicomédie, que le feu prit au vaisseau, d'où les Mariniers s'échapperent au moyen de la chaloupe. Le vent poussa le bâtiment embrasé assez loin sur la côte, où il acheva de se consumer, avec les quatre-vingts Martyrs que l'Eglise honore le cinquieme de Septembre.

Theod. IV. 24.

De Nicomédie, Valens pénétra dans les principales contrées de l'Orient. La terreur & la consternation marchoient devant lui. A son arrivée, toutes les Eglises étoient remplies de scandales, de troubles & d'horreurs. En Galatie surtout, ses émissaires eurent sujet de s'applaudir de leurs funestes succès. Ils avoient la même espérance pour la Cappadoce: mais Basile vola généreusement au secours du Métropolitain Eusebe, malgré les sujets de mécontentement qu'il en avoit [illegible]. Son ami Grégoire lui avoit mand[illegible] péril où se trouvoit la ville de Césarée; que les Hérétiques avoient tous conspiré contre cette florissante Eglise; que les uns y étoient déjà arrivés, & qu'on y attendoit journellement les autres; en un mot, que la doctrine du salut y couroit les plus grands dangers. Il s'offrit à suivre Basile, & à courir les mêmes hazards. Il partit en effet avec son pieux ami, qui ne se fit pas presser, le besoin de l'Eglise l'emportant facilement dans son ame sur toute autre considération. Loin de conserver du ressentiment contre l'Evêque Eusebe, il ne chercha qu'à se lier avec lui de cœur & d'affection, pour faire face avec plus d'a-

vantage aux ennemis communs du Sacerdoce légitime.

Valens fit mille tentatives, pour gagner un Docteur tel que Basile. Menaces & caresses, tout fut à pure perte. L'éloquent Défenseur de la vérité devint au contraire l'agresseur de l'hérésie, il intimida le Prince & sa suite, il les exhorta d'une maniere pathétique à se reconnoître, à faire pénitence, à finir au moins une guerre si ouverte & si scandaleuse contre le Fils de Dieu & son Eglise. En un mot, tout se traita de façon que Valens & ses fougueux Evêques abandonnerent la partie, sans avoir rien gagné; & l'Eglise de Césarée se vit redevable de son salut à un simple Prêtre. Mais quoique Basile ne tînt encore que le second rang, déjà il avoit l'ascendant principal, au moins une très-grande influence dans toutes les affaires. Il ne quittoit point Eusebe, qui ayant été fait Evêque peu après son baptême, ne se trouvoit pas assez versé dans les choses de la Religion, pour des temps si critiques. Basile l'avertissoit, l'instruisoit, lui suggéroit les ordres qu'il convenoit de donner; puis les exécutoit avec autant de modestie que de dextérité, & faisoit honneur de tous les

ſuccès au premier Paſteur. Guide ſûr & fidele au dedans, miniſtre actif au dehors, il étoit l'ame & le mobile de toutes les opérations; mais avec un air de dépendance, habilement aſſorti à la délicateſſe du Prélat, qu'il n'avoit eu que trop de lieu de connoître.

Il ne relâcha rien de ſon activité, après l'orage. Il ſe montra au contraire plus attentif encore dans le calme, ſoit à maintenir les intérêts de l'Egliſe auprès des Magiſtrats, ſoit à éteindre les altercations inteſtines, avant qu'elles dégénéraſſent en diviſions & en ſchiſmes, ſoit à modérer les excès même du zele & à prévenir toutes les fauſſes démarches de l'imprudence; ſans parler du cours ordinaire des inſtructions, de l'aſſiſtance des pauvres, de l'hoſpitalité, de la priere publique & du ſervice des autels, du ſoin des Vierges & des Moines. C'eſt de S. Grégoire de Nazianze qui eut beaucoup de part à ces grandes œuvres, que nous en tenons le détail. Et par ce qu'il dit de l'inſpection du culte, de la vie aſcétique & cénobitique, il paroît que dès-lors Baſile donna aux moines de Céſarée des regles de vive voix & par écrit, & qu'il rédigea dans le même temps la Liturgie

qu'on lui a constamment attribuée, & dont on retrouve encore aujourd'hui l'usage dans les Eglises Orientales, à peu de changemens près. Il signala aussi sa charité, dans une famine qui désola la Cappadoce, & qui fut la plus affreuse dont on eût mémoire en ces contrées. Après avoir fait ouvrir la bourse & les greniers des riches, par les charmes victorieux de son éloquence, tout le temps que le fléau dura, il assembla chaque jour des troupes nombreuses d'indigens; & faisant apporter des chaudieres pleines de nourritures, il les leur distribua, ceint d'un linge, comme un domestique, à la vue du peuple : mais lui-même ne trouvoit rien de plus noble que de servir, en esprit de foi & d'humilité, ces membres souffrans de Jésus-Christ.

L'Evêque Eusebe mourut peu après la retraite de Valens, en bénissant mille fois le Ciel de lui avoir envoyé un coopérateur & un soutien tel que Basile. Tous les gens de bien jeterent aussi-tôt les yeux sur cet incomparable Prêtre, pour remplir le Siege Episcopal. Mais depuis le triomphe qu'on venoit de remporter sur le Persécuteur, cette place avoit trop d'éclat pour ne pas réveiller

là jalousie, avec ses intrigues : Siege illustre, & sans contredit l'un des plus beaux de tout l'Orient, Métropole des deux grandes provinces de la Cappadoce & du Pont, c'est-à-dire de la meilleure partie de l'Asie-Mineure. Le Clergé de Césarée ayant écrit, selon la coutume, aux Evêques de la dépendance, ils vinrent sans délai pour l'élection. Grégoire, Titulaire de Nazianze, & pere de Grégoire ami de Basile, étoit du nombre des Suffragans. Il envoya d'abord son suffrage par écrit ; parce qu'il étoit retenu, non précisément par son extrême vieillesse, mais par une maladie qui lui rendoit le voyage impossible. Basile étoit le sujet manifestement le plus digne d'occuper la chaire vacante. Mais les Hérétiques, & quelques personnes du pays, bien qu'orthodoxes, avoient leurs factions, & cherchoient à l'écarter. Au défaut de bonnes raisons, on s'attacha aux moindres prétextes. Il n'y eut pas jusqu'à sa complexion foible, dont on ne fît un motif d'exclusion. A ce sujet, le vénérable vieillard qui gouvernoit l'Eglise de Nazianze, s'expliqua d'abord par écrit, en ces termes : Est-il donc question d'instituer un athlete, & non un Evêque ?

Mais voyant peu après, combien sa présence devenoit nécessaire, malgré sa décrépitude & sa maladie, il quitta son lit pour se mettre en route, se fit porter jusqu'à Césarée, & s'estima heureux de sacrifier sa vie, s'il étoit nécessaire, pour une si bonne œuvre. Il eut la consolation de recueillir les fruits de son zele. Basile fut élu, puis ordonné dans toutes les formes canoniques.

Il eut bientôt captivé jusqu'à ses envieux, plus encore par sa modestie sincere & son détachement de la dignité qu'on lui déféroit malgré lui, que par l'éclat de ses éminentes vertus, la beauté de son génie, & son talent incomparable pour le gouvernement, où jamais personne ne sut mieux employer ce juste tempérament de douceur & de fermeté qui le rend également aimable & respectable. En passant à l'Episcopat, Basile renchérit encore sur tout ce qu'il avoit fait d'excellent durant son sacerdoce. Il établit les observances les plus salutaires & les plus augustes dans son Eglise, la priere commune & presque continuelle, la lecture assidue des Peres, la méditation des Divines Ecritures ; enfin le chant des Pseaumes à deux chœurs, dont l'usage

s'est ensuite répandu dans toute l'Eglise. Il est néanmoins difficile de décider, à qui l'on doit attribuer l'invention de cette Psalmodie.

L'Historien Socrate dit, que S. Ignace ayant entendu les Anges célébrer alternativement les louanges de Dieu, institua cette maniere de chanter dans son Eglise d'Antioche. Théodoret prétend au contraire, que ce furent deux Prêtres d'Antioche, Flavien & Théodore qui les premiers, en 350 seulement, y firent chanter les Pseaumes de David à deux chœurs. Mais ils paroissent l'un & l'autre dans l'erreur; & Théodóret se trompe certainement, s'il veut donner généralement son époque, pour le commencement de cette pieuse observance parmi les Fideles. Nous lisons dans l'épître fameuse de Pline à l'Empereur Trajan, que de son temps les Chrétiens de Bithynie avoient coutume de s'assembler en certains jours avant le lever du soleil, pour chanter alternativement les louanges de Dieu. Ce qui fait présumer que cette pratique immémoriale vient des Apôtres mêmes, & que les autres Pasteurs ne furent en ceci qu'imitateurs ou restaurateurs; d'autant mieux qu'on la trouve

établie parmi les Thérapeutes de Philon, que l'on croit avoir été les Chrétiens les plus parfaits des temps apostoliques.

Basile, ainsi que tous les Peres de cet ordre visiblement suscités du Ciel, ne borna point ses vues sublimes à ces fonctions particulieres, ni à son seul diocese: il les étendit avec succès à toute l'Eglise. Sensiblement affligé, dès son entrée à l'Episcopat, de la division qui régnoit en Orient, même entre quelques Prélats orthodoxes, il crut devoir y intéresser les Occidentaux. Il en écrivit d'abord à S. Athanase, qu'il savoit en grand crédit auprès d'eux. Je suis persuadé, lui dit-il, que la seule voie de secourir efficacement nos Eglises, c'est le concours des Pasteurs d'Occident. Que ne devons-nous pas espérer, s'ils veulent employer pour nous ce qu'ils ont montré de zele chez eux, en quelques rencontres des plus délicates? Les Puissances respecteront l'autorité d'un si grand nombre d'Evêques unis ensemble, & les peuples se soumettront sans résistance. Envoyez donc aux Occidentaux, des hommes puissans en doctrine & en parole, afin de leur bien exposer les maux qui nous accablent; & couronnez par cette excellente œuvre les

combats infinis que vous avez ſoutenus pour la foi. Il l'exhore à procurer par lui-même le calme & la paix à l'Egliſe d'Antioche, ſans attendre les ſecours de l'Occident, qui ne peuvent être que tardifs. Il lui repréſente le ſchiſme de cette illuſtre Egliſe, d'où la lumiere devoit ſe répandre dans tout le Levant, comme le plus preſſant de tous les maux.

Baſile écrivit au grand Patriarche d'Alexandrie une ſeconde lettre, où l'on trouve que l'un de nos Hiſtoriens renommés n'a point ſaiſi l'énergie, ni la propriété de quelques expreſſions de l'original Grec, ſur lequel il paroît que ſa traduction n'a pas été faite. Il nous a paru convenable, dit le S. Docteur, d'écrire à l'Evêque de Rome, pour l'engager à connoître de ce qui ſe paſſe ici, & à donner ſa déciſion. Comme des bords éloignés qu'il habite, il eſt difficile d'envoyer aſſez promptement des députés en commun, & de l'avis d'un concile; il doit agir de ſa propre autorité, & commettre des hommes qui, par un ſage tempérament de douceur & de fermeté, ſoient propres à reprimander & à corriger ceux d'entre nous qui ne ſuivent point la voie droite : il faudra

Baſil. Ep. 52.

qu'ils apportent avec eux tout ce qu'on a fait pour infirmer, depuis le Concile de Rimini, ce qui avoit été résolu par contrainte dans cette assemblée. Il est clair par cette lettre, que le S. Métropolitain de la Cappadoce ne demandoit pas de simples Envoyés, mais des Commissaires & des Visiteurs en regle.

Si l'on admire comment un Evêque, placé sur l'un des principaux sieges de l'Orient, rend hommage à la Primauté du Souverain Pontife dans un point des plus délicats; on peut remarquer aussi, que ce respect ne l'empêche pas de juger des premiers en matiere de foi, & avec une pénétration admirable concernant des objets encore peu éclaircis. Il releva dans cette même lettre les erreurs de Marcel d'Ancyre, qui furent comme le germe de l'hérésie de Nestorius; & il les trouva dès lors dignes d'anathême. Jusqu'ici, dit-il en parlant des Italiens, ils ne cessent d'anathématiser Arius: mais on ne voit point qu'ils se plaignent de Marcel, dont l'impiété donne dans l'excès opposé à l'Arianisme. Elle attaque la subsistance même du Fils de Dieu, en avançant qu'il n'étoit point avant que de sortir

du Pere, & qu'il ne ſubſiſte plus après y être retourné : nous en avons la preuve dans les livres mêmes de Marcel. Toutefois les Occidentaux ne l'ont jamais cenſuré ; quoiqu'ils euſſent dû le faire, pour lever le ſcandale qu'avoit donné leur communication avec lui. Comme on a reproché à Marcel d'Ancyre d'être retourné à ſon vomiſſement, nous pouvons préſumer qu'il s'agit ici de nouveaux écrits qu'il aura compoſés depuis ſa juſtification au Concile de Sardique, ou de quelque autre démarche, qui aura fait juger que cet Evêque, ſuſpect depuis ſi long-temps, n'avoit jamais procédé de bonne foi.

S. Baſile n'avoit pu apprendre exactement toutes les circonſtances d'un événement qui s'étoit paſſé ſi loin de ſa province, & qui ne fut, au pis-aller, qu'un ménagement de prudence, tel que le ſaint Métropolitain de Cappadoce a cru pouvoir en uſer lui-même, vers le même-temps, à l'égard des Macédoniens. Entouré de ces Novateurs qui ne vouloient pas confeſſer en termes exprès que le S. Eſprit eſt Dieu, il ſe contenta, pour communiquer avec eux, qu'ils profeſſaſſent la foi de Nicée,

& déclaraſſent qu'ils ne croyoient pas le S. Eſprit créature : ce qui étoit la même choſe au fond, que d'en confeſſer la divinité qu'il ne ceſſa point d'inculquer dans ſes entretiens particuliers, ni d'enſeigner équivalemment dans ſes diſcours publics. Les Moines qui avoient plus d'ardeur que de circonſpection dans leur zele, l'accuſerent néanmoins de trahir ſa foi, & releverent infiniment au deſſus de lui, Grégoire de Nazianze qui la prêchoit clairement dans les plus nombreux auditoires. Mais Grégoire juſtifiant avec une humilité généreuſe la prudence de ſon ami ; je ſuis, dit-il, un particulier obſcur & ſans conſéquence ; je puis parler librement : Baſile eſt illuſtre par les qualités éminentes de ſa perſonne & par ſa dignité ; il ne ſauroit dire un mot qui ne ſoit relevé, & ſouvent avec exagération. Il fait bien, de ne pas lutter ouvertement contre l'orage, au riſque de le rendre plus violent : mais il ne doit point abandonner, & en effet il n'abandonne point le navire. N'enſeigne-t-il pas la même doctrine, en d'autres paroles ? La vérité réſide plus dans le ſens que dans les mots. Il eſt bon d'ob-

ſerver, que l'Egliſe n'avoit point conſacré de termes particuliers à l'expreſſion de ſa foi ſur cet article, & ne ſembloit encore exiger qu'une confeſſion équivalente, pourvu qu'elle fût certaine & publique Autrement c'eût été retomber dans l'égarement des Demi-Ariens, par rapport au terme de Conſubſtantiel; & l'on eût trahi véritablement ſa foi, en ne la confeſſant point dans les termes marqués pour cela par l'Egliſe. Baſile eut enſuite le malheur de ſe laiſſer ſurprendre par l'Evêque hypocrite de Sébaſte, cet Euſtathe Demi-Arien, converti en apparence, & qui avoit profeſſé la foi de Nicée à Rome, puis au Concile de Tyane. Exercé de longue main à la diſſimulation, il cachoit une ambition dévorante, ſous le maſque de la vertu, de la ſimplicité même & de la pauvreté, ſavoit parfaitement s'accommoder aux conjonctures, & n'avoit d'autre regle de ſa foi, que celle de l'intérêt ou de la faveur des Puiſſances. Mais il étoit mieux connu de ſon Métropolitain Théodote de Nicopolis, que de Baſile: ce qui attira au Saint Docteur des déſagrémens ſenſibles, de la part de cet Archevêque, très-habile ſans doute dans

l'art de connoître les hommes, mais qui se prévalut étrangement de cet avantage. Il alla jusqu'à fermer à Basile la porte d'un Concile assemblé à Nicopolis; & il refusa même de prier avec lui. Le Saint reçut l'affront, avec une modération & une humilité qui ne fait guerre le partage de ceux qui trahissent les intérêts de l'Eglise. Mais il songea en même temps, que ce n'étoit pas là un genre d'humiliation, où un Evêque, content du témoignage de sa conscience, pût rester dans le silence & l'inaction. Il se mit en devoir de dissiper des ombrages, qui tombant sur la foi, ne pouvoient produire que du scandale. Il avoit déjà fait signer une confession Catholique à Eustathe. Exigeant une sûreté nouvelle, par rapport à la sincérité ou à la persévérance, il l'invita à un Concile, convoqué pour cela des Evêques d'Arménie & de Cappadoce. Eustathe refusa d'y venir, sur des excuses frivoles qui ne laisserent plus douter à Basile, que ceux qui l'avertissoient avec tant de chaleur, de la mauvaise foi de ce vieillard hypocrite, ne le connussent en effet beaucoup mieux que lui.

Eustathe achova de se démasquer,

en publiant contre le Saint Docteur une longue déclamation, pleine d'invectives & de calomnies. Il l'appeloit Homousiaste, pour lui faire injure; il l'accusoit de l'avoir surpris, en lui faisant souscrire une profession de foi qui contenoit la doctrine de la consubstantialité; il lui reprochoit sur-tout d'être uni avec l'Hérésiarque Apollinaire. Basile méprisa des reproches si mal fondés. Durant trois années entieres, il ne publia aucun écrit pour se justifier à cet égard, content de faire bien connoître, par quelques lettres adressées à des particuliers, l'éloignement où il étoit des erreurs d'Apollinaire. Ces reproches lui parurent d'autant plus méprisables, que son union prétendue avec cet Hérétique ne portoit que sur une lettre écrite dix-sept ans auparavant, lorsque Basile & Apollinaire n'étoient tous deux que laïcs, & que celui-ci n'ayant encore d'autre célébrité que celle d'un très-beau génie, se trouvoit en relation avec les plus grands & les plus saints personnages de son temps. Enfin les ennemis de Basile abusant de sa réserve, & attribuant son silence à la foiblesse de sa cause, il se prévalut, pour les confondre, de la démarche vraiment

ſcandaleuſe & notoirement impie qu'ils firent enfin, en ſe joignant aux Ariens & à Démoſthene, l'un des favoris de l'Empereur Valens. Mais auparavant le S. Evêque convainquit tout le Monde de la pureté & de la fermeté de ſa foi, par la confeſſion la plus éclatante, en préſence de ce Prince.

Valens, toujours animé par ſes Ariens, continuoit à parcourir les provinces, & portoit de tous côtés les malignes influences de l'air contagieux qu'il reſpiroit au milieu de ces impies. Il pervertiſſoit quelques lâches entre les Prêtres & les Evêques, il condamnoit, en bien plus grand nombre, les généreux Confeſſeurs à la perte de leur état, au banniſſement, aux traitemens cruels de toutes les eſpeces. Ayant ainſi marqué ſa trace de ſang & de forfaits, à travers la plus grande étendue de l'Aſie-Mineure & de la Syrie, il menaçoit la Cappadoce, dont Baſile, auſſi odieux que redoutable aux Sectaires, avoit été élu Métropolitain, malgré toutes les tentatives de la Cour pour traverſer l'élection. L'Empereur envoya devant lui Modeſte, Préfet du Prétoire, & ſon précurſeur ordinaire dans ces exploits de

de l'impiété. Il avoit commission, ou d'obliger l'Archevêque de Césarée à communiquer avec les Ariens, ou de le chasser de la ville. Cet Officier, l'un de ces Grands sans foi & sans principes, Arien sous Constance, Idolâtre sous Julien, nécessaire à Valens dont il flattoit l'aveuglement & facilitoit les attentats sacrileges; indépendamment de la faveur acquise par ce malheureux talent, étoit naturellement superbe, impitoyable, cruel. C'étoit lui qui avoit donné le barbare conseil de brûler en mer les quatre-vingts Ecclésiastiques, députés de C. P. Il fit amener Basile au pied de son tribunal, qu'il avoit eu soin de faire environner de ses Licteurs, de Crieurs, d'Appariteurs ou Huissiers, de tout l'appareil effrayant de la tyrannie.

Greg. Nyss. in Eun.

Aussi-tôt que le Saint comparut, le Préfet l'appelant séchement par son nom; Basile, lui dit-il, à quoi pensez-vous, de résister témérairement à la Puissance Impériale? Quelle est donc ma témérité, dit le Saint d'un air modeste, mais plein de noblesse? Pourquoi reprit le Favori, n'êtes-vous pas de la religion de l'Empereur? C'est qu'un plus grand Maître me le défend, répondit

Greg. Naz. p. 345.

l'Evêque. Vos grandeurs & vos prééminences ne ſont que pour le ſiecle : en fait de religion & de communion, il eſt égal d'avoir la vôtre, ou celle des gens qui vous obéiſſent. La foi ſeule, & non la condition, diſtingue les Chrétiens. Hé ! quoi ! dit Modeſte, en ſe levant impatiemment de ſon ſiege, ne craignez-vous pas les effets de mon indignation & de ma puiſſance ? Qu'entendez-vous par-là, dit Baſile ? Faites-les moi connoître, ces effets. Il ne s'agit pas moins, dit le Préfet, que de la confiſcation des biens, de l'exil, des tortures, de la mort. Faites-moi d'autres menaces, ſi vous pouvez, reprit le S. Evêque : rien de tout cela n'eſt de nature à m'émouvoir. La confiſcation, dites-vous : mais qui ne poſſede rien, n'a rien à perdre ; à moins que vous ne penſiez enrichir le fiſc, de ces méchans vêtemens, ou d'un petit nombre de livres qui ſont tout mon tréſor. L'exil : vous ne m'en ferez pas ſubir la peine, en m'enlevant à cette ville qui ne m'a pas vu naître : mais partout également je trouverai ma patrie ; puiſque tout appartient au Pere commun que nous avons dans le Ciel. La rigueur même ou la durée des tourmens me

concerne assez peu ; puisque je n'ai qu'un souffle de vie que le premier effort m'arrachera ; & la mort qui me mettra tout d'un coup au terme dont la route m'est si pénible, sera pour moi le comble des bienfaits. Le Préfet fit un étalage de Rhéteur sur les avantages de la vie, & sur l'attachement extrême qu'on sent pour elle en chaque rencontre, malgré toutes les raisons de s'y déplaire. Ceux qui sont disposés comme vous le dites, reprit le S. Evêque, sont bien différens de Basile. Pour moi, on ne peut me rendre un meilleur office, qu'en délivrant mon ame de cette masse languissante qui aggrave à chaque instant mes souffrances. Surpris d'un héroïsme si rare, d'une sagesse qui garda toujours le milieu entre l'orgueil & la bassesse, d'une égalité d'ame inaccessible à l'effroi, aux sombres soucis dans le sein du péril, le Préfet, s'écria que jamais personne ne lui avoit parlé de la sorte. Vous n'avez donc jamais rencontré d'Evêque, repartit Basile : car à de pareilles menaces, un vrai Ministre de Jésus-Christ eût fait les mêmes réponses. En toute autre chose, nous nous faisons un devoir de nous montrer les plus traitables des hommes. Nous évitons la hauteur &

la fierté, à l'égard des moindres particuliers ; à bien plus forte raiſon, avec les dépoſitaires de la ſouveraine puiſſance. Mais quand il s'agit de la cauſe de Dieu, le glaive étincelant, les braſiers ardens, les tigres en fureur, l'étalage des plus horribles ſupplices ne nous ſont aucune impreſſion. Le Préfet voyant les voies de rigueur ſi inutiles, en tenta de toutes différentes. Eh bien, lui dit-il, ne comptez-vous pour rien, de voir l'Empereur au milieu de votre peuple, ſe ranger au nombre de vos ouailles : il ne faut pour cela qu'ôter du ſymbole le mot de Conſubſtantiel. C'eſt beaucoup de ſauver une ame, dit le S. Paſteur ; & je compte ſans doute pour un très-grand avantage, de voir le Souverain donner l'exemple au Peuple. Mais pour quelque conſidération que ce pût être, je ne ſouffrirois pas qu'on tranſpoſât même un ſeul mot dans le Symbole dicté par l'Eſprit-Saint aux vrais ſucceſſeurs des Apôtres, qu'il a promis d'aſſiſter juſqu'à la conſommation des ſiecles.

Le Préfet calmé renvoya Saint Baſile, alla ſur le champ retrouver l'Empereur, & lui dit : Nous ſommes vaincus, Seigneur, & je l'avoue ſans honte. Cet

Evêque eſt au deſſus des menaces : on n'en obtiendra pas davantage par la voie des promeſſes. Valens en voulut faire l'eſſai par lui-même : il vint à l'égliſe le jour de la fête des Rois, pour faire communiquer le S. Evêque dans cette ſolennité avec les Ariens qui ſuivoient la Cour. Mais quand il entendit le chant majeſtueux des Pſeaumes, quand il vit le bel ordre & la modeſtie d'un peuple immenſe, qui paroiſſoit bien mieux une aſſemblée de pieux Solitaires ; quand ſur-tout il apperçut la pompe toute céleſte du culte & des cérémonies, les Miniſtres ſacrés plus ſemblables à des Anges qu'à des mortels, l'Evêque tel que le Sacrificateur Eternel qu'il repréſentoit, immobile devant l'autel, & auſſi recueilli que ſi tout eût été dans le calme ; le Prince demeura immobile lui-même, & comme glacé d'une religieuſe horreur. Mais s'étant un peu remis de ce ſaiſiſſement, & voulant préſenter ſon offrande, aucun des Miniſtres ne vint pour la recevoir ; parce qu'on ne ſavoit ſi l'Evêque le trouveroit bon. Alors agité d'un ſoudain tremblement, & ſes genoux chancelant ſous lui, Valens étoit tombé, ſi l'un des Prêtres

qui s'apperçut de ſa foibleſſe, ne l'eût ſoutenu. Le ſage Paſteur, honorant la ſuprême puiſſance dans un Prince quoique hérétique, ne lui refuſa point cette communion imparfaite qui conſiſtoit à offrir les dons ordinaires, ainſi qu'à prier avec les Fideles; mais il ne l'admit point à la participation de l'Euchariſtie.

Cependant l'Empereur ne conçut que du reſpect pour ce digne Evêque, & voulut l'entendre parler de la Religion. La conférence ſe tint au dedans du voile qui ſéparoit le chœur de la nef, aſſez près de l'autel, où ſe plaçoient les Empereurs, ſuivant l'uſage des Egliſes Orientales. S. Grégoire de Nazianze qui ſe trouvoit préſent, dit que Baſile parla, comme eût fait un Ange de Dieu, & que le Prince en parut extrêmement touché. Un de ſes Maîtres d'hôtel, nommé Démoſthene, ſe mêla dans l'entretien, & commit un ſolécisme, en voulant faire un reproche à l'Evêque. Baſile le regarda en ſouriant, & dit ces deux mots: un Démoſthene ignorant! Le Maître d'hôtel reçut mal la plaiſanterie, & s'emporta en menaces. Mais ſans s'émouvoir davantage; ſongez, lui dit l'Evêque, à bien faire ſervir votre

Théod. IV. 19.

table, & bornez-vous à ce qui est de votre ressort. Ainsi finit la conférence, toute à l'avantage du saint Docteur, & sans indisposer l'Empereur qui, loin de lui faire aucune peine, lui donna des terres pour fonder un hôpital à Césarée.

Mais les Ariens qui obsédoient le Prince, s'emparerent une seconde fois de son esprit, & l'engagerent à exiler Basile, s'il s'obstinoit à ne pas communiquer avec eux. L'Impératrice Dominica se montroit des plus ardentes à solliciter contre lui; & l'on crut l'exécution si certaine, que déjà la voiture étoit attelée, le Saint entouré de ses amis en larmes, & tout prêt à partir. A l'instant le Fils de Valens & de Dominica, encore enfant, fut atteint d'une fievre violente qui le mit en quelques heures à l'extrémité. Le mal étoit tel, que les Médecins n'y voyoient aucun remede. La Princesse ne douta point que ce ne fût une punition divine, & communiqua ses alarmes à l'Empereur. On fit prier le S. Evêque, de venir promptement. Dès qu'il eut mis le pied dans le palais, la fievre se ralentit; & il promit une guérison parfaite, pourvu qu'on lui laissât instruire le jeune Prince

dans la Foi Catholique. La condition fut acceptée ; l'Evêque se mit en prieres, & l'enfant guérit sur le champ. Mais Valens se rappelant ensuite le serment impie qu'il avoit fait à son baptême, entre les mains d'Eudoxe, d'adhérer de cœur & d'effet à la doctrine des Ariens, il fit baptiser par ces Hérétiques cet innocent infortuné qui retomba dans sa maladie, & mourut peu de temps après.

Ephr. in Basil. p. 65.

Loin d'adorer la main qui le frappoit, cet aveugle Prince s'abandonna aux conseils des impies, & voulut une seconde fois exiler Basile. La sentence fut même dressée : mais quand l'Empereur se mit en devoir de la signer, il lui prit un tremblement convulsif ; & la plume se brisa dans sa main. Trois fois il entreprit de signer, & trois fois la plume se rompit. Alors toutes ses préventions cédant à la crainte & à une secrete horreur qu'il ne put cacher plus long-temps, il déchira le papier, révoqua l'ordre, & laissa pour toujours le Saint en paix ; de sorte que dans cette persécution générale des Prélats orthodoxes de l'Orient, par une protection visible du Ciel sur les deux plus illustres défenseurs de l'Eglise, il n'y eut que Basile & Athanase

qui demeurerent en repos, du côté des Ariens. Le Préfet Modeste prit encore de meilleurs dispositions que son Maître. Dans une maladie qui lui survint peu après la tentative de Césarée, il fit prier l'Evêque de le venir trouver; & il lui demanda le secours de ses prieres, avec une humilité religieuse. Il fut en effet guéri, & ne cessa de publier qu'il devoit sa guérison à Basile. Dès-lors commença entre lui & le Saint Prélat une liaison assez particuliere, pour qu'ils s'écrivissent fréquemment. Modeste flatté de ses rapports avec ce grand homme, avoit beaucoup d'égard à ses recommandations : Basile sanctifioit par l'exercice de la charité, des relations qui lui eussent peu convenu sans ces vues supérieures.

Quelque temps après que l'Empereur fut parti de Cappadoce, Eusebe, oncle de l'Impératrice & gouverneur de la province, suscita un nouveau genre de persécution au S. Archevêque, avec toute la hauteur & tout l'acharnement d'un tyran subalterne qui s'assuroit d'être soutenu. Quoique dévoué aux Ariens, il n'agissoit pas par zele pour l'hérésie; mais par un motif, sinon plus criminel,

au moins plus honteux. Un de ses Officiers devenu éperduement amoureux d'une veuve de qualité, la vouloit épouser malgré elle. Cette Dame, poussée un jour à l'extrémité, se réfugia dans l'église, au pied du saint autel. Le Magistrat, pour faire sa cour, voulut forcer cet asyle, si convenable à la nature de l'oppression ; & Basile ne manqua point de prendre la défense de la pudeur en péril. Il s'opposa aux gardes envoyés pour enlever la chaste veuve, & lui procura les moyens de s'enfuir. Le Gouverneur cita le Saint à son tribunal, en vint du premier abord aux voies de fait les plus indignes, ordonna de le dépouiller, & de lui déchirer les flancs avec les ongles de fer. Le S. Archevêque lui dit sans la moindre émotion, & même avec quelque chose de plus que de l'indifférence : Vous me rendrez un grand service, si vous arrachez de mon sein le méchant soufflet qui me suffoque ; voulant parler, ou de la foiblesse de ses poumons, ou d'un asthme dont il étoit fort tourmenté. Mais le peuple informé de l'excès révoltant où l'on s'emportoit contre son Pasteur, entra en tumulte, hommes, femmes,

enfans, armés de tout ce qu'ils purent trouver. La maiſon du Gouverneur alloit être forcée, & c'en étoit fait de ſa perſonne, ſi Baſile ne ſe fût rendu ſon médiateur. Euſebe, ſi arrogant & ſi dur un moment auparavant, tomba pâle & tremblant aux genoux de ſon priſonnier. Il n'avoit pas beſoin de ſupplications. Délivré des bourreaux non moins effrayés que le Gouverneur, le bon Paſteur alla au devant de la foule; & ſa vue ſeule ſuſpendant la fureur de la ſédition, il n'eut rien de plus preſſé que d'aſſurer la vie au plus brutal des perſécuteurs.

Bientôt encore il arriva, dans l'ordre civil, un changement qui donna beaucoup d'exercice à la patience & à la modération du zélé Métropolitain. La province de Cappadoce fut diviſée en deux, & Tyane devint la capitale de la ſeconde. L'Evêque Anthime prétendit que l'ordre Civil emportoit l'Eccléſiaſtique, & que lui-même devenoit, ſans nulle autre diſpoſition, Métropolitain de la ſeconde Cappadoce. Plus verſé qu'Anthime dans la Sainte Antiquité & les uſages religieux, Baſile s'y oppoſa, au moins juſqu'à une ratification ou approbation ca-

nonique; & pour confirmer ſon droit par la poſſeſſion effective & non interrompue, il créa auſſitôt de nouveaux Evêques. Aucun ne pouvoit faire plus d'honneur à ſon choix, que ſon pieux & ſavant ami Grégoire, fils du vieil Evêque de Nazianze. Il le mit à Sazimes, endroit peu conſidérable, & déſagréable par ſa ſituation. Mais il y falloit un homme de mérite & affidé, comme étant placé aux confins des deux nouvelles provinces. Grégoire, comme tous les grands hommes de ces temps exemplaires, ne vouloit point être Evêque. Mais enfin il céda aux inſtances d'un ami ſi cher, & de ſon propre pere qui vint à l'appui avec d'autant plus de chaleur, qu'il comptoit par-là fixer ſon fils dans ſon voiſinage. Ce fut en effet tout ce qu'opéra l'ordination du jeune Grégoire. Après quelques légeres tentatives pour s'établir à Sazimes, où Anthime ſuſcitoit difficulté ſur difficulté, il reprit la vie privée & ſolitaire; & il revint enfin à Nazianze aſſiſter ſon pere, que ſes incommodités & ſa décrépitude mettoient hors d'état de remplir ſes fonctions par lui-même.

Le bon Vieillard ne trouvoit plus de

consolation que dans ce digne fils, & dans les différens exercices de la piété, sur-tout dans la célébration du Saint Sacrifice, dont on observe qu'il s'acquittoit dans sa chambre, quand il étoit malade : preuve bien marquée de l'usage ancien des messes basses & privées. Tout cependant se trouvoit en ordre parmi son troupeau ; & la plus parfaite intelligence étoit rétablie entre les ouailles & le Pasteur, depuis que son Fils l'avoit réconcilié avec les moines, séparés autrefois de sa communion, lorsqu'il avoit signé la formule de Rimini. Car l'Evêque titulaire de Nazianze avoit imprimé cette tache à sa vieillesse ; mais par simplicité seulement, & sans avoir jamais rien cru de contraire à la foi de Nicée. Il en fit une rétractation éclatante, & demanda publiquement pardon de cette sorte de scandale, à la persuasion du Coadjuteur son fils. Grégoire, dit le Vieux ou l'Ancien, mourut saintement peu de temps après, à l'âge d'environ cent ans, dont quarante-cinq d'épiscopat. Le jeune Grégoire fit l'oraison funebre, avec autant de sublimité sans doute & de mouvemens pathétiques, que celle de tant d'autres personnages

qui ne lui étoient pas si chers. Il prit ensuite le soin de l'évêché de Nazianze; mais pour un temps seulement, & sans jamais vouloir en accepter le titre.

Les autres Eglises étoient beaucoup plus agitées que celles de Cappadoce. On tourmenta sur-tout les Catholiques d'Antioche, toujours courageusement déclarés contre l'Evêque Arien, Euzoïus. Le S. Evêque Mélece fut exilé pour la troisieme fois. Il se retira dans l'Arménie, sa patrie, & habita une terre qui lui appartenoit, sur les confins de la Cappadoce : ce qui occasionna des relations fréquentes entre lui & le Saint Evêque de Césarée, qui ne cherchoit de son côté qu'à se lier avec tous les grands hommes qui éclairoient l'Eglise. Tels étoient principalement Eusebe de Samosathes, Amphiloque d'Icône, Epiphane Métropolitain de Chypre, & aux extrémités de l'Italie, Ambroise élevé depuis peu, de la maniere que nous dirons bientôt, sur la chaire de la Ville Régnante d'Occident, comme on s'exprimoit alors, c'est-à-dire, de Milan où résidoit la Cour. Basile entretenoit, par ses lettres & par mille autres attentions, l'amitié de tous ces illustres Pasteurs,

& plus encore leurs excellentes dispositions à l'égard du troupeau de Jésus-Christ.

Il écrivit même aux Evêques d'Italie, en général : car il est beaucoup plus vraisemblable, que la lettre adressée, selon certains Critiques, aux Evêques du Pont, le fut aux Italiens & au Souverain Pontife. S. Basile suppose ces Prélats au delà des mers : ce qui ne peut désigner la province du Pont, située dans le même continent d'Asie que la Cappadoce. Il les suppose de plus a l'abri de la persécution, qui n'étoit autre que celle des Ariens, également puissans dans toute l'étendue des Etats de Valens; & il se soumet à leur correction. Ce qu'il ajoute sur les fonctions de la tête dans le corps mystique de l'Eglise Universelle, & qu'il attribue à ces Prélats, ou à leur Chef propre, forme une preuve encore plus forte, & peu différente de la démonstration. Cette lettre, pour ce qui est du fond des choses, & à l'exception de quelques termes arrachés à la douleur par le malheur des temps, ne paroîtra pas moins dictée par l'humilité que par la charité; puisqu'il est encore plus édifiant de se soumettre

Basil. ep. 77.

à la correction de ses supérieurs-légitimes, que de marquer de la déférence à ses égaux; sur-tout en matiere de foi & de doctrine, où ces hommages arbitraires ne sont que des abus, quand ils prennent la place de la soumission légitime. Il s'agissoit dans cette justification du S. Docteur, de ses anciennes liaisons avec Eustathe de Sébaste, & des sentimens Ariens ou Sémi-Ariens de ce Vieillard artificieux, encore imputés à Basile par ceux qui n'étoient pas à portée de le bien connoître.

Il se plaignit en plusieurs autres occasions, des Occidentaux & du Pape même, principalement au sujet des saints Evêques d'Antioche & de Samosathes: il alla jusqu'à reprocher aux Italiens une ignorance, ou une inconsidération qui affermissoit l'hérésie. Ces expressions, trop dures sans doute, mais vagues & peu conformes à mille endroits où il s'exprime avec autant de respect que de précision, ne sauroient faire injure à la foi de l'Eglise Romaine, qu'il exalte en toute rencontre. Il veut simplement dire, que les préventions des Occidentaux contre les défenseurs de la foi Catholique, les

Saints Eusebe & Mélece, donnoient un grand avantage aux Hérétiques. L'ignorance dont il accuse les Prélats d'Occident, n'est que l'ignorance des faits purement historiques, ou de ce qui se passoit au fond de l'Asie. Quant à l'autorité suprême du S. Siege, & à la nécessité d'y recourir de toutes les parties du Monde, saint Basile la marque assez dans ses lettres, sur-tout dans celles qui s'adressent à Saint Athanase.

Eusebe de Samosathes avoit un zele qui le rendoit souverainement odieux aux Ariens. Des extrémités de la Syrie, où son Siege étoit situé au bord de l'Euphrate, il parcouroit sans cesse toute cette grande province, ainsi que la Phénicie & la Palestine, pour subvenir aux besoins pressans d'une quantité d'Eglises privées de leurs Pasteurs légitimes. Afin de n'être pas reconnu par les Hérétiques, il se déguisoit en soldat, ou portoit une tiare sur la tête, à la façon des Perses. Il établissoit des Prêtres & des Diacres Catholiques, & même des Evêques, lorsqu'il se rencontroit avec d'autres Evêques orthodoxes; soit qu'il fût muni pour cela du pouvoir ordinaire; soit qu'il agît au

nom des principaux Prélats à qui, en qualité de com-provinciaux ou de voisins des lieux privés de pasteurs, il appartenoit d'y en instituer au besoin; soit enfin qu'on n'entende par ces ordinations que celles qu'il procuroit par sa sollicitude & ses démarches. En tout cas, il faut imaginer dans un Evêque qui vécut toujours saintement & mourut martyr, des raisons qui ne renversent pas la hiérarchie, & toutes différentes de celles qu'on lui a inconsidérement & très-gratuitement attribuées, en le supposant capable de partir de la seule autorité que lui donnoient son âge, sa vertu, & ce qu'il avoit souffert pour la foi.

On l'avoit arraché à la vie solitaire, à cause de ses rares vertus; & il en continua les pratiques durant les quarante-huit ans que dura son épiscopat. Mais son humeur n'en étoit, ni moins douce, ni moins affable. Sa porte étoit continuellement ouverte à quiconque lui vouloit parler, soit pendant ses repas, soit pendant la nuit & sans qu'on dût craindre d'interrompre son sommeil. La faction des Ariens, furieuse de tout le bien qu'il faisoit en Syrie, le fit reléguer jusqu'au pays du Danube. Le porteur

de cette condamnation arriva sur le soir à Samosathes. Le charitable Pasteur sachant combien il étoit cher à ses ouailles, dit à cet émissaire de la Secte : Gardez-vous bien de publier le sujet de votre voyage ; car si le peuple venoit à l'apprendre, il vous jeteroit dans l'Euphrate. Il partit lui-même fort secrétement pour son exil, avec un seul domestique, n'emportant pour tout meuble qu'un oreiller & un livre ; & d'abord il se rendit par eau à la ville de Zeugma, située plus bas sur le fleuve, à ving-quatre lieues de distance. Les citoyens apprirent cependant, du porteur même, l'ordre de l'Empereur. Le fleuve en un moment fut couvert de barques ; & ils eurent bientôt rejoint leur pere qu'ils conjurerent, en se lamentant & en l'arrosant de leurs pleurs, de ne point les abandonner à la fureur des loups qui alloient ravager son troupeau. Pour réponse, il leur lut le passage du Docteur des Nations, qui ordonne d'obéir aux Puissances ; & & il les consola de son mieux, en les exhortant à tenir ferme dans la doctrine des Apôtres & des Saints Conciles.

En allant au terme de son bannisse-

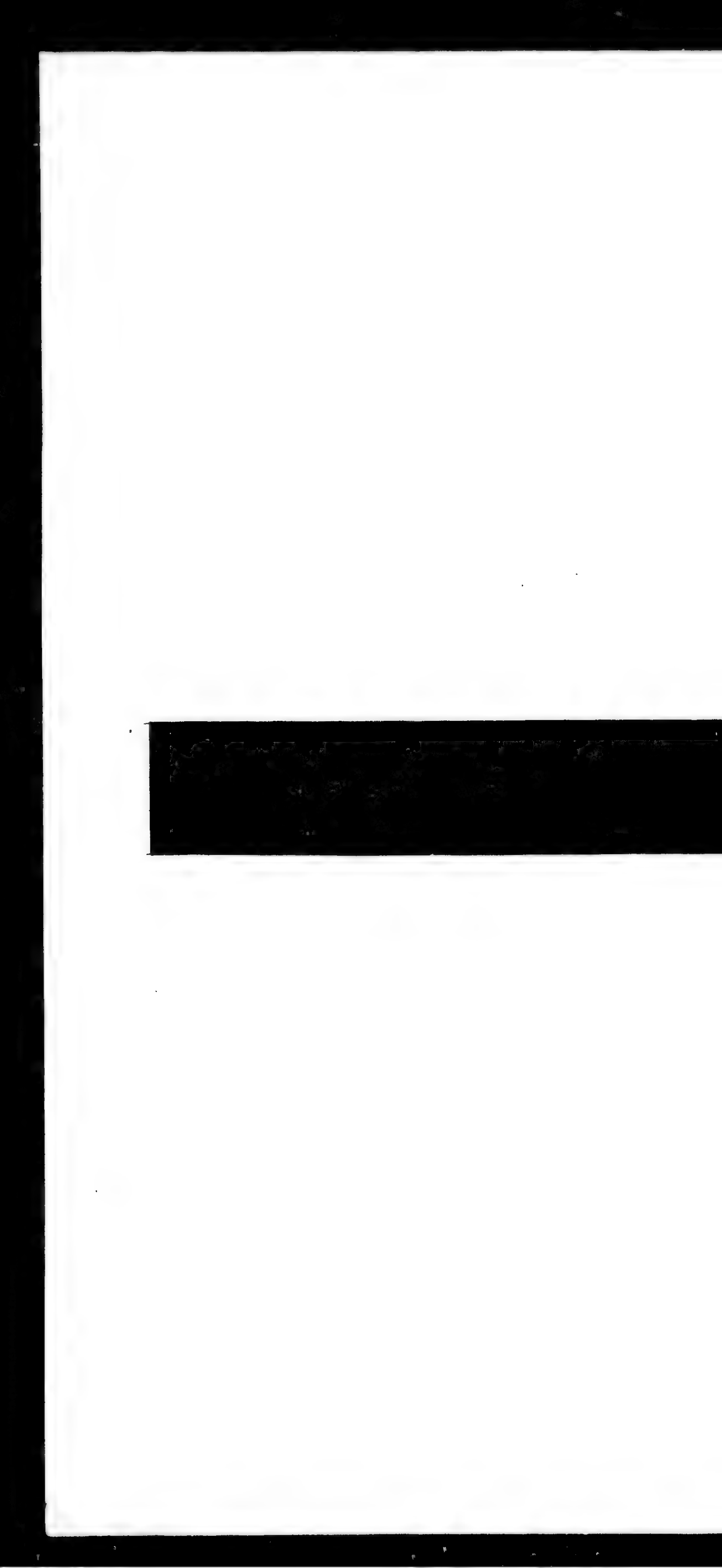
ment, Eusebe passa par la Cappadoce, où nous ne voyons pas qu'il ait eu la liberté de s'entretenir de vive voix avec son ami Basile. Mais ils s'écrivirent souvent, pendant cet exil; & l'Evêque de Césarée se chargea de faire tenir au S. Confesseur les lettres qui lui venoient de son Eglise. Il écrivit même au Conseil public de Samosathes, pour consoler & encourager une ville à laquelle il rend ce glorieux témoignage, qu'aucune autre en Syrie ne s'étoit signalée dans cette persécution par tant de constance.

Epist. ad Evas. Ep. ad Neo caes. 75.

Nous avons encore une de ses lettres à l'Eglise d'Evaise. En montrant, avec une infinité d'autres, l'activité de son zele, elle acheve de détruire l'objection qu'on voudroit tirer des funestes progrès de l'Arianisme, contre la visibilité perpétuelle de l'Eglise Catholique : témoignage confirmatif de ce qu'on a déja entendu affirmer par S. Athanase, touchant la pureté de l'enseignement dans le très-grand nombre des Eglises. Mettant la doctrine de Nicée en recommandation, par l'éclat & l'universalité de sa profession; considérez, dit Basile, toute l'étendue du Monde Chrétien;

& voyez combien en est petite cette partie malade. Tout le reste de l'Eglise qui a reçu l'Evangile, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, conserve sa foi saine & incorruptible. Qu'on f[illegible]t-tention, qu'il s'exprimoit ain[illegible]a tyrannie de Valens, & lorsq[illegible]-nisme triomphoit autant que jam[illegible] Orient.

C'est ainsi que le S. Archevêque de Césarée se dévouoit au service de tous les Fideles, nonobstant ses fréquentes & fortes maladies, & dans le temps même où consumé d'austérités & de fatigues il n'attendoit qu'une mort prochaine. S. Amphiloque, Evêque d'Icône, lui écrivit touchant la province d'Isaurie, contigue à la Lycaonie, & qui n'avoit pour lors aucun Evêque, au lieu qu'auparavant on y en comptoit un grand nombre. Le meilleur sans doute, lui répondit le sage Docteur, ce seroit de partager le soin pastoral de cette province entre plusieurs Prélats. Mais parce qu'il n'est pas facile d'en trouver de dignes, il faut prendre garde, qu'en voulant le mieux nous ne manquions le bien, qu'en multipliant les ministres



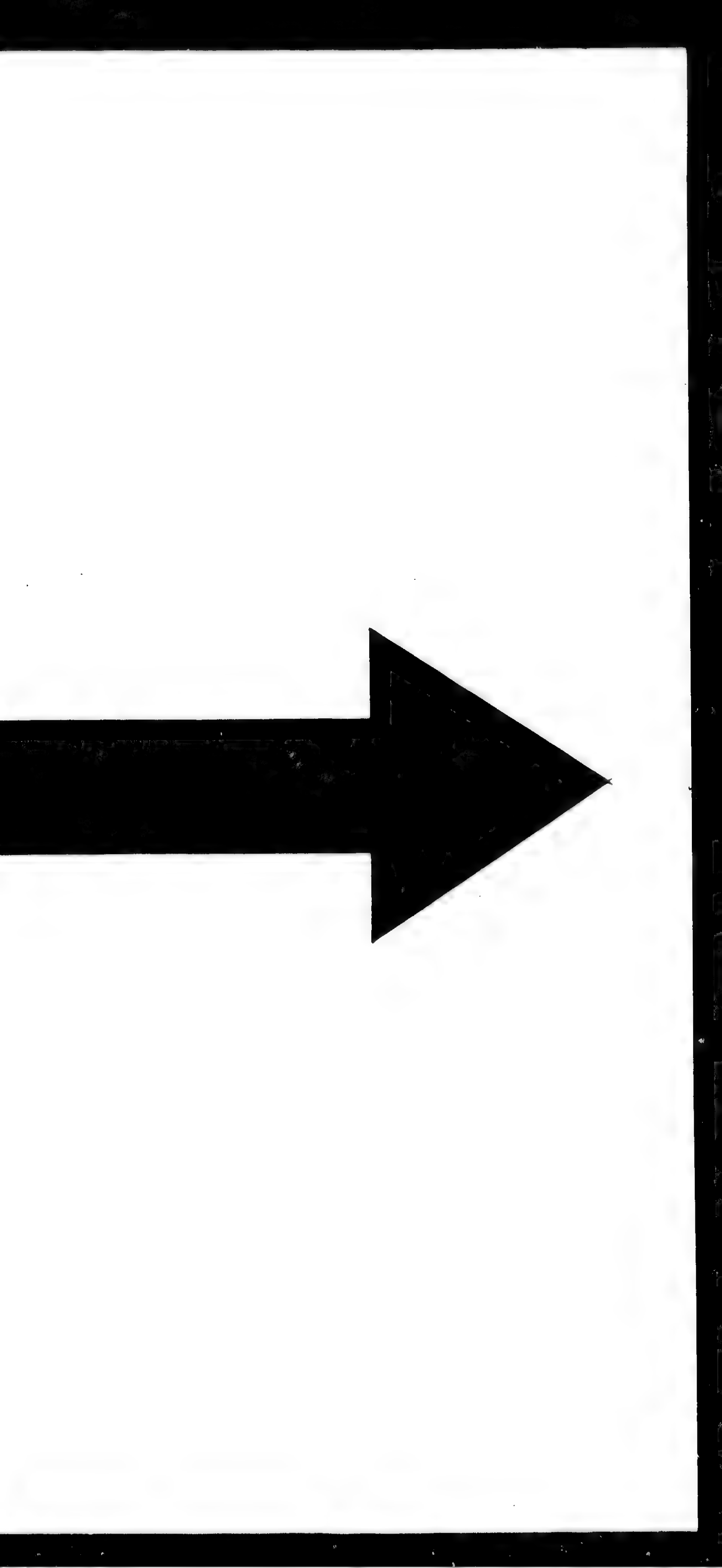
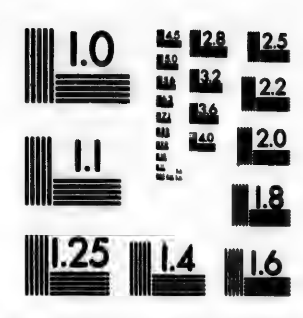
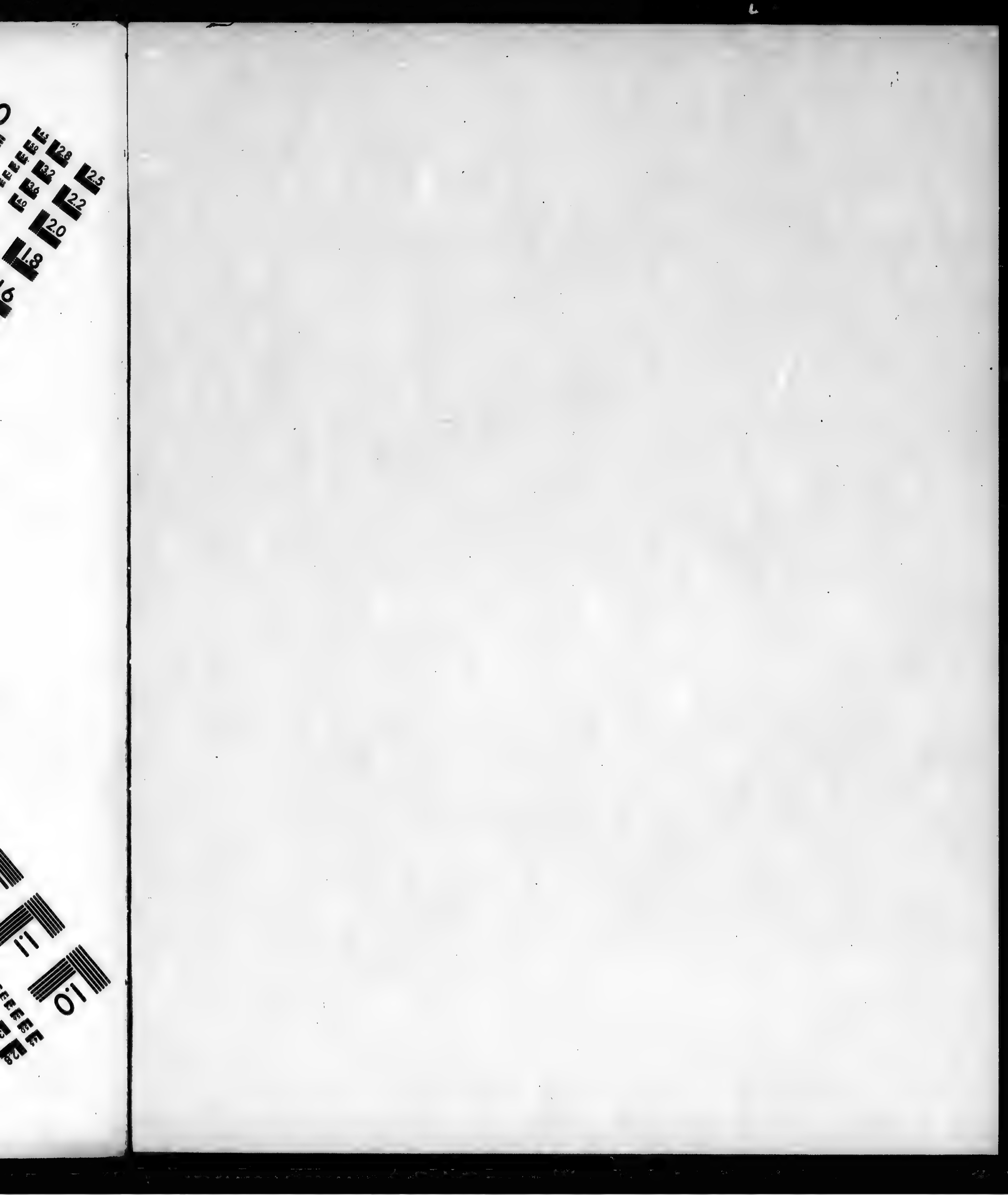


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



nous n'avilissions le saint ministere, & que nous n'altérions le respect des peuples à qui l'on donneroit des sujets mal éprouvés. Peut-être même vaut-il mieux que nous nous contentions d'établir dans la Capitale un homme sûr, qui soit chargé du gouvernement de tout le reste, & qui prenne des ouvriers pour l'aider, s'il trouve le travail au dessus de ses forces. Mais s'il n'est pas facile de trouver un tel Evêque, travaillons premiérement à en donner aux petites villes & aux bourgades qui en ont eu anciennement, avant que d'en mettre un dans la Capitale; de peur que celui-ci ne nous embarrasse par la suite, en refusant d'approuver l'ordination des autres. Quelque temps après, il écrivit encore à S. Amphiloque, d'envoyer en Lycie un homme de confiance, pour reconnoître ceux qui conservoient la foi orthodoxe; parce que l'erreur des Macédoniens touchant le S. Esprit dominoit parmi les Asiatiques, c'est-à dire dans cette partie de l'Asie-Mineure qu'on appeloit proprement Diocese d'Asie, & dont Ephese étoit la capitale. Ici le zelé Docteur descend, pour les choses & les personnes,

dans un détail qui montre à quel point il s'intéressoit au bon état de toutes les parties de la Maison de Dieu.

Le saint Evêque d'Icône, Amphiloque, avoit contracté avec les deux illustres amis Basile & Grégoire, cette tendre & solide amitié qui est fondée sur la conformité des inclinations, des habitudes & des qualités même indifférentes. Il étoit né comme eux en Cappadoce, & comme eux d'une extraction noble, d'une science profonde, d'une grande éloquence, d'une vertu éminente & fortifiée par un long usage de la vie solitaire. Il avoit toujours entretenu d'étroites liaisons avec Grégoire. Mais depuis que Basile avoit été fait Evêque, Amphiloque qui ne le fut qu'après lui, évita sa rencontre, de peur qu'il ne l'engageât dans les saints ordres dont il se croyoit fort indigne: précaution que son rare mérite & l'estime publique rendirent insuffisante. La Providence l'ayant conduit en Pisidie, il fut élu, malgré toute sa résistance, pour le Siége Archiépiscopal de la ville d'Icône, érigée depuis peu en Métropole de la seconde Pisidie, ou de la Lycaonie. Basile lui écrivit sur son or-

dination, pour le consoler, l'encourager & l'inviter à le venir voir. Amphiloque y alla en effet. Suivant la coutume qu'on observoit à l'égard des Evêques étrangers, on l'engagea à prêcher devant les habitans de Césarée, qu'il ravit d'admiration : suffrages d'autant plus honorables, que le goût de ce grand auditoire accoutumé à la haute éloquence de son propre Pasteur, en étoit plus sûr & plus épuré. Amphiloque se proposa dès-lors Basile, pour modele & pour guide dans l'accomplissement de tous les devoirs de l'épiscopat. Il ne le consulta pas seulement sur les profondeurs spéculatives de l'Etre Divin, afin de confondre les Sophistes hérétiques ; mais sur la science pratique des mœurs & de la discipline.

Ce fut pour le satisfaire en ce dernier chef, que le S. Docteur écrivit ces trois épîtres canoniques, qui sont si justement vantées dans l'antiquité. Elles contiennent quatre-vingt-cinq canons de discipline, en réponse à autant de questions proposées par l'Evêque d'Icône, principalement sur la pénitence publique. Rien de plus propre, soit à faire proportionner, autant qu'il est possible, la peine au

au péché, ſoit du moins à inſpirer une horreur convenable de certains crimes. Il s'y agit principalement de l'homicide, & des fautes commiſes dans le mariage. L'homicide volontaire, ſous lequel ſont compris l'empoiſonnement & les maléfices de la magie, eſt ſoumis à vingt ans de pénitence. Le pénitent devoit être quatre ans *Humilié*, à la porte de l'égliſe, pendant les offices, ſans pouvoir y entrer; cinq ans entre les *Auditeurs*, c'eſt-à-dire, admis à l'inſtruction, & non aux prieres; ſept ans *Proſterné* pendant les prieres; quatre ans *Conſiſtant*, ou priant debout. Tels étoient les quatre degrés de la pénitence publique, qui ont ſubſiſté uniformément dans l'Egliſe, pendant fort long-temps. Pour l'homicide involontaire, c'eſt-à-dire, qui n'a pas été commis de propos délibéré, mais où il eſt entré de l'inconſidération & de la négligence, la pénitence eſt de dix ans.

Celle de l'adultere eſt de quinze pour les hommes. Si l'infidélité tombe ſur la femme, ſon mari la doit quitter; mais l'épouſe ne peut quitter l'époux infidèle. Dans le premier cas, c'eſt-à-dire, quand le mari a quitté ſa femme pour cauſe

d'adultere, on lui permet de se remarier du vivant de cette premiere épouse; & tel est encore l'usage de l'Eglise Orientale. L'Eglise d'Occident a toujours observé une discipline plus évangélique & plus exacte, suivant laquelle la mort seule peut dissoudre le mariage. Elle tolere néanmoins l'usage des Orientaux, avec qui elle n'a point voulu rompre pour ce sujet. Les conjonctions incestueuses sont soumises aux mêmes peines que l'adultere. S. Basile compte, comme nous, pour inceste, d'épouser deux sœurs l'une après l'autre: la coutume qui a force de loi, dit-il, est de séparer ceux qui auroient contracté une pareille union, & de ne pas les recevoir sans cela dans l'Eglise. Ici l'on voit l'ancienneté de la puissance Ecclésiastique, par rapport à la validité des mariages. Dans ce qui est encore dit de la nullité des mariages des personnes qui sont sous la puissance d'autrui, telles que les esclaves & les enfans de famille, quelques Docteurs croyent voir un principe qui autorise notre jurisprudence dans sa conduite envers les mineurs qui se marient sans consentement de parens. Mais elle ne se fonde que sur le rapt de séduction,

facile à présumer dans des conjonctions où la passion l'emporte sur tous les intérêts les plus forts & les plus raisonnables.

Pour les péchés contre nature, les peines sont les mêmes que pour l'adultere. Quant à la simple fornication, la pénitence est de quatre ans. Pour les secondes noces, il y avoit une espece de pénitence qui varioit selon les Eglises: mais c'étoit plutôt une humiliation qu'une expiation proprement dite; si ce n'est pour les quatriemes nôces & au delà, que quelques-uns regardoient comme la polygamie, & traitoient de conjonction brutale, indigne du genre humain. Les Ecclésiastiques qui oublioient la pureté sacrée de leur état, étoient privés de leurs fonctions, & réduits au rang des laïcs, sans autre pénitence. C'étoit la regle ancienne & fondée sur l'équité, qui défend de punir deux fois la même faute; la déposition étant une peine très-grande & perpétuelle de sa nature; au lieu que les laïcs rentroient dans tous leurs droits, après l'accomplissement de leurs pénitences. Pour les Vierges tombées depuis leur profession, l'ancien usage permet-

toit de les recevoir au bout d'un an, comme les bigames : mais S. Basile est d'avis qu'on use à l'avenir d'une plus grande rigueur, & qu'on les traite comme les adulteres. Il paroît que cette ancienne indulgence, à l'égard des Vierges consacrées, ne provenoit que de la difficulté où l'on avoit été dans les commencemens du Christianisme, de faire goûter une vertu angélique aux Payennes converties. L'Eglise ayant pris toute sa consistance, & la virginité se trouvant en honneur, on crut devoir plutôt resserrer la discipline en ce point, que la relâcher. Cependant pour que cette sévérité ait lieu, le Saint Docteur veut que les Vierges aient fait profession de leur plein gré, sans impulsion de parens, & en âge mûr, c'est-à-dire, à seize ou dix-sept ans accomplis : ce qui montre l'antiquité des regles suivies par le Saint Concile de Trente, touchant l'âge de la consécration des Vierges. Les moines ne faisant point encore de profession expresse de continence, S. Basile est d'avis qu'on la leur fasse faire, & que s'ils la violent, ils subissent la pénitence des fornicateurs.

Les parjures, s'ils ont commis le crime de leur propre mouvement, sont soumis à dix ans de pénitence; & à six, si c'est par une espece de contrainte qu'ils ont violé leur serment. On décide qu'un vœu ridicule, comme de s'abstenir de la chair de porc, n'oblige point; à plus forte raison, le vœu ou le serment de mal faire, par exemple, de punir trop sévérement ses esclaves: promesse, ajoute t-on, qui avant l'exécution est déjà un péché digne de pénitence. Pour ceux qui juroient de ne point se laisser ordonner prêtres ou évêques, on ne veut point qu'on les y force contre leur serment, à moins qu'on n'en attende pour l'Eglise un avantage qui fasse présumer que leur vœu n'avoit pas eu pour objet le plus grand bien. La raison que l'on rend de ce procédé, c'est que l'expérience enseigne que ces sortes d'ordinations réussissent fort mal.

Si pour le larcin le coupable s'accuse lui-même, il sera privé de la communion pendant un an; & pendant deux, s'il est convaincu d'ailleurs. L'Apostat qui a renoncé Jésus-Christ, sera toute sa vie dans l'état des *Pleurans*; mais à la mort, on lui donnera la communion,

en prenant confiance dans la miséricorde divine. En général, on permet d'abréger la pénitence, quand le pécheur s'attache à l'accomplir avec une grande ferveur. Tels sont les principaux articles qu'il convenoit de remarquer dans les épîtres de S. Basile à S. Amphiloque. Dans quelques autres de ses lettres, on voit l'usage des censures en général, tel qu'il est employé de nos jours. On y trouve aussi la défense d'avoir commerce avec un excommunié dénoncé personnellement, même pour les choses ordinaires de la vie.

Nous avons encore, dans la lettre de ce Pere à Césarie, un monument trop précieux de tradition & de discipline, pour être passé sous silence. Il concerne l'usage de la sainte communion, & de la pratique si justement maintenue contre les Sacramentaires, de réserver le corps de Jésus-Christ, & par conséquent de lui rendre d'une maniere habituelle & permanente le culte suprême qui lui est dû. Il est utile, écrivoit le S. Docteur, de communier tous les jours, pour participer au corps & au sang de Jésus-Christ; quoique notre coutume ne soit que de communier quatre fois

la semaine, le Dimanche, le Mercredi, le Vendredi, & le Samedi, outre les jours, quels qu'ils soient, où tombe la fête de quelque Martyr. Que dans le temps de la persécution, poursuit-il, on soit obligé de se communier de sa propre main, faute de Prêtre ou de Ministre, il est assez inutile de le prouver; puisque ce principe se trouve établi par une pratique ancienne & constante. On sait que tous les solitaires, au fond de leurs déserts où il n'y a point de Prêtres, gardent la communion chez eux, & se communient eux-mêmes. A Alexandrie & dans le reste de l'Egypte, la plupart des laïcs gardent aussi la communion dans leurs logis. Or le Prêtre ayant une fois célébré le sacrifice, & distribué l'Hostie, le Fidele qui l'a reçue toute à la fois, & qui s'en communie ensuite de sa propre main, à plusieurs reprises, doit croire qu'il communie de la main du Prêtre qui la lui a remise; puisque dans le temple même, où le Ministre donne la particule, le Fidele qui la reçoit dans sa propre main, la tient en son pouvoir, avant de la porter à sa bouche. C'est donc la même chose, de recevoir du Prêtre une, ou plusieurs

particules à la fois. Telle étoit alors la pratique de la communion : le Prêtre mettoit l'Euchariſtie dans la main du communiant, qui la portoit lui-même à ſa bouche.

Il y a ſans doute une grande matiere d'édification dans les Canons de S. Baſile, ainſi que dans la ſévérité de l'ancienne diſcipline en général. Toujours on en appellera avec raiſon aux ſaintes maximes que la tiédeur & le relâchement n'ont mis hors d'uſage, qu'en faiſant gémir l'Egliſe. Pour temperer ſa douleur, pour ſeconder les vœux qu'elle exprime en toute rencontre, les Miniſtres de la pénitence doivent s'inſtruire des anciens canons, en ſaiſir l'eſprit, & s'y conformer dans la pratique, autant que les circonſtances le permettent. Mais comme l'Epouſe de Jéſus-Chriſt ne juge pas néceſſaire, ou convenable à ſon état préſent, de rétablir toutes ces anciennes obſervances ; ce ſeroit accuſer ſa ſageſſe, ou ſa fermeté, que de l'entreprendre ſans ſon aveu : ce ſeroit lui reprocher ſa décrépitude, ſous prétexte de ramener ſes beaux jours. Ce ſeroit une témérité bien plus grande encore, d'oppoſer à ce qu'elle a jugé

digne de remplacer des loix mal observées & à la discipline reçue généralement aujourd'hui, les canons des anciens Conciles, ou du moins ceux de quelques Eglises particulieres, quoique justement vantés dans l'antiquité. On ne sauroit disconvenir, que ceux mêmes de S. Basile ne soient défectueux en quelques articles. Ils n'ordonnent pas seulement de réitérer le baptême des Hérétiques qui alterent la forme de ce sacrement, mais celui des Encratites qui baptisent au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit; parce qu'ils croyent, avec les Marcionites & d'autres Sectaires, que Dieu est l'auteur du mal. Les canons des Orientaux sur la dissolution du mariage pour cause d'adultere, ne sont pas plus conformes aux principes évangéliques.

Can. 47.

La discipline Orientale ne mérite donc pas d'être si fort relevée pardessus celle des Occidentaux, anciens ou modernes. Quoique celle d'aujourd'hui soit moins sévere; quoiqu'elle s'accommode aux mœurs, & si l'on veut, aux foiblesses de notre âge; on doit au moins reconnoître qu'elle est nette & précise, uniforme & fixe, sagement

rédigée, & par-tout exactement conforme à l'Evangile. Dans la discipline du S. Concile de Trente, dans celle de S. Charles Borromée, & d'une multitude de conciles particuliers, tenus dans les diverses Eglises en conséquence de ces décrets œcuméniques & divins, ne retrouve-ton pas tout ce que l'antiquité a de plus pur en fait de morale, de canons essentiellement évangéliques, de réglemens nécessaires pour atteindre à la sainteté, à toute la perfection de la piété Chrétienne ; & peut-on former ici d'autre plainte raisonnable, que sur l'inobservation ?

Pour en revenir à S. Basile, il écrivit encore son livre du S. Esprit, à la priere de S. Amphiloque. Le pieux Evêque d'Icône, beaucoup plus jeune que celui de Césarée, & pénétré pour lui d'un respect bien éloigné de tout soupçon désavantageux, l'avertit néanmoins que ses adversaires affectoient de marquer de l'inquiétude, au sujet des variations employées par l'Eglise de Cappadoce dans la célébration de la doxologie, c'est-à-dire, de la formule de bénédiction en l'honneur de l'adorable Trinité. Au lieu de dire invariablement

& uniformément : Gloire au Pere, au Fils & au S. Esprit ; Basile, en priant avec son peuple, tantôt disoit : Gloire au Pere, avec le Fils, & avec le S. Esprit ; & tantôt : Gloire au Pere, par le Fils, dans le Saint-Esprit. Outre que rien ne paroissoit léger à ces anciens & religieux dépositaires de la Tradition, Amphiloque savoit encore, que l'Hérétique Aétius prétendoit établir la dissemblance des Personnes Divines, par un passage de S. Paul, qui en les nommant faisoit usage de ces différentes formules.

Basile rejette le sens impie de ce Dialecticien hérétique, dont l'impiété cependant, ajoute-t-il, ne peut rien ôter à la sainteté des expressions dictées par le Saint-Esprit même. Il témoigne ensuite combien il est éloigné d'appliquer à la doctrine du salut, des subtilités misérables & tout humaines, inconnues aux Ecrivains Sacrés. Non-seulement il exclut des Personnes Divines, tout ce qui donneroit la moindre idée d'inégalité; mais il va jusqu'à enseigner la procession du Saint-Esprit. Il le compare d'abord au souffle qui provient de la bouche de Dieu, puis le rend beaucoup mieux sans doute, en ajoutant, qu'il n'est ni son

ouvrage par la création, ni son Verbe par la génération, & qu'il vient de lui d'une maniere ineffable. Pour montrer l'origine de la doxologie qu'on taxoit de nouveauté, il dit qu'entre les dogmes conservés dans l'Eglise, les uns viennent de l'Ecriture, les autres de la Tradition Apostolique qui nous les a secrétement transmis; & que ces deux sources ont la même autorité dans la Religion. Personne, ajoute-t-il, ne disconvient de ce principe; pour peu qu'il soit versé dans la science Ecclésiastique. Si nous entreprenions de rejeter les coutumes non-écrites, comme ayant peu d'autorité, nous porterions sans y penser de mortelles atteintes à l'Evangile même; ou plutôt nous en réduirions la prédication à de purs idiomes, très-souvent inintelligibles. En quel lieu des Divines Ecritures, par exemple, trouvons-nous les prieres qui accompagnent la consécration du Pain Eucharistique & du Calice de bénédiction? Car nous ne nous contentons pas de ce qu'on lit dans S. Paul, ou dans l'Evangile; mais avant & après ces paroles, nous en proférons d'autres qui sont tirées de la doctrine non-écrite, & qui ont une grande vertu pour le Sacrement. Ne

ſont-ce pas ces inſtructions ſecretes, que nos Peres nous ont conſervées dans un ſilence religieux, impénétrable à la curioſité profane, & auſſi ancien que l'établiſſement de l'Egliſe; comme il eſt conſtant, par un uſage dont on ne trouve pas l'origine ? Enfin le Docteur cite en faveur de la tradition particuliere dont il s'agiſſoit, c'eſt-à-dire, de la doxologie; premiérement le Miniſtre même qui l'avoit baptiſé & admis dans le Clergé; puis entre les plus anciens Docteurs, les SS. Papes Clément & Denys, S. Irénée de Lyon, S. Denys d'Alexandrie, Euſebe de Paleſtine, Athénagore, S. Grégoire le Thaumaturge, Mélece du Pont, & Firmilien. Il ajoute que les Chrétiens les plus Orientaux, & tous les Occidentaux avoient le même uſage, de chanter dès-lors, comme on le fait encore de nos jours : Gloire au Pere, & au Fils, & au Saint-Eſprit. Telle étoit l'attention de cet illuſtre Docteur pour les moindres détails des obſervances, & pour tout ce qui pouvoit intéreſſer la Religion.

Mais s'il étendoit au dehors ſa ſollicitude paſtorale, ſon zele n'en devenoit pas moins vif pour la portion de l'Egliſe qui lui étoit ſpécialement confiée.

L'institution d'un Prêtre chargé du soin des ames lui paroissoit la plus importante de toutes les affaires. Un Seigneur de marque, appellé Nectaire, lui ayant recommandé quelque sujet, pour l'une de ces places, il lui fit sentir qu'avec toute son inclination à le contenter, il ne pouvoit rien accorder à ses sollicitations en ce genre. Je ne serois pas, lui dit-il, un dispensateur fidele, mais un mercenaire sacrilege, si j'échangeois le don de Dieu pour l'amitié des hommes. Nous ne faisons notre choix que sur le témoignage du degré le plus éminent de mérite, autant qu'il peut parvenir à la connoissance des hommes : encore tremblons-nous alors, de n'en pas juger comme celui qui lit dans les cœurs. A quels périls ne s'expose-t-on pas, en induisant à procéder d'une autre maniere ? C'est se charger avec témérité, des fautes de ceux qu'on recommande. Si le pouvoir de l'ordre provient des hommes, qu'est-il besoin de notre ministere, & des saints rites, qui dès-lors ne sont plus qu'une vaine représentation de la vérité ? Que ne prend on ce pouvoir de soi-même ? Mais si c'est de Dieu qu'on le reçoit, pourquoi opposer nos

volontés à la sienne, & ne pas nous en rapporter uniquement aux regles établies pour la connoître ?

Ainsi se conduisoit invariablement le S. Archevêque, comme on l'apprend d'une lettre écrite sur ce sujet à ses Corévêques, où l'on retrouve la même discipline que dans quelques épîtres de S. Cyprien, mais d'une maniere plus développée. L'Evêque examinoit, avec ses Prêtres, ceux qui étoient dignes d'entrer dans le Clergé ; s'ils n'étoient point médisans, emportés, débauchés ; si avec l'aversion des grands vices, ils avoient, sinon les vertus & le mérite acquis en un degré éminent, au moins les dispositions propres à y parvenir. En un mot ce vigilant Pasteur suivoit avec attention tout le cours des mœurs & de la conduite de ses Clercs, depuis leur premiere jeunesse. Les Prêtres & les Diacres qui demeuroient avec ces éleves, en des maisons semblables à nos Seminaires, informoient les Corévêques de tout ce qu'y s'y passoit ; & ceux-ci après en avoir fait le rapport au Prélat dont ils étoient les Vicaires, admettoient ces Candidats au rang clérical. L'Evêque les faisoit alors Lecteurs ou Soudiacres ; &

Basil. ep. 181.

quand on les avoit encore éprouvés dans ces premiers ordres, il les élevoit, de l'avis de son Clergé, au Diaconat, & enfin à la Prêtrise. Telle étoit la marche tracée par l'Apôtre, qui ordonne d'éprouver les Diacres, avant de leur confier le ministere; & malgré toute l'amertume de tant de réformateurs ou de déclamateurs modernes, tel est encore l'esprit de l'Eglise, & en très-grande partie sa discipline présente. Tout humble Fidele reconnoît, avec une douce consolation, que l'Esprit-Saint n'est pas moins attentif à la régir aujourd'hui, qu'il l'étoit dans l'âge heureux des Basile & des Cyprien. Sa sainteté est toujours la même dans ses principes : la censure ne peut tomber que sur notre lâcheté à les suivre.

C'étoit par toutes ces attentions que l'illustre Métropolitain de Cappadoce avoit formé en assez peu de temps un Clergé, vénérable à ses persécuteurs mêmes. Rien n'échappoit à sa vigilance. Un Ecclésiastique septuagénaire avoit une personne du sexe à son service, contre la sage disposition des Canons. Le Corévêque en avertit le Prélat, qui écrivit au Prêtre coupable, nommé Grégoire

ou Parégoire, de congédier au plutôt cette femme, & de se faire servir par des hommes; que si son âge de soixante-dix ans l'empêchoit d'être fort touché de la fréquentation d'une personne du sexe, comme il étoit naturel de le présumer, il n'en falloit pas moins faire cesser le scandale, dont la crainte influoit beaucoup plus dans l'avis qu'il lui donnoit, qu'aucune espece de soupçon; qu'il lui seroit d'autant plus facile de s'y conformer, qu'il se prétendoit plus libre de passion. En un mot, conclut le S. Evêque, si vous n'obéissez pas, vous resterez dans l'interdit jusqu'à la mort, qui n'opérera pour vous qu'un compte plus terrible au tribunal du Juge Suprême; & si vous osez faire les fonctions du sacerdoce, sans vous être soumis, vous serez un objet d'anathême pour tous les Fideles, qui en communiquant avec vous seroient eux-mêmes excommuniés par l'Eglise. On voit ici l'antiquité de l'ordre qu'il faut suivre dans les peines canoniques; l'interdiction ou suspense, puis l'excommunication du sujet qui ne la garde pas, & de ceux qui communiquent avec lui. Le S. Docteur emploie tous ces moyens, pour

Epist. 19.

la correction d'un seul prêtre ; persuadé qu'il étoit, que la bonne constitution d'une Eglise ne peut résulter que de ces soins peu importans en apparence, & qu'un gouvernement moins sacerdotal traite souvent de petitesses.

Ce n'étoit pas que ce génie supérieur ne prît les choses en grand, & ne donnât même à l'extérieur tout ce qui pouvoit contribuer à l'éclat de la Religion. Il fit construire une église magnifique, avec différens corps de logis ; l'un plus haut & mieux décoré pour l'Evêque, dont son humilité & son extrême détachement ne lui faisoient pas oublier la dignité ; les autres plus bas, mais très-propres & très-commodes, pour son clergé. Des terres que lui avoit données l'Empereur Valens, il dota, suivant l'intention du donateur, un superbe hôpital qu'il fit construire hors de Césarée, en un lieu inhabité auparavant, & qui devint un des principaux ornemens du pays, & comme une seconde ville qui porta long-temps après lui le nom de Basiliade. Outre les asyles des passans, & des malheureux de toute espece, surtout des lépreux qui portoient continuellement l'épouvante & quelquefois

la contagion parmi les citoyens, il y avoit dans cet hôpital des logemens pour tous les gens nécessaires à son service, pour les directeurs, les médecins, les personnes préposées aux pansemens, pour un très-grand nombre de domestiques, de commissionnaires même & de porte-faix, pour la multitude des ouvriers de toute profession, & pour leurs atteliers différens. Souvent le tendre Pasteur y alloit instruire & consoler les pauvres : il portoit la charité jusqu'à embrasser les lépreux, quand il convenoit de relever le courage de ceux qui les servoient. Ainsi jouissoit-il, avec son peuple, de la bienfaisance du Persécuteur, tandis que la persécution dévastoit la plupart des provinces.

L'Église d'Antioche, où les Catholiques se trouvoient divisés, étoit plus affligée qu'aucune autre. Toujours le S. Patriarche Mélece demeuroit dans son exil. Paulin, autre Patriarche d'Antioche non moins orthodoxe, fut épargné; sans doute parce que son troupeau, moins nombreux, attiroit peu l'attention. On ôta les églises aux ouailles de Mélece, qui se virent réduites à s'assembler en des caves & des cavernes,

long-temps même en rase campagne ; exposées à toutes les injures des saisons, qu'elles supporterent avec un courage inébranlable. C'est delà que leur vint le surnom de Campagnards. On en fit mourir un très-grand nombre, qu'on précipita pour la plupart dans le fleuve d'Oronte.

Deux Prêtres zélés, Flavien & Diodore, prirent soin du bercail désolé. Tous deux avoient déjà soutenu la persécution, n'étant que laïcs, sous l'Empire de Constance ; & tous deux dans la suite parvinrent à l'épiscopat : Flavien, au siége même d'Antioche ; Diodore, à celui de Tarse. Ils furent assistés par les saints solitaires, qui ne tenant à rien dans ce Monde, ne trouvoient qu'à gagner dans la défense de la vérité. Les vexations allerent si loin, que les Payens mêmes en blâmoient l'Empereur. Le Philosophe Themistius lui adressa un discours, où pour le détourner d'inquiéter les Chrétiens à cause de leurs différentes opinions sur la Divinité, il rapporte plus de trois cents manieres de penser des Payens, touchant le même sujet.

Mais le plus glorieux soutien des Ca-

tholiques de Syrie, fut ſans contredit le Solitaire S. Aphraate, Perſe de naiſſance, & d'une illuſtre famille qu'il avoit quittée, ainſi que ſa patrie, pour ſe retirer dans une terre étrangere, où il comptoit vivre ignoré. Mais tout le monde accouroit vers lui, dans l'admiration de ſa vie toute céleſte. A peine faiſoit-il entendre ſon langage demi-Grec & demi-Perſan; & chacun néanmoins vouloit recevoir ſes inſtructions; peuple, magiſtrats, gens de guerre, ſavans & ignorans. Un jour l'Empereur Valens, regardant d'une galerie de ſon palais ſur le grand chemin, le long de l'Oronte, il apperçut un vieillard couvert d'un méchant manteau, & marchant avec une précipitation étonnante pour ſon grand âge. Il voulut ſavoir comment il ſe nommoit, & pourquoi il faiſoit tant de diligence. On lui dit que c'étoit le Solitaire Aphraate, pour qui toute la ville étoit pénétrée de la plus profonde vénération, & qu'il ſe rendoit à la place où les Catholiques s'aſſembloient.

Que prétends-tu, lui cria auſſitôt le Prince; & pourquoi abandonnes-tu la retraite où tu devrois te tenir renfermé,

Philoſt. c. 8.

ſelon la regle Aſcétique ? Vous avez raiſon, Seigneur, repartit Aphraate : je devrois garder la ſolitude. Mais la vierge la plus retirée & la plus timide demeure-t-elle aſſiſe & tranquille dans la maiſon paternelle, quand elle y voit l'incendie ? Elle court au contraire de tous côtés, pour donner & procurer du ſecours ? Vos Ariens mettent le feu à l'Egliſe : je vole pour l'éteindre. L'Empereur, quoique très-irrité, ne répliqua rien : mais un de ſes Eunuques vomit mille injures contre le S. Vieillard. Peu après, cet impie étant allé voir ſi le bain du Prince étoit chaud, il entra en frénéſie, & ſe précipita dans l'eau bouillante, où il trouva la mort & le châtiment de ſon impiété. Le bruit s'en répandit dans tous les quartiers d'Antioche, & imprima la terreur aux hérétiques : Valens même n'oſa bannir Aphraate, comme il l'avoit réſolu.

Théod. l. 5. c. 9.

Afin d'appuyer leur doctrine, d'une autorité auſſi reſpectée en Orient que celle des Solitaires ; les Sectaires qui employoient toutes ſortes de moyens, ou ſpécieux, ou viſiblement faux, publierent que Julien, ſurnommé Sabas, c'eſt-à-dire le vieux ou le chenu, penſoit com-

me eux de la divinité de Jésus-Christ. C'étoit le plus renommé de tous les Solitairesde la Syrie qui le savoit doué, à un point très-éclatant, du don des miracles. Les Catholiques l'avertirent du faux bruit qui couroit; & bien vîte il s'en vint du pays d'Edesse où il résidoit, pour manifester sa croyance au milieu d'Antioche. Il se logea près de la ville, au pied d'une montagne, dans une caverne où l'on disoit que l'Apôtre S. Paul s'étoit autrefois caché, & où les Fideles persécutés s'assembloient. A son arrivée, il y fut atteint d'une fievre très-violente. Les Orthodoxes en furent d'autant plus affligés, que cet accident ne sembloit pas moins nuisible à la cause de la Religion, qu'à la renommée de son défenseur. Mais il leur dit: Ne vous inquiétez pas; Dieu saura bien me rendre la santé, si elle est utile à sa gloire. Il se mit en prieres, & il eut une grande sueur qui emporta subitement la fievre: après quoi il affecta de se montrer partout, & toujours entouré de Catholiques, confessant la foi par ses œuvres & par ses paroles, & la confirmant par un grand nombre de prodiges. A la porte même du palais, un mendiant

qui ne pouvoit faire aucun usage de ses jambes, étendit la main, comme le Saint parloit, & toucha son manteau. A l'instant même, il se sentit guéri, se mit à courir & à sauter avec des transports inexprimables de joie : ce qui attroupa une multitude innombrable, & couvrit les hérétiques de la derniere confusion. S. Julien guérit beaucoup d'autres maladies ; & de la maniere la plus étonnante, un Seigneur nommé comme lui Julien, dont la santé étoit désespérée. C'est sur le témoignage immédiat des témoins oculaires que Théodoret nous a transmis le détail de ces merveilles.

Le ressentiment des Ariens s'étendit à l'Evêque d'Edesse, nommé Barse, qui fut relégué d'abord en Phénicie, ensuite à Oxirinque, en Egypte, enfin aux extrémités sauvages de la Thébaïde. On voulut mettre un autre Evêque à sa place : mais le peuple d'Edesse ne voulut jamais le reconnoître. On donna toutes les Eglises aux Ariens, comme on avoit fait à Antioche ; & les Orthodoxes s'assemblerent de même en pleine campagne. L'Empereur, furieux de leur constance, commanda au Préfet Modeste

deste de les faire charger par les troupes, la premiere fois qu'ils s'assembleroient, sans épargner ni âge, ni sexe. Assez favorablement disposé depuis ses liaisons avec S. Basile, le Préfet fit avertir sous main ces fervens Catholiques, de l'ordre qu'il avoit reçu. Mais il fut bien étonné, lorsqu'il vit courir tout le monde au lieu de l'assemblée, dans la crainte d'échapper au martyre. Il admira sur-tout une pauvre femme, qui témoignant le même empressement que si elle eût vu le ciel ouvert, tiroit d'une main un jeune enfant, & de l'autre fendoit la foule afin d'arriver à temps, pour recevoir avec l'enfant la couronne du martyre.

Théod. iv. 16

Modeste retourna dire à Valens, qu'il falloit laisser les Catholiques en repos, ou se résoudre à les égorger tous. Quelques jours après, le Préfet les rassembla, & leur représenta avec douceur le danger de leur résistance. Et quelle peine, ajouta-t-il, trouvez-vous à obéir ? Il ne s'agit que de communiquer avec l'Empereur. Est-ce que l'Empereur est devenu Evêque, reprit un Prêtre, nommé Euloge ? Non, répondit tranquillement le Préfet; mais je vous exhorte,

pour votre bien, à communiquer avec les Evêques de sa communion. On ne lui répondit que par des cris & mille signes d'horreur. Il y eut beaucoup de ces généreux Orthodoxes, relégués jusqu'à Antinoüs, dans la Thébaïde; entr'autres, ce même Euloge & Protogene, qui dans leur exil convertirent une multitude d'Idolâtres.

La persécution s'étendit de Syrie en Egypte; mais ce ne fut qu'après la mort de S. Athanase, qui arriva dans le cours de cette même année 373. Il mourut enfin très-paisiblement dans les bras de son peuple,, après quarante-six ans au moins d'Episcopat, passés dans une agitation perpétuelle. L'Histoire Ecclésiastique de son temps, qui n'est, pour ainsi dire, que son histoire personnelle, fait amplement connoître le caractere & le mérite de cet homme de la droite du Très-Haut. Quant à ses écrits, Photius, le meilleur Critique des Ecrivains de sa langue, y trouve, avec une diction nette, facile, abondante, une force & une finesse inimitables. Tout ce qu'il avance & qu'il présente sous le jour le plus avantageux, porte sur une Logique solide, & en même-temps susceptible

des tours nobles & des ornemens de la haute éloquence. Mais ſon plus grand art conſiſte à cacher l'art même ; & rien ne paroît ſi ſimple & ſi naturel, que les traits les plus victorieux. Il s'inſinue dans les eſprits, couvert de ſes moyens qui font diſparoître ſa perſonne : ce n'eſt pas l'auteur, c'eſt la raiſon même qui domine le lecteur ; & celui-ci ſe trouve perſuadé, ſans s'être apperçu qu'on le voulût faire. Docteur & Orateur d'une ſageſſe extrême, d'un goût exquis, d'une juſteſſe unique dans l'expreſſion, partout il proportionne exactement le tour du diſcours au ſujet qu'il traite, & aux perſonnes qui l'écoutent.

Avant qu'il rendît les derniers ſoupirs, on le pria de déſigner ſon ſucceſſeur. Il crut devoir le faire, en des temps ſi difficiles, ſans craindre d'aggraver le compte qu'il alloit rendre au Souverain Juge. Ainſi nomma-t-il Pierre, le fidele compagnon de ſes courſes & de ſes travaux, que ſon âge & ſon expérience, ſa capacité, ſes vertus éminentes rendoient propre à cette haute & périlleuſe dignité. Le Clergé & tous les ordres des citoyens, peuple, magiſtrature, nobleſſe, témoignerent leur joie unanime,

par de vives acclamations. Les Solitaires vinrent de leurs retraites écartées prendre part à la commune alégresse ; & les Evêques voisins s'étant rendus en bon nombre à l'Eglise Patriarchale, ils ordonnerent le nouveau Patriarche, qui écrivit aussi-tôt au Souverain Pontife & aux Prélats principaux des régions diverses.

Mais la mort d'Athanase ayant relevé les espérances des Ariens d'Egypte, ils écrivirent promptement à la Cour qui se trouvoit encore à Antioche. Long-temps auparavant, ils avoient ordonné Lucius pour le siege d'Alexandrie. L'Evêque Arien d'Antioche, Euzoïus digne d'une pareille commission, crut qu'il importoit à la Secte, d'aller installer lui-même ce collegue hérétique. Valens approuva l'entreprise, & commanda des troupes pour l'exécution. On commença par chasser Pierre ; & alors se renouvelerent, avec un genre particulier de scandale & d'impiété, les horribles scenes qui avoient si souvent désolé cette illustre & malheureuse Eglise. D'infâmes bouffons montoient nuds dans la chaire sanctifiée par les divins enseignemens d'Athanase ; ils se montroient

dans le même état, sur l'autel sacré; & là, faisoient & disoient ce dont la pudeur se permet à peine le vague souvenir. Les Ariens & les Idolâtres ne sembloient avoir qu'un même culte, comme ils n'avoient qu'un seul intérêt. Quand Lucius arriva ensuite, & qu'il entra dans l'Eglise, les Payens lui applaudirent en troupe, & crierent publiquement : Soyez bien venu, Evêque, qui ne reconnoissez pas le fils ! Que le grand Sérapis qui vous amene, vous comble de ses faveurs !

Les Catholiques ne relâchant rien de leur attachement pour l'Evêque Pierre, & se rendant sourds aux menaces, comme aux promesses, il en fallut venir aux coups. Les fouets & les lanieres plombées furent mises en œuvre. On en jeta plusieurs dans les cachots. On en fit embarquer encore davantage pour l'exil. Un grand nombre endura la mort : & à la vue de tant de cruautés, c'étoit un crime digne de ces mêmes traitemens, de répandre seulement quelques larmes de compassion. La violence s'étendit aux Eglises voisines. Des Prélats qui avoient confessé Jésus-Christ sous Constance & sous Ju-

lien, éprouverent des traitemens plus rigoureux encore. Mais toujours on exerçoit la principale févérité, contre ceux qui travailloient le plus efficacement à maintenir la vraie foi dans les peuples.

Isidore qui avoit accompagné S. Athanase dans son glorieux voyage de Rome, les deux Macaires, dits d'Alexandrie & d'Egypte, furent transportés & abandonnés dans une île Idolâtre, où l'Evangile n'avoit pas encore été prêché. A leur arrivée, la fille d'un Sacrificateur, possédée du Démon, se mit à crier: Que vous êtes puissans, serviteurs de Jésus-Christ! Qui résisteroit à votre vertu! Nous vous cédons la place. Elle tomba par terre, après ces paroles. Les trois Confesseurs s'étant approchés, la releverent, & lui rendirent une santé parfaite. Avec le pere & la fille, tous les habitans de l'île se convertirent & reçurent le baptême. La nouvelle en étant parvenue à Alexandrie, le peuple vint en foule faire des reproches terribles à Lucius. On lui témoigna, d'une maniere si animée, la peur qu'on avoit que le bras divin ne s'appesantît sur la ville, si l'on ne cessoit de persécuter

Theod. IV. 21.

ces trois amis de Dieu, que le faux Patriarche appréhendant une sédition, fit donner des ordres secrets pour les laisser retourner à leurs cellules.

Rien n'étoit mieux fondé, que le respect des peuples pour ces illustres Solitaires. Isidore avoit été élevé au Mont de Nitrie, solitude révérée entre toutes celles de l'Egypte, à douze ou treize lieues d'Alexandrie. Cinq mille Ascetes y vivoient, chacun suivant les impulsions diverses de l'Esprit de Dieu. Ils étoient répartis en cinquante maisons différentes, les uns demeurant seuls, les autres deux à deux, ou plusieurs ensemble. S. Isidore distingué dans cette multitude de Saints, fut élevé au sacerdoce & préposé au gouvernement d'un hospice ou hôpital, très-célebre à Alexandrie.

Des deux Macaires, l'Egyptien, dit aussi l'ancien, habita le premier le désert de Scété. Il montra tant de prudence, dès l'âge le plus tendre, qu'on le nommoit le jeune vieillard: à quarante ans, il fut doué avec éclat du don des miracles. On releve, dans une multitude de merveilles qu'il a opérées, la résurrection de trois morts. Il fut Prê-

tre, aussi-bien que Macaire l'Alexandrin, qui habitoit tantôt à Nitrie, tantôt à Scété, à une journée de chemin, par-delà Nitrie. On l'ordonna pour le monastere des Celles, éloigné de trois lieues seulement du Mont de Nitrie. La solitude des Celles prenoit son nom du grand nombre de cellules qui étoient répandues dans la contrée. Elles occupoient un très-vaste espace, étant assez distantes les unes des autres, pour qu'on ne pût respectivement, ni se voir, ni s'entendre. Au milieu, étoit une Eglise commune, où l'on se rassembloit le Samedi & le Dimanche.

S. Macaire le jeune est spécialement renommé pour l'austérité de sa vie. Pendant sept ans, il ne mangea pas la moindre chose qui eût passé par le feu. Il ne prit par jour, pendant trois autres années, que quatre à cinq onces de pain trempé dans l'eau. Ayant un jour parlé de raisins, on lui en envoya de très-beaux. Le Saint les fit porter à l'un des freres, qui étoit malade. Celui-ci, par le même esprit de mortification, les envoya à un autre; ce troisieme à un quatrieme, ainsi de suite jusqu'au dernier, qui les rapporta à Macaire, sans

Pallad. c. 69.

ſavoir qu'ils vinſſent de lui. Afin de s'accoutumer à braver le ſommeil, il paſſa vingt jours & vingt nuits en plein air, expoſé aux traits brûlans du ſoleil, & au froid de la nuit, peut-être encore plus inſupportable, par le contraſte, que les ardeurs du jour. Il paſſa des Carêmes entiers, ſans prendre d'autre nourriture que quelques feuilles de choux, & le Dimanche ſeulement. Durant les quarante jours, il demeuroit debout, ſans ſe coucher un ſeul moment, ſans changer de place, priant ou travaillant ſans la moindre interruption, dans la même poſture.

Sur les confins de l'Egypte & de la Paleſtine, il y avoit un autre Solitaire, appelé Moyſe, dont la haute réputation parvint aux oreilles de la Princeſſe Mauvie, Reine Arabe, aſſez puiſſante pour inquiéter Valens, dans les embarras qu'il avoit ſur toutes ſes frontieres. Elle fit la paix avec les Romains, & ſtipula, comme une des principales conditions du traité, qu'on donneroit pour Evêque à ſes ſujets, le Solitaire Moyſe, Sarraſin de naiſſance. Elle étoit déjà Chrétienne, & ſa nation avoit quelque teinture de la même Religion; mais on vou-

loit mieux l'inftruire. Ravi de fe tirer d'embarras par une voie fi facile, l'Empereur fit auffi-tôt conduire Moyfe à Alexandrie, pour y être facré. On le préfenta à l'Evêque Arien Lucius. Arrêtez, lui dit-il en préfence des Magiftrats & du Peuple affemblé : je ne fuis pas digne du miniftere où l'on m'éleve ; mais fi l'on veut que je l'accepte, quoique indigne, je prends le Ciel & la Terre à témoin, que je ne recevrai pas l'impofition, de mains fouillées par les profanations de l'Héréfie, & par le fang de tant de Saints. Vous me jugez témérairement, repartit Lucius ; & vous ignorez quelle eft ma foi. Les Evêques, reprit Moyfe, les Prêtres & les Diacres tourmentés en mille manieres dépofent affez contre vous : les faits font de meilleures preuves que les difcours.

Ruf. 11. 6.

Lucius ne refpiroit que la vengeance ; mais il n'y avoit pas moyen de l'exercer : il fallut mener le faint homme aux Evêques orthodoxes, réfugiés dans les montagnes. Là, il fut ordonné ; puis il alla joindre les Sarrafins. Il en trouva peu qui fuffent véritablement & folidement Chrétiens : mais par fon affiduité à les inftruire, & par un grand nombre de

miracles, il en fit des Fideles dignes de l'émulation des Chrétientés les mieux policées. Il eut des successeurs qui porterent comme lui le titre, tantôt d'Evêque des Sarrasins, tantôt d'Evêque des camps ou des tentes; parce que ces peuples, errant de contrée en contrée, n'habitoient le plus souvent que sous des tentes.

Les Gaules possédoient dans le même temps un Pasteur encore plus merveilleux, dans la personne du grand Saint Martin, qu'une vénération unanime avoit élevé sur le siége de Tours. De son monastere de Ligugei, le plus ancien qu'on sache avoir été bâti dans les Gaules, faisant céder l'amour de la solitude à la charité sa vertu dominante, souvent il avoit fait des excursions apostoliques, pour tirer de leur aveuglement les habitans des campagnes, encore idolâtres en très-grand nombre. Ainsi s'étoient fait connoître son zele & ses divins talens; & parmi ses miracles, déjà l'on citoit deux morts qu'il avoit ressuscités. L'épiscopat ne changea rien à sa maniere de vivre, ni même à la pauvreté de ses vêtemens. Mais loin d'avilir par-là sa dignité, il la rendit plus vé-

nérable, en augmentant ses travaux, sans rien diminuer de ses austérités, ni de son abnégation. Son extérieur peu avantageux, la simplicité de son air & de ses manieres, sa chevelure extrêmement négligée, considérations importantes au jugement du siecle, & que quelques Prélats d'une piété médiocre n'avoient pas rougi d'opposer à son élection, ne servirent qu'à montrer avec plus d'éclat, que la sainteté & la vraie capacité, quand elles sont au degré suprême, suffisent toujours à la décoration du Pasteur.

Pour avoir à sa portée un lieu fixe de recueillement, qui lui tînt lieu en quelque sorte de sa chere solitude de Ligugei, il établit un nouveau monastere entre la Loire & une montagne escarpée, en un lieu si sauvage alors, qu'on le regardoit comme un désert, quoique à une demi-lieue seulement de la ville. On y vit jusqu'à quatre-vingts moines, qui avoient tous des cellules séparées, creusées la plupart dans la montagne. Tels furent les commencemens du célebre monastere de S. Martin, nommé depuis Marmontier, ou Monastere Majeur, d'où les plus illustres Eglises s'estimerent heu-

teuſes de tirer leurs Evêques. Ce qu'il y avoit de particulier dans la regle de ces Cénobites, outre l'abſtinence & les auſtérités des Religieux les plus fervens, c'eſt que par un détachement propre à ceux-ci, il ne leür étoit pas permis de vendre, ni d'acheter, comme les autres avoient coutume de faire. Ils n'exerçoient même aucun métier, ſinon de tranſcrire des livres : encore n'y employoit-on que les jeunes gens ; parce qu'on jugeoit cette occupation néceſſaire à la vivacité plus grande de leur imagination. Les plus âgés vaquoient uniquement à la contemplation des choſes céleſtes : particularité remarquable, & qui devoit inſpirer quelque réſerve aux Cenſeurs déterminés à blâmer tous les uſages qui ne cadrent pas avec leur régularité de ſyſtême, quelque analogues qu'ils puiſſent être aux mœurs, ſelon les temps & les lieux.

Nonobſtant ſon goût pour la retraite, Martin, peu après ſon élevation à l'épiſcopat, ſe crut obligé d'aller à la Cour de Valentinien, pour certaines affaires, importantes ſans doute à la Religion, mais qu'on ne ſpécifie pas. L'Impératrice Juſtine, favorable aux Ariens, prévint l'Empereur contre le S. Evêque,

dont elle connoissoit l'extrême aversion pour ces Hérétiques. Valentinien défendit de l'admettre à son audience, qui lui fut en effet refusée. Mais le S. Evêque s'étant mis en prieres, un Ange lui apparut, & lui dit de retourner vers l'Empereur avec assurance. Il retourne au palais, trouve toutes les entrées libres, pénetre jusqu'au Prince, qui toutefois ne lui marque au premier abord qu'une indifférence affectée & méprisante. Valentinien sembloit s'étudier à ne pas faire un mouvement, dont le Saint pût se tenir honoré. Mais le siege où il étoit assis, ayant paru tout-à-coup enflammé, il se leva avec effroi; & changé par ce prodige, il court embrasser l'Evêque, condescend généralement à tous ses desirs, sans lui donner le temps de les expliquer; & durant son séjour, il le fit souvent manger à sa table: merveille peu surprenante dans la vie d'un Saint qui fut le Thaumaturge de son siecle, aussi-bien que la gloire de l'Eglise Gallicane.

Nous n'entrerons pas dans le détail infini des prodiges que le Tout-Puissant opéroit journellement par son moyen. Il chassoit les Démons, il gué-

tissoit les maladies les plus incurables, il ressuscitoit les morts, il faisoit des miracles en si grand nombre, que les écrits des auteurs contemporains sont tous remplis de ces faits, que plusieurs avoient vus de leurs propres yeux; en particulier Sulpice Sévere, qui avoit été disciple du Saint, & qui en écrivit une partie de son vivant. Cet homme plein de talens, d'ambition même avant sa conversion, ne crut pouvoir mieux étudier les regles de la perfection évangélique, que dans les leçons & les exemples de l'admirable Evêque de Tours, qu'il observa avec la plus grande attention. Contre le préjugé établi de son temps sur l'humble simplicité du Saint, il nous apprend qu'il n'avoit remarqué dans aucune autre personne, non-seulement tant de mérite surnaturel, mais tant d'esprit, tant d'érudition, & même tant de pureté dans la diction. Ce Sulpice Sévere est différent de S. Sulpice, dit le Sévere & Evêque de Bourdeaux, avec qui on le confondoit autrefois : il n'étoit que Prêtre; il gouverna deux Eglises assez éloignées l'une de l'autre, où chaque Dimanche il alloit célébrer successivement

Vit. S. Mart. c. 10. & seq.

les Saints Mysteres. C'est le premier exemple qu'on trouve, au moins dans les Gaules, de l'usage de bîner, ou de dire habituellement deux messes en un jour. Cet Ecrivain plein d'art, d'élégance & d'agrément, composa encore sous le titre d'Histoire Sacrée, un abrégé très-bien écrit de l'histoire du Vieux Testament & de celle de l'Eglise, avec trois dialogues, le premier sur les Solitaires d'Orient, les deux autres encore sur les vertus & les miracles de son saint Maître : matiere qu'il ne crut jamais pouvoir épuiser.

Le don des miracles, à ce haut degré qu'on avoit admiré dans les premiers prédicateurs de l'Evangile, le Ciel l'accorda à l'homme Apostolique dont la destination étoit de consommer la ruine de l'Idolâtrie parmi les habitans de la campagne les plus attachés au Paganisme qui pour cela porte leur nom, & bien plus capables d'entendre la voix des prodiges, que les raisonnemens des Docteurs & les oracles des Prophetes. Aussi Martin réussit-il à forcer la superstition dans ses abris les plus obscurs, & jusque dans les contrées qui en faisoient le retranchement le plus inaccessible. Où l'on

ne trouvoit que très-peu de Fideles, il ne laiſſa preſque plus d'Idolâtres; & il y érigea quantité d'égliſes ou d'oratoires, à la gloire de Jéſus-Chriſt.

Mais ſi les reſtes du Paganiſme rendoient cet homme de prodiges néceſſaire à la Gaule, les ravages de l'Arianiſme en Italie, & ſur-tout dans l'Egliſe de Milan, demandoient un Paſteur puiſſant en paroles auſſi-bien qu'en œuvres. Depuis long-temps, elle étoit gouvernée par un hérétique d'autant plus dangereux, qu'il affectoit de paroître orthodoxe. Auxence avoit trompé l'Empereur Valentinien, en jurant avec une ſacrilege impudence, que ſa doctrine étoit la même que celle de Nicée; & la pareſſe de ce Prince au regard de la Religion, lui avoit fait croire l'impoſteur ſur ſa parole, malgré la contradiction de ſes procédés & les réclamations des Conciles. Ainſi l'habile fourbe s'étoit il maintenu pendant vingt ans, dans la poſſeſſion de l'un des ſieges les plus importans de l'Egliſe. Il y mourut enfin, & laiſſa tout dans le plus effrayant déſaſtre. Les Orthodoxes ſi long-temps vexés ne pouvoient plus ſupporter l'oppreſſion, les Sectaires ne vouloient rien

abandonner de leur pouvoir tyrannique ; tous les esprits éprouvoient la fermentation la plus violente ; & il y avoit un danger prochain de sédition & des plus funestes excès. La Province avoit cependant un excellent Gouverneur à qui l'on observe que le Préfet d'Italie, en lui conférant ce Gouvernement, avoit parlé en ces termes : Allez, Ambroise, & agissez en Evêque plutôt qu'en Juge. La sédition étant près d'éclater, Ambroise courut à l'église, pour calmer le peuple, qu'il exhorta avec une éloquence tendre & insinuante à la concorde & à la sage modération, si nécessaires pour faire le choix important d'un bon Pasteur. A l'instant, toute la multitude, Ariens & Catholiques, d'une voix unanime, le demande lui-même pour Evêque. Un enfant, dit-on, cria le premier par trois fois : *Ambroise Evêque !* & tous les assistans prenant la voix de l'innocence pour l'organe du Ciel, répéterent long-temps : *Ambroise Evêque, Ambroise Evêque !* & ils ne voulurent plus entendre parler pour Evêque d'un autre que d'Ambroise.

Comme il n'étoit que Catéchumene, on ne pouvoit le choisir, suivant les

diſpoſitions ordinaires des Canons. Mais la voix publique, avec des circonſtances ſi extraordinaires, parut un ſigne non équivoque du choix d'en-haut. On écrivit auſſi-tôt à l'Empereur qui ſe trouvoit à Treves, afin d'obtenir ſon conſentement, néceſſaire au moins, à raiſon du Gouvernement dont Ambroiſe étoit revêtu. Mais le Gouverneur fort affligé de ce qui ſe paſſoit, employa tous les moyens imaginables, pour éviter la dignité ſainte qui le faiſoit trembler. Dans les fonctions ſéculieres qu'il continua d'exercer, il affecta, pour ſe rendre odieux, une ſévérité exceſſive; & il appliqua publiquement quelques accuſés à la queſtion. Son humilité encore peu éclairée alla juſqu'à introduire chez lui des femmes décriées, afin de donner mauvaiſe idée de ſes mœurs.

Telle étoit la crainte qu'on avoit alors dans l'Egliſe, du fardeau de l'Epiſcopat. Elle y étoit ſi commune, qu'en cette même année 374, un Concile tenu à Vienne, dans les Gaules, ſe crut obligé de réprimer cette humilité exceſſive des clercs qui ſe décrioient eux-mêmes, pour ſe ſouſtraire aux dignités eccléſiaſtiques. Au moins fut-il ordonné d'ad-

mettre les témoignages qu'ils rendroient contre leur propre personne. Mais pour Ambroise, on pénétra facilement ses vues. A toutes ses allégations, le peuple ne répondit qu'en criant : Nous persistons dans le choix d'Ambroise, & nous prenons sur nous son péché.

Il voulut s'enfuir, & il sortit en effet de la ville pendant la nuit, pensant aller à Pavie. Le lendemain croyant être fort éloigné de Milan, il se retrouva à la porte de cette ville, où le peuple l'ayant reconnu, lui donna des gardes pour la suite. Il s'échappa néanmoins encore, & il se tint caché dans la maison de campagne de son ami Léonce, jusqu'au moment où l'on reçut la réponse de l'Empereur. Flatté de voir choisir les Pasteurs de l'Eglise, entre les Officiers qu'il établissoit sur les peuples, Valentinien voulut qu'Ambroise fût incessamment ordonné ; & il chargea le Vicaire d'Italie, de tenir la main à l'exécution. On afficha un ordre précis, & sous de grosses peines, de décéler Ambroise, en quelque lieu qu'il pût être; de maniere que Léonce jugea ne pouvoir plus se dispenser d'obéir. On amena son ami qui fondoit en larmes, & qui se soumit

néanmoins, dans la crainte qu'une plus longue résistance ne fût une révolte contre la volonté du Seigneur.

Il voulut être baptisé par un Ministre Catholique. Huit jours après, il fut ordonné Evêque l'an 374. Mais pour se conformer, autant qu'il étoit possible, aux regles ecclésiastiques, il exerça dans ce court intervalle les différentes fonctions des ordres inférieurs. Le jour de son ordination, septieme de Décembre, à ce que l'on croit, fut célébré comme un jour de réjouissance publique; & tant les Prélats d'Orient que ceux d'Occident, lorsqu'ils apprirent ces soins marqués de la Providence sur un siege si considérable, en rendirent au Seigneur les actions de graces les plus expressives. Ambroise pouvoit avoir trente-quatre ans. Il ne tarda point à annoncer tout ce qu'on devoit attendre de lui : ce qu'il avoit d'argent, il le distribua sans réserve aux pauvres, fit à son Eglise la donation de toutes ses terres, dont il ne réserva l'usufruit qu'à sa fœur Marcelline, vierge consacrée par la main du Pape Libere, & l'édification de toute la ville de Rome où elle vivoit. Pour son frere Satyre qui l'étoit venu joindre

à Milan, le nouvel Evêque se déchargea sur lui du gouvernement de sa maison, afin de se livrer tout entier aux fonctions spirituelles.

Il eut très-peu de choses à changer dans sa conduite, pour la rendre épiscopale. Mais comme il ne s'étoit guere occupé jusque-là que des connoissances convenables à son premier genre de vie, il prit la coutume de donner à l'étude des sciences ecclésiastiques, toutes les heures qu'il déroboit aux affaires moins importantes, & beaucoup plus encore au repos de la nuit. Convaincu que la piété, ni la dignité, ne dispensent jamais d'être savant, & que les levres du Prélat, encore plus que celles du Prêtre, sont les dépositaires de la doctrine, il méditoit continuellement les Divines Ecritures, & il en cherchoit infatigablement l'intelligence dans la tradition & la multitude des interpretes. Il vouloit connoître tous les Auteurs Ecclésiastiques de quelque renommée, les modernes ainsi que les anciens; & s'il goûtoit les interprétations d'Origene, où il puisoit principalement; avec plus de générosité sans doute, & contre l'ordinaire des savans peu enclins à priser leurs con-

temporains, il témoignoit une estime toute particuliere pour la perfection des écrits de S. Basile. Tant par son assiduité à étudier ces grands modeles, que par la justesse & l'aménité de son propre génie, il acquit en peu de temps une éloquence noble, sage, insinuante, quelquefois véhémente, toujours revêtue d'une diction aussi douce & aussi élégante que propre & naturelle. C'est ainsi que se formoit, entre les quatre plus brillans flambeaux de l'Eglise d'Occident, celui que le Seigneur destinoit à faire évanouir de l'Italie les ténebres de l'Arianisme.

La part qu'eut Valentinien à l'élection d'Ambroise, fut la plus belle & la derniere œuvre de cet Empereur, en faveur de la religion. Il mourut sur la fin de l'année suivante, après avoir régné près de douze ans, & vécu cinquante-cinq. Toujours il avoit été fort sujet à la colere; & l'on prétend qu'un violent accès de cette passion à laquelle il se livra, en donnant audience aux Ambassadeurs des Quades qui venoient de ravager la frontiere de l'Empire, lui rompit une veine, & le fit expirer le jour même, 17 Novembre 375. La valeur,

la prudence, une activité infatigable contre les Barbares prêts à fondre sur toutes les provinces, l'amour du bien public, & le choix des Ministres capables de le procurer; toutes ces qualités, vraiment Impériales, assurent à Valentinien un rang non commun entre les Empereurs. Mais son peu de zele pour la Religion, & son inflexible sévérité, aussi ressemblante à la cruauté qu'éloignée de l'esprit du Christianisme, lui attirerent le blâme des Politiques, ainsi que des Chrétiens.

Aussi-tôt après la mort de cet Empereur, les principaux Officiers, pour prévenir les mouvemens, reconnurent le jeune Valentinien son fils, qui n'étoit qu'un enfant de quatre ans. On n'attendit pas l'aveu de Gratien son aîné, qui étoit resté à Treves, & qui avoit été déclaré Auguste, dès l'année 367 : mais ce Prince, âgé de seize ans, à la mort de son pere, & d'une bonté de caractere presque sans exemple, loin d'improuver un arrangement dont tant d'autres se seroient tenus outragés, traita toujours son jeune frere, quoique d'un autre lit, comme son propre fils. Ainsi l'Empire se trouva partagé, comme à la mort

mort du Grand Constantin; Gratien ne s'attribuant en propre que l'Espagne, les Iles-Britanniques & les Gaules, régions frontieres & les plus exposées aux Barbares. Mais tant qu'il vécut, il gouverna l'Occident en général; de maniere que les loix données dans toute son étendue jusqu'à la mort de Valens, se trouvent sans nulle exception datées de Treves ou de Mayence, lieux ordinaires de son séjour.

On en remarque deux, entre les plus favorables à l'Eglise. La premiere renouvelle les défenses faites aux Hérétiques de tenir des assemblées, avec confiscation des lieux où ils auront dressé des autels. Par la seconde qui concerne les jugemens Ecclésiastiques, & qui constate les usages respectables de l'antiquité où nous nous sommes maintenus, il est statué que les causes les moins importantes, en matiere de Religion, seront jugées par l'Evêque & son Clergé, ou par le concours du Métropolitain & de ses Suffragans dans le Concile de la province; & que les affaires graves le seront avec plus de solennité par les Juges ordinaires & extraordinaires, c'est-à-dire, par les Evêques d'un grand district com-

prenant plusieurs provinces sous un Primat ou Patriarche : les causes criminelles sont réservées par la même loi aux Juges Laïcs. Tel fut uniquement dans ces ordonnances le but d'un Prince religieux, qui ne s'arrogeoit pas le pouvoir direct de statuer, en matiere purement Ecclésiastique, mais celui de procurer l'exécution des réglemens de ce genre. On fait honneur à la Religion de Gratien, d'avoir, le premier des Empereurs Chrétiens, refusé l'habit de Souverain Pontife, quand les Payens, selon la coutume, le lui présenterent.

Valens, en Orient, usoit bien différemment de son pouvoir, sur-tout depuis qu'il se trouvoit en pleine liberté, par la mort de l'Empereur son frere. Comme les Solitaires faisoient un des plus fermes appuis de la Doctrine Catholique, il ordonna par une loi formelle, qu'ils fussent contraints à porter les armes. Plusieurs troupes de gens de guerre se disperserent aussi-tôt dans les solitudes d'Egypte, pour en forcer les saints habitans à une sorte d'apostasie. La vexation s'étendit aux Solitaires des autres provinces, particuliérement à ceux de Syrie, que l'effroi dispersa de toute

part : après quoi on brûla leurs cellules, avec tous leurs petits ouvrages, dont le produit ne tendoit qu'au soulagement des pauvres. C'est ainsi que ce Persécuteur obstiné combloit la mesure & accéléroit le châtiment de ses crimes.

Mais les Barbares choisis pour servir d'instrument à la céleste vengeance contre leur séducteur, devoient être séduits, avant qu'elle éclatât. Entre les peuples divers venus des extrémités Occidentales du Nord sur les frontieres de l'Empire, & compris indistinctement sous le nom de Goths, ceux qu'on appeloit Thervinges étoient déjà Chrétiens en assez grand nombre, & ils avoient une extrême vénération pour leur Evêque Ulfila. Poussés à bout par les Huns sortis furieux des Palus Méotides, où on les avoit quelque temps resserrés, ils l'envoyerent à Valens, afin d'en obtenir la permission de passer le Danube, & de s'établir en Thrace, à condition de servir dans les Armées Romaines. Ulfila ne fut pas long-temps à C. P. sans voir que tout le crédit étoit entre les mains des Ariens. Soit intérêt personnel, soit amour aveugle de sa nation, soit oubli des principes de la foi & sé-

duction véritable ; car il est bien difficile de trouver un motif plausible à l'affreuse résolution d'un homme consacré à des fonctions si apostoliques ; il promit de faire embrasser les opinions d'Arius à son peuple, qui le croyoit sur sa parole & l'écoutoit comme son oracle. C'étoit lui qui avoit inventé les lettres Gothiques, & traduit en cette langue la Bible entiere, dont les Evangiles que nous avons encore, fournissent un monument curieux de l'état où se trouvoit alors l'idiôme des Nations Germaniques. Un homme, d'une capacité si extraordinaire pour des peuples tout guerriers & encore sauvages, leur eût bientôt persuadé tout ce qu'il voulut. Par leur commerce avec les autres Barbares, les Goths les infecterent presque tous du venin de l'Arianisme. Ainsi Valens, en les pervertissant, fut le premier auteur de la perversion de toutes ces Nations infortunées.

Bientôt néanmoins il se brouilla avec ses prosélytes mêmes. A leur arrivée dans la Thrace, on les avoit fort mal accueillis. Les Officiers Romains leur vendoient les vivres à un prix exorbitant : ce qui en réduisit un grand nombre à périr de faim, & les mit tous au désespoir ; en

sorte qu'ils conspirerent tous ensemble, & firent main-basse sur les troupes Romaines qui se trouvoient peu nombreuses. Valens en apprit la nouvelle en Syrie, où il se disposoit à réprimer les Perses. Bien vîte il fallut se transporter en Thrace; & la paix fut conclue précipitamment avec le Roi Sapor. La politique l'emportant même sur le zele hérétique, & le Zélateur ne voulant point laisser de mécontens sur une frontiere d'où il étoit contraint de s'éloigner, il fit cesser la persécution en Orient, rappela d'exil les Prêtres & les Evêques, délivra les Solitaires condamnés aux mines, & rendit la paix aux Orthodoxes, au moins dans les villes considérables, particuliérement à Alexandrie. Pierre, disciple & successeur de S. Athanase, & qui avoit cherché un asyle à Rome, comme son illustre prédécesseur, revint avec des lettres du Pape Damase qui confirmoient son élection. Il avoit pour lui tous les cœurs: on lui remit les églises; & l'on chassa l'usurpateur Lucius, qui alla solliciter la vengeance de la Cour: mais on y avoit de tout autres soucis.

Les troupes que l'Empereur, arrivé depuis peu à C. P. avoit envoyées en

avant contre les Goths, sous la conduite du Comte Trajan, venoient d'être battues, accablées par le nombre prodigieux des ennemis. Il ôta le commandement à ce brave & digne Chef, à qui il n'épargna point les reproches les plus injurieux, pas même celui de lâcheté. Mais Trajan, Catholique vertueux & d'une foi aussi vive que pure, lui répondit courageusement : Ce n'est pas moi, Seigneur, qui ai perdu la victoire, elle étoit humainement impossible ; c'est vous qui l'avez procurée à nos ennemis, en tournant vers eux le secours du Tout-Puissant irrité par l'oppression de ses vrais adorateurs. Les Généraux Arinthée & Victor, également religieux & grands hommes de guerre, appuyerent fortement ce discours. Le Prince à qui jamais ils ne furent plus nécessaires, prit le parti de dissimuler. Il rassembla toutes ses troupes, & à leur tête il quitta C. P. le 11 de Juin 378.

Théod. IV. 33.

La cellule d'un Solitaire renommé pour sa sainteté & ses miracles, se rencontroit sur la route de l'Empereur. Isaac, c'étoit le nom du saint homme, le voyant passer, lui cria : Où allez-vous, Seigneur, après avoir fait la guerre au Fils

de Dieu, & allumé sa vengeance? C'est lui qui a suscité contre vous les Barbares. Faites réparation à sa gloire : autrement vous allez périr, avec votre armée. L'Empereur répondit froidement : Je reviendrai confondre ta prophétie, & te faire subir la mort dûe à tes impostures. Sur le champ, il donne ordre qu'on tienne le Solitaire emprisonné jusqu'à son retour. J'y consens, repartit Isaac en élevant la voix encore davantage ; faites-moi mourir, si l'événement me convainc de mensonge.

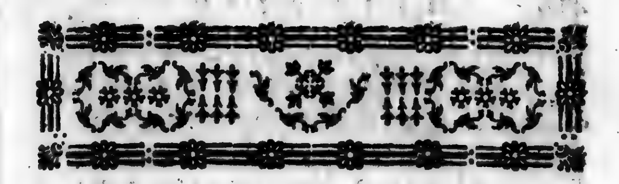
Soz. vi. 40.

Valens s'avança jusqu'auprès d'Andrinople, non loin de Nicée en Thrace, lieu malheureusement célebre par le Symbole que les Ariens y avoient fait signer aux députés du Concile de Rimini. La bataille s'engagea, le neuvieme du mois d'Août. Les Romains y perdirent les deux tiers de leurs troupes. L'Empereur y périt lui-même. On ne retrouva point son corps : mais il passa pour constant, qu'ayant été blessé d'une fleche, on le transporta à quelque distance, dans une cabane où les ennemis mirent le feu, sans savoir qui s'y trouvoit. Dans cet asyle funeste, il n'échappa qu'un de ses gardes, qui sauta

Ibid. c. ult.

par une fenêtre & rapporta cette déses-pérante nouvelle. Ainsi périt, à l'âge d'un peu moins de cinquante ans, le Tyran des adorateurs du Fils de Dieu, & le dernier soutien de l'impiété Arienne chez les nations policées. Depuis ce châtiment exemplaire, elle tomba dans un tel discrédit, qu'on la put regarder comme ruinée dans l'Empire ; & bientôt elle se fût totalement anéantie, sans les déplorables effets de la séduction parmi les Barbares.





HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE DIXIEME.

Depuis la chûte de l'Arianisme, en 378, jusqu'à la mort de Théodose, en 395.

SI l'impiété trouve souvent des protecteurs parmi les Puissances du siecle, la Providence y ménage aussi à la Religion de solides appuis & de zélés défenseurs. Valens avoit tout bouleversé dans l'Eglise d'Orient: nous y verrons bientôt le calme rétabli par un Empereur, qui avec autant de bonté & de droiture que le Grand Constantin, eut moins de facilité, le discernement plus sûr, ou du moins plus conséquent & plus efficace. Tel fut le Grand Théodose, qui, destiné

à épurer la Société Chrétienne du mêlange des Idolâtres, & de la contagion d'héréſies non moins impies, avoit beſoin de qualités ſupérieures, ou mieux ſoutenues que dans le premier Libérateur de l'Egliſe, qui n'avoit été chargé, pour ainſi dire, que de l'ébauche de cette grande œuvre. Le Seigneur, dans ſes deſſeins de miſéricorde, donna d'abord ce Prince ſelon ſon cœur à l'Orient où le mal étoit extrême; puis il le prépoſa au gouvernement de tout le Monde Chrétien.

L'Egliſe de C. P. ſe trouvoit dans l'état le plus déplorable, depuis quarante ans que les Ariens y dominoient, ſous deux Empereurs Hérétiques, dont l'un avoit ſuccédé à l'autre preſque immédiatement. Une infinité de Sectaires y dévaſtoient la bergerie du Bon Paſteur; & le petit nombre des Ouailles Fideles n'avoient point alors de guide à leur tête. Aucun certainement n'étoit plus propre à recueillir ou à relever les membres déſolés de la diſperſion, que le ſublime & profond Docteur Grégoire de Nazianze. Sa vertu éprouvée, auſſi-bien que ſa doctrine & ſon éloquence, lui avoit acquis la plus haute

réputation. Il étoit Evêque, mais sans diocese; & il vivoit dans la retraite, en Séleucie, près des chastes dépouilles de la premiere des Martyres Sainte Thecle, à qui il avoit une dévotion particuliere. Les Catholiques de la Ville Impériale témoignerent un vif desir de se ranger sous sa conduite; les Evêques zélés applaudirent à leur empressement : mais Grégoire ne pouvoit se résoudre à quitter les pieuses douceurs de la solitude. Il résistoit aux sollicitations de ses meilleurs amis, qu'il accusoit de trahir l'amitié, & qui de leur côté lui reprochoient l'inaction du serviteur inutile, à la vue d'une Eglise exposée sans pilote au plus dangereux orage, tandis qu'il refusoit de prendre le gouvernail.

Il se rendit enfin, malgré toute sa répugnance & la foiblesse de sa santé, consumée d'austérités, d'infirmités & de vieillesse. Son corps courbé vers la terre, à ce qu'il nous apprend, ne sembloit aspirer qu'à y rentrer, sa tête étoit entiérement dépouillée de cheveux, son visage & ses membres aussi décharnés que ceux des cadavres. Mais l'humble Orateur en cache soigneusement la cause honorable, qui étoit principale-

Or. 25.

ment sa pénitence. Cependant ses vêtemens & sa maniere de vivre n'annonçant que la pauvreté, le son même de sa voix ayant quelque chose de rude & d'un peu sauvage, il fut assez mal accueilli d'abord. Les Ariens, pleins de préventions contre la doctrine Catholique, imaginerent ou firent semblant d'imaginer, qu'il adoroit plusieurs Dieux. D'ailleurs fort attachés à leur Evêque Démophile, génie souple & insinuant, ils ne pouvoient nommer sans horreur celui qu'ils regardoient comme son rival. Toutes les manœuvres familieres à ces fourbes, furent mises en œuvre contre l'homme Apostolique. On le calomnia, on le dénonça aux tribunaux, on échauffa tellement la populace contre sa doctrine & sa personne, qu'il s'en vit quelquefois poursuivi à coups de pierres. Mais la modestie, une douceur angélique, une modération inaltérable, avec le courage & la persévérance, triompherent de tout. Une fois persuadé qu'il étoit dans l'ordre de la Providence, rien ne put l'ébranler, dans le dessein de suivre fidélement la marche de ses vrais ministres, aussi constans à conserver leurs dignités dans la persécution, qu'enclins

à les fuir quand on les leurs décerne.

Il logea chez des parens qu'il avoit à C. P. & ne voulut être à charge à nulle autre personne; si toutefois il étoit possible qu'il incommodât ses hôtes. Car sa vie étoit d'une frugalité inconcevable, & sa nourriture, comme il le dit lui-même, aussi peu dispendieuse que celle des oiseaux. Il sortoit rarement, jamais pour des visites indifférentes, ni par esprit d'amusement ou par curiosité, dans une ville qui faisoit la merveille de l'Empire, où tant de spectacles & de monumens rares attiroient des étrangers de tout état, & de tous les coins du monde. Rien ne pouvoit produire un meilleur effet dans une Eglise, où la vie molle & dissipée des Ecclésiastiques causoit un dommage infini à la religion. Ainsi la sagesse & la gravité des mœurs de Grégoire lui concilierent, premiérement l'estime, & bien-tôt après l'affection publique.

Comme les Ariens avoient usurpé toutes les églises sur les Orthodoxes; il commença par rassembler les Fideles dans la maison où il logeoit; & cette maison devint par la suite une église célebre, qu'on nomma l'Anastasie ou

la Résurrection; parce que le Docteur y avoit comme ressuscité la vraie foi. Il n'eut pas fait beaucoup d'instructions, que son éloquence excita l'admiration de tout le monde. Son style élégant & facile, en même-temps exact & serré, son imagination aussi brillante que féconde, son raisonnement juste & pressant, joint à une profondeur unique dans la science des écritures; telle étoit sa maniere, qui attiroit les Catholiques, par un motif de piété; & par l'appas du plaisir ou de la curiosité, les Hérétiques de toutes les Sectes, & les Payens mêmes. Pour le mieux entendre, on forçoit les balustradres qui environnoient le sanctuaire où il prêchoit; souvent on l'interrompoit par des acclamations & des battemens de mains; on voyoit, dans tous les coins de l'édifice, des copistes occupés à transcrire ses discours, tandis qu'il les prononçoit.

Toutefois il combattoit sans ménagement les erreurs régnantes; & ce fut alors qu'il fit les oraisons qu'on appelle de la Théologie, où il expose d'une maniere admirable la doctrine sublime de la nature de Dieu & de la Trinité des Personnes Divines. On croit que

ce sont ces pieces, si sublimes & si éloquentes malgré la subtilité de la matiere, qui lui ont acquis le surnom de Théologien. Car c'est ainsi qu'on l'appelle communément dans l'antiquité, pour le distinguer des autres Peres du nom de Grégoire : titre éminent, que ce seul Ecrivain Ecclésiastique a partagé avec le plus sublime des Evangélistes. Mais bien loin de donner dans l'écueil d'une téméraire curiosité, & de creuser indiscrétement dans la profondeur redoutable de l'Etre Divin, son premier soin au contraire fut de réprimer la démangeaison périlleuse de dogmatiser, qui régnoit alors généralement à C. P. & d'une maniere tout à fait effrénée parmi les Novateurs.

Vers le temps de ces glorieux & pénibles travaux, il eut à soutenir une autre épreuve, qui coûta infiniment à la sensibilité de son cœur. Son digne & constant ami, Basile de Césarée termina enfin sa carriere, le premier jour de l'an 379, après que ses vertus eurent achevé de s'épurer par les contradictions & le ressentiment opiniâtre d'Eustathe de Sébaste. Jamais cet Hérétique déguisé, ni ses adhérans ne purent lui

pardonner, de l'avoir lié au corps de l'Eglise par une confession de foi si authentique & si claire, qu'il ne pouvoit plus s'en détacher qu'avec un éclat aussi contraire au plan de cet hypocrite qu'à l'intérêt de sa Secte. Mais tous les ordres de la hiérarchie, parmi les Orthodoxes & tous les vrais enfans de l'église, révéroient sincérement le S. Docteur, quand la mort le leur enleva.

Greg. Naz. Or. 20.

A ses funérailles, il y eut une telle affluence de toutes sortes de personnes, que plusieurs furent étouffées dans la foule. C'étoit à qui toucheroit le bord de sa robe, où le lit sur lequel il étoit porté au lieu de sa sépulture. Les gémissemens interrompoient au loin le chant des Pseaumes; les Payens & les Juifs se mêloient avec les Fideles, & ne regrétoient guere moins qu'eux ce pere commun de tous les indigens. Ses disciples, ses domestiques mêmes faisoient le récit de ses actions & de ses discours édifians; & la dignité de la matiere faisant oublier à tout le monde l'état de ces sortes de panégyristes, les assistans les plus qualifiés les écoutoient avec une attention respectueuse. En un mot, il n'est point d'exemple d'un attachement

ou d'une vénération pareille témoignée à aucune autre personne. Plusieurs la pousserent jusqu'à imiter le Saint dans les choses les plus indifférentes, dans sa maniere de marcher, de manger, de se vêtir, & même dans quelques défauts extérieurs, tels que sa lenteur à parler. Mais on lui rendit aussi-tôt des honneurs d'un ordre infiniment plus relevé. On voit, dans le panégyrique qu'en fit peu après S. Grégoire Evêque de Nysse, son frere, que le jour même de sa mort fut changé en un jour de fête, avec des solennités éclatantes. Les plus illustres Orateurs s'exercerent comme à l'envi dans un si beau champ, où l'amitié rendit aux talens supérieurs de Grégoire de Nazianze toute la pompe & la chaleur de ses plus belles années.

L'éloquent Diacre d'Edesse, Saint Ephrem n'avoit point attendu le trépas de Basile, pour en consacrer la mémoire. A la vue de ses vertus & de toutes ses qualités merveilleuses, dans une visite qu'il lui rendit à Césarée, il fut tout-à-coup saisi de cet enthousiasme qu'il communique encore à ses lecteurs dans le récit qu'il en a laissé. Me trouvant, dit-

Cot. Mon. Gr. tom. 3. p. 58.

il, dans une ville où je comptois me désaltérer aux sources pures de la charité, j'entendis ces paroles qui me saisirent d'étonnement : Leve-toi, Ephrem, & te repais du divin aliment qui nourrit les ames. Où le prendrai-je, Seigneur, répondis-je avec inquiétude ? La voix poursuivit ainsi, en faisant allusion au nom de Basile, qui signifie Roi : Voilà dans ma maison un vase royal, qui te fournira cette précieuse nourriture. Je me leve, je vais au temple du Très-Haut, j'entre avec respect sous les augustes portiques, je porte avec empressement mes regards dans l'intérieur de l'édifice sacré; & j'apperçois, dans le Saint des Saints, le vase d'élection d'où jaillissent les paroles de vie, majestueusement exposé devant les ouailles pures, dont tous les yeux, respirant une sainte avidité, étoient arrêtés sur lui. Je vis de toute part l'immense troupeau se repaître avec ardeur de la nourriture céleste : je vis couler tout à l'entour des fleuves de larmes, tandis qu'il faisoit monter des vœux ardens vers le Ciel, comme un encens d'agréable odeur ; & j'en vis descendre des torrens de bénédiction. Enfin je vis les chœurs de ces

anges terrestres étinceler des splendeurs de la grace ; & ne pouvant plus résister à l'esprit qui s'empare de tous mes organes, je loue à voix haute la sagesse & la bonté de l'Eternel, qui honore ainsi ceux qui l'honorent.

En effet Ephrem donna publiquement des éloges à l'Archevêque : ce qui causa des rumeurs par toute l'assemblée, & fit dire à quelques personnes : Quel est cet étranger, qui loue ainsi notre Evêque ? C'est sans doute pour en recevoir quelque libéralité, que ce mercenaire le flatte de la sorte. Il s'en falloit bien que le Pasteur ne donnât dans la même imagination ; le Seigneur ne dédaignant pas d'inspirer à un Saint ce qu'il convenoit de penser d'un autre Saint. Après la célébration du Saint Sacrifice, Basile fit appeler cet homme extraordinaire, & conversa long-temps avec lui. Il n'est pas question dans les Historiens de l'antiquité, de l'interprete que certains modernes font ici intervenir sans raison, & en se contredisant équivalemment eux-mêmes : puisqu'Ephrem, en louant publiquement Basile dans l'église de Césarée, fut très-bien entendu par le peuple ; il en parla sans doute la langue, &

Théod p. 81 Sozom. p. 210.

non le Syriaque, où cette multitude devoit être beaucoup moins versée que son savant Archevêque. Etes-vous, lui demanda d'abord Basile, cet Ephrem qui honore le joug du Sauveur par la ferveur & la persévérance avec laquelle il le porte? L'humble Diacre répondit : Je suis cet Ephrem qui rampe à peine dans la carriere du salut. Le S Evêque l'embrassa, & le fit manger avec lui. Il parut néamoins étonné de la maniere dont Ephrem l'avoit loué publiquement, & il lui en demanda la cause. C'est, dit Ephrem, que je voyois sur votre épaule droite une colombe d'une merveilleuse blancheur, qui sembloit vous suggérer tout ce que vous disiez à votre peuple. A toutes les autres questions qu'on put lui faire, il répondit avec un esprit, un fonds de jugement & de science, qui ne causa pas moins d'admiration au Prélat, que l'éminente vertu de son hôte.

S. Ephrem survécut fort peu à S. Basile : on croit qu'il mourut environ un mois après lui. Il fit alors un discours qu'on nomme son Testament, où il défend de la maniere la plus expresse, de lui rendre aucun des honneurs qu'on faisoit aux Saints, de garder ses habits

comme des reliques, de l'enterrer sous l'autel, ou même en aucun autre endroit de l'église. Il veut être mis, sans nul appareil, dans un coin de cimetiere. Mais il recommande instamment qu'on fasse pour lui des aumônes, des prieres & des oblations, particuliérement le trentieme jour après son décès; ces pratiques respectables étant répandues dès-lors dans toutes les Eglises.

Mon. Gr. t. 3.

Neuf mois après S. Basile, mourut Sainte Macrine sa sœur, dans le monastere qu'elle gouvernoit près de la ville d'Ibore de la province du Pont. Son frere, S. Grégoire de Nysse s'y rencontra, comme il revenoit d'un Concile d'Antioche, où il avoit assisté cette année 379. Les moines qui vivoient sous la conduite de S. Pierre, un autre de ses freres, à quelque distance de ces Religieuses, vinrent selon leur coutume au devant de l'Evêque, bien qu'étranger dans ce diocese; & les Vierges l'attendirent dans l'église. Tous prierent ensemble, puis l'Evêque leur donna la bénédiction, après quoi elles se retirerent modestement, sans qu'il en restât une seule pour lui parler: ce qui fit conjectu-

rer à Grégoire, sans doute parce qu'elles étoient voilées, que la Supérieure n'étoit pas de leur nombre. Il se fit introduire chez elles, & trouva sa sœur dangereusement malade. Ils ne s'étoient point vus depuis huit ans, à cause de la persécution qui avoit obligé Grégoire à quitter son pays long-temps avant la mort de Basile leur frere commun. Le discours ne tarda point à tomber sur ce cher & respectable défunt, & Grégoire parut extrêmement attendri. Macrine, près de rejoindre son saint frere dans les Cieux, où son ame paroissoit déjà tout entiere, consola celui qu'elle laissoit en terre, par un excellent entretien sur la dignité de nos ames & le bonheur de la vie future. Le savant Evêque de Nysse en fut si content, qu'il le rédigea depuis, & en composa un traité de l'Ame & de la Résurrection, que nous avons encore: mais il a été corrompu, ainsi que quelques autres ouvrages de ce Pere, vraisemblablement par les Origénistes.

Tandis que Grégoire & Macrine s'entretenoient ensemble, ils entendirent entonner les Pseaumes pour la priere des Lampes, c'est-à-dire, les Vêpres. La Sainte envoya son frere à l'Eglise, &

se mit en prieres de son côté. Le lendemain sur le soir, se sentant à la derniere heure, elle ne voulut plus s'entretenir qu'avec Dieu. La priere du soir ayant encore commencé, elle se mit en devoir de s'en acquitter, autant qu'elle le pouvoit; fit d'abord le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bouche & sur son cœur; le fit, à la fin de la priere, sur son visage, & rendit aussi-tôt l'esprit, en poussant un grand soupir. Grégoire retint, pour préparer les funérailles, deux des principales religieuses, dont l'une veuve de qualité, nommée Vestiane, & l'autre la Diaconesse Lampadie, qui sous Macrine conduisoit la communauté. Il leur demanda, si elles n'avoient point en réserve quelques-uns des habits de l'Abbesse, propres à parer son corps selon la coutume. Lampadie répondit en pleurant: Vous voyez tout ce qu'elle avoit: ce manteau grossier, ce voile qui lui couvre encore la tête, ces souliers usés; voilà toute sa richesse. L'Evêque fut réduit à l'orner de l'un de ses propres manteaux; les habits des deux sexes consistant alors en de longues draperies, dont plusieurs convenoient indifféremment à l'un & à

l'autre. Vestiane, en accomodant la tête, dit à S. Grégoire : Regardez son collier. Elle le détache par derriere, tire en même-temps une croix & un anneau de fer, que la Sainte portoit toujours sur son cœur, & les présente à l'Evêque. Partageons, dit Grégoire, ces précieux monumens de la pauvreté de Jésus-Christ : gardez la croix, & je retiendrai l'anneau ; car j'y vois aussi une croix gravée. Vous n'avez pas mal choisi, reprit Vestiane ; l'anneau est creux, à l'endroit de cette empreinte, & renferme du bois de la vraie croix.

On passa la nuit à chanter des Pseaumes, comme dans les fêtes des Martyrs. Le jour étant venu, comme il étoit accouru un peuple infini, S. Grégoire le rangea en deux chœurs, les femmes avec les vierges, les hommes avec les moines. C'est le Saint lui-même, qui dans sa lettre au solitaire Olympius, contenant la vie de Sainte Macrine, nous a transmis cet ordre de funérailles, que le respect de la Tradition ne jugera rien moins que minutieux. L'Evêque Diocésain, nommé Araxe, se trouvoit à la cérémonie avec son clergé. Saint Grégoire & lui prirent [illegible] ant le brancard

Vit. S. Macr. p. 200, & seq.

brancard où la défunte étoit étendue sur un lit ; & deux autres Ecclésiastiques des principaux du clergé le prirent parderriere, tous marchant avec une majestueuse lenteur. Un double rang de Diacres & d'autres ministres précédoient le corps, avec des flambeaux : ce qui marque l'ancienneté de l'usage de porter des cierges allumés en plein jour, comme du reste des cérémonies de l'Eglise aux enterremens. D'une extrémité de la procession jusqu'à l'autre, on chantoit des pseaumes tout d'une voix. Arrivé à l'église qui étoit celle des quarante Martyrs, où le pere & la mere de Macrine avoient déja été enterrés, on fit les prieres accoutumées, avant d'ouvrir le tombeau. A l'ouverture, l'Evêque Grégoire eut soin de couvrir d'un drap blanc les corps de son pere & de sa mere, craignant de manquer au respect & à la piété filiale, en les exposant, défigurés par la mort, aux regards du public. Après quoi les deux Evêques ensemble prirent le corps de Macrine, le mirent, comme elle l'avoit toujours souhaité, à coté de Sainte Emmélie sa mere, & firent une priere commune pour l'une & pour l'autre. Enfin Grégoire se prosterna sur

le tombeau, & en baisa la poussiere.

Il eut vers le même temps la consolation de voir venger la gloire de son frere Basile, par la condamnation solennelle d'Eustathe de Sébaste, son calomniateur. Suivant le témoignage exprès de Socrate, ignoré ou mal rendu par plusieurs Historiens, cet Hérétique fut enfin anathématisé au Concile de Gangres, Métropole de la province de Paphlagonie. On dressa dans le même Concile différens canons de discipline, dont le second nous montre qu'alors subsistoit encore la défense de se nourrir de sang & de viandes suffoquées. Le reste des réglemens ne tend qu'à réprimer les abus introduits par Eustathe & par ses disciples. Ils consistoient principalement à condamner tous ceux qui mangoient de la viande, à blâmer le mariage, pour quelque raison qu'on le contractât, à embrasser la continence par horreur du mariage, à abandonner ses parens & ses enfans, sous prétexte de vie ascétique, à faire secouer le joug aux esclaves, sous la même couleur de piété, à jeûner le Dimanche & à mépriser les jours de jeûne établis par l'Eglise, à se retirer de la maison de Dieu, & à

Lib. 1. c. 43.

tenir des assemblées à part pour y faire les fonctions ecclésiastiques, sans la présence d'un Prêtre délégué par l'Evêque, enfin à mépriser les plus saints usages autorisés par la tradition, tels que les commémorations des Martyrs & les offices célébrés en leur honneur. Ces différens abus proscrits par les Peres de Gangres, n'étoient qu'un reste du Manichéisme, qui reprit bientôt vigueur sous le nom & par le crédit de Priscillien, & que nous verrons souvent reparoître dans la suite, sous des formes nouvelles : tant l'esprit humain est porté à substituer ses nouveautés subtiles & souvent pénibles à la noble simplicité de la Foi & de la Morale Evangélique.

L'Antipape Ursin, quoique banni depuis long-temps, remuoit encore, par le moyen des Clercs qu'il avoit si illégitimement ordonnés; & plusieurs Evêques, condamnés par le S. Pape Damase, se maintenoient dans leurs Eglises. Pour remédier à ces désordres, il se tint à Rome un Concile composé d'Evêques de toutes les parties de l'Italie. Ils adresserent une épître aux deux Empereurs Gratien & Valentinien, où d'abord ils remercierent ces Princes de ce qu'ils

avoient ordonné pour ruiner le schisme d'Ursin, savoir que l'Evêque de Rome jugeroit les autres Evêques : ils les prioient ensuite d'appuyer le réglement qu'ils venoient de dresser, par rapport à ces jugemens & à la décision des affaires Ecclésiastiques. La cause de Damase avoit été comme remise à l'arbitrage Impérial : sur quoi les Peres déclarent que le Pape suivoit en cela l'exemple de ses prédécesseurs, selon lequel le Pontife Romain peut se défendre au Conseil de l'Empereur, si l'on ne commet pas sa cause à un Concile. Ils ajoutent, ce qu'on ne trouve dans aucun autre monument, que le Pape Sylvestre étant accusé par des impies, plaida sa cause devant Constantin.

Tom. 2. Conc. pag. 1003.

Pour satisfaire à la demande du Concile Romain, les deux Empereurs ordonnerent, par un Edit en forme, que quiconque prétendroit se maintenir dans son Eglise, contre un jugement Pontifical rendu de concert avec sept, ou du moins cinq Evêques, & que celui qui étant cité au jugement des Evêques refuseroit de s'y présenter, seroit conduit à Rome, sous bonne garde; que si le réfractaire se trouvoit dans un pays trop éloi-

gné, on renverroit ſon affaire au Métropolitain ; & s'il étoit Métropolitain lui-même, qu'il ſe rendroit ſans délai, ſoit à Rome, ſoit devant les Juges nommés par l'Evêque de Rome, ou bien au Concile de quinze Evêques voiſins ; & qu'il n'y auroit plus moyen après cela de revenir contre le jugement.

L'Empereur Gratien ne reſpiroit que le bien de la Religion & de l'Empire. Tous les Hiſtoriens exaltent à l'envi le caractere de ce Prince, doué auſſi avantageuſement des qualités extérieures que de celles de l'ame : grand, bien fait, beau de viſage, mais de cette beauté modeſte, & même un peu timide, qui annonce également la pudeur & la popularité, l'eſprit vif & ſolide, propre aux ſciences comme aux affaires, le cœur excellent, ſenſible, droit, tendant toujours au bien & au vrai. Ces diſpoſitions naturelles avoient été cultivées par la meilleure éducation ; ſon pere Valentinien l'ayant accoutumé de bonne heure au travail & à la fatigue, à la vigilance, à la tempérance, à toutes les vertus de la vie privée & du gouvernement. Le Poëte Auſone lui avoit appris les belles-lettres ; & l'auguſte Diſciple

fut si reconnoissant, qu'il promut son Précepteur, d'ailleurs très-capable, aux premieres charges de l'Empire. Toutefois on est fort surpris de trouver dans les Poésies de l'Instituteur d'un Prince renommé particuliérement pour sa chasteté, mille traits licencieux qui annoncent dans Ausone des mœurs toutes Payennes; quoiqu'on ne doute pas qu'il n'ait été Chrétien.

Mais le plus grand service que Gratien rendit tout à la fois à l'Empire & à la Religion, ce fut l'élévation de Théodose à la dignité Impériale. Ce grand homme étoit Espagnol de naissance, issu de la famille Ulpienne, aussi-bien que l'Empereur Trajan à qui il ressembloit, tant pour la figure que pour les bonnes qualités de l'esprit, sans qu'il en eût les défauts. Son pere se nommoit Théodose, & fut un des plus grands Capitaines de son temps. Mais on le calomnia auprès de Gratien; & cet excellent Empereur, qui, par le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, & dans lequel il ne tomba qu'en voulant faire diversion aux penchans plus dangereux pour son âge, perdit un sujet des plus essentiels à l'Etat. Tandis que le jeune

Empereur s'abandonnoit à son goût pour la chasse, & à l'inapplication qu'elle occasionne; le Comte Théodose, accusé de vouloir usurper l'Empire, demeura à la merci de ses jaloux calomniateurs, & fut condamné à la mort, qu'il souffrit en héros Chrétien, après avoir demandé & reçu le baptême. Son Fils courut risque d'être enveloppé dans la proscription. Quoique très-jeune encore, il étoit déjà fort avancé dans le service militaire, & avoit été pourvu du Gouvernement de Mésie, pour ses beaux faits. Il crut devoir céder à l'orage, quitta son Gouvernement, & se retira au lieu de sa naissance. Ce fut de là que Gratien, rendu à son bon naturel, & faisant céder toutes les appréhensions de la politique au bien de l'Empire, le tira, d'abord pour lui confier le commandement des armées; & bientôt après, il partagea avec lui la souveraine puissance.

Cette association se fit à Sirmich, Capitale de l'Illyrie Occidentale, le dix-neuf Janvier de l'an 379. Théodose étoit alors âgé d'environ trente-trois ans. Outre ce qu'on appeloit ordinairement l'Orient, il eut encore dans son partage l'Illyrie Orientale, qui comprenoit la Thrace

avec toute la Grèce, & dont Thessalonique fut réputée Capitale. L'Illyrie Occidentale fut réservée à Valentinien, avec l'Afrique & l'Italie : l'Empire de Gratien comprit les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne.

Si Théodose remplit tous les devoirs imposés à sa reconnoissance par le don d'un Empire, il ne répondit pas moins fidélement à ce qu'on attendoit de sa religion & de la pureté de sa foi. Une maladie dont il fut attaqué à Thessalonique lui ayant fait desirer le baptême, il déclara hautement, qu'il ne le vouloit recevoir que d'un Ministre Orthodoxe. Il ne pouvoit mieux tomber qu'entre les mains de l'Evêque du lieu, S. Ascole, non moins distingué par l'éminence de sa vertu, que par son attachement extrême à la saine doctrine. Le concours des peuples de la Macédoine & des Evêques l'avoit contraint de quitter la vie monastique, pour le gouvernement de cette importante Eglise. Chéri & révéré de tous les plus dignes Evêques de son temps, & sur-tout de S. Basile, il ne mérita pas moins la confiance du Pape S. Damase, qui l'établit Vicaire du Siege Apostolique dans les dix provinces de

Prosp. Chron. An. 381.

l'Illyrie Orientale : prérogative qui demeura long-temps à ses successeurs. Nonobstant des préjugés si favorables à Ascole, Théodose ne voulut s'en fier qu'à lui-même, le fit appeler, & en exigea une profession formelle & précise de la Foi Catholique. Le Saint protesta qu'il avoit toujours professé la Foi de Nicée; & j'en ai, dit-il, pour garant toute la partie de l'Illyrie qui m'est soumise, & qui conserve cette foi dans toute son intégrité, sans jamais avoir été infectée de l'Arianisme. Très-satisfait du Prélat, & bénissant le Seigneur, Théodose reçut avec joie le saint Baptême, qui en effaçant ce que son ame pouvoit avoir de souillures, sembla aussi lui conférer la santé du corps, qu'il recouvra peu de jours après.

Mais ce fut pour ce Prince religieux un sujet bien amer d'affliction, d'apprendre le triste état de l'Eglise, non-seulement dans quelques provinces de son Empire, mais dans la ville Impériale de C. P. où l'Hérésie régnoit avec plus d'insolence que par-tout ailleurs. Il consacra les prémices de son gouvernement au rétablissement de l'unité, afin d'arrêter à la source les progrès du mal.

Tel fut le motif de la loi célebre qu'il publia peu après son baptême en faveur de l'Eglise Romaine, dont il donne la communion pour le signe le plus sûr de la Catholicité. Nous voulons, dit-il, que tous les peuples de notre obéissance suivent la religion que le Prince des Apôtres enseigna aux Romains, & qu'on voit suivre à présent au Pontife Damase, & à Pierre Evêque d'Alexandrie; en sorte que, selon les enseignemens apostoliques & la doctrine de l'Evangile, nous croyons une seule Divinité du Pere & du Fils & du S. Esprit, sous une égale majesté & une Trinité Sacrée. Nous ordonnons que ceux qui tiennent cette pure doctrine, portent le nom de Catholiques; que les autres dont nous réprouvons l'impiété téméraire & insensée, soient appelés du nom infamant d'Hérétiques, & que leurs assemblées ne s'arrogent pas la qualité d'Eglises. Cette loi est du 28 Février 380. Le 27 Mars suivant, il défendit de faire des procédures criminelles dans tout le cours du Carême.

L. 2. c. Théod. de Fid. Cath. Lib. 16.

Bientôt néanmoins, malgré toute l'aversion de Théodose pour les nouveautés impies, il parut une secte nouvelle des plus corrompues; & son berceau fut la patrie

même de l'Empereur. Un certain Marc de Memphis apporta les rêveries des Manichéens, d'Egypte en Espagne, où il eut pour premiers disciples, une femme nommée Agape & le Rhéteur Elpidius. Ces prosélytes en firent un autre beaucoup plus important, dans la personne de Priscillien dont la secte prit le nom. C'étoit un homme distingué par la naissance & les richesses, d'un caractere affable & insinuant, parlant avec beaucoup de grace & de facilité, laborieux & patient, frugal, désintéressé; d'ailleurs génie ardent & naturellement inquiet, léger & peu solide, gâté depuis long-temps par des études suspectes, par les plus dangereuses curiosités, & comme on le disoit, par l'exercice même de la magie. Avec ces dispositions soutenues d'un extérieur modeste & composé, il vit bientôt à sa suite une foule de personnes du peuple, du sexe, de tout ce qu'il y avoit d'imaginations foibles & de gens inconsidérés dans tous les états; en sorte que ces erreurs répandirent leur contagion avec une rapidité prodigieuse par toute l'Espagne, où elles infecterent même beaucoup de personnes de marque, & quelques Evêques,

Sev. Sulp. Lib. 2. Hist.

De toute part, on formoit des conventicules, qui donnerent lieu aux plus grands désordres. Ces fanatiques s'attroupoient de nuit, hommes & femmes, sans distinction & sans réserve, sans nul égard aux bienséances. Prévenus que la priere leur tenoit lieu de tout, de quelque maniere qu'ils la fissent, souvent ils prioient nuds tous ensemble, sans se mettre en peine de résister à l'emportement de leurs passions, allumées tout à la fois par cette licence & par leur enthousiasme; en un mot c'étoit toute la corruption du Manichéisme, réunie avec celle qui avoit décrié pendant trois ou quatre siecles les différentes sectes de Gnostiques. Mais tout étoit couvert d'un secret encore plus impénétrable que les ombres des réduits où ils se rassembloient. La maxime la plus sacrée à la Secte & à chacun des Sectaires, c'étoit de nier toujours, de ne jamais révéler le secret, quelques mensonges & quelques parjures qu'il en dût couter; ce qu'ils exprimoient par ce vers Latin: *Jura, perjura, secretum prodere noli.*

Toutefois ils ne purent tellement voiler ces horreurs, qu'elles ne parvinssent à la connoissance d'Hygin, Evêque de

Cordoue, qui avoit beaucoup de ces infames Hérétiques dans son voisinage. L'Evêque de Mérida seconda celui de Cordoue. Mais ces deux Zélateurs, de caractere tout différent, étoient pareillement incapables de remédier à ces désordres. Hygin, assez actif, mais foible & mou, se laissa honteusement corrompre par ceux qu'il avoit dénoncés le premier; & Idace de Mérida les attaqua avec tant de chaleur, qu'il les révolta, au lieu de les ramener. Après plusieurs disputes inutiles, il se tint un Concile à Saragosse; où, avec les Prélats d'Espagne, se trouverent ceux d'Aquitaine, entr'autres S. Delphin de Bourdeaux, & Fitade que l'on croit être S. Phébade d'Agen. L'ardent Idace ne manqua point de s'y rendre des premiers, avec un autre Evêque, du même caractere & presque du même nom que lui, savoir Ithace de Sossube, ville d'Espagne que l'on ne connoît plus.

Il ne nous reste de ce Concile qu'un fragment qui paroît en être la conclusion, & qui contient huit Canons. Ils tendent tous à faire cesser les pratiques différentes de celle de l'Eglise, & les bizarres singularités qui annonçoient l'hé-

résie. On défend de s'absenter de l'église pendant le Carême, & durant la semaine qui précede Noël, ainsi que dans les deux suivantes : ce qui fait juger que dès-lors il y avoit au moins une semaine destinée à se préparer aux fêtes de Noël. On défend aussi de donner le voile aux Vierges, avant l'âge de quarante ans ; & c'est le plus ancien monument que l'on connoisse de la Vie Religieuse en Espagne. Si ce réglement concerne, outre les Vierges qui restoient dans le sein de leurs familles, celles qui habitoient les Communautés éloignées des périls du siecle, ce ne peut être qu'à raison de la nouveauté de ces pieuses institutions, que l'âge de la profession s'y trouve si différent de celui qu'approuvoit S. Basile. Mais cette forme de vie n'étant pas encore fort connue aux extrémités de l'Occident, les Prélats, avant d'y admettre, croyoient sans doute devoir exiger des épreuves longues & extraordinaires.

Les Priscillianistes n'avoient point comparu au Concile : mais ils n'y furent pas moins condamnés. Ils prétendirent que le jugement en étoit irrégulier, inique, & tout ce que les No-

vateurs obstinés ont opposé à leur condamnation dans tous les siecles. Loin de se soumettre, ils accorderent le rang d'Evêque à Priscillien, & l'ordonnerent pour le siege de Labile, que l'on croit être Avila. D'un autre côté, Idace & Ithace poursuivirent les Hérétiques, avec une fermeté plus profane qu'épiscopale; & par une méthode inouie que blâme fortement Sulpice-Sévere dans son Histoire, ils recoururent à la justice criminelle, pour les faire punir. Les Novateurs céderent pour un temps : mais à force d'intrigues & de sollicitations soutenues de présens, ils trouverent des protecteurs à la Cour de Gratien, & firent annuller tout ce qu'on avoit statué contre eux. Ithace lui-même, d'aggresseur devint accusé, fut qualifié de perturbateur des Eglises, & s'enfuit épouvanté dans les Gaules. Il se tint caché à Treves, dans l'attente de quelque révolution, & tout prêt à saisir la premiere occasion de venger sa cause, que son étrange procédé ne l'empêchoit pas de confondre avec celle de Dieu.

Quand Maxime, après avoir usurpé le titre d'Empereur, fut entré triomphant dans cette ville capitale des Gaules,

Ithace lui présenta aussi-tôt une requête contre Priscillien & ses sectateurs. Il y avoit de fortes raisons à faire valoir, pour le fond de la cause; & c'étoit l'argent de la Secte qui avoit empêché de les écouter à la Cour de Gratien, à qui l'on reprochoit que l'avarice des favoris rendoit tout vénal, sous le regne d'un Prince tout occupé de ses amusemens. Cette allégation si puissante sur l'esprit d'un rival, avec un certain fond de religion & d'équité dans Maxime, lui ouvrit l'oreille aux réquisitions d'Ithace. Priscillien fut amené à Bourdeaux, afin de répondre pardevant les Evêques assemblés en concile : mais il appela lui-même au tribunal de l'Empereur; & ils eurent la foiblesse, dit Sulpice-Sévere, de déférer à l'appel, au lieu de le condamner par contumace, comme ils auroient dû le faire.

Lib. 2. sub fin.

On transporta à Treves où résidoit la Cour de Maxime, l'Hérétique Priscillien, avec les principaux Docteurs du parti, enveloppés dans l'accusation; & les Evêques Idace & Ithace les suivirent, en leur indigne qualité d'accusateurs. Leur maniere d'agir fut encore plus odieuse que ce personnage, & les eût fait pren-

dre autant pour ses bourreaux que pour ses délateurs. Tous les fideles qui avoient quelque idée de la douceur cléricale, en murmuroient hautement. Ils se scandaliserent sur-tout de la conduite d'Ithace, qui se trahit alors en mille manieres; ne montrant, ni la piété, ni la régularité, ni la modestie & la maturité convenable à un Evêque. Dépensier, homme de bonne chere, grand parleur & d'une insolente liberté dans ses paroles; il n'étoit pas moins libre dans ses jugemens & ses imputations réfléchies: il traduisoit, comme Priscillianistes, tous ceux à qui il voyoit des mœurs plus austeres ou plus sérieuses que les siennes, & plus encore ceux qui n'applaudissoient point à son acharnement contre la personne des Novateurs. La haute vertu de S. Martin qui se trouvoit à la Cour, pour y solliciter la grace de quelques malheureux, ne fut pas épargnée; parce qu'il conjuroit le Prince, de réprimer l'hérésie, sans répandre le sang herétique.

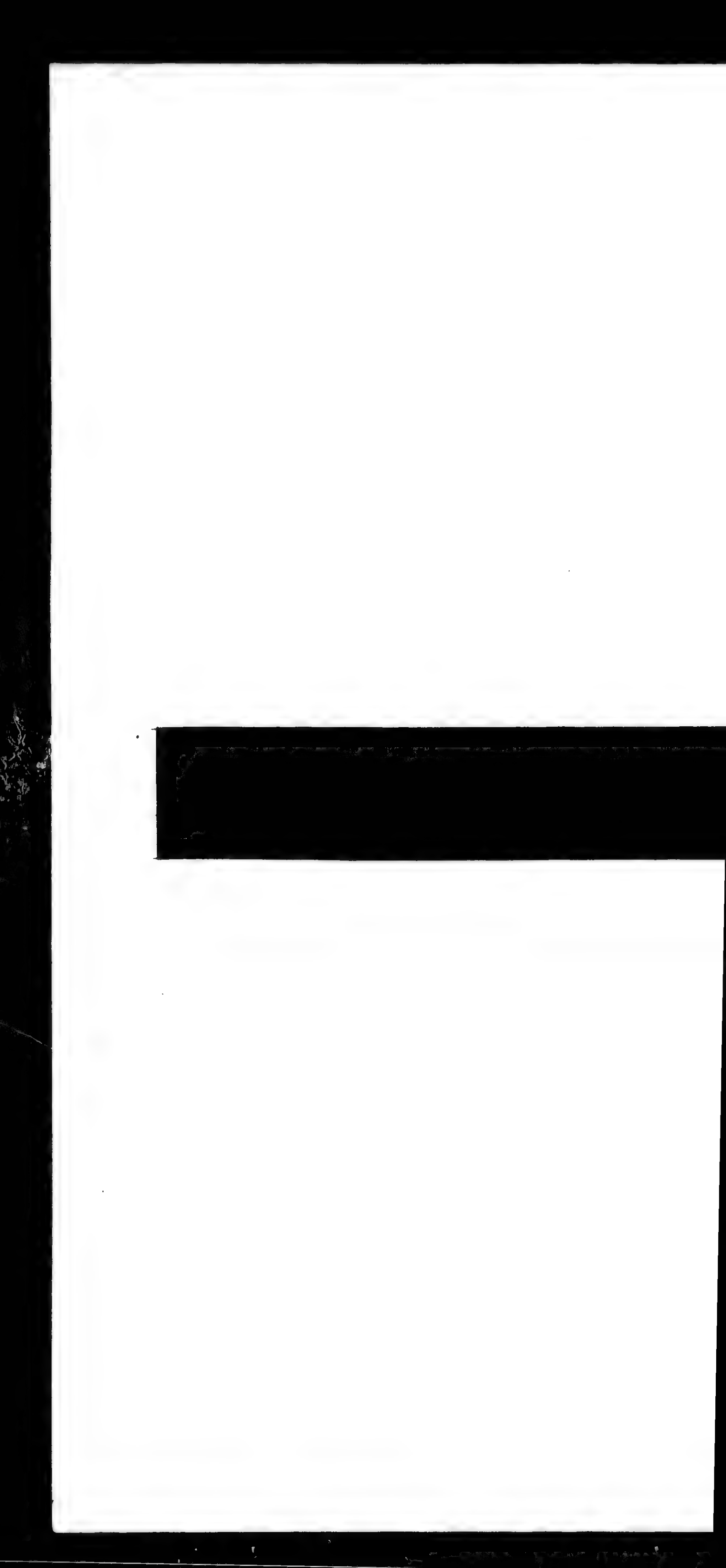
Maxime eut néanmoins les plus grands égards pour les remontrances du S. Archevêque de Tours, tandis qu'il demeura à Treves. Mais la Cour n'étoit pas l'élé-

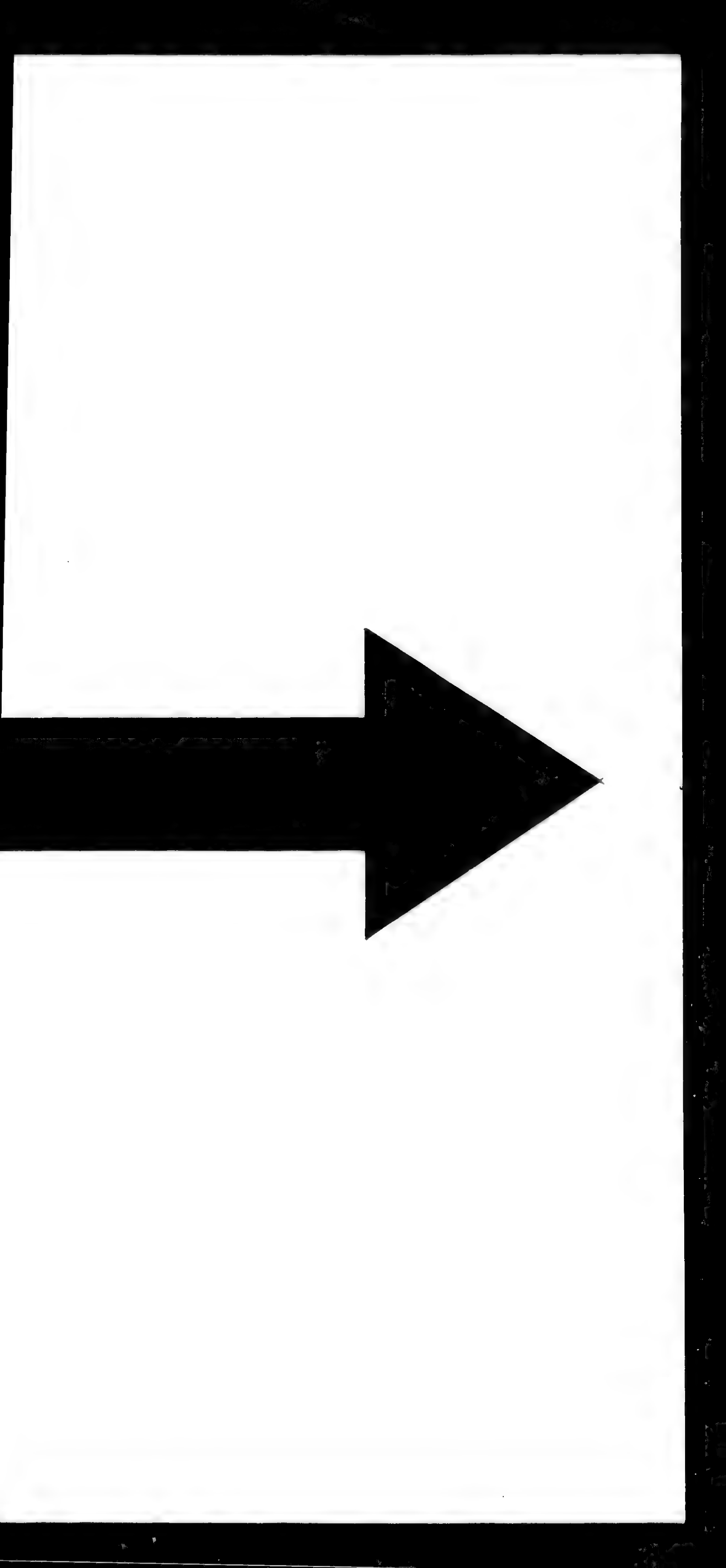
ment d'un si saint Prélat. Il partit aussitôt qu'il eut rempli sa charitable commission; & Priscillien fut condamné à la mort, avec ses Sectateurs, après avoir subi la question. Ithace poussa l'indécence & l'inhumanité, jusqu'à se trouver présent, quand on la leur donna.

Durant les premiers éclats de Priscillien en Espagne, l'Eglise de C. P. fut de nouveau troublée par le Schisme & les divisions. S. Grégoire de Nazianze continuoit à prendre soin de ce troupeau désolé, sans toutefois s'arroger le titre de Pasteur, & plutôt comme Missionnaire, que comme Evêque. Il n'avoit que des travaux à recueillir, nulle espéce d'émolument temporel : mais les fruits spirituels & divins le soutenoient; quand ils devinrent, ainsi que ses incomparables talens, la matiere de la jalousie d'un Prêtre qui n'avoit, pour les balancer, que le vil mérite de l'intrigue. Celui-ci s'unit à un autre sujet plus méchant encore, appellé Maxime, Philosophe Cynique, des plus dignes de cette équivoque profession, quoiqu'il fût Chrétien. Mais ce qui étonne ici d'avantage, c'est que, par l'artifice de ces deux hommes méprisables, ou par

la ſimplicité qu'ont ſouvent les Saints du génie même le plus tranſcendant, le charitable Docteur interprétant tout en bonne part, devint le panégyriſte des bizarreries de Maxime. Il pratique, diſoit-il, notre philoſophie ſous un habit étranger, ou plutôt figuratif, dont la blancheur nous peint la pureté de ſon ame. Il n'a de cynique, que la propriété d'aboyer contre le vice, de carreſſer la vertu & de veiller à la garde des Fideles. C'eſt ainſi que les Cyniques s'appliquoient les diverſes propriétés de l'animal, dont ils empruntoient leur nom.

Cependant le Protégé perfide ne tendoit qu'à ſupplanter ſon Protecteur, & à ſe faire Patriarche en ſa place. Il eut même aſſez de manége, pour engager dans ſon intérêt Pierre d'Alexandrie, ſucceſſeur de S. Athanaſe, déſigné par lui-même, dont il sembloit d'ailleurs qu'on dût attendre une tout autre conduite; puiſqu'il avoit d'abord approuvé la miſſion de Grégoire, & lui avoit donné ſes lettres, pour l'établir ſur le ſiege de C. P. Cependant Maxime ne put gagner, entre les Citoyens, que quelque partie du bas peuple, & ſur-tout





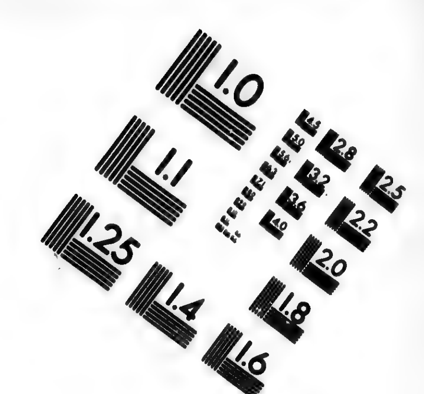
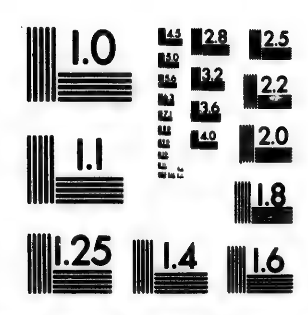
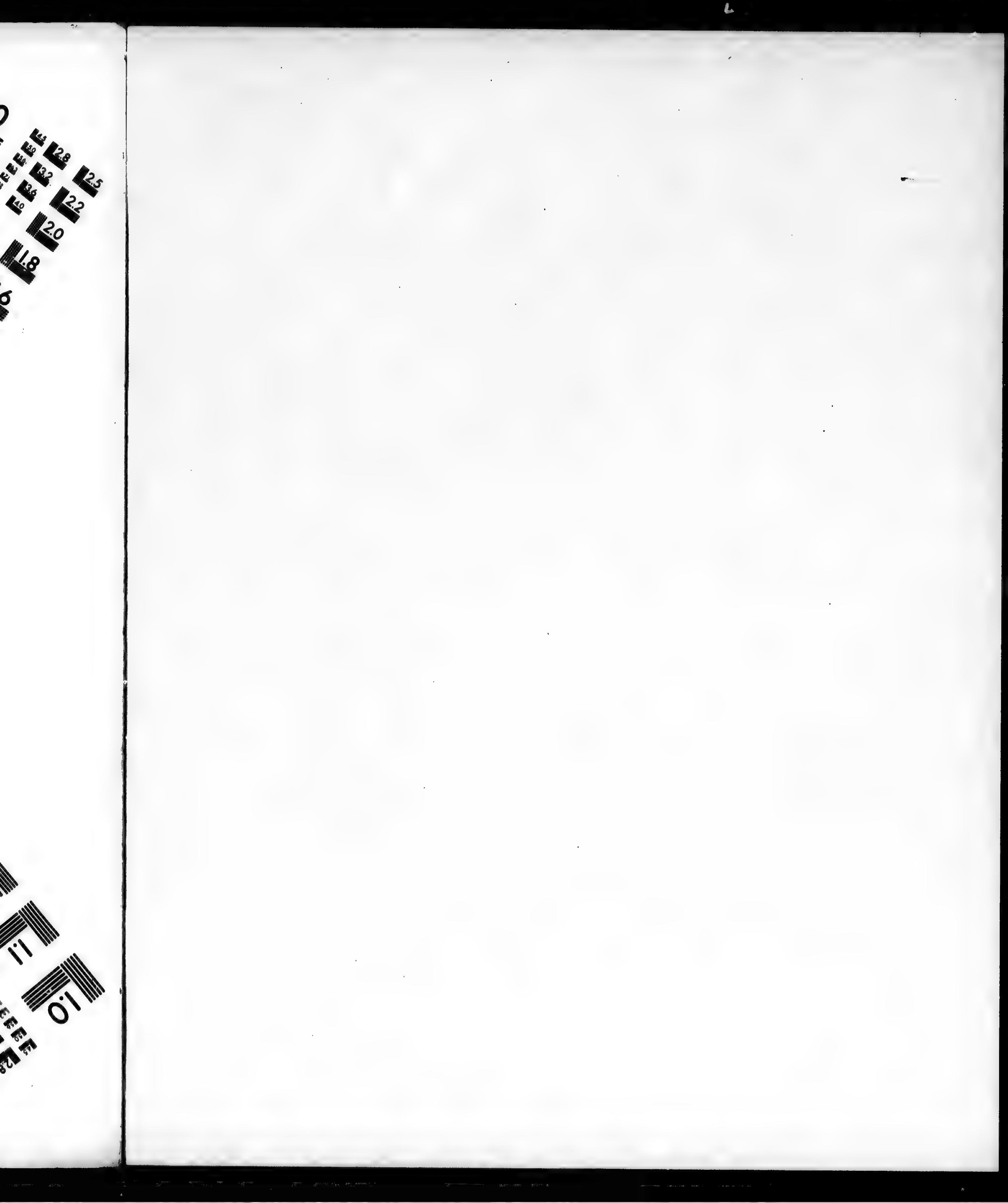


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



des mariniers, au milieu desquels il fut tumultueusement ordonné par des Evêques envoyés d'Egypte. Alors on lui coupa ses longs cheveux, qu'il avoit conservés jusqu'à ce moment; & il passa ainsi sans nul intervalle, au grand scandale du Public, de l'état de Cynique à celui d'Evêque. Le Souverain Pontife que les Evêques voisins informerent de ce qui venoit de se passer, blâma fortement les Egyptiens d'avoir ordonné un sujet qui portoit, dans son extérieur seul, la preuve de son indignité. Ses longs cheveux, dit le Pontife, étoient manifestement contraires à la défense de S. Paul; & avec son habit idolâtre, bien loin d'être élevé à l'Episcopat, il ne devoit pas même passer pour Chrétien. Le corps du Peuple & le Clergé de la Ville Impériale furent également indignés de l'attentat de Maxime, qui chargé de la malédiction générale, fut chassé de C. P.

Ces troubles pénétrerent Grégoire d'une vive douleur. Résolu à quitter une place qui n'avoit jamais eu d'attrait pour lui, il rassembla son peuple, pour lui dire adieu. A la premiere proposition, toute l'assemblée se récria avec alarme, & ne voulut point entendre à tout ce qu'il

s'efforça de leur représenter. Afin même de le fixer par un lien solide, ils lui déférerent unanimement le titre d'Evêque de C. P. & le conjurerent, les larmes aux yeux, de s'attacher à des enfans qui le révéreroient toujours comme leur digne pere. Le Saint étoit bien éloigné d'acquiescer à leurs desirs; persuadé d'ailleurs qu'il ne lui étoit pas permis d'accepter ce siege, sans y être placé canoniquement par une assemblée d'Evêques. Tout ce qu'ils purent obtenir, c'est qu'il resteroit jusqu'à ce qu'on eût pris des mesures pour la sûreté de la Foi & la tranquillité de leur Eglise. Ce fut là le premier soin de l'Empereur Théodose, quand il se rendit enfin à C. P. sur la fin de l'an 380. Il fit déclarer sur le champ à l'Evêque Arien, Démophile, que s'il vouloit garder sa chaire en paix, il eût à embrasser la foi de Nicée. Sur le refus de ce Pasteur Hérétique, on lui enleva les églises. Ainsi le troisieme jour après l'entrée de Théodose à C. P. les Ariens, dans toute l'étendue de la ville, furent chassés des lieux saints qu'ils possédoient depuis quarante ans, c'est-à-dire, depuis l'usurpation d'Eusebe de Nicomédie sur le S. Evêque Paul.

Théodose rendit au contraire de grands honneurs à l'Evêque Grégoire, & le voulut installer lui-même dans la grande église. Les citoyens applaudissoient avec de grandes acclamations, & s'écrioient que pour mettre le comble au bonheur public, il falloit donner à Grégoire la qualité de Patriarche. Les Magistrats pressoient, comme le peuple; & les femmes oubliant leur réserve naturelle, le disputoient aux hommes par la vivacité de leurs cris & de leurs démarches. L'humble Grégoire, si alarmé qu'il n'avoit pas la force de parler, leur fit représenter, pour détourner indirectement le coup, que ce n'étoit pas le moment de régler les affaires; mais qu'on ne devoit s'occuper, dans ce si heureuse révolution, que d'actions de graces envers le Très-Haut. Son extrême délicatesse, ou plutôt son aversion des dignités lui faisoit encore regarder l'acceptation du Patriarchat comme peu réguliere, en conséquence du canon qui défendoit à un Evêque vacant, d'occuper une Eglise vacante, sans l'autorité d'un concile légitime. Enfin il marqua tant de chagrin, qu'on craignit de lui

faire violence ; & il ne fut point institué ce jour-là.

Il se laissa persuader ensuite, que dans le cas extraordinaire où l'on se trouvoit, l'utilité de l'Eglise devoit l'emporter sur les formes, & mieux encore sur l'ordination irréguliere de Maxime. L'Empereur le mit en possession de la maison épiscopale, & des revenus du siege qui passoit pour très-riche. Mais le gouvernement Arien n'ayant été qu'une déprédation, le S. Evêque trouva tout dans un dérangement déplorable. On lui conseilloit de procéder d'abord au recouvrement, par d'exactes recherches : un autre soin lui parut beaucoup plus pressant. Les Ariens, quoique si méprisables aux yeux de l'Empereur, ne laissoient pas de conserver dans l'Etat une partie de leur ancienne considération. Les Macédoniens se trouvoient de plus en grand nombre dans la Ville Impériale ; les Novatiens même & les Apollinaristes y possédoient des églises. Théodose se laissa persuader par son sage Pasteur, qu'il importoit avant toute chose de chercher un remede à de si grands maux. Le plus avantageux qu'on imagina, ce fut de célébrer un

concile de tous les Evêques de l'Orient. Les Occidentaux ne furent point appelés ; tant parce que les héréſies en queſtions étoient peu accréditées parmi eux, que parce qu'ils n'obéiſſoient point à Théodoſe, par les ſoins de qui ce Concile ſe tint & ſe convoqua.

Quelques Savans prétendent que le ſouverain Pontife fut le premier mobile de la convocation. Ils fondent leur ſentiment ſur une lettre des Peres de C. P. au Pape S. Damaſe, où ils lui diſent, qu'en vertu de celle qu'il avoit adreſſée à l'Empereur l'année précédente, ils s'étoient aſſemblés dans la Capitale de l'Empire d'Orient. Mais ces écrivains n'ont pas fait attention au paſſage déciſif où Théodoret dit expreſſément, que ces lettres des Orientaux ne furent écrites à Damaſe qu'après le Concile d'Aquilée, qui précéda inconteſtablement le premier Concile de C. P. Elles concernoient directement la ſeconde aſſemblée, qui ſe tint peu après la premiere dans la même ville de C. P., & qui ratifia tout ce qu'on y avoit fait : ce qui peut avoir contribué à la faire regarder par la ſuite, comme un Concile Œcuménique, ſans que le Pape eût influé plus particuliérement

Lib. V. c. 9.

dans

dans sa convocation. Quoi qu'il en soit, ce Concile s'assembla au mois de Mars de l'an 381. Il s'y trouva cent cinquante Evêques orthodoxes, dont les plus connus sont S. Mélece d'Antioche, Hellade du grand siege de Césarée où il avoit succédé à S. Basile, les deux freres du même Saint, Grégoire de Nysse & Pierre de Sébaste, aussi honorés par l'Eglise, S. Amphiloque d'Icône & S. Cyrille de Jérusalem. Les Evêques d'Egypte & ceux de Macédoine arriverent, quelque temps après ceux dont nous venons de parler. Théodose fit même admettre les Evêques de la secte de Macédonius, dans l'espérance de les réunir irrévocablement à l'Eglise; & il y en eut trente-six des sieges voisins, la plupart de l'Hellespont. On avoit tout lieu de bien augurer de leur foi, depuis la fameuse députation d'Eustathe de Sébaste vers l'Eglise Romaine. Tout récemment encore, ils avoient communiqué avec les Catholiques, sans condition & sans restriction. Nonobstant ces préjugés favorables, ils firent bientôt douter qu'ils eussent jamais procédé avec une droiture religieuse, ou du moins générale. On les entendit tout-à-coup déclarer, avec le

dernier ſcandale, qu'ils admettroient plus volontiers le pur Arianiſme que la doctrine de la Conſubſtantialité : après quoi, ils ſe retirerent bruſquement du Concile, en éclatant de toute part contre la foi de Nicée. Depuis cet emportement des Macédoniens ou Demi-Ariens, tolérés auparavant en beaucoup d'endroits, ils furent anathématiſés par le Concile, & généralement traités comme hérétiques notoires. Tout ceci arriva, dès le commencement de l'aſſemblée.

C'étoit le Patriarche d'Antioche, S. Mélece qui pour lors y préſidoit, & qui reçut de l'Empereur des témoignages extraordinaires d'eſtime & de bienveillance. Théodoſe n'étant encore que Général de Gratien, avoit cru voir en ſonge un vénérable Vieillard le revêtir du manteau Impérial. Peu de temps après, il parvint effectivement à l'Empire. Quand les Peres du concile vinrent le ſaluer en corps, il fut d'abord frappé de l'air majeſtueux de l'Evêque d'Antioche, qui paroiſſoit à leur tête ; puis en le fixant, il reconnut le Vieillard myſtérieux qui lui avoit apparu, & dont les traits lui étoient reſtés profondément imprimés dans l'eſprit : il courut à lui, l'embraſſa

Théodor. v. 6 & 7.

pluſieurs fois de ſuite, voulut baiſer en particnlier la main qu'il avoit vu en ſonge lui préſenter la couronne, puis il raconta publiquement la viſion qu'il avoit eue. Il le pria en même temps, ainſi que les autres Peres, de chercher les meilleurs moyens de pacifier l'Egliſe, & leur promit de les appuyer de toute ſon autorité.

On commença par les affaires particulieres de C. P. qui les raſſembloient. L'ordination de Maxime fut examinée, & déclarée nulle : on déclara pareillement de nul effet, tout ce qui avoit été fait pour lui, ou par lui. C'étoit une conſéquence naturelle, que l'inſtitution ou la confirmation de S. Grégoire de Nazianze en cette place : le Prince qui ne parloit qu'avec admiration de ſa vertu, comme de ſon éloquence, témoigna la plus grande ardeur à ce ſujet. Mais le Saint n'aſpiroit qu'à la retraite : il réſiſta de toutes ſes forces, en conjurant avec effuſion de larmes l'Empereur & les Peres, de porter leur choix ſur un ſujet moins indigne. Plus il ſe rabaiſſa, plus ſon humilité inſpira d'eſtime pour des vertus qui avoient une baſe ſi ſolide. On le preſſa ſi fort, qu'il ſe rendit enfin ; dans l'eſpérance de trouver plus de faci-

lité, dans le titre de Patriarche, pour la réunion des Egliſes; en particulier pour terminer, de concert avec S. Mélece, le long ſchiſme d'Antioche. Il fut donc ſolennellement inſtallé ſur la Chaire de la Ville Impériale, par tout le Concile, à la demande de l'Empereur & du Peuple.

Ce fut la derniere action de S. Mélece, qui mourut immédiatement après, généralement révéré, & preſque également chéri de tous les partis qui diviſoient l'Egliſe. Entre ſes vertus, ſon admirable douceur faiſoit ſur-tout dans les cœurs une impreſſion dont on ne pouvoit ſe défendre. Il avoit été vingt ans Patriarche d'Orient, le plus ſouvent perſécuté pour la foi, & conſervant dans toutes les rencontres une tranquillité d'ame inaltérable. Sa mort fut ſemblable à ſa vie : il expira, en exhortant les Fideles à la charité & à la concorde. On le vit auſſi-tôt honoré par la dévotion du peuple, qui appliqua ſur ſon viſage des morceaux de linge, pour les garder comme de précieuſes reliques. Tous ceux des Peres qui avoient quelque réputation d'éloquence, s'exercerent à faire ſon éloge. La ſuréminence de ſes vertus le fit compter au nombre des Saints par

Martyr. Rom. 12 feb.

les Occidentaux mêmes, nonobſtant les fâcheuſes conjonctures de ſon Pontificat, oppoſé aux prétentions de Paulin, pour qui l'Egliſe Romaine s'étoit déclarée.

Après la mort de S. Mélece, le nouvel Evêque de C. P. Grégoire de Nazianze préſida à la continuation du Concile. Il crut que le ſchiſme d'Antioche étoit à jamais terminé par cette mort, & qu'il ne faudroit que propoſer aux deux Partis Orthodoxes de cette Egliſe, de ſe réunir ſous l'obéiſſance du Patriarche Paulin. Mais les jeunes Evêques s'éleverent contre cet avis ſage, & réuſſirent même à gagner les anciens, ſans avoir rien à dire contre les prétentions des Occidentaux qui ſoutenoient Paulin, ſinon que l'Orient devoit l'emporter, parce que le Verbe fait chair y avoit vécu. Grégoire eut beau leur remontrer, que Paulin étoit fort avancé en âge, & qu'en le laiſſant ſeul dans le Siege Patriarchal, ſa mort alloit bientôt mettre fin au ſcandale de la ſciſſion, & les rétablir dans tous leurs droits. Les repréſentations furent reçues de pluſieurs Evêques, comme elles ont coutume de l'être par des gens animés qui n'ont rien de ſolide à répondre. On réduiſit le

Saint au silence, & même d'une maniere si impérieuse & si mortifiante, qu'il commença à se retirer des assemblées où son zele devenoit inutile. Enfin il reprit la pensée de quitter le siege de C. P. qu'il n'avoit consenti à garder, qu'afin de procurer une union qui ne lui paroissoit plus possible.

Cependant on élut un sujet estimable, & digne de cette place éminente, s'il y fût entré autrement, & s'il n'eût pas reconnu lui-même la nécessité de la refuser; comme il s'étoit engagé peu auparavant à le faire pour le bien de la paix. C'étoit Flavien, Prêtre d'Antioche, qu'on a vu soutenir avec tant de courage cette Eglise en péril, durant les exils de S. Mélece. Mais Grégoire de Nazianze voyoit perpétuer le schisme par cette élection: jamais il ne put se résoudre à l'approuver; bien moins à ordonner Flavien, comme on l'en pressa. Dans ces fâcheuses conjonctures, survint un nouvel incident qui acheva de le déterminer à se démettre. On appela les Evêques d'Egypte & de Macédoine, qui n'étoient pas encore réputés de l'Eglise d'Orient, mais dont on jugea le concours necessaire dans les circonstances. A la tête des

Carm. 1. p. 25.

Egyptiens, paroissoit Timothée, Patriarche d'Alexandrie, qui avoit succédé à Pierre son frere, mort depuis peu. Pierre ayant été pour Maxime le Cynique, & contre Grégoire, Timothée se trouvoit dans les mêmes dispositions. Les Evêques d'Egypte, & ceux de Macédoine qui prirent les sentimens des Egyptiens, se plaignirent qu'on n'avoit pas observé les Canons, en faisant Evêque de C. P. un homme qui l'étoit d'un autre siege. La plainte n'avoit qu'une fausse apparence de régularité, & le docte Grégoire ne manquoit pas de réponse. Il n'étoit pas Evêque de Nazianze, où il n'avoit que soulagé la vieillesse de son pere dans ses fonctions; il n'avoit jamais été pacifique possesseur de l'Evéché de Sazimes, & n'occupoit plus ce siege, lorsqu'il vint à C. P. au secours de cette Eglise abandonnée, & réduite à un point de désolation qui ne pouvoit nullement flatter la cupidité. Pardessus tout cela, ce titre qu'il avoit refusé si long-temps, & d'une maniere si édifiante, il avoit été contraint de l'accepter, par le Souverain, par le Peuple, & par un Concile de tout l'Orient, qui avoit droit d'expliquer & d'appliquer les Canons, d'en dispenser

même en cas de besoin. Mais comme il y avoit peu d'intelligence entre les Evêques nouvellement arrivés au Concile & les Orientaux proprement dits, la prévention transforma des difficultés minutieuses en objections insolubles.

Grégoire avoit même l'estime & l'affection générale des deux Partis ; en sorte que les Evêques arrivés les derniers lui protestoient en secret, que c'étoit plutôt pour se maintenir contre des émules entreprenans qu'ils se plaignoient, que pour lui subroger en effet un nouveau Pasteur. Mais il soupiroit trop après sa liberté, pour manquer une si belle occasion de la recouvrer : il reparut après bien des absences, au milieu des Peres assemblés, & leur protesta qu'il ne souhaitoit rien tant que de contribuer à la réunion des esprits ; puis faisant allusion à l'histoire du Prophete Jonas, si je vous suis une occasion de trouble, ajouta-t-il, jetez moi dans la mer, pour appaiser la tempête, quoique je ne l'aye point excitée. Il alla sur le champ trouver l'Empereur, & lui dit : Seigneur, je viens vous demander une grace bien plus estimable, à mon sens, que tout ce que sollicite l'ambition. Vous m'êtes témoin,

qu'on m'a fait malgré moi votre Evêque : Accordez à Grégoire de céder à l'envie ; & daignez lui rendre un repos, aussi convenable à son insuffisance qu'à son âge & à ses infirmités. Tout ce qui m'intéresse, c'est de me voir donner un successeur capable de défendre & d'honorer la Religion.

Si Théodose eut beaucoup de peine à se rendre, le peuple & tous les gens de bien furent inconsolables, quand ils virent qu'on déféroit à la demande du S. Patriarche ; & ils se retirerent dans un morne silence, pour s'épargner la douleur de voir consommer leur infortune. Ce fut le Saint qui se trouva réduit au personnage de consolateur. A cet effet, il fit en présence des Peres du Concile cet adieu célebre qu'on a précieusement conservé, comme un des plus beaux monumens d'éloquence en ce genre. En y traçant une exposition abrégée de la Foi, dont il avoit la pureté si fort à cœur, ce génie heureux & juste, pour exprimer l'idée de personne, employa le mot *Prosopon* que les âges suivans ont reçu de lui, comme synonyme d'Hypostase, mais beaucoup moins sujet à l'équivoque & à la chicane.

Or. 32.

Après la démiſſion du S. Patriarche, il fut queſtion de lui donner un ſucceſſeur. On élut pour cela le Préteur Nectaire, vieillard vénérable par ſa bonne mine & ſon illuſtre naiſſance, chéri de tout le monde pour ſon bon naturel, ſa popularité & ſa grande douceur. Mais loin de ſe trouver diſpoſé à l'Epiſcopat, il n'avoit pas encore reçu le baptême. Voici comment s'exécuta cette promotion ſinguliere. Comme Nectaire étoit natif de Cilicie, il voyoit ſouvent Diodore, Métropolitain de cette province. Ce Prélat roulant dans ſon eſprit les différens ſujets qui pouvoient convenir au ſiege tout nouvellement vacant de la Ville Impériale, ſe mit fortement dans l'imagination, que Nectaire le rempliroit dignement. Il communiqua ſon idée à Flavien, déjà fait Evêque d'Antioche, & qui ne fit qu'en rire. Mais quand Flavien ſe trouva ſeul, la ſingularité même de cette conception la lui rappela, à diverſes repriſes, & fit enfin ſon impreſſion.

Theod. v. 8.

Dans ces entrefaites, l'Empereur fit dire aux Prélats de propoſer par écrit les ſujets qu'ils trouveroient dignes du ſiege de C. P. ſe réſervant d'en nommer un, entre ceux qui ſeroient propoſés.

Chacun fit ſa liſte ; & comme le Patriarche d'Antioche faiſoit la ſienne, l'étrange idée de Diodore de Tarſe lui revint encore, & il mit le nom de Nectaire au bas de la liſte. L'Empereur, au premier coup-d'œil, fut frappé de ce nom : il parcourt diverſes fois tous les autres, tenant le doigt arrêté ſur celui-ci, revient à Nectaire, & ſe détermine enfin pour lui. Tout le monde fut extrêmement ſurpris, & pluſieurs Evêques repréſenterent qu'il n'étoit pas baptiſé. L'Empereur perſiſta dans ſon choix. Le peuple demandoit auſſi Nectaire avec empreſſement. Le concours de toutes ces particularités fut pris pour un ſigne de la volonté divine. Ainſi Nectaire, fut auſſi-tôt baptiſé ; & portant encore l'habit blanc des Néophytes, déclaré Evêque de C. P. du commun conſentement de tous les Peres du Concile, ſans en excepter S. Grégoire de Nazianze qui concourut à l'élection. Après quoi, Théodoſe envoya vers le Souverain Pontiſe, pour demander ſes lettres formées & confirmatives.

Le Concile préſidé en premier lieu par S. Mélece, enſuite par S. Grégoire de Nazianze, & depuis ſa démiſſion,

par Timothée d'Alexandrie, le fut enfin par Nectaire : ce qui fait présumer qu'il y eut un assez bon nombre de sessions ; quoiqu'on en ignore l'état & la suite, ainsi que le temps précis où l'on dressa les décrets dogmatiques, & les Canons de discipline.

Quant à la foi, on déclara que le symbole de Nicée en seroit toujours la regle. Mais comme depuis ce Concile Œcuménique, compté pour le premier, en tirant de l'ordre commun celui des Apôtres à Jérusalem, il s'étoit élevé de nouvelles hérésies touchant la Troisieme Personne de la Trinité & l'Incarnation de la Seconde ; on dressa un nouveau symbole, en explication du premier ; & c'est celui qu'on chante encore aujourd'hui dans la Liturgie de la Messe. Les Apollinaristes, devenus très-fameux, comme on l'a remarqué, soutenoient opiniâtrément que la nature humaine n'étoit pas en Jésus-Christ, au moins qu'elle n'y étoit pas entiere ; qu'il n'avoit point d'entendement humain, mais seulement la chair, c'est-à-dire, comme ils l'expliquoient, le corps & l'ame sensitive ; & que la Divinité y tenoit lieu d'entendement. Ils erroient même sur la

chair du Sauveur, en disant que son corps étoit descendu du Ciel, par conséquent d'une autre nature que les nôtres, & qu'il s'étoit anéanti ou dissous après sa résurrection; en sorte que Jésus avoit été homme, plutôt en apparence qu'en réalité. Ces égaremens d'Apollinaire furent d'abord condamnés avec réserve: c'est-à-dire, qu'en censurant ses erreurs, on ne faisoit pas mention de sa personne; parce que les plus illustres Docteurs de l'Orient étoient prévenus d'une grande estime pour lui. Ayant enfin causé tant de scandale, qu'il n'y eut plus moyen de mettre son ho neur à couvert, il fut condamné nommément, dans un Concile tenu à Rome quatre ans avant celui de C. P. Mais les Orientaux crurent devoir imprimer une flétrissure particuliere à la nouvelle Hérésie, daus les contrées où elle se répandoit davantage. Tel fut le motif des Peres de C. P. pour faire une addition au symbole de Nicée.

Ce symbole, en parlant de l'Incarnation du Fils de Dieu, se contentoit de dire : Il est descendu des Cieux, s'est incarné & fait-homme, a souffert, est ressuscité le troisieme jour, est monté aux Cieux, & viendra juger les vivans

& les morts. Celui de C. P. dit, qu'il est descendu des Cieux, s'est incarné par le Saint-Esprit, de la Vierge Marie, & s'est fait homme; qu'il a été crucifié pour nous sous Ponce-Pilate, a souffert, & a été enseveli, est ressuscité le troisieme jour, suivant les Ecritures, est monté aux Cieux, est assis à la droite du Pere, & viendra de nouveau juger dans sa gloire les vivans & les morts, & que son Royaume n'aura point de fin. Touchant la troisieme Personne de la Trinité, le symbole de Nicée n'exprimoit sa foi que par ces deux mots: Nous croyons au Saint-Esprit. Le symbole de C. P. ajoute, à cause des Macédoniens: Nous croyons au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur, & confere la vie, qui procede du Pere, & qui avec le Pere & le Fils reçoit les mêmes adorations, & une même gloire, & qui a parlé par les Prophetes. Pour tous les hérétiques en général, il ajoute: Nous croyons en une seule Eglise, Sainte, Catholique & Apostolique; nous confessons un seul baptême pour la rémission des péchés; nous attendons la résurrection des morts, & la vie du siecle avenir. Le commencement des deux symboles est absolument le même.

Après les articles de foi, on dressa les Canons de discipline. On marqua d'abord la distinction des provinces Ecclésiastiques, & les privileges des principales Eglises. Ici l'on statue que les affaires de chaque province se régleront au concile de cette même province, & que si l'assemblée provinciale ne suffit pas, relativement à l'importance ou aux difficultés de l'objet, les parties intéressées s'adresseront à un plus grand concile, formé de toute la Diocèse, c'est-à-dire, dans le style usité de nos jours, du Patriarchat, ou de la Primatie. Ce Canon ne fait plus mention d'appel au Pape; la chose ayant été suffisamment réglée dans les statuts généraux de Sardique, auxquels ce Concile de C. P. qui n'étoit d'abord que particulier, ne peut être censé déroger par son silence; quoi qu'en puissent dire ceux qui hasardent, sur cette preuve purement négative, une conjecture de cette conséquence. Mais elle est évidemment démentie par des faits postérieurs, notamment par celui de S. Jean-Chrisostome Evêque de C. P. même. Ce qu'on prétendoit empêcher par le sixieme Canon, c'étoit de recourir en matiere incompétente à

l'Empereur ou à ses Officiers, *au mépris de tous les Evêques de la Diocèse*, suivant les expressions du Concile.

A l'occasion de ces principes du régime Ecclésiastique, on voit toute la constitution de l'Eglise Orientale; premiérement, les deux Patriarchats primitifs d'Alexandrie & d'Antioche, avec des droits bien différens. L'Evêque d'Alexandrie avoit le Gouvernemen de toutes les Eglises de l'Egypte, de la Lybie & de la Pentapole. Celui d'Antioche ne jouissoit que de quelques priviléges, de jurisdiction néanmoins ainsi que d'honneur, & les mêmes précisément qu'on avoit reconnus à Nicée: car le Concile de C. P. ne prétendoit rien établir de nouveau, mais simplement confirmer les anciennes coutumes. Le gouvernement Ecclésiastique de l'Orient proprement dit, ou de la Syrie dont Antioche étoit la Capitale, est attribué aux Evêques Orientaux en général, entre lesquels on compte plusieurs Métropolitains. Les premiers Prélats des trois autres régions de l'Eglise Orientale, nommées Dioceses dans le sens que nous avons déjà dit, & beaucoup plus étendues que ce qu'on nomme aujourd'hui de la sorte, savoir

l'Asie, le Pont & la Thrace, prirent dans la suite le titre d'Exarques. Celui de l'Asie étoit l'Evêque d'Ephèse, celui du Pont, l'Evêque de Césarée en Cappadoce, & celui de la Thrace l'Evêque d'Héraclée, dès-lors effacé par l'Evêque de C. P. Le Concile accorde même le pas à l'Evêque de la Ville Impériale qu'il appelle la Nouvelle Rome, immédiatement après l'Evêque de l'ancienne: & tel est le troisieme Canon, le plus fameux de tout ce Concile.

Il ne paroît toutefois conférer à ce siege aucune Jurisdiction nouvelle, si ce n'est peut-être sur la Thrace: mais les suites de cette attribution d'honneur furent de la conséquence la plus effective & la plus rapide. Ainsi au lieu d'une simple distinction, l'Evêque de C. P. s'arrogea en assez peu de temps une jurisdiction des plus absolues, tant sur l'Asie-Mineure, que sur toutes les provinces de l'Europe, soumises à l'Empire d'Orient. Avant cela, tout ce que l'on comprenoit sous le nom d'Illyrie, Orientale ou Occidentale, avec le reste de l'Europe & l'Afrique, étoit du Patriarchat de Rome.

On ne voit personne qui ait assisté

au Concile de C. P. de la part du Pape ; ni des Occidentaux. Baronius prétend que le Siege Apostolique y avoit envoyé une profession de foi avec des anathêmes contre les hérésies de l'Orient, & qu'on en tira la plupart des décisions. Mais ses preuves souffrent de grandes difficultés ; & ce qu'il en veut conclure, se trouve assez bien établi, sans ce foible avantage. Le consentement subséquent du Souverain Pontife & du reste de l'Eglise, qui n'est pas douteux par rapport aux décrets dogmatiques de ce Concile, leur donnoit tout le poids qui pouvoit résulter d'une convocation ordinaire & d'une autorisation formelle. Voilà pourquoi il est reconnu pour Concile Universel, & compté pour le second Œcuménique.

Tout étant statué, les Evêques prierent l'Empereur de donner un édit, pour appuyer leurs ordonnances ; & afin, lui disoient-ils, de mettre la conclusion & le sceau à nos résolutions, ainsi que vous avez honoré l'Eglise par les lettres de convocation. On a toujours entendu qu'il ne s'agissoit ici que de procurer l'exécution des canons dressés par la Puissance Ecclésiastique, & que si l'Empereur, en qualité de Protecteur de l'E-

glise, & de concert avec elle, pouvoit faire célébrer des conciles, ce n'étoit point à lui d'apposer, dans la rigueur des termes, le sceau à leurs décisions.

Théodose ordonna de livrer sans délai toutes les églises aux Evêques, qui confessant la Sainte-Trinité, reconnoîtroient une seule Divinité en trois Personnes, & seroient unis de Communion avec Nectaire de C. P. nommé ici comme dernier Président du Concile, Timothée d'Alexandrie, Amphiloque d'Icône, Prélat d'une grande sainteté & d'un grand poids, & avec les autres Evêques non moins distingués par la pureté de leur foi que par la dignité de leurs sieges. Quant à ceux qui ne tiennent pas la même doctrine que ceux-ci, porte le rescrit en termes exprès, chassez-les de leurs Eglises, sans qu'elles puissent leur être rendues à l'avenir; afin que la foi de Nicée demeure inviolable. L'exécution de ces ordres est commise au Proconsul d'Asie, selon la forme ordinaire des rescrits Impériaux, qui se désignoient toujours un Ministre particulier. On choisit ce Gouverneur, parce que sa province étoit la plus infectée des erreurs Macédoniennes, qui faisoient l'ob-

jet capital de l'animadversion du Concile.

Il y eut en même temps plusieurs autres loix, en faveur de la Religion. On déclara les Manichéens incapables de rien donner ou recevoir entr'eux par testament ou autrement ; & on leur défendit de tenir des assemblées, sous quelque nom qu'ils se pussent déguiser. La peine de mort fut même prononcée contre ceux qui prendroient le nom de Saccophores, d'Encratites, ou d'Hydroparastes. En changeant ainsi de nom, ces vicieux sectaires tentoient de se dérober au mépris & à l'horreur qu'excitoit la corruption de leur maximes & de leurs observances. Ils se nommoient Saccophores ou Porte-sacs, à cause de leur extérieur pauvre, négligé, & d'autant plus imposant qu'ils avoient plus de vices à masquer ; Encratites, ou Continens, parce que dans leur libertinage monstrueux, ils condamnoient le mariage ; Hydroparastes enfin, ou Aquariens, parce qu'ils blamoient tout usage du vin, jusque dans l'Eucharistie où ils n'employoient que de l'eau. Ces Fanatiques parurent si dangereux & si ennemis du bien public, que le Prince chargea Florus Préfet d'Orient, d'instituer des Inquisi-

teurs pour leur recherche. C'est le premier monument, où l'on trouve dans les Loix, le nom d'Inquisiteurs contre les Hérétiques.

Depuis le regne de l'Empereur Constance, on avoit laissé le Paganisme fort tranquille par-tout l'Orient. Les superstitions les plus impies se perpétuoient, s'augmentoient même en bien des endroits, au grand déplaisir des Fideles, & avec scandale pour les foibles. Sur la fin de l'année 381, Théodose, en attendant que la prudence permît de fermer tous les temples des idoles, défendit sous peine de proscription les sacrifices de jour & de nuit. Par un édit de la même année, il ôta à tous les Chrétiens qui se feroient Payens, la faculté de tester, & il cassa leurs testamens précédens.

Dans la partie de l'Empire soumise à Gratien, ce jeune & vertueux Empereur se faisoit un devoir de marcher sur les traces de son Auguste Collegue. Il restoit à Rome, dans le lieu où s'assembloit le Sénat, un autel de la victoire; non pas précisément pour la décoration, ou comme un monument antique & curieux: mais on y offroit des sacrifices

idolâtres ; & les Sénateurs Chrétiens avoient la douleur & la confusion de voir l'impiété triompher avec insolence dans le Sanctuaire des Loix. L'Empereur Constance l'avoit fait abattre anciennement : Julien l'Apostat l'avoit rétablie ; Valentinien, suivant le plan d'indifférence qu'il s'étoit tracé par rapport à la religion, avoit laissé les choses dans l'état où il les avoit trouvées. Gratien, plus zélé que son pere, fit abattre sans ménagement ce trophée de l'Idolatrie, & confisqua les terres, ainsi que les autres biens attribués jusque-là aux temples des Faux Dieux, ou à leurs Pontifes. Il abolit de même les privileges des Vestales, ne témoigna que du mépris pour ces Vierges abusées par la superstition, ou par l'amour des distinctions puériles qui leur coûtoient de si pénibles efforts. Les Sénateurs Idolâtres députerent vers le jeune Empereur, pour se plaindre de l'affront qu'ils prétendoient avoir reçu : mais les Sénateurs Chrétiens qui commençoient à faire nombre, dans une compagnie où l'Idolatrie comptoit avoir établi un asyle éternel, envoyerent de leur côté. Gratien répondit d'un air froid & absolu, qu'à des ordres donnés en

connoiſſance de cauſe, il n'y avoit rien à changer.

Il fallut tenir auſſi des conciles en Occident, pour maintenir l'intégrité de la foi contre les tentatives de quelques Novateurs. Les actes de celui d'Aquilée, tenu cette même année 381, ſont des plus dignes d'attention, pour l'exactitude avec laquelle ils inſtruiſent de la maniere dont on procéda contre Pallade & Secondien, deux Evêques Ariens qu'on y dépoſa. Le premier ſurtout employa tout l'artifice imaginable, pour cacher ſes ſentimens, à force d'équivoques; & quand il ſe vit convaincu, pour éluder l'autorité de ſes Juges qu'il diſoit incompétens. Mais l'habile Impoſteur avoit affaire à un antagoniſte encore plus habile. Ambroiſe, Archevêque de Milan, le ſuivit dans tous ſes ſubterfuges, & le réduiſit à demander vaguement & inſenſément un concile plus équitable & plus nombreux : appel miſérable, dont on fit le cas qu'il méritoit, en dépoſant ſon auteur. On ne trouve à la vérité dans ce Concile que trente-deux ou trente-trois Evêques; mais on ne vit jamais un concile plus ſaint, où du moins il ſe ſoit trouvé plus de Saints, reconnus comme tels par

l'Eglise. Ils étoient la plupart d'Italie : mais les autres régions, excepté l'Espagne trop agitée par les troubles du Priscillianisme, y avoient chacune leurs députés ; & tout l'Occident y prit part. On avoit même disposé les choses, de telle maniere que les Evêques d'Orient pussent y venir ; bien qu'on ne crût pas nécessaire de se réunir en un même lieu, comme on le fait entendre, pourvu qu'on fût assuré de l'union des sentimens. On n'y vit même personne de la part du Pape, ni de toute la partie de l'Italie qui lui étoit immédiatement soumise, c'est-à-dire de la Préfecture du Prétoire de Rome. La raison en peut être la même que celle qu'alléguerent les Orientaux pour s'en dispenser ; savoir la coutume de ne se rassembler ainsi de toute part que pour les Conciles Généraux, ou l'inconvénient d'abandonner leurs Eglises, sans une nécessité pressante & relative au bien général.

S. Valérien tenoit la premiere place, en sa qualité d'Evêque Diocésain; comme S. Grégoire de Nazianze, & depuis lui, son successeur Nectaire venoient de le faire au Concile de C. P. Mais S. Ambroise, Métropolitain du Vicariat d'Italie,

talie, dont Milan étoit la capitale, conduisit toute l'action: car il n'y en eut qu'une, contre les deux Evêques hérétiques. Avant de se séparer, les Peres écrivirent aux Empereurs, selon l'usage, pour implorer leur autorité en faveur de l'Eglise. A cette lettre du Concile d'Aquilée, nous en joindrons une seconde touchant le même objet; quoiqu'elle soit d'un autre concile, qui fut tenu peu après dans les mêmes conjonctures & le même pays. Dans ces lettres, adressées l'une & l'autre à l'Empereur Théodose, on voit que les Peres ne se contentoient pas qu'entre tous leurs collegues les Evêques d'Occident, il ne restât que les deux Ariens qu'ils venoient de flétrir, & que dans le reste des Eglises jusqu'à l'Océan, comme ils s'exprimoient, tous les Fideles fussent dans la même communion. La sollicitude de tout le Monde Chrétien affectoit vivement leur charité apostolique; & ils n'apprenoient qu'avec douleur, que les divisions persévéroient entre les Catholiques du Levant, quoique les Sectaires y fussent aussi réprimés. L'élection de Flavien à la place de S. Mélece, les affligeoit sensiblement, en ce qu'elle perpétuoit un schisme ou une

Apud Ambros. Epist. 11.

désunion qu'on auroit pu éteindre si facilement. Ils blâmoient encore l'élection de Nectaire pour le siege de C. P. Mais il paroît qu'en ce dernier chef, la distance des lieux les avoit empêchés de prendre une connoissance exacte des faits, au moins des personnes; puisque nous leur voyons donner la préférence au droit du Cynique Maxime, sur celui de S. Grégoire de Nazianze.

Ils se plaignoient, que Maxime étant venu en Occident pour se défendre dans un concile, les Orientaux eussent décliné le jugement, sans daigner comparoître en aucune maniere. Quand il n'y auroit cependant point eu de concile indiqué, ajoutoient-ils, on auroit agi selon le droit & l'ancienne coutume, en recourant au jugement de l'Eglise Romaine, & en même temps de l'Italie & de tout l'Occident; comme ont fait Athanase & Pierre, tous deux Evêques d'Alexandrie, & tant d'autres Orientaux. Nous ne nous arrogeons pas l'examen ou l'instruction de la cause; mais nous devions avoir part à sa décision. Ils proposoient ensuite un concile des deux Eglises d'Orient & d'Occident, qui se rassembleroient à Rome. L'Empereur

Théodose, en répondant aux Occidentaux, prit soin de leur démasquer Maxime, & de leur démontrer l'extrême différence de son ordination & de celle de Nectaire. Il leur fit entendre que cette affaire, comme celle de Flavien, avoit dû se traiter en Orient où toutes les parties se trouvoient présentes, & qu'elles avoient été en effet traitées de telle façon qu'il ne restoit plus aucun sujet d'agiter ainsi toutes les Eglises Orientales, & de citer leurs Evêques en Occident.

Quant à ces Evêques, après avoir reçu les lettres de convocation du Concile de Rome, ils s'excuserent eux-mêmes respectueusement, sur le péril qu'ils trouvoient, dans les circonstances présentes, à s'éloigner si long-temps de leurs troupeaux. Quelque desir que nous ayions, disent-ils, de correspondre à des invitations si pleines de zele & de bienveillance, nous n'osons laisser sans Pasteurs, des Eglises qui ne commencent qu'à se rétablir. Les faux Docteurs en sont chassés : mais ils continuent à faire des assemblées clandestines, & conjurent, avec autant de malignité que de secret, contre la maison de Dieu. Ce voyage d'ailleurs

nous seroit absolument impossible. Le terme assigné est trop court, pour que nous puissions faire nos préparatifs, ou seulement pour que tous les Evêques de notre communion puissent être avertis, & charger les voyageurs de leur consentement. Tout ce que nous pouvons, c'est de vous envoyer nos vénérables freres, les Evêques Cyriaque, Eusebe & Priscien, qui ne vous laisseront pas en doute sur notre façon générale de penser, relativement à l'union & à la foi.

Le Patriarche d'Antioche, Paulin ne laissa pas de se rendre à ce Concile de Rome; & sa présence vraisemblablement ne contribua pas peu à lui ménager la protection & la communion de l'Occident, à l'exclusion de son concurrent Flavien, ainsi que des deux Evêques qui avoient ordonné ce second Patriarche, savoir Diodore de Tarse & Acace de Bérée. Il vint aussi d'Orient deux illustres Docteurs, Epiphane Evêque de Salamine dans l'île de Chypre, & le savant Prêtre Jérôme, fort attachés l'un & l'autre à Paulin. Epiphane étoit né en Palestine, & il professa long-temps la vie monastique, à laquelle le forma

S. Hilarion. Pour s'y perfectionner, il passa un temps considérable en Egypte, où il eut de grands périls à courir, de la part des Gnostiques qui lierent assez particulierement avec lui, pour lui dévoiler leurs sales mysteres. Leurs Dévotes userent même de tous leurs artifices, pour le corrompre. Mais la grace qui le préserva, lui fit employer ces découvertes au décri de l'impudente Secte, & à la gloire du Seigneur.

Tel est le but du grand ouvrage qu'il composa, sous le titre de *Panarion*, c'est-à-dire, amas de contre-poisons, ou Antidote universel. Il y observe jusques à quatre-vingts hérésies dont il fait l'histoire, & qu'il réfute chacune en particulier. A la fin, il expose les dogmes de l'Eglise Catholique, & les principaux articles de sa discipline. C'est là qu'on trouve le fameux témoignage rendu par ce S. Docteur à la pureté des Ministres Ecclésiastiques en général, & à l'Eglise même d'Orient, au moins quant à sa très-grande Partie. En réfutant certains Hérétiques qui condamnoient absolument les secondes nôces, il dit que cette erreur provient de ce qu'ils confondent les Laïcs avec les Prêtres; le Sacerdoce,

à cause de son admirable dignité, ne se conférant point à ceux qui, après leur premiere femme, en auroient épousé une seconde. Puis il ajoute, que celui qui est marié, quoique pour la premiere fois, & qui engendre des enfans, quoique d'une seule femme, n'est toutefois admis à l'ordre, ni d'Evêque, ni de Prêtre, ni de Diacre, ni de Soudiacre; mais qu'on n'y reçoit que ceux qui gardent la continence virginale; soit qu'ils ayent toujours vécu dans le célibat, soit qu'ils soient veufs après un seul mariage, ou qu'ils vivent avec leurs femmes comme avec leurs sœurs. Ce qui s'observe religieusement,* poursuit-il, dans les lieux où les canons sont exactement gardés; car on ne sauroit dissimuler qu'en plusieurs endroits les Prêtres, les Diacres & les Soudiacres sont peres. A cette espece d'objection, le S. Docteur répond que cela ne se faisoit par l'autorité d'aucune loi ecclésiastique; mais par la foiblesse & la lâcheté des hommes, qu'on toléroit en certaines conjonctures, à cause de la multitude du peuple fidele & du petit nombre de Ministres parfaitement propres à le gouverner. On entrevoit ici la maniere dont

le célibat a commencé à se relâcher dans l'Eglise Greque. On y peut encore voir que les ordres sacrés étoient les mêmes pour les Orientaux que pour les Latins, sans en excepter le Soudiaconat.

S. Epiphane traite la virginité avec honneur, non-seulement dans les Prêtres, mais dans tous les états; & il lui donne la préférence sur le mariage, qu'il juge néanmons digne d'estime & de respect. Le jeûne & les macérations, l'abstinence de la viande, ou de certains alimens en certains jours, & beaucoup d'autres pratiques pieuses que de scandaleux Réformateurs ont osé attaquer dans les derniers siecles; on les trouve en usage, & bien plus accréditées encore au temps où le S. Evêque de Salamine écrivoit, qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Outre son Antidote, il fit, à la priere de quelques personnes vertueuses de Pamphilie, ce qu'il intitule Ancorat, dans son goût allégorique, & en représentant, sous le symbole d'une ancre, l'affermissement de l'esprit dans la foi: ouvrage qui ne tend en effet qu'à dissiper les doutes qu'on semoit alors contre la foi de la Trinité, spécialement contre la personne adorable du S. Esprit.

S. Jérôme étoit né en Dalmatie, d'une famille opulente qui lui procura une éducation distinguée. Il vint à Rome, dès sa premiere jeunesse; & il y étudia sous les meilleurs Maîtres. La corruption de la Capitale l'ayant entraîné dans quelques dérangemens, il s'en corrigea dans un âge mûr, en recevant le baptême. Depuis ce premier changement, cette ame forte ne se démentit plus; & si elle ne prit pas encore le goût parfait des choses saintes & purement évangéliques, au moins elle ne marqua plus d'inclination que pour les choses raisonnables, & s'éleva toujours depuis de vertus en vertus. L'envie de se former & d'enrichir son esprit des productions ingénieuses de tous les climats, l'engagea dans la carriere des voyages. En Gaule, cet estimateur sûr & laborieux copia de sa main le traité de S. Hilaire sur les Synodes. Rien ne coûtoit à son courage, quand il s'agissoit d'approfondir un auteur, & d'acquérir de solides connoissances. Il demeura qnelque temps à Aquilée, auprès du S. Evêque Valérien; il passa ensuite en Orient; & après avoir parcouru plusieurs provinces, en observant tous les monumens précieux, &

en recueillant, selon sa comparaison, comme une abeille infatigable, le suc de toutes les plantes qui se rencontroient sur sa route, il s'arrêta dans la célebre Antioche, l'asyle de tous les talens de l'Orient. Il y fit connoissance avec Apollinaire, ce génie rare au centre même du génie, & qui n'étoit pas encore décrié comme hérétique. Las enfin du grand monde & des distractions, il se retira dans un lieu tranquille & solitaire de la petite province de Calcide, sur les confins de la Syrie & de l'Arabie. Mais les anciennes images de la volupté l'y suivirent; & il s'y trouva extrêmement importuné par leurs impressions opiniâtres. L'assiduité à la priere, & les plus dures austérités ne suffisoient pas pour les dissiper; la Providence le permettant ainsi pour l'avantage de l'Eglise, & voulant par ce moyen former celui de tous les SS. Docteurs, le plus érudit peut-être, & incontestablement le plus versé dans l'interprétation littérale des Divines Ecritures.

Afin de donner tout l'exercice nécessaire à une imagination trop libre ou trop active, il entreprit un travail peu convenable en apparence à son âge. Il avoit déjà quelque connoissance de l'Hébreu

qu'il avoit étudié dans sa jeunesse : mais il voulut s'y rendre assez habile, pour entendre parfaitement, dans la langue originale, les auteurs qui sont la base de la Religion ; & il ne dédaigna point de redevenir écolier, en prenant pour maître un Juif converti. S'agissoit-il de pénétrer le sens d'un seul passage ? Les longues & fréquentes conférences, les recherches & les confrontations, l'emploi des nuits comme du jour, rien n'étoit capable de le rebuter. Tels furent le courage & la constance, donnés seulement aux hommes de la classe de Jérôme, & qui le rendirent enfin l'oracle de l'Eglise. On le consultoit, de toutes les provinces. Les premiers Prélats, & le Souverain Pontife lui-même, formoient souvent sur son avis leurs plus importantes décisions. Mais cette célébrité troubla son bonheur & son repos.

Hier. Epist. 11 & 99.

Les différens partis qui divisoient dans son voisinage l'Eglise Patriarchale d'Antioche, vouloient chacun l'avoir de son côté. Comme il venoit d'Occident, il étoit suspect aux Méléciens ; & il avoit au fond beaucoup d'inclination pour Paulin, qu'il voyoit appuyé par l'Eglise Romaine. Sans néanmoins se déclarer

nettement, & sans s'ingérer à décider par lui-même, il consulta le Pape Damase, à qui il écrivit différentes lettres à ce sujet. Voulant m'assurer, lui dit-il, d'avoir Jésus-Christ pour Chef, je m'attache à la communion de Votre Sainteté, c'est-à-dire, à la chaire de Pierre. Je sais que l'Eglise a été bâtie sur ce fondement. Quiconque mange l'Agneau hors de cette Maison, ne fait qu'un sacrifice profane : quiconque ne s'est pas retiré dans l'Arche, a péri par le déluge. Ne pouvant pas toujours recourir à vous, je m'attache aux Egyptiens fideles qui confessent la même Foi que Rome, comme un frêle esquif se met à l'abri sous les grands navires. Je ne connois point Vital ; c'étoit un Apollinariste déguisé, en réputation à Antioche ; je rejette la communion de Mélece ; Paulin ne m'est rien par lui-même. Celui qui n'amasse point avec vous, ne me semble que dissiper ; parce que celui qui n'est pas pour Jésus-Christ, est pour l'Antechrist. Les trois partis qui divisent ici l'Eglise, cherchent à m'attirer chacun de son côté. Je m'écrie cependant : Si quelqu'un est uni à la chaire de Pierre, voilà celui qui l'est avec moi. Mélece,

Epist. 57 & 58.

Vital & Paulin disent qu'ils conservent cette union. Je le pourrois croire, si un seul le disoit : mais il y en a deux qui en imposent, & peut-être tous les trois. C'est pourquoi je conjure Votre Sainteté, de m'apprendre avec qui je dois communiquer. Ne fût-il question que de moi seul, ne méprisez pas une seule ame, pour laquelle Jésus-Christ a donné son sang.

Ibid. Le S. Docteur demanda de même le sentiment du Siege Apostolique, sur la question des trois Hypostases. Il faisoit difficulté d'employer auparavant ce terme, pour exprimer les personnes de la Sainte Trinité, dans la crainte d'insinuer quelque diversité de nature entr'elles, par une expression à laquelle plusieurs attachoient encore l'idée d'essence, ou de substance. Mais ceux qui n'entendoient par-là que celle de personne, l'accusoient de n'avoir pas une foi saine sur ce dogme fondamental. Poussant enfin cette dispute de mots, avec d'autant plus de chaleur qu'elle avoit moins d'objet, ils l'inquiéterent au point de lui faire abandonner son désert de Syrie.

Il vint à Jérusalem, puis se fixa quel-

que temps à Bethléem. Paulin, Evêque d'Antioche, dont il avoit ſans doute adopté la communion, en conſéquence des inſtructions reçues de Rome, l'ordonna Prêtre conrre ſon gré; & l'Ordinand ne donna le conſentement requis, qu'à condition qu'il ne quitteroit point la vie ſolitaire. On a dit que par une humilité hors des regles communes, il n'avoit jamais offert le Saint Sacrifice. Mais le ſage & ſavant Pontiſe Benoît XIV a montré que cette conduite n'avoit eu lieu que pendant le ſéjour du Saint à Bethléem; c'eſt-à-dire, dans des circonſtances qui écartoient toutes les prétentions que l'on voudroit fonder ſur une pratique ſuivie pour des raiſons ſi différentes. Le vrai motif de cette conduite, c'eſt que Jérôme ordonné par Paulin, & odieux à la plupart des Orientaux, craignoit en exerçant les fonctions de ſon ordre, de renouveller, ou d'augmenter les troubles & la diviſion. Par le même motif, il ne voulut pas demeurer à Antioche; & par le deſir inſatiable de toujours apprendre, il alla de Syrie, ou de Paleſtine à C. P., tandis que S. Grégoire de Nazianze y étoit encore. Il prit ſous un ſi grand maître les ſolides principes

Inſtit. 94. n. 13.

des ſaintes études. On raconte qu'un jour il lui demanda ce que veut dire, dans l'Evangile de S. Luc, le Sabat ſecond-premier. S. Grégoire lui répondit par une plaiſanterie, qui montre la valeur que ce judicieux Orateur attachoit aux applaudiſſemens du peuple, ſouvent prodigués le plus à ce qu'il entend le moins. Je vous ſatisferai, dit-il, dans l'égliſe, où tout le monde m'applaudit. Là il faudra bien que vous ſachiez ce que vous ignorez ici. Car ſi vous étiez le ſeul à ne rien dire, tout l'auditoire vous prendroit pour un ſtupide. S. Jérôme ſe rendit enfin à Rome, pour la ſeconde fois, dans la compagnie de S. Epiphane & de Paulin d'Antioche, lorſqu'ils vinrent au ſecond Concile qu'y célébra le Pape Damaſe.

Hier. Epiſt. ad Nepot. c. 10.

Alors le ſouverain Pontife s'attacha perſonnellement ce génie ſupérieur, en qualité de Secrétaire, au moins pour ces lettres importantes qui ſervoient de réponſes aux conſultations adreſſées ſans ceſſe par les différentes Egliſes à leur mere commune. Il ne laiſſa pas de continuer ſes travaux ineſtimables ſur les Livres Saints, dont le Pape même l'engagea à corriger la verſion Latine; &

Ep 124. 144.

c'eſt là qu'il mit au jour ſa correction du Pſeautier, ſelon les Septante. Il y vengea auſſi la Mere de Dieu, de la témérité ſcandaleuſe d'un certain Helvidius, diſciple de l'Arien Auxence. Cet impie prétendoit que depuis la naiſſance du Sauveur, Marie avoit eu des enfans de Joſeph : il attaquoit la virginité même, & il ſoutenoit que cette vertu angélique n'avoit aucune prééminence ſur le mariage : erreurs accréditées en Orient par les Hérétiques Antidicomarites, & qui commençoient à ſe répandre en Occident. Jérôme n'eut point de peine à faire ſentir la ſolidité de la croyance contraire qui ſe trouvoit établie dans toute l'Egliſe : mais peu content de démontrer la perpétuelle virginité de Marie, il établit encore que ſon chaſte gardien S. Joſeph avoit pareillement gardé juſqu'à la mort ſa pureté virginale. Enfin ſans rien ôter à la dignité du mariage, il exalte infiniment davantage les privileges de la virginité : ce qu'il fit avec plus d'éclat encore, contre Jovinien qui la déprimoit avec plus d'audace. Comme les Lucifériens, auſſi grands ennemis de S. Damaſe, que chauds partiſans de l'Antipape Urſin,

ne cessoient de cabaler à Rome, Jérôme écrivit contre eux en forme de dialogue. Cet ouvrage abondant en traits d'érudition, & qui remplit parfaitement son objet, est encore plus utile, par l'assurance où il met les vrais principes de la foi, en montrant avec évidence, par les actes mêmes du Concile de Rimini, la maniere dont on y avoit surpris les Evêques.

L'étude de l'Ecriture étoit alors fort en vogue, & d'un goût universel entre les personnes de piété. Tout le monde recouroit sur cette matiere à l'habileté reconnue du docte Jérôme : mais le sexe dévot, jusque dans les premieres conditions, signaloit principalement son ardeur à s'instruire. La modestie du Maître, & plus encore sa chasteté circonspecte lui inspiroient de l'éloignement pour ce genre de disciples. Mais comme on n'avoit jamais tant affecté de mépris pour l'état des Vierges, qu'on s'étudioit à les débaucher par principes, en leur demandant si elles prétendoient être meilleures que Sara, que Susanne, que tant d'autres femmes mariées dont l'Ecriture fait d'éclatans éloges ; le S. Docteur crut qu'il ne falloit point abandonner un

ſexe fragile à ſa foibleſſe, par l'appréhenſion ſcrupuleuſe d'être entraîné dans ſa chute en lui tendant la main, & que le péril n'étoit à craindre que pour ceux qui s'y engageoient contre l'ordre de la Providence. Il s'occupa donc ſérieuſement à confirmer dans leurs ſaintes réſolutions les Vierges & les Veuves, ſoit contre les maximes ſpécieuſes des ſéducteurs accrédités, ſoit contre les amorces de la volupté & de la molleſſe qui en devenoient plus dangereuſes. Alors on vit une multitude de jeunes perſonnes, du rang le plus élevé & de la plus riante fortune, s'arracher aux délices de Rome, à l'eſpoir des plus hautes alliances, pour ſuivre les traces auſteres du Fils d'un Dieu pur eſprit, & d'une Mere vierge.

Sainte Marcelle fut, avec Sainte Aſelle ſa ſœur, un des plus touchans exemples en ce genre. Marcelle étant reſtée veuve après ſept mois de mariage, ſa jeuneſſe, ſa rare beauté, ſon nom & ſes grands biens la faiſoient rechercher par un Seigneur de la premiere qualité, nommé Céréalis, qui avoit été Préfet de Rome & Conſul. Elle tint ferme contre toutes les pourſuites, contre les ſollicitations de ſes proches & de ſes amis, qui lui

ſuggéroient des prétextes d'autant plus ſéduiſans, qu'ils étoient tirés des propres périls de ſa vertu, & avoient un air plus plauſible & plus légitime. Mais ſe confinant dans une maiſon de campagne, à quelque diſtance de la ville, elle y vécut de maniere à écarter tous les dangers & tous les ſoupçons. Elle ennoblit les obſervances de la perfection évangélique dans le Monde le plus faſtueux, s'aſſujetrit au joug de la Vie Religieuſe, avec ſa fille Principie qui prit le même goût, dès ſa tendre enfance, & qui demeura toujours vierge. Leur exemple fit établir à Rome un grand nombre de monaſteres d'hommes & de femmes illuſtres, & donna le relief le plus avantageux à cette ſainte profeſſion, aſſez peu honorée auparavant dans ce centre du faſte & de la volupté. Jérôme eut une foule d'autres illuſtres écolieres dans la vertu & les ſaintes lettres.

Mais en vertu comme en nobleſſe, on ne vit rien de préférable aux deux illuſtres Romaines Paule & Mélanie, liées enſemble d'une étroite amitié. Rogatus, pere de Paule, deſcendoit des premiers Rois de la Grece : ſa mere Bléſille, des Scipions & des Gracques. Elle

épousa Toxotius, de la maison des Jules, c'est-à-dire, de la race auguste des Césars; & de ce mariage, elle eut quatre filles & un fils, tous aussi distingués par leurs vertus, que par leur extraction & leurs alliances. Mais Eustochie, la compagne inséparable & les délices de sa mere, ne voulut jamais avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Comme elle demeura toujours avec Paule, elle se lia plus particuliérement encore que ses autres enfans, avec le Prêtre Jérôme qui en fit la plus grande estime. Nous connoissons aussi par le même Docteur, deux illustres veuves, Léa & Fabiole, dont celle-ci fut la premiere qui fonda un hôpital à Rome, pour les malades qu'elle y servit de ses propres mains.

Mélanie se rendit égalemeut recommandable, par son détachement & sa piété. Elle étoit de l'illustre maison des Marcellins, & petite-fille d'un Consul. Dans l'espace d'un an, âgée seulement de vingt-deux, elle perdit son époux avec deux de ses enfans : mais la vivacité de sa foi l'élevant au dessus de son âge & de son naturel extrêmement tendre, elle soutint des pertes si sensibles, sans verser une seule larme. Quand elle se vit libre, elle eut la

Pallad. c. 117.

dévotion de visiter au loin les Solitaires les plus vénérables, afin de s'encourager de plus en plus à la vertu, par leurs rares exemples. S. Isidore fort connu à Rome, depuis le voyage qu'il y avoit fait avec S. Athanase, gouvernoit alors l'hôpital d'Alexandrie. Elle le vit, aussi-tôt qu'elle fut arrivée en Egypte; & par son moyen, elle prit une connnoissance exacte des Saints répandus dans les solitudes de Nitrie d'où il avoit été tiré.

Il l'accompagna même vers S. Pambo, dont la réputation se trouvoit au plus haut point. Mais l'admiration de Mélanie fut encore plus grande, quand elle le rencontra occupé d'un travail abject, c'est-à-dire, d'un grossier tissu de feuilles de palmier, pour faire des corbeilles, comme le dernier des freres? Elle lui voulut faire un présent digne d'elle, en différentes pieces d'argenterie qui montoient à quatre cents cinquante marcs. Le Solitaire dit simplement, & sans quitter son ouvrage: Que Dieu vous récompense, ma fille. Puis s'adressant à son économe, distribuez, ajouta-t-il, ces aumônes aux Solitaires qui vivent en Lybie & dans les îles: car ces monasteres sont plus indigens que les nôtres. Après ce peu de pa-

ſoles, il continua ſon travail en ſilence. Mélanie encore plus étonnée de cette indifférence, lui dit : Mon Pere, il eſt bon que vous ſachiez, qu'il y a quatre cent cinquante marcs. Le Saint, ſans tourner les yeux ſur ces richeſſes, ni ſur la Donatrice ; ma fille, reprit-il, celui à qui vous offrez votre argent, n'a pas beſoin que vous lui en accuſiez le compte, puiſqu'il peſe dans ſa balance les montagnes & tout le globe de l'Univers. Vous auriez raiſon de m'en dire la valeur, ſi j'étois le terme de votre charité : mais ſi elle ſe rapporte au Seigneur, devant qui deux oboles peuvent l'emporter ſur la plus riche offrande, le meilleur eſt que votre main gauche ignore ce qu'offre la droite.

Sur le même mont de Nitrie, Mélanie vit S. Or, qui bien qu'âgé de quatre-vingt-dix ans, gouvernoit encore une troupe de mille ſolitaires. Quand il en recevoit un nouveau, il raſſembloit tous les autres ; & chacun mettant la main à l'œuvre, en un ſeul jour on conſtruiſoit une cellule au nouveau diſciple. L'ameublement qui n'étoit pas plus recherché que l'architecture, ſe préparoit en auſſi peu de temps. Le ſpectacle de ces vertus, d'un ordre ſi nouveau pour

des yeux même vertueux, retint jusqu'à six mois la pieuse Mélanie dans cette terre de bénédiction.

Dans la ville même d'Alexandrie, elle ne manqua point de voir le prodige de son siecle, Didyme l'aveugle, aussi justement vanté pour ses vertus que pour son savoir. Il étoit fort avancé en âge; mais il faisoit toujours l'admiration & les délices des plus grands hommes, avec qui il entretenoit encore une société aussi intéressante que dans ses plus belles années.

Sainte Mélanie se trouvoit en Egypte, après la mort de S. Athanase; comme la persécution s'y exerçoit encore contre les Catholiqnes, & sur-tout contre les Solitaires. Elle crut ne pouvoir mieux employer ses richesses, qui étoient immenses, qu'à soulager les Confesseurs. Pendant quelques jours, elle en nourrit jusqu'à cinq mille. Elle fournit la subsistance ordinaire à ceux qui furent relégués en Palestine, au nombre de cent douze, voulut en prendre soin par elle-même, & les suivit, pour les encourager. Comme on les gardoit étroitement, sans permettre aux personnes d'un certain ordre de les visiter; elle prenoit

l'habit d'une esclave, & venoit sur le soir leur apporter les choses nécessaires. Le Gouverneur qui en eut avis, la fit emprisonner, sans la connoître. Mais la charité l'emportant sur une humilité stérile, elle lui fit savoir qui elle étoit; & je vous avertis, dit-on de sa part, moins pour Mélanie qui ne prétend qu'au titre de servante du Sauveur souffrant dans ses membres, qu'afin que vous ne vous engagiez point dans quelque embarras qui puisse vous nuire. Le Gouverneur aussi effrayé que surpris, s'excusa dans les termes les plus soumis, lui donna une pleine liberté de continuer ses offices de charité, & lui fit tous les honneurs dûs à sa naissance. Elle se rendit enfin à Jérusalem, où sa piété la fixa pendant vingt-cinq ans, & l'occupa infatigablement à exercer l'hospitalité envers les pélerins, spécialement à l'égard des Ecclésiastiques & des Vierges.

Cependant S. Jérôme résidoit près du Souverain Pontife. Nous avons de lui une lettre écrite, dans cet intervalle, à Ruffin qui accompagnoit l'illustre voyageuse, & qui étoit encore dans une intelligence parfaite avec le S. Docteur, & au plus haut point d'estime dans son

Epist. 5. esprit. Voici comment il s'exprimoit sur son compte, dans une autre lettre qu'il écrivit vers le même temps au Solitaire Florence, habitué aussi en Palestine : Ne jugez pas de moi, par les vertus de mon ame : vous verrez dans Ruffin des marques non équivoques de sainteté; Jérôme n'est que cendre & poussiere. Pour S. Epiphane & Paulin d'Antioche, ils repartirent pour l'Orient, après avoir passé l'hiver à Rome. Ils prirent leur route par la Macédoine, & par Thessalonique qui avoit besoin de pareils consolateurs, dans le chagrin où venoit de plonger cette Eglise la mort de son S. Evêque Ascole, arrivée cette année 383. Anysius, disciple d'Ascole, fut aussi son successeur; & le souverain Pontife lui commit, comme à ce Saint, son pouvoir sur l'Illyrie Orientale, encore dépendante du Patriarchat d'Occident. La mort d'un si digne Evêque fut pour ceux qui lui ressembloient, & sur-tout pour S. Amphiloque d'Icône, un motif de redoubler leurs sollicitudes pour le bien de l'Eglise.

Amphiloque étoit consumé de vieillesse : mais bien loin que son zele se ressentît de la foiblesse de son âge, ce vénérable

rable Vieillard trouvoit que l'Empereur Théodose, tout bien intentionné qu'il étoit, ne réprimoit pas assez efficacement ce qui restoit des ennemis hérétiques du Fils de Dieu. Ils avoient été confondus depuis peu, dans un Concile qui les convainquit sans réplique de contredire les plus anciens Docteurs & toute la chaîne de la tradition : c'étoit le troisieme qu'on tenoit contre eux à C. P. Il ne s'agissoit plus de prononcer sur un dogme tant de fois décidé, ni de revenir à des disputes, plus propres à augmenter les divisions qu'à y mettre fin. Telle étoit la pensée de S. Grégoire de Nazianze, dès le second de ces Conciles, auquel il assista. Il s'en exprima, sans doute, d'une maniere bien forte, ou bien générale; ayant, dit-il, formé la résolution d'éviter toute assemblée d'Evêques, parce qu'il n'en avoit point vu qui eût une bonne fin, & qui n'augmentât les maux, au lieu de les guérir : expressions dont les ennemis des Saints Conciles ont voulu se prévaloir, & où quelques Orthodoxes n'ont vu que le mouvement passager d'un zele trop amer, ou d'une humeur aigrie par des chagrins & des infirmités perpétuelles;

Epist. 5[illegible]

Mais elles nous fournissent au fond un avis très-sage contre la déférence aux dangéreuses importunités des Hérétiques, que la multiplicité des révisions, des conférences & des conciles ne rend d'ordinaire que plus indociles & plus audacieux.

Saint Amphiloque, d'un génie moins ardent en apparence que l'éloquent & zélé Grégoire, n'en souhaitoit pas moins, qu'au lieu de rassembler si souvent les Evêques, on procurât une exécution plus prompte de leurs décrets, & qu'on arrêtât les conventicules & toutes les cabales des Sectaires. Les choses n'avançant pas autant qu'il le desiroit, il vint à la Cour, peu après que Théodose eut déclaré Auguste, son fils Arcade, âgé seulement de six ans, c'est-à-dire, dans le cours de l'année 383. Il rendit ses profonds hommages à l'Empereur : mais il ne fit nul honneur au jeune Auguste qui étoit assis à côté de son pere. Théodose prit le procédé de l'Evêque pour une distraction, & le fit avertir. Le Prélat s'approchant alors d'un air familier; bonjour, mon fils, dit-il au jeune Prince, en lui passant la main sous le menton, & en lui faisant d'autres caresses semblables.

Soz. VII. 12.

L'Empereur ordonna avec émotion, qu'on fît retirer ce Vieillard. Amphiloque se retournant vers le Souverain, & prenant une voix haute, avec un air de grandeur & de dignité; Seigneur, dit-il, si vous ne pouvez souffrir qu'on manque à un enfant de votre sang, pensez-vous que le Pere du Verbe fait chair voye avec moins d'indignation refuser à la personne adorable de son Fils les mêmes honneurs qu'à la sienne? Théodose admira la sainte sagesse de l'Evêque, le fit rapprocher sur le champ, lui demanda pardon, & lui accorda au delà de ses vœux.

Une Loi terrible fut aussi-tôt publiée, & ponctuellement exécutée contre les Hérétiques. Elle faisoit défense à eux tous, nommément aux Apollinaristes, ainsi qu'aux Ariens & aux Sémi-Ariens ou Macédoniens, de tenir des assemblées, même dans les maisons particulieres, avec pouvoir à tout Orthodoxe de les en empêcher: défense encore de s'assembler à la campagne; ce qui enchérissoit sur toutes les Loix précédentes; & d'ordonner des Evêques. On confisqua les maisons où les Novateurs se seroient réunis; & l'on statua que leurs Docteurs ou Ministres seroient

chassés & relégués au lieu de leur naissance. Enfin l'on rendit les Officiers Civils responsables de l'exécution de ces ordres. Les Novatiens n'y étoient pas compris, parce qu'ils tenoient la même doctrine que les Catholiques, touchant la Trinité.

Quelque temps après, Théodose entreprit de détruire absolument l'Idolatrie. Le Grand Constantin avoit défendu les sacrifices idolâtres, & même l'entrée des temples : mais content de les fermer, il craignit d'aller trop loin, & ne jugea point à propos de les abattre. Les Empereurs ses fils soutinrent son ouvrage. Julien n'épargna rien, pour remettre le Paganisme dans toutes ses anciennes possessions. Valens ne fit la guerre qu'aux Orthodoxes; & suivant le génie d'un zele sans droiture, comme sans mission, il laissa pratiquer à tous les autres, telle religion qu'ils voulurent; en sorte que sous son régne on célébroit les cérémonies les plus impures du culte idolatrique, & jusqu'aux orgies de Bacchus. L'Empereur Théodose défendit à tout le monde, d'adorer les Idoles; & sous peine d'un supplice rigoureux, de faire des sacrifices, au moins dans l'Egypte, re-

gardée comme la ſource de la ſuperſtition, & ſa plus féconde pépiniere.

En Phénicie, le ſuperbe temple d'Héliopolis, dédié au Soleil, fut converti en égliſe. On en fit de même, des temples de Damas. A Apamée, S. Marcel fut le premier Evêque qui oſa procéder à l'obſervation des loix religieuſes de Théodoſe. Le Préfet d'Orient ayant amené des troupes pour contenir les Idolâtres; on entreprit d'abord d'abattre le temple de Jupiter, qui étoit d'une grandeur & d'une richesse prodigieuſe. Mais il étoit encore plus ſolide; bâti de pierres énormes, d'une dureté extraordinaire, preſque inébranlables par leur propre maſſe, & liées encore l'une à l'autre par le moyen du fer & du plomb incorporés enſemble; en ſorte que la démolition parut impoſſible au Préfet, du moins pour le terme aſſigné. S. Marcel voyant cet Officier découragé, lui conſeilla d'aller exécuter les ordres de l'Empereur dans les autres villes, & ſe mit en prieres. Le lendemain matin, un homme ſe préſenta de lui-même, & promit avec tant d'aſſurance de renverſer, même à peu de frais, ce ſuperbe boulevart de l'Idolatrie, qu'on le laiſſa faire. Le temple

construit sur une hauteur, étoit environné de quatre galeries qui en paroissoient autant de remparts inébranlables, & dont les colonnes ou les superbes contre-forts avoient chacun seize coudées de circonférence. L'Entrepreneur déterra ces colonnes qui étoient aussi hautes que le temple, & les étaya de grosses pieces de bois, auxquelles il prétendoit mettre le feu. Mais il parut un fantôme effrayant, qu'il prit pour un Démon, & qui les empêcha de brûler. Après plusieurs tentatives inutiles, assez bien suivies malgré son effroi, il fit avertir l'Evêque. Saint Marcel courut à l'église, fit apporter de l'eau dans un vase, & pria le Seigneur d'empêcher que les Puissances des ténebres ne retinssent davantage les Infideles dans l'aveuglement. Il fit ensuite le signe de la Croix sur l'eau, & ordonna à un Diacre d'en arroser les étais, & d'y mettre aussi-tôt le feu. Le Démon s'enfuit, dit Théodoret qui nous a transmis le détail de cet événement, & il ne put résister à la vertu de l'eau bénite, dont nous voyons ici l'antiquité. Elle servit, ajoute-t-il, comme d'huile pour allumer le feu, qui consuma les pieces de bois en un ins-

Lib. v. c. 21.

tant. Les colonnes entraînerent le temple dans leur ruine, avec un bruit qui retentit par toute la ville, & qui en même temps la fit retentir des loüanges du vrai Dieu. Le courageux Pasteur ruina successivement tous les autres temples, à la campagne, aussi-bien qu'à la ville. Mais il fut enfin mis à mort par une troupe révoltée d'Idolâtres; & il est honoré par l'Eglise. Comme ses enfans demandoient vengeance, le Concile de la province s'y opposa; ne trouvant pas convenable de sévir, mais bien plutôt de rendre grace à Dieu, pour un événement qui procuroit un illustre Martyr à l'Eglise.

Tandis qu'on ruinoit ainsi l'Empire du Démon jusqu'aux extrémités de l'Orient, Gratien en Occident ne remplissoit pas avec moins de zele les devoirs d'un Prince Chrétien. Mais ces grandes œuvres de piété & d'édification furent bientôt interrompues par les troubles & les plus funestes horreurs de la guerre civile. Maxime, Espagnol de naissance, & d'une famille fort médiocre, quoiqu'il se dît parent de Théodose, osa prendre la pourpre dans les Isles Britanniques où il commandoit. Les soldats

Romains se plaignant que Gratien donnoit toute sa confiance aux Barbares employés dans ses armées, l'intriguant Maxime profita de leur mécontentement. Dès qu'il eut été proclamé Empereur, il se jeta dans les Gaules, souleva les peuples contre l'Empereur légitime, lui débaucha ses propres troupes, puis le défit sans peine, auprès de Paris. La déroute, ou la défection fut telle, qu'il ne resta que trois cents hommes à l'infortuné Gratien, qui prit avec eux le chemin des Alpes, dans le dessein d'aller se rétablir en Italie. Il se recommandoit dans sa suite aux prieres de S. Ambroise, dont il savoit priser les vertus; & il donnoit toutes les marques les plus touchantes d'une foi & d'une vertu héroïque. Notre sort n'est-il pas uniquement entre les mains de l'Eternel, disoit-il, en inspirant sa pieuse confiance au petit nombre qui lui étoit demeuré fidele? Les hommes peuvent ôter la vie du corps; mais ils ne sauroient nuire à l'ame, ni au salut.

Ambr. de ob. Valent. n. 79

C'est ainsi que la grace acheva de purifier les vertus de ce Prince, dans le creuset des tribulations. Il fut joint à Lyon par Andragathe, l'un des Officiers de

Maxime, qui lui jura sur les Evangiles, qu'on ne lui feroit aucun mal. On lui fit même reprendre l'habit Impérial, qu'il avoit quitté sur la route de peur d'être reconnu; & on lui prépara un splendide festin, où il fut assassiné, au mois d'Août ou de Juillet de l'an 383, par ceux-mêmes qui venoient de manger avec lui. On ne lui reproche que sa passion pour la chasse, avec la dissipation qu'elle entraîne, & une déférence pour ses Ministres, qui alloit jusqu'à la crainte, & qui les rendit vicieux en les rendant tout-puissans. Mais S. Ambroise présuma que la Divine Justice acceptoit, pour l'expiation de ces fautes de négligence ou d'inadvertance, la mort prématurée que souffrit, en Héros Chrétien, ce Prince d'ailleurs si religieux. Le Saint Docteur le canonise en quelque sorte, & n'hésite nullement à lui appliquer l'oracle du livre de la Sagesse: Le Juste a été enlevé, de peur que la perversité ne corrompît son ame.

Maxime, après l'assassinat de Gratien, se rendit maître de tout l'apanage de cet Empereur, c'est-à-dire, des Gaules, de l'Espagne & des Isles Britanniques; & il établit son séjour à Treves, capi-

tale des Gaules Romaines. Il fit mourir quelques personnes fort considérées sous le regne précédent ; entre lesquelles on remarque Macédonius, Maître des Offices, qui s'étoit laissé corrompre par argent en faveur des Priscillianistes, & qui, par sa fin malheureuse, vérifia d'une maniere bien frappante une prédiction du S. Archevêque de Milan. Le charitable Pasteur étant venu un jour, pour solliciter quelque grace qui dépendoit du ministere de Macédonius, il trouva toutes les portes fermées, sans jamais pouvoir se les faire ouvrir. Une sainte indignation le saisit, & transporté tout à coup d'un mouvement inspiré d'en-haut ; vous viendrez à votre tour, s'écria-t-il, aux portes de la maison de grace & de paix, & vous n'y pourrez entrer. En effet, après le meurtre de Gratien, comme ce Ministre voulut se réfugier dans une église dont les portes étoient ouvertes, il ne put néanmoins y parvenir à temps.

Paul. Vit. Ambr. c. 37.

Le Pape S. Damase mourut sur la fin de l'année qui suivit cette révolution, le 10 ou le 11 Décembre 384, après un Pontificat de plus de dix-huit ans, & quatre-vingts années de vie. Ce fut un des plus beaux génies, & des mieux cul-

rivés de son temps. Il a laissé quelques écrits, même en vers; entr'autres, son épitaphe, & celle de sa sœur, la Vierge Irene, auprès de laquelle il desira d'être enterré. Huit à dix jours après sa mort, on lui donna pour successeur, Sirice, Romain de naissance, & Prêtre du titre du Pasteur. Le jeune Empereur Valentinien qui résidoit à Milan, applaudit à cette élection, & fit expédier un rescrit, où il est dit qu'Ursin qui n'avoit pas encore renoncé à ses prétentions, étoit rejeté par le Peuple, & Sirice choisi d'une voix unanime.

Avant l'élévation de Sirice, Hymerius, Evêque de Tarragone, métropole d'une partie considérable de l'Espagne, avoit consulté l'Eglise Romaine sur différens points de discipline. Ce fut un des premiers soins du nouveau Pontife, de répondre à cette consultation; & c'est ici la premiere des lettres bien authentiques en ce genre, nommées communément Décrétales, parce qu'elles ont force de décret légitime, ou de loi canonique. Celle-ci n'a point d'autre avantage particulier, que son ancienneté; & l'on n'y trouve que des réglemens consignés dans les conciles & les

Tom. 2. Conc. pag. 1017.

autres monumens de même date; si ce n'est peut-être l'âge des sujets admis à la réception des ordres sacrés, & les interstices de ces ordres, qui s'y trouvent marqués plus distinctement que dans nulle autre ordonnance ecclésiastique de cette antiquité. Sirice veut qu'on ait trente ans, pour recevoir le Sous-Diaconat; qu'ensuite on passe cinq ans dans le Diaconat, avant de recevoir la Prêtrise; & deux ans dans la Prêtrise, avant l'Episcopat. Quant à l'intervalle du Sous-Diaconat au Diaconat, il est simplement statué, sans spécifier de temps fixe, que le Sous-Diacre peut monter à l'ordre de Diacre, s'il en est jugé digne, après avoir promis la continence.

Par les rapports de l'Archevêque de Tarragone avec le Souverain Pontife, on voit qu'un relâchement honteux s'étoit glissé dans les mœurs du Clergé d'Espagne, & que des Ecclésiastiques continuoient d'y vivre avec leurs femmes, après leur ordination, comme auparavant; de sorte que Sirice se vit obligé de prononcer l'interdiction contre ceux qui s'obstineroient dans cet abus flétrissant. Les Moines & les Religieuses qui auroient contracté de sacrileges ma-

riages, ſont condamnés à être exclus de la communauté, renfermés en des priſons pour y pleurer leur péché, & à ne recevoir la communion qu'à la mort. On apprend ici, qu'il y avoit dès-lors différentes communautés religieuſes en Eſpagne; & que le mariage étoit interdit aux Religieux, du concert des deux Puiſſances, la Civile & l'Eccléſiaſtique.

On obſerve auſſi quelques autres articles, où la diſcipline commençoit à ſe rapprocher des uſages modernes. S'il eſt défendu par exemple d'adminiſtrer ſolennellement le baptême hors le temps de Pâque, on n'enjoint pas ſeulement de continuer à le donner aux adultes qui ſe trouvent en quelque péril de mort, mais de l'accorder ſans délai aux enfans pour qui on le demande. On défend auſſi de rebaptiſer les Ariens qui ſe convertiſſent. C'eſt encore dans ce décret qu'on trouve le témoignage important de Sirice, touchant la caſſation, tels ſont les termes originaux, du Concile de Rimini, par le Pape Libere. Quant au choix des Clercs, ce Pape n'improuve pas que les Laïcs s'offrent d'eux-mêmes, pour entrer dans le Clergé;

pourvu qu'ils se soumettent aux épreuves convenables, & qu'ils acquierent les dispositions requises. Mais comme il n'est pas permis d'imposer la pénitence publique aux Clercs, il ne l'est pas non plus d'admettre au rang clérical les gens du Monde qui auroient fait cette pénitence, quoiqu'ils ayent été absous & réconciliés. Le souverain Pontife, sur la fin de sa lettre, dit à Hymerius : Voilà pour répondre à toutes les questions que vous proposez au Siege Apostolique, comme au chef du corps dont vous êtes membres; puis il charge ce Métropolitain de communiquer ces décisions, non-seulement à sa province de Tarragone, mais à celles de Carthagene, de la Bétique, de la Lusitanie & de la Galice, c'est-à-dire, de toute l'Espagne, & aux régions voisines; ce qui s'entend de la Gaule Narbonnoise.

Sous ce nouveau Pontificat, S. Jérôme ne demeura pas long-temps à Rome. Son protecteur étoit mort, son crédit avoit excité l'envie; quoiqu'il n'en eût jamais usé que pour l'avancement de la vertu. Mais c'étoit l'ardeur même de son zele qu'on lui pardonnoit le moins. Ce Docteur ennemi de tout désordre, inca-

pable de tout respect humain, & d'un caractere naturellement ferme, censuroit les vices avec une véhémence & une âpreté, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Dans son dernier séjour à Rome, il avoit composé un petit traité touchant la maniere de garder la virginité, & l'avoit adressé à la Vierge Eustochie, fille de Sainte Paule, afin de la mettre en garde contre les périls qu'elle pourvoit rencontrer jusque dans le commerce des Ecclésiastiques. Il en est, lui disoit ce Pere aussi versé dans la connoissance du Monde que dans les sciences, il en est qui briguent les saints ordres, pour avoir un accès plus libre auprès des personnes du sexe. Aussi tous leurs soins se bornent-ils à leur extérieur: il leur faut une chaussure d'une propreté & d'une justesse élégante, leur approche s'annonce par l'odeur des parfums, vous verrez leur chevelure arrangée avec afféterie, les pierreries les plus précieuses étincellent à leurs doigts, ils marchent du bout du pied, & craignent d'imprimer leur trace dans la poudre dont ils sont paîtris: vous les prendriez, en un mot, pour de jeunes fiancés, plutôt que pour des clercs. Et parlant d'une

Epist. 22.

autre passion qui n'est guere moins scandaleuse en des hommes qui ont pris le Seigneur pour leur héritage ; il en est, ajoute-t-il, dont toute l'étude se borne à savoir le nom & la demeure des femmes de qualité, à connoître & à flatter leurs inclinations. Ceux-ci s'attachent surtout aux Dames âgées & sans enfans ; ils les obsédent & les suivent par-tout, ils les laissent à peine seules dans les heures du sommeil, ils leur rendent les offices les plus bas, & se mettent dans la plus servile dépendance de celles qu'ils doivent gouverner.

Une foule de Clercs fut choquée de cette liberté du S. Docteur ; & chacun prit pour sa personne, ce qu'il reprenoit en général. On l'attaqua de toute maniere, d'abord en lui donnant du ridicule, en reprenant jusqu'à son air & ses façons, son regard, son rire, sa démarche. On voulut ensuite rendre sa vertu & sa foi suspectes, précisément par son extérieur simple, négligé & si différent de la vanité qu'il censuroit. On l'accusa même, tantôt d'avoir trop de liaisons avec les Dames Romaines, tantôt de prendre trop d'empire sur l'esprit des jeunes personnes, qu'il ren-

doit, disoit-on, les tristes victimes de son humeur sombre, en les formant à une dévotion & à une érudition également pleines de travers. Le Saint prit le parti de céder à l'orage, quitta Rome, & retourna dans la Palestine.

Sainte Paule le suivit de près, & emmena avec elle sa fille Eustochie. C'étoit la dévotion du temps, de visiter les saintes retraites des Solitaires, aussi-bien que les terres consacrées par le sang adorable du Rédempteur, ou par celui des Martyrs. Paule commença, sur les côtes mêmes de l'Italie, à visiter la cellule de Sainte Domitille, dans l'île de Ponce, où, sous le regne de Domitien, cette Princesse du sang Impérial avoit été reléguée pour la Foi. De là elle passa jusqu'en Chypre, dans le diocese de S. Epiphane qu'elle avoit accueilli tout particuliérement à Rome, & qui s'efforça de la délasser à Salamine des fatigues de la navigation. Mais sa ferveur infatigable lui fit employer tout le temps qu'elle passa dans l'île, à parcourir une quantité de pieuses solitudes, qui s'y trouvoient établies depuis S. Hilarion. A Antioche, le Patriarche Paulin lui rendit tous les honneurs dus à l'une des premieres mai-

ſons de Rome, dont il avoit vu tout récemment la ſplendeur de ſes propres yeux. Mais la Sainte s'y arrêta peu; elle en partit même au milieu de l'hiver; & par eſprit de mortification auſſi-bien que d'humilité, elle ne voulut qu'un âne pour monture. C'eſt S. Jérôme qui nous a laiſſé le journal de ce voyage, très-intéreſſant par les veſtiges de l'antiquité ſacrée, que l'on montroit alors en Paleſtine.

Epiſt. 27.

Paule traverſa la Syrie, & voulut entrer, à Sarepte près de Sidon, dans la petite tour où avoit logé le Prophete Elie. A Céſarée, elle viſita la maiſon du Centenier Corneille, changée en égliſe; celle du Diacre S. Philippe, & les chambres des Vierges ſes filles qui toutes quatre avoient eu le don de prophétie. Quand Paule approcha de Jéruſalem, le Gouverneur de la Paleſtine, pour honorer dans la Sainte la nobleſſe Romaine, envoya des Officiers lui préparer un palais: mais elle ne voulut habiter qu'une humble cellule. Elle fit les ſaintes ſtations, avec une vivacité de foi, à qui le Fils de Dieu sembloit encore préſent, dans les monumens antiques de ſa charité envers les hommes. Après avoir diſ-

tribué des aumônes immenses dans la capitale de la Judée, elle prit la route de Bethléem ; & vit en passant le tombeau de Rachel, que l'on montroit encore. A Betphagé, elle examina, non sans attendrissement, le sépulcre de Lazare & la maison de ses sœurs. Elle fit sa priere à Sichar, dans l'église bâtie sur le puits de Jacob, le même où le Sauveur avoit converti la Samaritaine ; puis elle considéra, l'un après l'autre, les tombeaux des douze Patriarches ; ceux de Josué & du Grand-Prêtre Eléazar, sur le Mont d'Ephraïm ; & à Sébaste ou Samarie, celui du Prophete Elisée, celui d'Abdias, mais sur-tout celui de S. Jean-Baptiste, fameux par une infinité de miracles qu'annonçoit particuliérement l'affluence des possédés qu'on y conduisoit sans cesse, & qui tous obtenoient leur délivrance.

Paule, à l'exemple de Mélanie, passa aussi en Egypte où elle trouva, surtout à Nitrie, tant de sujets d'édification, qu'elle y seroit restée, avec sa fidele Eustochie & plusieurs autres Vierges qui ne la quittoient point, si la dévotion des Saints Lieux ne l'eût encore emportée. De retour en Palestine, elle

ſe fixa tout près de Béthléem, y établit des monaſteres, avec des maiſons d'hoſpitalité. Ce fut là qu'elle paſſa le reſte de ſes jours, ſous la conduite de S. Jérôme, qui y termina de même ſa glorieuſe carriere, ſans dédaigner d'employer au ſoulagement des malades & des pauvres, ſes heures de relâche, & tous les momens qu'il pouvoit prendre ſur ces grands ouvrages d'eſprit qui l'ont fait mettre au rang des Peres les plus illuſtres de l'Egliſe. Il retrouva dans la ſolitude, malgré ſes travaux & ſes incroyables auſtérités, la tranquillité & le bonheur qui l'avoient fui, comme tant d'autres, dans le grand monde.

S. Ambroiſe attaché par état à l'endroit qu'habitoit la Cour, eut de ſon côté beaucoup à ſouffrir, du jeune Valentinien, ou plutôt de ſa mere Juſtine, Arienne obſtinée, Princeſſe impérieuſe, femme inquiéte & entreprenante. Elle avoit les dernieres obligations à ſon digne Paſteur qui, à ſa demande, avoit eu la générosité de ſe charger de la plus périlleuſe ambaſſade vers Maxime, auſſi-tôt après ſa révolte & ſes premiers ſuccès. Il en avoit obtenu la paix tant deſirée, il avoit empêché le Tyran

de fondre sur l'Italie, il avoit procuré au jeune Valentinien, comme à Justine, le temps de pourvoir à leur sûreté commune. Mais le souvenir du service disparut avec le péril. L'Impératrice se rappela au contraire l'injure qu'elle prétendoit avoir reçue, dans la personne de ses Evêques hérétiques, Secondien & Pallade, condamnés au Concile d'Aquilée, à quoi le S. Archevêque de Milan avoit eu la meilleure part.

Elle commença la querelle, par lui demander une église, où les Ariens qu'elle attiroit de toute part auprès d'elle, pussent tenir leurs assemblées. Comme ils étoient fort mal accueillis chez Théodose, ils refluoient de toutes les contrées à la Cour d'Italie, où le Parti avoit même un Evêque Scythe, appelé Mercurien. Mais trop décrié sous ce nom à cause de ses crimes, ce faux Pasteur se faisoit nommer Auxence; nom fort agréable aux Ariens, depuis qu'il avoit été porté par le prédécesseur d'Ambroise. Il falloit une église, pour lui faire prendre l'exercice de ses fonctions. On députa d'abord vers le Saint qu'on somma dans les formes d'en céder une, & en même temps d'empêcher les émeutes

parmi le peuple. Il répondit qu'il étoit indigne d'un Evêque, de livrer la maison de Dieu, & que pour la multitude irritée des citoyens orthodoxes, il dépendoit de lui de ne point l'échauffer, de l'exhorter même à la paix & à la patience; mais que le succès étoit au pouvoir de Dieu, qui tient seul les cœurs dans sa main. Sur cette réponse, l'Impératrice envoya des gens de guerre, afin de s'emparer du lieu saint. Mais le peuple résista; & sans la prudence du Saint Archevêque, il y auroit eu bien du sang répandu. La Cour imposa de grosses amendes au corps des marchands, comme chefs du reste de la bourgeoisie. On en mit plusieurs aux fers, malgré la circonstance du temps, c'est-à-dire, la Semaine-Sainte où l'on avoit coutume de délivrer au contraire les prisonniers. En trois jours, on exigea d'eux trois cents marcs d'or. Mais ils protesterent qu'ils en donneroient volontiers le double, pour conserver dans son intégrité le dépôt infiniment plus précieux de la Foi.

Cependant le gros du peuple se maintenoit dans la possession de l'église, qui demeuroit investie par les troupes,

comme une place assiégée. Mais bientôt ces guerriers religieux déclarerent à l'Empereur, avec la franchise propre de leur état, qu'ils étoient prêts à lui obéir en tout ce qui ne transgresseroit pas la loi de Dieu; que s'il vouloit au contraire armer l'hérésie contre leur saint Pasteur Ambroise, ils passeroient eux-mêmes de son côté, afin de partager avec lui la gloire de souffrir pour une si belle cause. Ils étoient tous Catholiques, aussi-bien que les citoyens de Milan. Il n'y avoit d'Ariens, que les Officiers les plus vicieux du palais, gens sans caractere, vendus à la faveur ou à la fortune, avec quelques gens de main que l'Impératrice traînoit par-tout à sa suite, & qui n'oserent alors se faire connoître.

Quant aux Officiers Militaires & à leurs troupes, ils n'avoient pas conçu d'abord jusqu'où l'on se proposoit de les mener. Dès qu'ils se virent regardés comme les persécuteurs de la Foi, ils entrerent dans l'église, professerent leur croyance par leurs œuvres, & se mêlerent parmi les Fideles Catholiques. Comme ils voyoient des femmes encore fort épouvantées; ne craignez rien, leur disoient-ils, ce sont des freres qui viennent prier avec vous;

Ambr. Epist. 20. n. 14.

& non vous troubler dans la profession de la sainte Foi qui nous est commune. A ce coup de la grace, le charitable Pasteur qui soutenoit la religion de son peuple par la vertu de la sainte parole, tourna éloquemment son discours sur une révolution si imprévue. Que les divins Oracles son profonds, s'écria-t-il! Vous vous souvenez, mes freres, avec quelle douleur nous lisions ce matin ces paroles du Pseaume : *Seigneur, les nations sont venues dans votre héritage.* Il est venu des Goths, & d'autres étrangers en armes; ils ont investi le lieu saint : mais ils sont venus en Infideles, & ils se sont comportés en Chrétiens. Ils sont venus pour envahir le saint héritage, & ils s'en montrent les dignes cohéritiers. La foi a pour confesseurs ceux que nous prenions pour ses ennemis.

Il continuoit de rendre grace à Dieu, & croyoit que l'Empereur avoit lui-même changé de disposition; quand on l'avertit que ce Prince envoyoit un Secrétaire chargé de ses ordres. Il se retira un peu à l'écart, pour l'entendre : mais le Secrétaire l'étonna fort, en lui disant : Je viens apprendre de vous-même, si

Ibid. n. 22. & seq.

vous

vous êtes un rebelle & un tyran, afin que l'on procede en conséquence. Je n'ai rien fait, répondit le Saint, qui donne lieu à cette question injurieuse. Et qui peut m'accuser d'avoir oublié la soumission due à César, même en défendant l'Eglise de Dieu? Je me suis contenté de gémir, en apprenant que la Basilique étoit assaillie par les troupes; & comme plusieurs personnes me pressoient d'y courir, je leur ai répondu : Si c'est un crime de livrer le lieu saint, c'en seroit un autre de le défendre à main armée. Quand j'ai su qu'un zele inconsidéré se portoit à des violences, j'ai envoyé les Prêtres les plus capables de contenir le peuple dans le respect dû à l'Empereur, afin de l'obliger lui-même de rendre justice à notre modération. Si c'est-là une rebellion, & qu'on me veuille absolument trouver des crimes; me voici à votre disposition : Ambroise fait mourir pour la justice, & non se révolter. Que tardez-vous à m'immoler? Dans l'ancienne loi, les Prêtres donnoient les royaumes, & ne les prenoient pas; & dans tous les temps, on n'a eu que trop lieu de dire, que les Princes affectent le Sacerdoce, beau-

coup plus que les Prêtres ne font l'Empire. Maxime ne dit pas que je sois le rival, ou le tyran de Valentinien ; Maxime qui se plaint avec tant d'amertume, que mes sollicitations lui ont ravi l'Italie.

Les Fideles passerent le reste du jour, dans les alarmes & la tristesse. L'Archevêque même ne put retourner chez lui ; parce que l'église demeuroit environnée de gens armés ; & l'on y resta toute la nuit : ce qui ne doit pas étonner, si l'on se représente la construction de ces églises antiques. Elles étoient accompagnées de plusieurs corps d'édifices, contenant des galeries, des salles, des chambres, avec des cours & des jardins, & jusqu'à des bains, dont la nécessité paroissoit anciennement indispensable. Il y avoit des lieux, où l'on pouvoit manger & prendre quelque sommeil, avec bienséance.

Le lendemain, jour du Jeudi-Saint, on lut, selon la coutume, un trait de l'Ecriture, sur le retour des pécheurs à la pénitence. Le peuple en tira l'augure d'un heureux changement. En effet, l'Evêque parlant encore, on vint annoncer que l'Empereur avoit commandé aux troupes de laisser l'église libre, & de se retirer. Les soldats eux-mêmes

s'empressoient à publier ces ordres, & baisoient l'autel, en signe d'une joie religieuse.

L'Impératrice Mere n'en fut personnellement que plus animée; & elle se retourna si bien, que peu de jours après il parut une déclaration impériale, pour autoriser les assemblées des Ariens. Bénévole, Préfet des mémoires, ou l'un des secrétaires d'Etat, refusa de la dresser : il aima mieux perdre sa faveur & sa charge, que de prêter sa main à l'iniquité. Par cette déclaration, Valentinien embrassoit la confession de Rimini, en permettant aux Catholiques de s'en tenir à la leur, pourvu qu'ils ne fissent point d'opposition à la tranquillité commune. On les menaçoit de mort, comme auteurs de sédition, & criminels de leze-Majesté, en cas qu'ils tentassent, même secrétement & par obreption, de se pourvoir contre cette ordonnance. Ainsi abusoit-on des termes; & l'on entassa les qualifications les plus infamantes & les plus outrées, afin de faire perdre de vue la fausse application qu'on en faisoit.

Soz. VII. 13.

Dès que la loi fut publiée, Valentinien, ou plutôt Justine fit intimer à

S. Ambroise, de comparoître devant l'Empereur, qui vouloit juger entre lui & Auxence. Le S. Evêque répondit avec respect : mais avec une noble fermeté, il fit sentir au Prince, combien il s'écartoit de la maxime de son pere Valentinien, qui avoit si souvent déclaré que, les juges ne devant pas être de moindre condition que les parties, ce n'étoit point aux Puissances Séculieres, à juger dans les causes Ecclésiastiques, ou dans l'ordre spirituel fort élevé au dessus de la sphere du siecle. Qui peut nier, dit-il, que dans les causes de la foi & de l'Eglise, les Evêques n'ayent droit de juger les Empereurs, loin d'être soumis à leur jugement ? Me sied-il de déroger à cette économie divine, dans la crainte du trouble & de l'infortune? Ma tête même ne doit pas être rachetée, au prix de cette lâcheté sacrilege : Ambroise ne vaut pas qu'on déshonore ainsi le sacerdoce. Qu'est-ce donc que la vie d'un Evêque, par rapport à la dignité de l'Episcopat ?

Ambr. Epist. 21. n. 4.

Après cette réponse, il se retira dans la grande église, où le peuple alarmé du péril que son Pasteur venoit de courir, le garda long-temps la nuit & le

jour, dans la crainte qu'on n'attentât à sa vie, ou à sa liberté.

La Cour envoya de nouveaux satellites, sur qui elle croyoit pouvoir compter, & qui environnant l'église, y laissoient entrer tout le monde, & ne permettoient à personne d'en sortir. Mais soit encore par respect, soit par l'appréhension d'un peuple qui adoroit son Pasteur, on n'osa tenter un enlévement forcé.

Un Courtisan plus dévoué que les autres, nommé Euthymius, promit à l'Impératrice de remplir ses coupables vœux. Il loua une maison presque attenante à l'église; & là il tint un char tout prêt, pour y jeter l'Evêque, au premier instant qu'il le pourroit surprendre, & avant que le peuple s'en apperçût. Son projet fut éventé, & manqua. Un an après, jour pour jour, Euthymius fut tiré du même logis, mis dans le char, pour être conduit en exil; & le généreux Prélat, après l'avoir pourvu d'argent pour son voyage, entra avec des attentions paternelles dans le détail de toutes les provisions convenables à l'exilé. L'Eunuque Caligone, grand Chambellan, fut puni à peu près

de la même façon, pour avoir menacé le Saint de lui couper la tête, s'il ne déféroit aveuglément aux desirs de l'Empereur. Ambroise s'étoit contenté de lui répondre : Plût à Dieu que j'eusse une pareille fin ! nous serions tous deux notre personnage ; vous celui d'Eunuque, & moi celui d'Evêque. Cependant le danger n'étoit que trop réel pour le saint Pasteur, & l'on surprit en effet des assassins qui vinrent pour le massacrer. Caligone eut bientôt après la tête tranchée, pour un crime infame dont il fut convaincu. Ambroise échappa à une infinité d'autres piéges, & souvent d'une maniere qui parut tenir du prodige. Enfin les coups éclatans de l'autorité souveraine venant à l'appui des attentats privés, il fut enjoint aux Magistrats de chasser des églises les Prêtres Catholiques, & de mettre à mort ceux qui feroient difficulté d'acquiescer à cet ordre impie.

L'attachement du peuple pour son Evêque redoubla, avec le péril : durant un long espace de temps, ils se tinrent jour & nuit enfermés dans l'église Cathédrale, bien résolus à périr avec lui, s'ils ne pouvoient le garantir de la mort.

Ce fut alors que, pour les consoler & convertir leur ennui en une joie Chrétienne, il introduisit parmi eux l'usage de la psalmodie alternative, telle qu'elle se pratiquoit en Orient, & qu'elle s'est étendue de l'Eglise de Milan dans toutes celles de l'Occident. Outre les pseaumes, il fit chanter de la même maniere les hymmes pleins d'onction qu'il avoit composés, & ce que le Diacre Paulin appelle Antiphones : especes de refrains, qui ont apparemment donné l'origine à l'usage des Antiennes. Les hymnes de S. Ambroise devinrent si célebres, que dans les siecles suivans, au lieu de dire un hymne, on disoit une Ambroisienne. Nous en chantons encore plusieurs, d'une simplicité si noble & si touchante, que toute l'élégance moderne n'a point paru digne de leur être préférée. Par toutes ces pieuses inventions, le saint Docteur réussit à contenir son peuple dans les sentimens de la religion & de la soumission aux puissances : mais toute la terreur de la persécution ne put le faire consentir à ce que le Saint-des-Saints fût livré aux impies. Il protestoit que s'il ne s'agissoit que des revenus ou même

Serm. de Basilic.

des fonds de l'Eglise, sans les livrer lui-même, il les abandonneroit volontiers; mais que pour le sacré Tabernacle, l'abandonner au moment que sa présence en empêchoit la profanation, c'étoit conniver au sacrilege. Enfin le Ciel bénit cette persévérance, & fit triompher la bonne cause, d'une maniere inespérée & vraiment miraculeuse.

Les corps des deux illustres Martyrs, S. Gervais & S. Protais, furent découverts par le S. Archevêque, qui eut révélation de l'endroit où ils reposoient. Il y avoit aussi-tôt fait fouiller, & l'on avoit trouvé deux corps d'une grandeur extraordinaire, décapités l'un & l'autre, & encore baignés de sang; quoiqu'ils eussent consommé leur sacrifice, au plus tard sous l'Empire de Marc-Aurele. On transporta ces reliques révérées à la Basilique, qu'on nomme encore aujourd'hui Ambroisienne, au milieu d'une multitude prodigieuse de Fideles. La translation fut encore plus éclatante, par le grand nombre des miracles qui s'y opérerent, soit énergumenes délivrés, soit malades de toutes les sortes guéris par le seul attouchement du drap qui couvroit les Saints,

ou même par leur ombre. On jetoit au paſſage des mouchoirs ou des vêtemens ſur le brancard ; & c'étoient autant de remedes ſouverains pour les plaies & les maladies les plus incurables. Mais nulle guériſon ne parut plus merveilleuſe, que celle d'un aveugle nommé Sévere, & connu de toute la ville. Entendant le bruit & apprenant la cauſe de la joie publique, il s'approche avec empreſſement, & demande qu'on lui laiſſe appliquer un mouchoir au ſaint dépôt. Il porte immédiatement ce mouchoir à ſes yeux, & recouvre la vue, aux acclamations de tout le monde, & du Rhéteur Auguſtin en particulier, Auguſtin deſtiné à devenir une des plus brillantes lumieres de l'Egliſe, mais encore aſſervi à la plus aveugle des paſſions, dont ce divin ſpectacle le diſpoſa à s'affranchir.

Aug. Conf. IX. 7.

La Cour de Juſtine en voulut plaiſanter ; elle accuſa, tout à la fois, les Fideles de ſimplicité & l'Archevêque d'impoſture : mais c'étoit plutôt pour couvrir la honte des Sectaires, que dans l'eſpérance de ſe faire croire. La perſécution fut même arrêtée. Ambroiſe répondit aux Mécréans, par l'évidence

Ambr. Ep. 22. n. 29.

même du fait, dont toute une grande ville avoit été témoin. Est-ce le pouvoir des Martyrs, dit-il, que l'on prétend contester ? Ce seroit attaquer la puissance de Jésus-Christ même. Quel est donc l'objet de l'envie ? En veut-elle au chétif Ambroise ? Mais ce n'est pas lui qui fait les miracles ; ce sont les SS. Martyrs ; & en se montrant jaloux de leur gloire, comme font nos ennemis, ils annoncent que la croyance des amis de Dieu différoit de la leur. Puis rendant un témoignage des plus éclatans à la présence du Sauveur dans l'Eucharistie ; méprisons, continue-t-il, le déraisonnement pitoyable des incrédules ; mettons, mettons ces honorables victimes à l'endroit où repose notre hostie adorable, Jésus, Fils de Dieu ainsi que de Marie : mais qu'il soit sur l'autel, lui qui a satisfait pour tous sur l'autel de la Croix ; & que les Saints rachetés par son sang, continuent de lui faire hommage en se plaçant au dessous.

Pour la pleine confusion des hérétiques, il arriva que le Malin Esprit, par la bouche d'un énergumene qu'il saisit tout-à-coup, se mit à crier d'une voix terrible, que ceux qui refusoient

le tribut d'honneur aux Martyrs, seroient tourmentés comme lui, avec ceux qui ne tenoient pas la même foi qu'Ambroise. Les Ariens prirent avec une aveugle fureur le malheureux possédé, & le jeterent dans un canal, où il se noya. Mais l'un des plus endurcis d'entr'eux se convertit tout à coup, en protestant qu'il avoit vu un Ange, comme Ambroise prêchoit, lui parler à l'oreille, & que l'Evêque ne faisoit que répéter au peuple ce que lui dictoit l'Envoyé Céleste. La conversion fut solide, & le Pénitent devint un des plus fervens défenseurs de la doctrine qu'il avoit si opiniâtrément combattue. A force de prodiges de tout genre, les Ariens furent enfin réduits à plier; & l'Impératrice à laisser en paix le Docteur pour qui le Ciel se déclaroit si visiblement.

Paulin. vit. n. 17.

Mais sur un esprit tel que celui de Justine, la crainte de l'Empereur Maxime servit apparemment beaucoup à fortifier ces premieres impressions. Il écrivit à Valentinien, pour faire cesser le scandale de cette persécution, en lui représentant le crime & le danger de combattre la foi établie depuis tant de siecles, & que professoient avec tant de concert

Théodor. v. 14.

l'Italie, l'Afrique, toutes les Gaules & les Eſpagnes ; Rome enfin, ajoute-t-il, qui tient le premier rang dans la Religion, comme dans l'Empire.

Il y avoit environ deux ans, qu'Auguſtin, près de remplir enfin ſes grandes deſtinées, ſe trouvoit à Milan, quand il y fut témoin de la perſécution & des miracles qui la firent ceſſer. Il étoit Africain, né à Tagaſte en Numidie, d'une famille honnête, mais peu accommodée des biens de la fortune. Son pere, nommé Patrice, exerçoit quelque charge de Magiſtrature, & il reçut le baptême avant que de mourir. Monique, ſa mere, ajoutoit une tendre piété au bonheur d'avoir toujours profeſſé la vraie foi. Elle s'étoit efforcée d'en inſpirer à ſon fils dès l'âge le plus tendre, & jamais elle n'eut rien plus à cœur que cette partie du devoir maternel ; ne ſe croyant mere qu'à demi, comme elle s'en exprimoit, tandis qu'elle n'auroit pas communiqué la vie de la grace à celui qui lui devoit la vie naturelle. Mais la diſſipation du jeu & des études mêmes, les compagnies, les occaſions qui naiſſent ſous les pas des talens & des ames liantes, précipiterent Auguſtin en de grands déran-

gemens, & l'engagerent enfin dans le plus triſte eſclavage de la volupté. On ne laiſſa pas de prendre un ſoin extraordinaire de ſes rares diſpoſitions pour les ſciences, qui faiſoient concevoir les plus hautes eſpérances à ſon pere. Il parut & brilla ſucceſſivement, dans le lieu de ſa naiſſance & dans la Capitale de l'Afrique. Ce n'étoit pas encore là un théatre digne de ſon génie ſupérieur : il crut pouvoir ſe produire dans la premiere ville du Monde, & vint à Rome, à l'âge de vingt-neuf ans, pour y enſeigner l'Eloquence, toujours fort honorée dans l'Empire.

Par-tout il traînoit après lui les mêmes foibleſſes, & par-tout il les augmentoit, loin de les guérir. L'oiſiveté des petits endroits, la licence des grandes villes, les ſpectacles du théatre pour leſquels il étoit paſſionné, tout nourriſſoit en lui ce fond de ſenſualité qui énervoit ſon courage, & qui le rendoit de jour en jour plus incapable de ſecouer les chaînes, ſous leſquelles il ne laiſſoit pas de gémir. Car avec une ame naturellement droite, & pourvue à un point unique de ce goût de raiſon qui ne peut ſe défendre d'un certain amour du vrai bien, pourſuivi d'ailleurs ſans relâche par la grace

dont il devoit être le triomphe aussi-bien que le défenseur, il demandoit à Dieu la chasteté; mais par des vœux inefficaces, qu'il craignoit même de voir exaucés. Pour comble de malheur, la curiosité & l'inquiete activité de son esprit l'avoient engagé dans le commerce des Manichéens. Leurs discours, d'autant plus pompeux qu'ils avoient plus d'horreurs à voiler, le dégoûterent d'abord de la simplicité des Divines Ecritures; & peu après, ils le précipiterent dans l'hérésie.

Plus affligée cependant que si elle l'eût vu mort, sa sainte Mere séchoit de douleur, & pleuroit continuellement sur lui. Elle alla trouver un Evêque, qui étoit en grande réputation de sagesse & de vertu: elle le conjura de faire usage de l'une & de l'autre en faveur de son fils, dans le temps même que celui-ci étoit le plus infatué des pernicieuses rêveries de Manès, qu'il n'avoit point encore approfondies, & qui avoient, pour ce génie ardent, tout le prestige du merveilleux, aussi-bien que de la nouveauté. L'Evêque répondit assez séchement à Monique, de se borner à prier: & comme elle insistoit, en versant des ruisseaux de larmes; allez, lui dit-il,

il est impossible qu'un enfant qui coûte tant de pleurs à sa mere, périsse jamais. Monique reçut cette réponse comme un oracle ; & ne cessa point cependant d'en presser l'accomplissement, par ses soins comme par ses prieres.

Aug. Conf. III. 12.

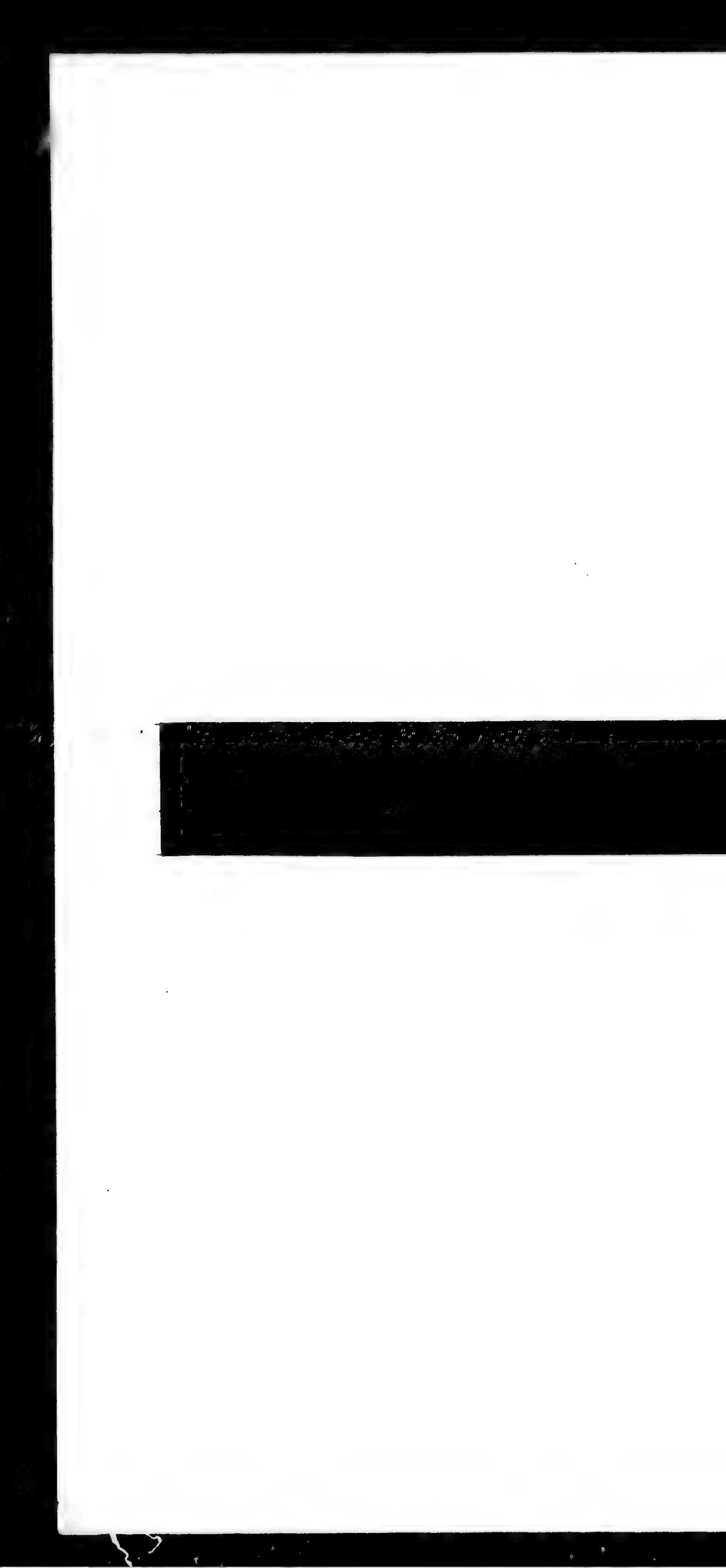
Elle suivit Augustin au delà des Mers, & par l'exemple de ses vertus qu'il révéra toujours, elle le toucha plus encore que par toute l'ardeur & la tendresse de ses entretiens. Dans ces conjonctures, la ville de Milan envoya demander au Préfet de Rome, un maître d'éloquence qui fût digne de la Ville Régnante ; & Augustin obtint cette place honorable, après avoir fait preuve de sa capacité. Cet événement, fortuit en apparence, n'étoit rien moins qu'indifférent aux desseins du Seigneur. Le Saint Evêque de Milan, fort éloquent lui-même, accueillit le nouvel Orateur, avec une bonté qui commença à lever bien des préventions. Augustin se trouvoit assidument aux sermons du Prélat. Il est vrai que la renommée d'Ambroise, & la curiosité d'Augustin avoient la plus grande part à l'assiduité du nouvel auditeur, qui dans le même temps suivoit les discours fleuris du Manichéen Fauste, &

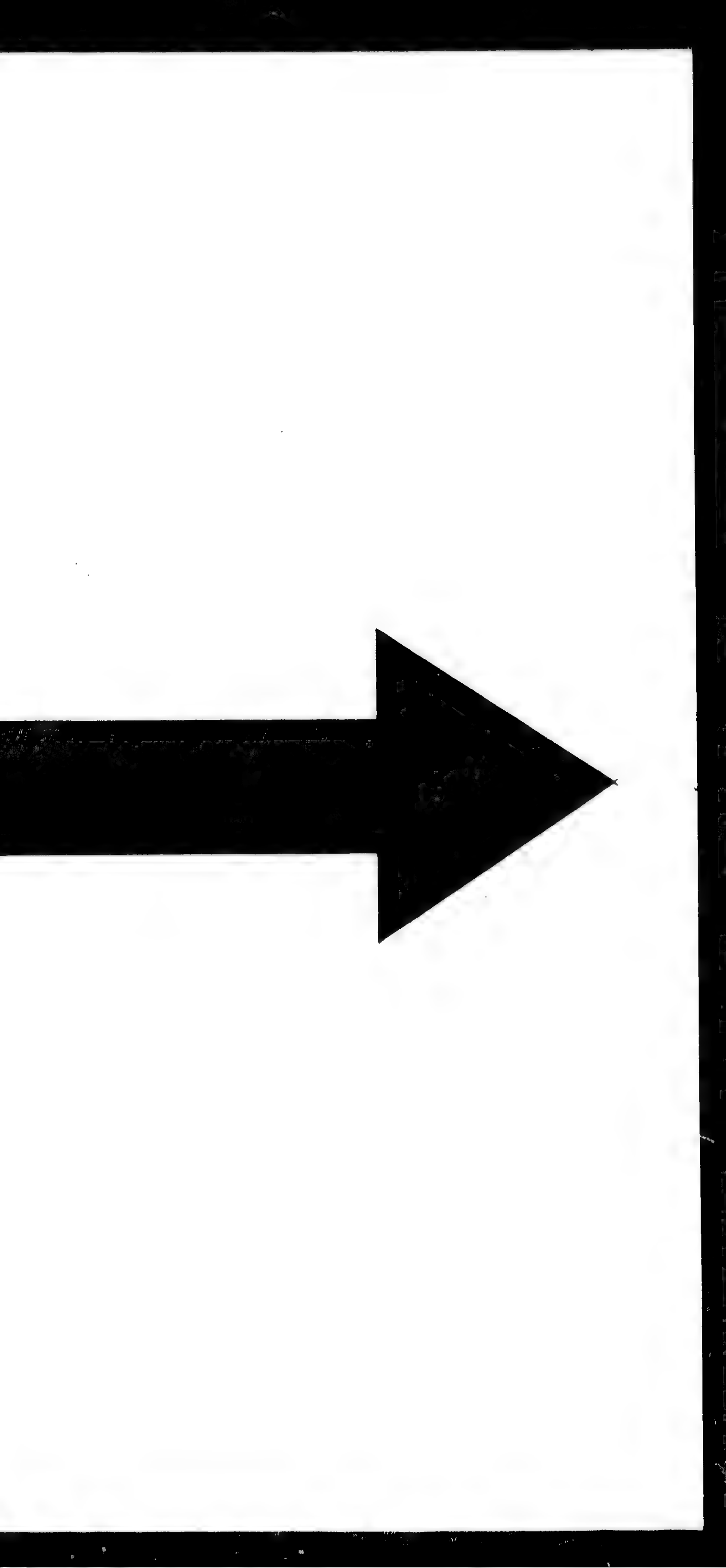
qui vouloit faire comparaison entre ce coriphée des Sectaires & l'oracle des Orthodoxes. Mais les discours d'Ambroise lui parurent infiniment plus estimables, que le brillant verbiage du Manichéen; & quoiqu'il ne fît pas d'abord grande attention au fond des choses, il y puisa insensiblement la solution de ses doutes, & le premier remede des maladies de son ame.

Mais ce fut la lecture des épîtres de S. Paul, si bien assorties au génie d'Augustin, qui porta le dernier coup à sa résistance; joint aux entretiens d'un Saint Prêtre de Milan, nommé Simplicien, qui avoit déjà servi de maître dans la piété au grand Ambroise. Sur des idées de réforme encore mal digérées, Augustin avoit formé le projet de vivre en commun avec un certain nombre d'amis, dont les deux principaux étoient Alype & Nébride, Africains comme lui, & si attachés à sa personne, qu'ils avoient quitté leurs pays où ils possédoient de belles terres, avec un rang distingué, pour le seul plaisir de rester assidument avec lui. Mais quelques-uns d'entr'eux pensant à se marier, d'autres l'étant déjà, on fit réflexion que les femmes pour-

toient ne pas s'accommoder de cette société. Les choses en étoient là, quand Augustin fit la connoissance du Prêtre Simplicien. En lui donnant toute sa confiance, il lui confessa familiérement, & dans le détail le plus ingénu, ses erreurs & toutes ses foiblesses. Simplicien s'efforça de l'encourager, en lui racontant comment le Rhéteur Victorin, connu par une traduction très-estimée des œuvres de Platon, n'avoit pas seulement triomphé de toutes les passions de la chair, mais avoit renoncé sur le champ aux espérances ainsi qu'à tous les embarras du siecle.

Un autre jour qu'Augustin s'entretenoit des mêmes objets avec son fidele Alype, Pontinien pourvu d'une charge considérable à la Cour, & grand homme de bien, vint lui rendre visite, en qualité de compatriote; car il étoit aussi d'Afrique. Comme il vit sur une table les épîtres de S. Paul, la conversation s'engagea naturellement sur des matieres de piété; & il rapporta différens traits de la vie de S. Antoine, dont Augustin ni Alype n'avoient jamais entendu parler. Ils n'apprirent qu'avec surprise des faits si merveilleux & si récens.





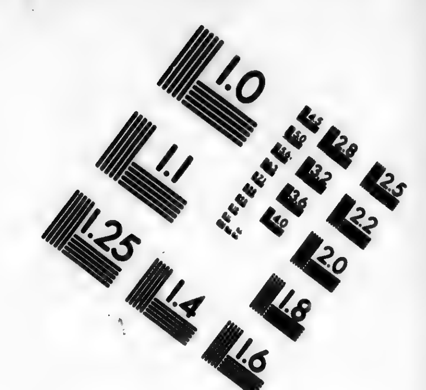
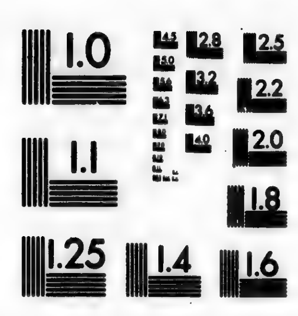
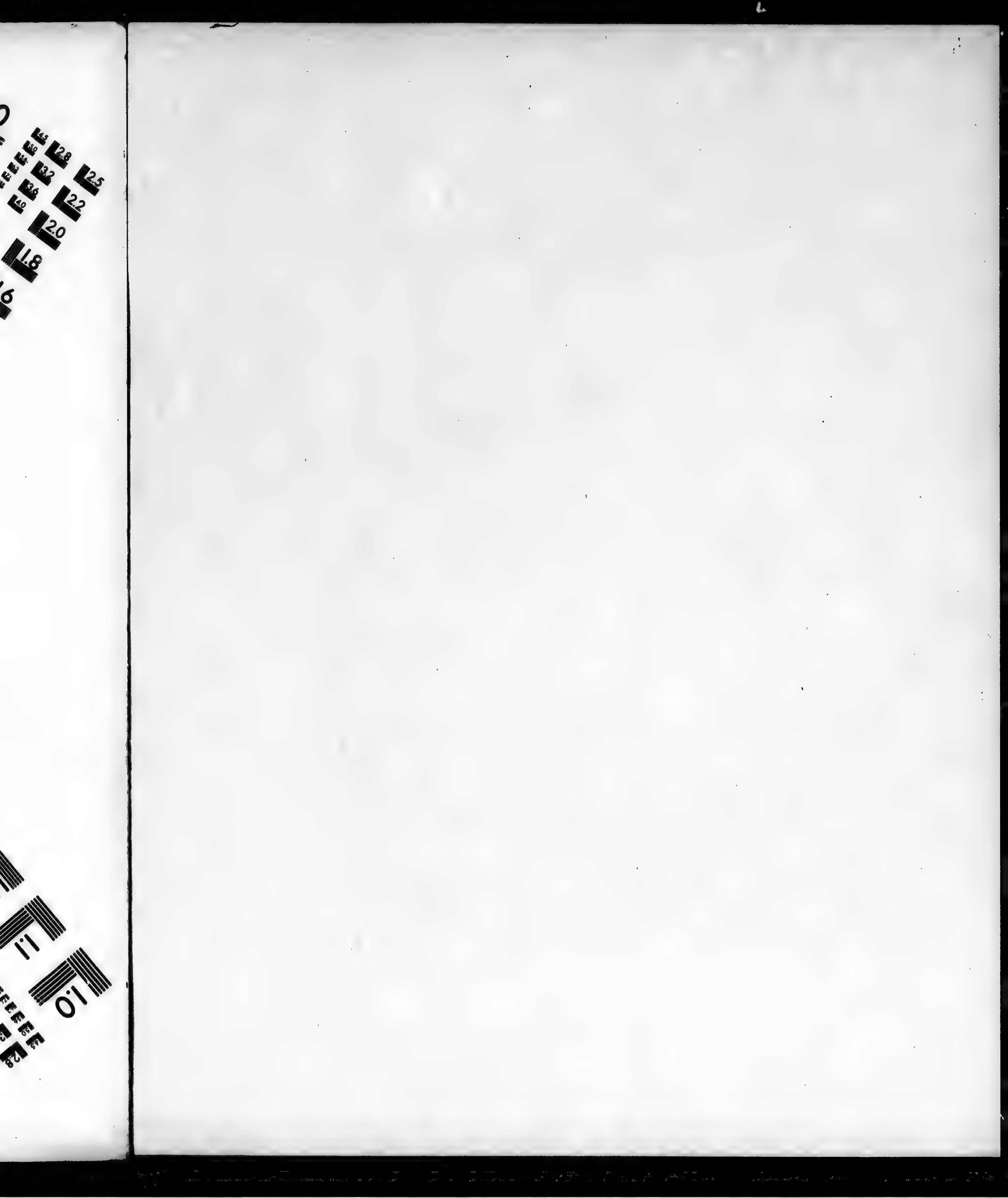


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Pontinien n'étoit pas moins étonné d'une pareille ignorance, en des hommes si cultivés. Cés beaux esprits ne savoient pas même, qu'à Milan où ils vivoient, il y eût un monastere qui retraçât les mœurs angéliques dont le Pere des Cénobites avoit donné les premieres institutions en Egypte. Pontinien leur apprit encore la touchante conversion de deux Seigneurs de la Cour, arrivée à l'occasion de la vie du même S. Antoine, qu'ils avoient trouvée à Treves chez des moines où ils étoient entrés par hasard, un jour qu'il s'y promenoit avec eux, & qui leur avoit fait embrasser à l'instant la vie monastique.

Conf. VIII. 8.

Durant tout ce récit, Augustin parut absorbé dans les plus profondes réflexions. Quand Pontinien se fut retiré; à quoi pensons-nous, dit-il à son ami d'un ton extraordinaire, & en se levant avec une vive émotion? les ignorans ravissent le Ciel, sous nos yeux; & nous insensés, avec toute notre science, nous croupissions dans le bourbier infect du vice. Rougirions-nous de les suivre? mais n'est-il pas infiniment plus honteux, de n'en point avoir le courage? Alype le regardoit sans rien dire, fort

étonné d'une agitation si extraordinaire; & il le suivit dans le jardin, où elle l'emporta. Ils s'assirent tous deux, dans l'endroit le plus écarté. Augustin rendoit le dernier combat contre la grace, qui triomphoit en lui de tous les soulevemens de la sensualité; & l'Enfer, au moment de perdre un esclave dont l'affranchissement devoit avoir de si grandes suites, employoit toute sa force & tous ses artifices, pour le retenir. Il éprouvoit des mouvemens convulsifs, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux, se contournoit les membres & les côtés : ce qui sembloit ne dépendre que de sa volonté, il s'indignoit contre lui-même, de ne pouvoir se résoudre à le faire.

Enfin il se releve brusquement, & s'éloignant d'Alype, il va se jetter sous un figuier, où ne se contenant plus, il versa des torrens de larmes, en criant : Jusqu'à quand, Seigneur, serai-je en butte à votre colere? jusqu'à quand me verrai-je le jouet de ce que j'abhorre? & pourquoi demain? pourquoi non aujourd'hui? pourquoi non à ce moment? Il souhaitoit, à ce qu'il nous apprend lui-même, la guérison

de son ame, & craignoit de guérir; il auroit voulu rompre sa chaîne, & ne le vouloit pas. D'un côté, selon la peinture attendrissante qu'il continue d'en faire, les voluptés se présentoient à lui avec tous leurs charmes, & lui disoient au fond du cœur : Augustin, imagines-tu pouvoir désormais vivre sans nous? La pudeur se montrant d'une autre part, avec un visage modeste & serein, & lui faisant remarquer à sa suite une multitude de jeunes personnes de l'un & l'autre sexe; crains-tu, lui disoit-elle en lui reprochant sa lâcheté, de ne pouvoir, avec les secours d'en-haut, ce que fait si courageusement cette nombreuse & foible jeunesse? Mais l'assaut des passions redoubla avec tant de violence, qu'il alloit encore succomber quand il entendit une voix du Ciel qui lui dit à plusieurs reprises : *Prens & lis*. Il revint promptement à l'endroit où Alype étoit demeuré; il porta la main sur les épitres de S. Paul, & lut à l'ouverture du livre : *Ne croupissez pas dans la débauche & l'impureté, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Ces paroles furent un trait de lumiere, qui dissipa dans un clin d'œil

toutes ſes ténebres, & les impoſſibilités imaginaires qu'il trouvoit à obéir aux inſpirations divines. Il prend la réſolution efficace de ſuivre Jéſus-Chriſt, par la voie la plus étroite de la perfection évangélique; puis il dévoile à ſon ami tout ce qui ſe paſſe dans ſon ame, avec cette paiſible fermeté qui a pris ſon parti ſans retour. Alype rouvre le ſaint volume, & lui fait remarquer cette ſuite du paſſage : *Recevez celui qui eſt foible dans la foi.* Et ſe l'appliquant à lui-même, il le pria de l'admettre en ſociété de la vie nouvelle qu'il vouloit embraſſer, afin qu'ils fuſſent encore plus étroitement unis par les liens de la vertu que par l'amitié. A ces mots qui comblerent la joie du ſaint pénitent, il embraſſa tendrement ſon ami; & tous deux allerent de compagnie porter à la pieuſe Monique une ſi heureuſe nouvelle. Elle bénit cent fois le Seigneur, de ce qu'il appeloit cet enfant de larmes & de douleurs à une perfection qui la dédommageoit ſi amplement de ſes chagrins paſſés, & qui ſurpaſſoit ſes vœux mêmes & ſes eſpérances. Car Auguſtin ſe détermina ſur le champ à renoncer au mariage &

à toutes les vaines sollicitudes du siecle.

Dès qu'il se vit libre par l'abdication de son emploi, il se retira à la campagne, dans la maison d'un ami. Là commençant à remplir les vues du Ciel sur ses incomparables talens, il écrivit ses premiers ouvrages, contre les principes des Académiciens & des Phyrrhoniens, & sur le bonheur de connoître Dieu; parce qu'il voulut s'exercer d'abord sur des sujets propres à l'affermir dans ses pieuses résolutions. Les sentimens y sont touchans; mais le style, d'une élégance recherchée, se sent encore de l'ostentation de l'école. Il fit dans le même-temps son traité de l'Ordre, qui n'a guere de trait qu'à l'ordre des études; puis il écrivit ces pieux & tendres entretiens avec lui-même, qu'il appella Soliloques.

Les préparatifs de son baptême, qu'il ne jugea point à propos de différer plus long-temps, étant faits, il revint à la ville, où il le reçut la veille de Pâque, 24 Avril 387, de la propre main de S. Ambroise : après quoi, il demeura peu à Milan. Le desir de servir plus utilement le Seigneur, lui fit reprendre la route d'Afrique.

Déjà il étoit à Ostie, avec ses amis & sa sainte mere; & ils n'attendoient tous ensemble que le moment de s'embarquer, lorsque Monique fut atteinte de la maladie dont elle ne devoit pas relever. Elle n'avoit plus rien qui l'attachât à la vie. Je ne sais ce que je fais encore ici-bas, disoit-elle peu de jours auparavant à ce fils, qui après tant d'inquiétudes la combloit de consolation. La seule chose qui me rendoit la vie desirable, c'étoit de vous voir Chrétien-Catholique. Le Seigneur daigne m'accorder au delà de mes vœux. Vous voilà consacré tout entier à son service, & plein de mépris pour les choses terrestres. Quand elle se vit en danger de mort; vous laisserez ici votre mere, lui dit-elle; qu'importe où ce corps repose? ne vous en inquiétez pas. Je vous prie seulement de ne pas m'oublier à l'autel du Seigneur, quelque part que vous soyez. Elle mourut dans les pieux sentimens qui l'avoient toujours animée, le neuvieme jour de sa maladie, la cinquante-sixieme année de son âge, & la trente-troisieme d'Augustin, l'année même où il avoit été baptisé. Après qu'il eut rendu les derniers devoirs à une mere si justement

Conf. IX. 10.

chere, il s'embarqua pour l'Afrique; & aussi-tôt qu'il fut arrivé à Tagaste, il se retira avec ses amis dans un lieu champêtre, où ils commencerent à mener dans une parfaite union la vie des premiers Fideles, n'ayant tous qu'une bourse, comme ils n'avoient qu'un cœur & qu'une ame.

Cependant S. Ambroise, tant persécuté par l'Impératrice Justine, lui devint plus nécessaire que jamais. La lettre que l'Empereur Maxime avoit écrite en faveur des Catholiques, donnoit beaucoup à penser à la Cour de Milan. On crut que le S. Archevêque, dont la premiere ambassade avoit si bien réussi, n'auroit pas moins de succès dans la seconde. Mais quoiqu'il n'en augurât pas de même, il ne laissa point de se montrer tout prêt, dès qu'il fut question de tenter le bien. Il avoit paru la premiere fois chez l'usurpateur Maxime, avec toute la dignité épiscopale; & il n'avoit point voulu avoir de communion ecclésiastique, avec un sujet qui ne pensoit pas même à faire pénitence du meurtre de son Maître. Continuant à suivre les canons dans toute leur étendue, il s'abstenoit encore de la communion des Pré-

lats ſanguinaires qui pourſuivoient la mort des Priſcillianiſtes, & qui participoient à la communion auſſi-bien qu'à la faveur de Maxime. Ce n'étoit pas là le moyen d'obtenir des ménagemens, d'un Prince qui voyoit d'ailleurs ſon avantage à n'en plus garder. Auſſi Maxime fut-il ſi mécontent de cette ſeconde ambaſſade, qu'il enjoignit à l'Ambaſſadeur de s'en retourner ſans délai; de façon que l'Archevêque n'eut rien de mieux à faire que de reprendre incontinent ſa route, avec mille dangers pour ſa vie même. Mais plus attentif aux intérêts dont il étoit chargé, qu'aux ſiens propres, il eut ſoin d'écrire à l'Empereur Valentinien de ſe tenir ſur ſes gardes.

La charité conduiſit, vers le même temps, à la Cour de Treves le S. Métropolitain de la Province de Tours, qui, dans les troubles occaſionnés par la révolte, avoit ſouvent beſoin d'un médiateur tel que l'illuſtre Martin. En qualité de ſujet de Maxime reconnu Empereur par Valentinien, & même par Théodoſe, il eut un peu plus de déférence qu'Ambroiſe. Toutefois il répugnoit infiniment à communiquer avec ce Prince; & comme on l'invitoit à ſa table, il ré-

Sev. Sulp. vit. n. 25.

pondit généreusement, qu'il ne pouvoit manger avec celui qui avoit enlevé à un Empereur une partie de ses Etats, & la vie à un autre. Tel est l'ascendant d'une éminente vertu, que l'usurpateur, loin de s'emporter, se réduisit au ton d'apologiste. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas pris, de son plein gré, le titre d'Auguste, & que l'armée l'y avoit contraint; que du reste aucun de ses ennemis n'avoit perdu la vie que sur le champ de bataille. Le Saint qui avoit une bonté d'ame presque sans exemple, se rendit à ces raisons; & l'Empereur en marqua une joie incroyable. Ce fut une fête extraordinaire, à laquelle on invita tout ce qu'il y avoit de considérable à la Cour. L'Evêque fut mis dans le festin à la place d'honneur, à côté du Souverain. Un Prêtre qui l'avoit suivi à Treves, occupa le premier rang après lui. Quand on eut présenté la coupe au Prince, suivant la coutume; avant d'en faire usage, il la passa au S. Evêque. Il s'attendoit à la recevoir de sa main, immédiatement après: mais dès que l'Evêque eut bu, n'envisageant les objets que des yeux de la foi, il donna la coupe à son Prêtre; ce qui surprit moins l'Empereur & les

Courtisans, qu'il ne les édifia. Tant il est vrai que les choses les plus éloignées des mœurs communes se font respecter dans les Saints. On en parla par-tout le palais, & on loua unanimement le généreux Prélat, d'avoir fait à la table de l'Empereur, ce que bien d'autres Evêques n'auroient osé faire chez un de ses Ministres.

Sev. Sulp. ibid.

L'Impératrice desira de régaler à son tour le S. Archevêque. C'étoit une nouvelle difficulté, encore plus grande que la premiere; car à l'âge de soixante-dix ans où il étoit parvenu, jamais il n'avoit mangé avec aucune femme. Mais il sollicitoit pour des prisonniers, pour des bannis, pour des gens dépouillés de leurs biens: sa charité, l'ame & le mobile de toutes ses œuvres, le fit déroger à la loi qu'il s'étoit faite; & la Princesse en conçut une reconnoissance si vive & si respectueuse, qu'elle ne voulut que le servir, au lieu de se mettre à table avec lui. Elle y plaçoit & approchoit les mets qu'elle avoit préparés de sa main, lui servoit à boire, & durant tout le repas, elle se tint attentive & debout, dans l'humble contenance d'une personne faite pour le service. Quand on

leva la table, elle fit précieusement garder les restes du pain, & jusqu'aux moindres choses qu'il avoit touchées.

Jusque-là l'Empereur & l'Impératrice, fort contens du saint homme, se trouvoient entiérement disposés à remplir ses demandes pour son peuple. Mais les Ithaciens n'étoient rien moins que satisfaits. Honteux de se voir retranchés de la communion de l'Eglise, pour avoir oublié ces maximes de douceur, qui font tant d'honneur à ses Ministres, ils auroient cru se laver de cette tache, en communiquant avec le seul Archevêque de Tours. Comme ils pouvoient tout à la Cour de Maxime, d'ailleurs leur complice dans les cruautés exercées contre les Priscillianistes, ils l'engagerent à presser Martin de communiquer avec eux. On le prit en particulier, & on lui représenta doucement tous les motifs capables de lui en imposer. Comme il n'en paroissoit point touché, l'Empereur le quitta en colere, puis ordonna de faire mourir diverses personnes dont le tendre Pasteur sollicitoit la grace. Il étoit nuit, quand Martin apprit cette accablante nouvelle. Sa bonté l'emporte, il vole au palais, il ne voit que le person-

nage de miséricorde qu'il exerce, & il promet d'user de condescendance, si l'on épargne le sang des malheureux. Il se faisoit le lendemain une ordination. L'Evêque de Tours communiqua, dans cette cérémonie, avec les Evêques Ithaciens. On lui accorda tout ce qu'il sollicitoit. Mais ces succès ne porterent pas dans son cœur la joie pure des bonnes œuvres. Il sortit aussi-tôt d'une Cour où les meilleures vues rencontroient de pareils écueils; pleurant & gémissant par les chemins, sur sa malheureuse complaisance. A deux lieues de Treves, il s'arrêta quelques momens dans un bois, & laissa passer en avant les gens de sa suite. Là, comme il se livroit à toute l'amertume de ses remords, un Ange lui apparut, & lui dit : Tes regrets sans doute sont fondés; mais ne mets pas ton ame en péril, en les rendant excessifs. Ta faute où il est entré moins de volonté que de surprise, est digne d'indulgence. Saint Martin, depuis ce temps-là, sentit quelque diminution dans la ferveur de sa confiance, & moins de facilité qu'auparavant à faire des miracles.

Avant de quitter Maxime, il lui avoit donné un avis bien salutaire, si ce Prince

ambitieux en avoit su profiter. Comme il le voyoit disposé à faire la guerre à Valentinien, il lui prédit qu'il seroit d'abord vainqueur au passage des Monts, mais que peu après ce triomphe séduisant il trouveroit sa perte. L'ambition l'emporta sur la prophétie. On crut détourner ses effets, par les précautions d'une perfide politique. Tandis qu'on réitéroit les assurances d'amitié & de modération à l'imprudent Valentinien, qui n'en avoit point voulu croire S. Ambroise, on faisoit défiler les troupes de Gaule vers l'Italie ; & l'on rendit celui même qu'on attaquoit, l'artisan de son propre malheur. A force de protestations de vues de paix & de bienveillance, Maxime l'engagea à recevoir du secours contre les Barbares qui ravageoient l'Illyrie, se fraya par cette ruse la route de l'Italie, & ouvrit sans péril le passage si périlleux des montagnes à la moitié de son armée. Bientôt il suivit, avec le reste ; & Valentinien, comptant ainsi que Justine sur un défenseur, ne s'apperçut de sa méprise qu'au massacre, au pillage, aux embrasemens qui marquerent dans ses provinces la marche de son oppresseur. La désolation fut affreuse,

& telle que le S. Evêque de Milan, dont l'Eglise n'avoit pas éprouvé la ruine de tant d'autres, mit sans scrupule les vases sacrés en vente, afin de subvenir aux besoins pressans d'une infinité de malheureux, & sur-tout au rachat des esclaves. Hé! peut-on, disoit-il, faire un plus digne usage des vaisseaux destinés à contenir le sang du Rédempteur, qu'en rachetant une seconde fois ceux qui l'ont déjà été au prix de ce sang?

Justine & Valentinien, hors d'état de résister à une pareille invasion, s'embarbarquerent pour s'aller jeter dans les bras de Théodose : ils eurent le bonheur de gagner Thessalonique, où ce généreux Protecteur vint au devant d'eux. Après avoir d'abord consolé Valentinien; vous ne devez pas vous étonner, ajouta-t-il en Prince vraiment Chrétien, du mauvais état de vos affaires, ni des progrès de Maxime; puisque vous combattez la vraie Religion, & qu'il la soutient. Bientôt il eut effacé, dans l'ame vertueuse du jeune Empereur, les méchantes impressions qu'il avoit reçues de sa mere; & il lui fit reprendre la foi de l'Eglise. Les deux Augustes rendirent de concert une loi qui faisoit défense aux

Hérétiques de tenir des assemblées ; d'instituer des Evêques, de se pourvoir même au tribunal du Souverain, afin d'annuller celle que Valentinien, ou plutôt sa mere Justine avoit rendue en faveur des Ariens, l'année précédente. Après ces préliminaires religieux, on ne pensa plus qu'à venger les attentats de Maxime, que Théodose avoit ménagé jusqu'alors, & reconnu pour collegue. La générosité l'emporta en tout sur l'intérêt ; puisque l'Empereur d'Orient eût bien mieux trouvé son compte à précipiter la chute de Valentinien, avec espérance d'en partager les dépouilles, qu'à se déclarer pour lui contre des forces redoutables. Mais il s'en fallut peu, qu'une entreprise si louable n'occasionnât la ruine d'une des meilleures villes de l'Empire.

Pour fournir aux frais de la guerre, on imposa sur Antioche, comme sur les autres villes de l'Orient, des tributs qui firent soulever les citoyens de cette Capitale également fiere & puissante. L'audace alla jusqu'à renverser les statues de Théodose, celles de son pere & de ses enfans ; & ce qui l'offensa plus sensiblement encore, celles de l'Impératrice Flaccille, morte depuis peu. Il étoit dans

la plus vive douleur de l'avoir perdue ; & conservoit une tendre vénération pour ses rares vertus. C'étoit principalement cette digne épouse qui lui avoit inspiré son horreur extrême de l'hérésie ; étant elle-même de la foi la plus ferme & la plus soumise, d'une humilité profonde, & d'une charité bien exemplaire dans l'élévation de son rang. Souvent on la vit sans suite, & comme une personne du commun, visiter les pauvres dans les hôpitaux, ou dans leurs chaumieres, panser les malades dans leurs lits, les consoler, goûter leur bouillon & le leur servir, faire toutes les fonctions de garde & de domestique. Plus souvent encore elle avertissoit son auguste époux, de se rappeler leur premier état. Car ils avoient été mariés, & s'étoient trouvés dans l'infortune, ou dans le danger prochain d'y tomber, avant de parvenir à l'Empire.

Le peuple d'Antioche ne se borna point à renverser les statues : il y attacha des cordes, les traîna dans les boues, les mit en pieces, avec des clameurs & des injures de la derniere insolence. Mais cet accès de frénésie fut bientôt passé, & fit place aux plus cruelles ap-

préhenſions. On réfléchit ſur les ſuites d'un pareil emportement. Le bruit ſe répandit de toute part, que l'Empereur alloit uſer de la plus grande ſévérité; qu'après la confiſcation, ou le pillage, on abandonneroit aux flammes toutes les maiſons avec leurs malheureux poſſeſſeurs, qu'on raſeroit la ville & les remparts juſqu'aux fondemens, & qu'on y feroit paſſer la charrue. Les citoyens déſertoient par troupes innombrables, s'enfonçoient dans les forêts, ne ſe croyoient pas en ſûreté dans les cavernes les plus ſauvages. Les autres abandonnés à leur déſeſpoir ſe tenoient renfermés chez eux, en attendant le coup du deſtin dans une eſpece de ſtupidité. On ne voyoit perſonne dans les rues, ni ſur les places ſi fréquentées peu auparavant. Cette ville ſi peuplée & ſi floriſſante ne paroiſſoit qu'un déſert effrayant. Les Philoſophes dont elle étoit pleine, avoient oublié toutes leurs grandes maximes, & s'étoient enfuis, comme le peuple.

Chryſ. ad Pop. Ant. Hom. 17.

Il n'y eut que les Philoſophes Chrétiens, c'eſt-à-dire les plus fervens d'entre les Fideles, les Eccléſiaſtiques, & ſur-tout les Solitaires fort multipliés autour d'Antioche, dont cette ville

consternée reçut quelque consolation. Ils se tiroient des grottes & des tombeaux où ils étoient comme ensevelis, descendoient des montagnes avec empressement, accouroient aux lieux où jamais ils n'avoient mis le pied, sollicitoient les Magistrats de la maniere la plus pressante, en faveur de cette multitude d'infortunés coupables. Ils restoient les journées entieres aux portes du palais où se balançoit le sort de la Patrie, & ils déclaroient qu'ils ne se retireroient point, avant d'avoir obtenu grace : ils parloient même de l'aller solliciter jusqu'à C. P. Nous avons, s'écrioient-ils, un Empereur pieux & clément : oui, nous le fléchirons ; & vous l'offenseriez en prétendant le servir, par une rigueur précipitée. Afin de les retenir, il fallut prendre leurs remontrances par écrit, & les envoyer en Cour sans délai.

Un de ces Solitaires, appellé Macédonius, d'une sainteté consommée, mais d'une simplicité purement évangélique, sans nul usage du monde, ni des affaires, ayant rencontré deux Commissaires envoyés de la ville Impériale ; mes amis, leur dit-il en prenant le premier par le

Chryf. ibid.

manteau, voici ce que vous direz à l'Empereur : Vous êtes homme, vos ſujets ſont auſſi des hommes, faits à l'image de Dieu. Pour venger des figures de pierre ou de métal, convient-il de détruire les images vivantes & raiſonnables de la Divinité ? Il eſt aiſé de rétablir vos ſtatues ; & déjà elles le ſont : mais il vous ſera impoſſible, tout maître que vous êtes de la terre, de rendre un ſeul cheveu à ceux que vous aurez fait mourir. A ce diſcours ſi fort au deſſus de la portée d'un eſprit ſans ſcience & ſans culture, les Commiſſaires reſterent dans l'admiration, & promirent ſincérement d'en faire le rapport au Souverain.

Les Evêques de la Province ne témoignerent pas moins de zele & de compaſſion, que ces pieux Aſcetes. Quant à l'Evêque Flavien, il étoit parti pour C. P. après les premiers ſignes de repentir de ſes ouailles ; & il fit tant de diligence, malgré les rigueurs de l'hiver & ſon âge avancé, qu'il précéda ceux-mêmes qui portoient au Prince la nouvelle de la ſédition.

Pendant ſon abſence, le principal ſoutien des citoyens déſolés fut le Prêtre

Jean, mieux connu ſous le nom de Chryſoſtome ou Bouche d'or, que lui acquit ſon incomparable éloquence. Né à Antioche même, d'une famille noble & Chrétienne, il avoit étudié ſous le fameux Rhéteur Libanius, qui dit en mourant, qu'il ne connoiſſoit aucun ſujet plus capable que Jean de le remplacer. Mais Jean ſe livra de bonne heure à une étude plus ſolide, ayant été inſtruit dans les ſaintes lettres par le Patriarche Mélece qui le baptiſa, & le fit lecteur. Craignant encore pour ſon ſalut, dans un ſéjour brillant & voluptueux, il ſe retira dans la ſollitude, où il mena une vie auſſi pénitente que recueillie. Il fit même des excès de mortification, qui altérerent ſa ſanté, & l'obligerent de revenir à la ville. Mais les infirmités qu'il avoit contractées, ſur-tout par le froid exceſſif des nuits qu'il voulut braver, avoient comme éteint en lui la dangereuſe paſſion qu'il craignoit le plus. S. Mélece le fit Diacre, à l'âge de trente ans. A trente-cinq, il l'ordonna Prêtre; & lui voyant de grands talens pour la parole, il lui en confia le miniſtere honorable.

Chryſoſtome ſe trouvoit au plus beau

point de sa carriere, âgé d'environ quarante ans, lorsque le désastre de sa patrie fournit un nouvel aiguillon à son zele & à son éloquence. A ce sujet, il fit au peuple d'Antioche ces beaux sermons que nous avons encore au nombre de vingt, & qui méritent un rang distingué, même entre les œuvres de ce Pere, le plus touchant des Orateurs Ecclésiastiques de ces beaux siecles. La maison de Dieu ne désemplissoit pas, tandis que le reste de la ville étoit désert. On ne trouvoit de satisfaction qu'à écouter le tendre & sublime Chrysostome, encore supérieur à lui-même, en des conjonctures qui lui inspirerent un saint enthousiasme & un pathétique tout divin. Avec l'admiration, il porta le calme & la confiance dans les ames si abattues peu auparavant; & souvent il se vit obligé de faire suspendre les applaudissemens qu'on lui donnoit, ou de s'arrêter lui-même tout court, dans l'impossibilité de se faire entendre au milieu de ces bruyantes acclamations. Ministre fidele, il ramenoit à la gloire du Divin Maître les dispositions d'un peuple docile; & il tourna tous les cœurs à la crainte de Dieu & à la pénitence.

Ainsi en se soumettant avec la plus humble résignation à ce que la Providence voudroit ordonner, la malheureuse Antioche l'inclinoit-elle à ne rien décerner que de conforme à sa miséricorde.

Cependant la renommée, dont les événemens funestes semblent accroître la célérité, avoit déjà fait parvenir aux oreilles de l'Empereur la nouvelle de la sédition. Quoique les mauvais chemins eussent retardé les couriers, & que Flavien les eût devancés; ce Patriarche, à son arrivée, trouva Théodose instruit de tout ce qui s'étoit passé. Quand donc le vénérable Prélat fut entré dans le Palais, il se tint à l'écart, les yeux tristement baissés, & l'air aussi humilié, que s'il eût eu à demander grace pour sa propre personne. L'Empereur s'approcha de lui; & d'un ton d'amertume & de sensibilité, mais sans colere, quoiqu'il eût les premiers mouvemens extrêmement prompts, il commença par faire l'énumération d'une longue suite de faveurs accordées à l'ingrate Antioche depuis le commencement de son regne, ajoutant à chaque article : Est-ce donc là ce que j'avois lieu d'attendre, pour reconnoissance ?

quelle plainte peuvent-ils faire de moi? quelle plainte sur-tout font-ils de la vertueuse Flaccille? & pourquoi s'en prendre à cette chere & respectable défunte?

Hom. 20. ad Pop. Antioch.

Alors l'Evêque poussant un profond soupir; Seigneur, dit-il d'une voix entrecoupée de gémissemens & de sanglots, comme le rapporte S. Jean Chrysostome, de qui nous tenons l'éloquente rédaction d'une piece trop intéressante, pour craindre d'en présenter ici quelques traits assez étendus; Seigneur, nous sommes pénétrés de confusion, sur tous les monumens de la bienfaisance dont vous avez comblé notre patrie; & c'est notre plus grand chagrin, que le sentiment de notre indignité. Ruinez, brûlez, faites couler des fleuves de sang: vous ne nous punirez pas encore, comme nous le méritons. Le mal que nous nous sommes fait, est pire que tout ce qu'on peut nous faire. Et qu'y a-t-il de plus accablant, que de passer par tout l'Univers, pour des monstres d'ingratitude? Ce seroit un moindre malheur, que les Barbares se fussent emparés d'Antioche, & qu'après en avoir jeté les habitans dans les fers, ils eussent réduit en cendre

tous nos édifices. Avec un Maître aussi grand & aussi bon que vous, ces malheurs étoient réparables ; & avec quel avantage votre magnanimité incomparable ne les eût-elle pas effectivement réparés ! Mais à présent que nous nous sommes privés de la protection qui nous valoit mieux que nos remparts & toute notre milice, à qui désormais aurons-nous recours ? Qui réclamerons-nous, après avoir outragé le meilleur des peres ? Aussi nos infortunés Citoyens, s'ils ont commis le plus grand des crimes, éprouvent-ils le plus cruel des châtimens. Tourmentés au dedans par les reproches de leur conscience, ils portent leur opprobre sur leur front, & dans toute leur contenance. Ils n'osent arrêter leur regard sur personne, ils craignent même de les porter au Ciel, ils voudroient s'ensevelir tout vivans, & se cacher à toute la nature.

Mais c'est un outrage, dira-t-on, tel que le diadême n'en essuya jamais. Mais il dépend de vous, ô le plus clément & le plus sage des Princes ! que cet attentat vous procure une couronne infiniment plus honorable que tous les diadêmes. Celle que vous portez, est due en partie

à la libéralité d'un bienfaiteur : celle que vous formeront l'humanité, la douceur, le pardon des injures ; vous ne la devrez qu'à la bonté de votre cœur, qu'à vos seules vertus. Pour une statue renversée, vous en érigerez d'innombrables & d'immortelles dans le cœur, non-seulement de vos sujets, mais de tout ce qu'il y aura jamais d'êtres intelligens & sensibles. Le trait admirable de la clémence du Grand Constantin, ne s'en souvient-on pas encore mieux, n'en parle-t-on pas avec plus d'applaudissement, que des batailles qu'il a gagnées, que des trophées & des monumens qu'il a laissés en si grand nombre ? Comme on l'incitoit à exterminer des séditieux qui avoient jeté des pierres à ses statues, & qu'on lui disoit en l'aigrissant, quils lui avoient défiguré le visage ; il répondit tranquillement, en y passant la main : Je ne m'apperçois pas qu'on en ait fait couler une goutte de sang. Cette admirable parole excite encore les mêmes sentimens, que le premier jour qu'il l'a proférée. Mais qu'est-il besoin de vous citer des exemples étrangers ? Il suffit que vous vous ressembliez à vous-même. Souvenez-vous des lettres de grace que vous fites autrefois

expédier pour la délivrance des priſonniers, à la veille des fêtes où nous touchons. Le bienfait ne répondant qu'imparfaitement à votre ſenſibilité généreuſe ; plût à Dieu, ajoutiez-vous dans ce mémorable reſcrit, que je puſſe auſſi reſſuſciter les morts ! Or, voici, Seigneur, le moment d'opérer ce prodige, de retirer des horreurs du tombeau, ſans péril, ſans effort, non un mort ou deux, mais un peuple innombrable. Une ſeule parole, un mot d'écrit, dicté par la bénignité Chrétienne, va rendre la vie à des milliers de morts ou de mourans. La célebre Antioche vous devra infiniment plus qu'à ſon fondateur, plus que ſi vous l'aviez ſouſtraite à un joug barbare. Vous partageriez ce dernier honneur avec la plupart des Princes, du moins avec tout ce qu'on nomme Héros. Mais rendre la vie & la fortune pour la plus atroce des injures, & cela quand on eſt tout-puiſſant ; c'eſt ce qui honore, non préciſément l'Empereur, mais l'Empire, mais l'humanité, mais le Chriſtianiſme.

A ce motif de religion, l'Orateur attentif à étudier le viſage du Prince crut y appercevoir, que, loin de ſe laſſer,

il redoubloit d'attention, & paroissoit plus touché, de moment en moment. C'est pourquoi il s'étendit sur l'édification que la clémence d'un Monarque Chrétien donneroit aux Gentils, aux Juifs, aux gens de toute Religion, qui informés de l'injure, tenoient les yeux fixés sur celui qui l'avoit reçue, dans l'attente de ce qu'il ordonneroit. Si vous pardonnez, reprit-il, ils se diront avec admiration les uns aux autres : Qu'il est grand, le Dieu des Chrétiens; puisqu'il éleve ses adorateurs si fort au dessus de la nature ! Quelle est sainte, qu'elle est digne de l'Être-Suprême, la Religion qui contient de la sorte un homme plus puissant lui seul que tous les autres ensemble ! Et gardez-vous d'écouter la rampante politique qui vous représenteroit l'impunité, comme l'aiguillon de l'audace & la ruine du pouvoir. Cette appréhension seroit bien fondée, si votre indulgence étoit l'effet de votre foiblesse. Mais la crainte & les remords ont déjà fait une justice bien exemplaire des coupables. La sévérité la plus rigoureuse ajouteroit peu au sort qu'ils éprouvent. Si vous les aviez tout d'un coup retranchés du nombre des vivans, ils seroient

beaucoup moins à plaindre, que dans les douleurs & la mortelle incertitude où ils languissent depuis tant de jours. Au coucher du soleil, ils ne s'attendent point à revoir l'aurore; & au retour de l'aurore, ils osent encore moins se promettre la fin paisible du jour. Plusieurs, en fuyant dans les déserts, y sont devenus la proie des bêtes sauvages; non-seulement ceux qui avoient eu part à l'attentat, mais des enfans innocens & foibles, mais des femmes timides & du premier rang. Les misérables qui survivent au milieu des mêmes dangers, passent les jours & les nuits dans les réduits les plus écartés, dans les antres obscurs & le creux des rochers. Une voix éloignée, le souffle des vents, l'agitation d'une feuille les fait pâlir & tomber d'effroi. La ville eût été prise par les ennemis du nom Romain, qu'elle ne se trouveroit pas dans un état si déplorable. Toutes les autres villes la regardent avec consternation; & la proscription la plus sanglante seroit moins efficace pour les contenir dans une respectueuse dépendance.

A chacune de ces images touchantes, le cœur sensible de Théodose s'atten-

drissoit d'une maniere plus visible. Flavien continua : Oüi, Seigneur, ma confiance égale votre bonté ; & j'ose supplier votre cœur paternel, d'apporter un remede prompt à la douleur excessive de vos enfans. Il est facile de punir ; il est facile de se faire craindre, quand on est revêtu de la souveraine puissance : mais de captiver l'amour de tout le monde, d'affectionner chaque citoyen à votre Empire, comme il l'est à sa famille ; c'est ce que les trésors, les plus grands travaux, les armées innombrables n'opérerent jamais, & ce qui dépend à ce moment de votre seule volonté. Quel triomphe pour nous, & pour le Dieu que nous servons, quand par-tout on dira : Une grande cité avoit provoqué l'indignation de son Souverain ; elle méritoit le dernier châtiment ; tous ses citoyens étoient abîmés dans la douleur & le désespoir ; ni Officier, ni Magistrat, personne n'osoit ouvrir la bouche pour sa défense : mais un foible vieillard, revêtu du ministere pacifique des autels, a touché le Prince, au premier aspect ? Certes notre ville ne fait pas peu d'honneur à votre foi, en me chargeant de cette députation ; puis-

qu'elle juge que vous préférez aux Grands du siecle le caractere sacré des Prêtres du Seigneur. Je viens donc moins au nom d'un peuple éploré, qu'à celui du Maître Suprême des souverains & des sujets ; & je vous annonce de sa part, que si vous remettez la faute commise contre vous, le Juge terrible des vivans & des morts vous pardonnera toutes les vôtres. Votre religion, je le sais, a toujours devant les yeux ce Tribunal redoutable, où nous devons tous rendre un compte exact de nos œuvres. Hé bien, tout ce que vous auriez pour lors à expier, vous le pouvez effacer dès ce moment, par une parole d'indulgence. Les intercesseurs ordinaires préparent par les présens les voies à leur médiation ; pour moi, je ne vous présente que la Loi de notre Divin Maître ; & je vous conjure, de ne vous proposer d'autre modele, que celui qui perpétuellement outragé par tant d'ingrats, ne cesse de leur faire du bien. Tel est le fondement de mes espérances ; & si elles se trouvoient confondues, sachez, Prince, que j'abjure incontinent ma funeste patrie. Jamais Flavien ne reverra une ville que le plus humain de tous les Maîtres

auroit jugé indigne de rentrer en grace avec lui.

Ce discours fit tout l'effet qu'on en pouvoit attendre. Théodose ne put retenir ses larmes ; & sans opposer aucune difficulté, sans faire valoir la grace qu'il accordoit : Prêtre du Seigneur, dit-il, cessez de vous alarmer. Non, vous ne parlez point à une ame impitoyable. Et qu'y a-t-il de merveilleux, si nous nous laissons fléchir envers nos semblables, tandis que le vrai Maître du Monde, outragé, crucifié par des êtres tirés du néant & comblés de ses bienfaits, a prié pour eux ? Ce bon Prince fit plus: s'intéressant à la cruelle position où se trouvoit Antioche, il pressa le Patriarche de partir, afin de l'en tirer sans nul délai : il envoya même quelques Courtisans, quand Flavien eut passé le détroit, pour savoir s'il faisoit diligence, s'il ne s'arrêtoit pas en chemin à cause de la Pâque qui approchoit, s'il ne pensoit point à la célébrer ailleurs que dans sa malheureuse Eglise.

C'est par un tel usage du pouvoir que cet Empereur en obtenoit du Ciel la conservation & l'accroissement, & qu'il ménagea la divine protection contre les

efforts

efforts ambitieux de Maxime. Afin de s'assûrer encore mieux du succès, il fit consulter S. Jean d'Egypte, fameux Anachorete, qui demeuroit loin de là, dans la Haute-Thébaïde. La gloire de ce grand serviteur de Dieu s'accroissoit autant qu'il prenoit de soin de se cacher. Il habitoit tout seul au sommet escarpé d'une montagne, dans une roche où il s'étoit taillé une espece de cellule, ou plutôt de sépulcre, & où l'on ne parvenoit, qu'en gravissant avec une extrême difficulté. Il ne permettoit à personne d'y entrer, & il recevoit par une lucarne les choses indispensablement nécessaires à la vie. Les miracles même qu'il opéroit en grand nombre, c'étoit par le moyen d'une huile bénite qu'il envoyoit aux malades; ne souffrant point qu'on les lui amenât, de peur de la vaine gloire & des distractions. Son nom étoit vénéré dans toutes les régions; & les Maîtres du Monde regardoient ses prieres, comme la plus sûre garantie du succès dans leurs entreprises. Théodose envoya vers lui, du fond de la Grece en Egypte; & il s'en rapporta à cet humble Solitaire, de la conclusion de la guerre ou de la paix; persuadé par

Cass. Hist. IV 24. Vit. Patr. II. I.

plusieurs expériences précédentes, tant de son crédit auprès du Seigneur, que du point éminent où il avoit le don de prophétie. L'homme de Dieu fit assûrer l'Empereur, qu'il triompheroit du Tyran, & qu'il y auroit même peu de sang répandu dans cette guerre.

Il y eut néanmoins deux combats en Pannonie, où Théodose défit les troupes de Maxime, beaucoup plus nombreuses que les siennes, & qui prirent la fuite aux premieres charges. Aussi-tôt après, le vainqueur traversa sans obstacle la chaîne des Alpes, hérissée envain de retranchemens où l'on n'osa l'attendre ; & il vint surprendre son rival, dans Aquilée qui se fit un devoir de lui ouvrir ses portes. Maxime abandonné des siens, fut dépouillé des ornemens Impériaux, & amené pieds nuds & mains liées devant Théodose & Valentinien. Théodose commença par lui reprocher ses attentats : mais attendri insensiblement par l'état d'humiliation où il le voyoit, il commençoit à balancer entre la justice & la clémence, quand les soldats éloignerent le Tyran de ses yeux, & lui trancherent la tête, l'an 388. Son fils Victor fut pris en Gaule

par le Comte Arbogaste, & subit le même sort que son pere. Il restoit encore Andragathe, le principal soutien de ce parti, & le meurtrier de l'Empereur Gratien : il commandoit même, entre la Grece & l'Italie, une flotte puissante qu'on n'étoit point en état d'attaquer. Mais sa conscience fut son bourreau : il se jeta de désespoir dans la mer, où il fut noyé. Ainsi finit cette guerre importante, presque sans effusion de sang, selon la prédiction de S. Jean d'Egypte. Théodose craignant aussi d'en ensanglanter les suites, fit publier une amnistie générale. Les Ariens s'étant soulevés à C. P. sur le faux bruit qui avoit couru de la victoire de Maxime, & ayant poussé l'emportement jusqu'à brûler la maison du Patriarche Nectaire, l'Empereur leur pardonna de même, à la priere de son fils Arcade. Mais ce qui le combla de la plus juste gloire, ce fut la générosité dont il usa envers l'Empereur Valentinien, en lui remettant non-seulement ce que Maxime lui avoit enlevé ; mais encore l'ancien & florissant apanage de Gratien, les Gaules, la Bretagne & l'Espagne, c'est-à-dire, toute l'étendue de l'Empire d'Occident.

Après cette victoire, Théodose se rendit à Milan, où il fit quelque séjour. Etant entré dans l'Eglise, un jour de fête, il apporta son offrande à l'autel; & contre l'usage des Occidentaux, il resta pendant l'offerte, dans l'enceinte du sanctuaire. S. Ambroise qui ne voyoit à travers toute la grandeur Impériale que le simple fidele, osa lui demander ce qu'il attendoit. L'Empereur répondit modestement, qu'il se tenoit là pour la communion. Seigneur, reprit l'Evêque, il n'est permis qu'aux ministres des autels, d'occuper la place où vous êtes. Abandonnez-la tout entiere au Clergé; & puisque la pourpre marque les Princes & non pas les Prêtres, occupez debout, à la tête du peuple, le rang qui sied à son Chef. L'Empereur fit entendre qu'il n'étoit resté, que parce que tel étoit l'usage à C. P., & il remercia le Saint de son instruction. On lui marqua une place distinguée, hors du Sanctuaire, mais devant tous les laïcs: ordre sage & fixe dès-lors pour les Empereurs d'Occident, qui se firent un devoir de s'y conformer. Théodose le voulut même observer en Orient. Etant retourné à C. P. à la premiere so-

lennité où il assista, de son propre mouvement il s'éloigna de l'autel, aussitôt après avoir présenté son offrande. L'Evêque Nectaire en témoigna sa surprise, & Théodose dit en soupirant : Hélas ! que la vérité parvient difficilement à l'oreille des Princes ! A peine ai-je pu trouver un Docteur, qui m'apprît la distance qui se rencontre entre l'Empire & le Sacerdoce. Je ne connois qu'Ambroise, qui porte bien justement le nom d'Evêque.

Théodor. 5. 18.

Ce pieux Empereur s'oublia néanmoins, peu de temps après. Botheric qui commandoit les troupes de l'Illyrie, & résidoit à Thessalonique, donna lieu à une émeute, par une aventure en apparence bien indifférente. Il fit emprisonner un cocher du cirque, qui avoit tenté de corrompre un de ses gens. Dans une fête publique, où il devoit y avoir des courses de chariots, le peuple crut ce cocher nécessaire, & demanda son élargissement avec de grandes instances. N'ayant pu l'obtenir, il s'emporta sans retenue : il en vint à une sédition si violente, que différens Officiers furent assommés, traînés par les rues, & Botheric mis lui-même à mort. A

la premiere nouvelle, la promptitude naturelle de Théodose l'enflamma d'une vive colere. Il étoit au comble de la prospérité, & à ce point de grandeur, dont les meilleurs naturels soutiennent si difficilement les dangers. Ce ne fut plus ce Prince indulgent & tendre, empressé à mettre fin aux alarmes d'une ville remplie de coupables. Thessalonique fut dévouée au sort le plus affreux. Comme le Peuple étoit assemblé dans le cirque, on le fit secrétement investir par les troupes, avec ordre de faire main-basse sur tout ce qu'ils rencontreroient, sans discernement des citoyens irréprochables & des complices de la sédition, toutefois jusqu'à la concurrence d'un certain nombre seulement. Il y eut sept mille personnes immolées de la sorte, parmi lesquelles des passans même & des étrangers furent compris. Les ordres étoient si rigoureux, que les exécuteurs couroient risque de leur propre vie, en se laissant toucher de compassion. Un pere leur offrit toute sa fortune, pour la vie de deux enfans : ils lui dirent d'en choisir un des deux, parce qu'ils ne pouvoient épargner l'un & l'autre, à cause du nombre des morts

Paul. vit. Ambr. n. 24.

qu'ils avoient à fournir. Le malheureux pere, fondant en larmes, regardoit ses deux enfans sans pouvoir se déterminer à ce choix fatal; & tandis qu'il délibéroit, ils furent égorgés l'un & l'autre sous ses yeux,

La nouvelle du massacre étant parvenue à Milan où se trouvoit Théodose, S. Ambroise en fut accablé. Il eût été sur le champ trouver l'Empereur, s'il n'eût écouté que son zele: mais sa prudence l'engagea à ne point se présenter dans le premier mouvement de sa propre sensibilité, & de donner au Prince même le temps de la réflexion; après quoi, il prit encore la précaution de lui écrire. D'abord il s'autorisa des paroles du Prophete Ezéchiel, qui rendent le Prêtre complice du pécheur, s'il ne l'avertit de son péché. Le prenant ensuite par son excellent cœur & par ses vertus; Seigneur, poursuivit-il, vous avez du zele pour la religion, qui pourroit le contester? & la crainte du Juge suprême est fortement imprimée au fond de votre ame. Mais vous avez aussi une sensibilité naturelle, qui à la vérité se tourne aisément à la compassion quand on l'adoucit; au lieu que

Ambr. Epist. 51.

si on l'anime, vous ne pouvez presque plus revenir à temps au parti de la modération & de la douceur. Car plût à Dieu que personne n'échauffât jamais cette humeur, si personne ne l'appaise ! Je ne voudrois que vous voir laissé à vous-même. Quelque valeur qui vous distingue dans les combats, quelque louange que vous méritiez en tout le reste; la bonté s'est toujours signalée entre vos autres qualités admirables. Mais l'ennemi de tout bien vous a envié ce divin avantage : vainquez-le à votre tour, tandis que vous le pouvez encore. N'ajoutez pas à votre chute l'impénitence & l'endurcissement. Ces sortes de taches ne se lavent que dans les larmes. Ni votre grandeur, ni votre puissance ne peuvent effacer autrement le péché, dont la droiture de votre ame vous accuse sans doute au fond de votre conscience. A la fin de la lettre, le courageux Evêque déclare à l'Empereur, qu'on n'offrira point le Sacrifice, s'il se présente pour y assister; puis il ajoute : Entrez dans mes vues, si vous en sentez la justice : que si la majesté de César s'en tient humiliée, ne trouvez pas mauvais que je donne la préférence à la Majesté Divine.

Ambroise refusa effectivement l'entrée de l'Eglise à l'Empereur. On l'avoit averti que le Prince partoit pour s'y rendre ; & il y a toute apparence, que Théodose déjà touché de repentir venoit pour demander le pardon de sa faute. L'Evêque l'attendit dans le vestibule. Dès qu'il l'apperçut ; Seigneur, lui dit-il, vous ne comprenez pas toute l'énormité de votre péché ; puisque vous ne craignez pas de vous présenter ici. Auriez-vous l'assurance d'étendre une main encore fumante du sang innocent, pour recevoir le corps de Jésus-Christ? Oseriez-vous teindre de ce sang adorable une bouche qui n'a pas été purifiée, après avoir commandé tant d'homicides ? Et comme Théodose représenta que le S. Roi David n'avoit pas laissé de commettre le meurtre & l'adultere ; le Saint repartit : Puisque vous l'avez imité dans son égarement, imitez-le dans sa pénitence. L'humble Empereur n'insista pas davantage ; mais il se retira pénétré d'une amere componction, & il s'exclut huit mois de la fréquentation du lieu saint.

Paul Vit. n. 24.

Les fêtes de Noël arrivant, l'Empereur s'affligeoit, jusqu'à répandre des

Théodor. v. 18.

larmes. La maiſon de Dieu, diſoit-il, eſt ouverte aux mendians & aux eſclaves, tandis que l'entrée m'en eſt interdite. Ruffin, celui des Seigneurs de ſa Cour qui avoit le plus de part à ſon intimité, s'offrit pour ſolliciter ſon abſolution. Je connois Ambroiſe, répondit le Prince; & je ſens moi-même la juſtice de ſa cenſure. Ruffin ſe fit fort de perſuader l'Evêque. Allez donc, lui dit Théodoſe, qui reprit confiance ſur la parole de Ruffin, & le ſuivit de près. Le Médiateur n'ayant rien gagné par toutes ſes inſtances, finit par dire que l'Empereur venoit lui-même. Le Prélat lui repartit, d'un ton impoſant : Je vous annonce, Ruffin, que je l'empêcherai d'entrer; & s'il veut uſer tyranniquement de ſon pouvoir, vous pourrez me voir égorger; mais vous ne me verrez pas fléchir. Ruffin dépêcha bien vîte vers Théodoſe, pour lui conſeiller de reſter dans le palais. Mais déjà l'Empereur ſe trouvoit au milieu de la place, & il répondit : J'irai, & je recevrai, s'il le faut, l'affront que je mérite.

Il n'eut garde de deſcendre à l'égliſe; mais il demanda l'Evêque dans la ſalle d'audience, & le ſupplia, avec l'humi-

lité du plus ſimple des Fideles, de le dégager des liens du péché, & de ne pas lui fermer une porte que le Seigneur daigne ouvrir à tout pénitent ſincere. Mais quelle pénitence, reprit l'Evêque, avez-vous faite, après un ſi grand crime? C'eſt à vous, dit l'Empereur, de m'enjoindre ce que j'ai à faire. L'Evêque lui impoſa la pénitence publique : car quoique Théodoſe ſe fût abſtenu de l'entrée de l'égliſe, il n'avoit pas encore pratiqué les autres obſervances des canons. Afin de compenſer la durée de la ſatisfaction par ſon importance, le zélé Prélat lui preſcrivit encore pluſieurs de ces grandes œuvres dont la Souveraine Puiſſance fournit tant d'occaſions à ceux qui en ſont revêtus. Le Prince accepta toutes les conditions; & le Paſteur levant alors l'excommunication, lui permit l'entrée de l'égliſe. Toutefois Théodoſe ne fut pas encore admis dans le lieu ſaint, à la maniere accoutumée, avec les autres Fideles; mais ſeulement dans l'état de *Proſterné*. Auſſi-tôt & de ſon propre mouvement, dépouillant les ornemens impériaux, ſe proſternant ſur la terre qu'il arroſoit de ſes larmes, & ſe frappant la poitrine, il commença de prier,

& répéta long-temps dans l'amertume de ſon cœur, ces paroles de David : *Je ſuis demeuré étendu ſur le pavé ; ô mon Dieu ! rendez-moi la vie ſelon vos promeſſes.* Cependant le peuple fondoit en larmes, & prioit avec ſon pieux Empereur. Plus attendri que perſonne, l'Evêque crut pouvoir dans cette conjoncture ſe relâcher des regles ordinaires, qui n'accordoient qu'à la mort la grace de la réconciliation pour le crime d'homicide. L'illuſtre Pénitent n'en eut qu'une douleur plus vive de ſa faute, tout le reſte de ſa vie.

Après un pareil trait d'édification, S. Ambroiſe appuyé de l'autorité ainſi que de l'exemple du Souverain, fit refleurir avec un nouvel éclat la diſcipline & l'innocence dans ſon Egliſe. Il s'appliquoit lui-même avec aſſiduité à l'adminiſtration de la pénitence, non-ſeulement pour les péchés ſcandaleux, en ſa qualité de Miniſtre de la Pénitence publique, dont il n'y avoit point encore en Occident d'autre adminiſtrateur d'office que l'Evêque : mais quoiqu'il eût, dans ſes Prêtres, de dignes coadjuteurs pour l'adminiſtration de la pénitence ſecrete, ou de la confeſſion, il ne laiſſoit pas de

s'en occuper avec une constance infatigable, à l'égard de toutes sortes de pénitens. Toutes les fois, dit le Diacre Paulin, que quelque pécheur lui avoit confessé ses fautes, pour en recevoir la pénitence; il répandoit une telle abondance de larmes, que le pénitent ne pouvoit s'empêcher d'y mêler les siennes, & d'entrer dans les sentimens d'un pere qui compatit au malheur de ses enfans. Il est évident, par les réflexions de cet Historien, qu'il s'agit de la confession auriculaire des fautes secretes, ou des crimes dont le Ministre sacré ne pouvoit, comme s'exprime Paulin, parler qu'à Dieu seul. Les Evêques, au moins ceux de la vertu de S. Ambroise, étoient encore en Occident les administrateurs les plus ordinaires de ce sacrement.

Ambr. vit. n. 39.

En Orient, la discipline présente ici quelque différence. Les Evêques avoient établi dans chaque Eglise un Prêtre Pénitencier, sur lequel ils se déchargeoient au moins de l'examen des Pénitens. Sa fonction étoit d'entendre les confessions de ceux qui pouvoient avoir besoin de son ministere particulier. A cet effet, on le choisissoit d'une discrétion & d'une prudence distinguée entre tous les autres ministres

Soz. VII. 16.

de la réconciliation. Il écoutoit tous ceux qui venoient s'accuser ; & selon la grieveté & la nature de leurs fautes, ou il les soumettoit à la pénitence publique, ou il leur prescrivoit ce qu'ils devoient pratiquer en particulier, avant de participer à l'Eucharistie. Quelquefois ces pénitens s'accusoient en public d'une faute secrete, afin de s'exciter davantage à l'humilité & à la componction.

Il arriva dans l'Eglise de C. P. qu'une femme de qualité qui s'étoit oubliée jusqu'à commettre un péché honteux avec un Diacre, vint faire une confession générale de tous ses désordres : par une ferveur indiscrete, que le Pénitencier n'eut pas la sagesse d'arrêter, ou elle déclara publiquement & formellement cette faute scandaleuse, ou elle la donna pour le moins à connoître, par la nature même des pénitences & des satisfactions qu'elle accomplissoit en public. Le scandale fut énorme, & l'opprobre en réjaillit sur tout le Clergé. Peu versé dans les matieres canoniques, & plus embarrassé qu'un autre dans ce cas vraiment épineux, l'Evêque Nectaire prit conseil d'un certain Eudémon, qu'on soupçonne d'avoir été dans les sentimens des Nova-

tiens, ennemis des pratiques de la pénitence.

Pour l'Hiſtorien Socrate qui ne laiſſe pas d'applaudir à cette conduite, il paroît injuſte, au moins ſur ce fondement, de l'accuſer de Novatianiſme. Il ne prétend blâmer que ces confeſſions imprudentes & publiques des fautes ſecretes ; de même à peu près que Sozomene, qui s'en explique plus clairement. Il eſt croyable, dit celui-ci, que les Prélats ont jugé dès le commencement, que c'étoit une choſe odieuſe de publier ſes crimes en préſence de toute l'Egliſe, & comme ſur un théatre. Il poſe pour principe, que Dieu a ordonné d'accorder le pardon à ceux qui ſe repentiroient, quelque fréquentes qu'euſſent été leurs chutes. Et confondant ſi long-temps d'avance les prétentions des Sacramentaires, au ſujet de cet événement, il ajoute que *la Confeſſion eſt néceſſaire, afin d'obtenir le pardon de ſes fautes.*

Socr. v. 19.

Lib. VII. c. 16.

Pour en revenir à Nectaire, il ſupprima, ſur l'avis d'Eudémon, l'office du Prêtre Pénitencier ; & il laiſſa, dit Socrate, à la liberté d'un chacun, de participer aux myſteres divins, ſelon le mouvement de ſa conſcience : ce qui

s'entend naturellement de la confession publique de quelques péchés secrets, & que ce Pénitencier étoit en droit de prescrire. La plupart des Eglises d'Orient suivirent l'exemple de la Ville Impériale; c'est-à-dire qu'elles en revinrent à l'ancien usage conservé par les Occidentaux, & que l'Evêque prit par lui-même l'inspection du grand objet de la pénitence. Pour la pénitence en elle-même, il est constant par toute la suite de l'Histoire, aussi bien que par le témoignage de Sozomene, que la suppression du Prêtre Pénitencier n'a donné atteinte, ni à la confession secrete, usitée dès la naissance de l'Eglise, ni même à la pénitence publique, pratiquée si longtemps encore depuis cet événement dans l'Eglise même de Constantinople. Rien ne fait mieux sentir que ces chicanes, la témérité des Réformateurs Hérétiques qui n'épargnent point, entre les institutions divines, la plus capable de servir de digue au débordement des passions.

Saint Grégoire de Nazianze prenoit toujours un intérêt particulier à l'Eglise où Nectaire lui avoit succédé. Oubliant sans peine les désagrémens qui lui avoient rendu sa liberté, il ne pensoit à son suc-

césseur, que pour l'aider encore de ses conseils & de ses lumieres. Du fond de sa retraite, il lui écrivit pour ranimer sa vigilance & son zele contre les sectaires, spécialement contre les Apollinaristes qui tenoient fort librement leurs assemblées. Il le pressa de faire sentir à la Cour, que toute la bienveillance impériale envers l'Eglise, & que le discrédit des autres erreurs deviendroient inutiles, si celle-ci pouvoit se flater de prévaloir. On croit avec raison, que ces démarches influerent dans l'ordonnance que fit Théodose, de chasser des villes les Hérétiques en général, & nommément les sectateurs d'Apollinaire; comme aussi de prendre les autres mesures les plus efficaces, pour les empêcher de se multiplier.

Ce fut là un des derniers fruits du zele épiscopal de Grégoire, alors concentré, sans chagrin comme sans ambition, dans sa solitude d'Arianze, en son pays natal. Un jardin, une fontaine, des arbres plantés par ses peres, lui causoient des plaisirs plus doux & plus purs, que tous ceux qu'il auroit pu goûter dans les palais de la Capitale. Il n'avoit de peines, que celles qu'il éprou-

Greg. Naz. Carm. 59, &c.

voit, malgré son grand âge, en des combats encore très-rudes & très-fréquens de la chair contre l'esprit. Il en gémit quelquefois dans les poésies pieuses qui diversifioient ses loisirs; & son humilité lui fait souvent répéter, qu'encore qu'il soit vierge de corps, il tremble de ne l'être pas quant à l'esprit. Ses maladies continuelles, son extrême vieillesse ne lui paroissoient pas un préservatif suffisant. La priere assidue, la confiance en Dieu & la défiance de soi-même, tous les exercices de la plus austere mortification, il les employoit avec la même ferveur que dans le feu de l'âge, & en répandant des larmes en abondance. Son lit n'étoit qu'une natte, sa couverture un gros sac, son vêtement une simple tunique dans toutes les saisons. Il ne faisoit jamais de feu, alloit toujours nuds pieds, n'avoit de conversation qu'avec les habitans des Cieux. Sur-tout il évitoit, avec une extrême circonspection, la société & la vue même des personnes du sexe. Un de ses parens, nommé Valentinien, étant venu s'habituer avec des dames vis-à-vis de lui; ce voisinage lui fit abandonner une terre, où l'attachoit depuis

long-temps l'innocent plaisir de la cultiver de ses-mains. La Poésie sacrée fit son occupation la plus ordinaire, durant sa derniere retraite. Outre l'exercice de pénitence qu'il trouvoit dans la composition pénible des vers, il se proposoit de substituer ses pieuses productions, tant aux vers de l'hérétique Apollinaire, qu'à ceux des poëtes licencieux du Paganisme, & de ne pas laisser imaginer que le vice offroit aux Muses un champ plus favorable que la vertu. C'est ainsi que cet illustre Docteur termina doucement sa carriere, à l'âge de plus de 90 ans, en 391. Son crédit auprès du Seigneur fut si bien connu, même avant sa mort, que dès-lors on réclamoit son secours avec succès dans les maladies, & qu'il chassa souvent les Démons, à la premiere invocation du nom de Jésus. Pour ses talens, ils vivent encore dans ses œuvres, si constamment & si universellement vantées, pour la sublimité des pensées, la noblesse du style, la force du raisonnement, la profondeur & l'exactitude incomparable de la doctrine.

Dans la même année, l'Empereur Théodose revint à C. P. après avoir

passé trois ans en Italie, où il laissa Valentinien, qu'il venoit de rétablir & d'affermir sur son Trône. Théodose avoit ordonné aux moines, par une loi formelle, de se retirer dans les lieux champêtres, & de ne point s'habituer, ni même séjourner dans les villes. Ils y venoient importuner les Juges, pour empêcher qu'on ne fît justice des malfaiteurs; souvent pour abattre tumultuairement les Idoles, & faire une guerre indiscrete aux Payens. Ces imprudences arrivoient sur-tout en Orient; les Solitaires & les Cénobites se trouvant prodigieusement multipliés, en Egypte & en Syrie. Quand l'Empereur fut à portée de voir les choses par lui-même, & de veiller plus immédiatement à la manutention du bon ordre, il modifia une défense qui sembloit imprimer quelque sorte de flétrissure à l'Etat Religieux, & il rendit à ceux qui le professoient, l'entrée libre des villes. Mais on n'en fut que plus attentif au discernement des sujets dignes ou indignes parmi eux; surtout à contenir ces vagabonds intriguans, qui abusoient de la plus sainte des professions, pour leurs vues particulieres & souvent criminelles.

Sous le nom de Moines, alors si révéré, se cachoient les Hérétiques, appelés Massaliens en Syriaque, en Grec Euchites, c'est-à-dire Prians, parce qu'ils faisoient consister toute la religion dans la seule priere. Il y en avoit de deux sortes : les uns étoient de vrais Payens, & n'avoient rien de commun avec les Fideles que peu d'usages extérieurs de l'Eglise, qu'ils s'approprioient. Ils reconnoissoient même plusieurs Dieux ; quoiqu'ils n'en adorassent proprement qu'un seul, qu'ils nommoient le Dieu Suprême ou Très-Haut : on croit que ce sont les mêmes Sectaires que les Upsistaires ou adorateurs du Très-Haut. On les appela aussi Euphémites, d'un mot qui signifie louange, à cause de certains cantiques en l'honneur de Dieu, qu'ils chantoient perpétuellement dans leurs assemblées. Quelques-uns d'eux furent nommés Sataniens, du culte affreux que la peur des Démons leur fit rendre à ces puissances malfaisantes.

L'origine des Massaliens qui se disoient Chrétiens, est fort incertaine. Saint Epiphane attribue leur erreur à la grossiere simplicité de quelques gens du commun, qui prenoient trop à la lettre le précepte

Hær. 80. n. 1.

de tout abandonner pour ſuivre Jéſus-Chriſt. Ils quittoient tout en effet, & menoient enſuite une vie oiſive & vagabonde, demandoient l'aumône, & vivoient pêle-mêle hommes & femmes enſemble, juſqu'à coucher ainſi dans les rues pendant l'été. Ils rejetoient le travail des mains, comme mauvais, abuſant de ces paroles du Sauveur : *Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure éternellement.* Il eſt à propos de remarquer que S. Epiphane, qui à cette occaſion s'éleve contre la mendicité, ne blâme que celle qui demeure oiſive, & rien de ce qui reſſemble aux Ordres Mendians qui ont été approuvés par l'Egliſe. Les Maſſaliens prenoient auſſi le précepte de la priere continuelle, dans toute la rigueur de la lettre; & ils en pouſſoient l'obſervation prétendue à des excès ridicules. Ils donnoient en mille autres extravagances, juſqu'à ſe vanter de voir la Sainte Trinité des yeux du corps. Ils dormoient la meilleure partie du jour, puis donnoient leurs rêves pour autant de révélations ou de prophéties. L'Euchariſtie, la Pénitence, tous les Sacremens, les inſtitutions les plus ſacrées & les plus

divines n'étoient pour eux que des choses indifférentes. La seule oraison faisoit toute leur religion ; & dans leurs prieres, ils s'agitoient, ils trembloient, ils s'élançoient, ou s'emportoient çà & là, ils s'abandonnoient aux mouvemens convulsifs les plus messéans. Les détails que la pudeur nous fait éviter, seroient incroyables, si depuis le témoignage du S. Evêque de Salamine, l'on n'avoit vu en des nations & en des temps qui se croyent bien plus éclairés, le renouvellement des mêmes excès, sous le masque de la réforme & du rigorisme. Ces Hérétiques furent condamnés en concile, d'abord à Antioche par les soins de l'Evêque Flavien, & plus solennellement à Icône, d'où le S. Evêque Amphiloque en fit le rapport à ce Patriarche.

Le Schisme néanmoins duroit toujours à Antioche, ou pour parler plus proprement, le partage des Fideles en deux troupeaux, chacun avec son Pasteur, & soumis également les uns & les autres, tant à la vraie foi qu'à l'autorité du Chef universel de l'Eglise, dont ils n'étoient point retranchés par l'excommunication. C'est ce qui paroît évidemment par le Concile Général de

C. P. où nous avons vu des Peres de ces deux partis communiquer ensemble sans aucune difficulté. L'Evêque Paulin étant venu à mourir, les Fideles de son parti ne voulurent pas reconnoître Flavien ; & alors seulement, s'il en faut croire Socrate & Sozomene, plutôt que Théodoret accusé de prévention par Baronius, ils se firent donner un nouveau Pasteur, dans la personne d'Evagre, ami de S. Jérôme, & d'une famille très-illustre en Syrie. Les partisans de Flavien crierent à l'infraction des loix de l'union & de la concorde : mais ceux d'Evagre répondirent que son compétiteur n'avoit pas même craint de violer le serment fait avant son élection, à ce qu'ils prétendoient, de ne point donner de successeur à Melece, du vivant de Paulin. Quoique Flavien eût eu en sa faveur un Concile, reçu dans la suite comme Œcuménique ; de part & d'autre néanmoins chacun s'appuya sur les défauts vrais ou prétendus de l'ordination de son concurrent, beaucoup plus que sur la régularité de la sienne propre. Théodoret dit encore, que les Occidentaux auxquels il joint les Egyptiens, reconnurent Evagre par provision : mais So-

Ambr. Epist. 56. n. 6.

crate

crate & Sozomene ne parlent encore ici, ni de ceux d'Egypte, ni de ceux d'Occident; & S. Ambroise atteste en termes formels la neutralité des Egyptiens. On voit en effet, que les uns & les autres ne tendoient qu'à la paix, à quoi cette partialité auroit mis les plus grands obstacles.

L'an 391, on convoqua un Concile à Capoue, où Flavien fut cité, & trouva moyen de ne pas se rendre, sous des prétextes qui ne satisfirent point. Toutefois les Peres du Concile, craignant sur toute chose d'occasionner un Schisme, & d'en ajouter la réalité à l'apparence, ils résolurent de ne refuser la communion à aucun des Orientaux qui professeroient la foi Catholique; quoique les uns tinssent pour Flavien, & les autres pour Evagre. Mais pour ne rien négliger de ce qui pouvoit mettre fin à ces dissentions, ils en commirent la connoissance à Théophile, successeur de Thimothée dans le Siége d'Alexandrie, soit à cause de la dignité de son Eglise, soit à raison de son impartialité, qui le rendoit un des plus propres à ce grand arbitrage. Il s'agissoit de juger avec ses suffragans, de telle sorte néanmoins que

Ambr. Ep. 56. n. 2.

Ibid. n. 7.

ce jugement devoit encore être confirmé par le Pontife du Siége Apostolique : dispositions qui furent agréées unanimement ; tant le respect de ce Siége étoit encore fortement imprimé dans l'esprit des premiers Prélats de l'Orient, comme de ceux de l'Occident. Mais Flavien évita le jugement de Théophile, aussi bien que celui du Concile de Capoue : ce qui scandalisa quelques-uns des plus saints & des plus savans Evêques, en indisposa un très-grand nombre, & mécontenta vivement l'Empereur.

Saint Ambroise s'en exprima dans les termes les plus forts, en écrivant au Patriarche d'Alexandrie. Il accusa Flavien d'une témérité sans exemple, d'anéantir pour lui seul la vertu des loix & de l'unité sacerdotale. Il fait sentir dans la même lettre toute la part qu'eut le Pape Sirice au Concile de Capoue. Voici la traduction littérale de ce passage du Saint Archevêque, assez mal rendu par quelques-uns de nos Ecrivains célebres : Nous croyons sans doute qu'il faut référer votre jugement à notre saint frere l'Evêque de l'Eglise Romaine ; parce que nous présumons, que

Ibid.

les dispositions en seront telles, qu'elles ne pourront lui déplaire. C'est ainsi que vous pourvoirez à ce que votre sentence ait un heureux effet; c'est ainsi que vous assurerez le repos & la paix, en portant un décret qui n'occasionne point de trouble dans notre communion. Pour nous, quand nous aurons reçu les actes de votre jugement, & qu'il sera parvenu à notre connoissance que l'Eglise Romaine a sûrement approuvé ce qui s'est fait, nous recueillerons avec joie les fruits de [illegible] travaux. Telles sont les paroles de S. Ambroise, que l'on croit avoir présidé au Concile de Capoue, & qui fut des mieux instruits de toute cette affaire. Mais sans recourir à ce témoignage, à quel titre un Concile particulier, tenu en Occident, & que n'eût point autorisé le Chef de l'Eglise, auroit-il connu des causes les plus importantes, dont les parties lui étoient étrangeres? De quel droit auroit-il commis d'autres Juges, tels surtout que le Patriarche d'Alexandrie.

Le Pape jugea de Flavien, comme S. Ambroise: il écrivit de la maniere la plus pressante à l'Empereur Théodose, pour l'engager à rendre plus docile cet Evêque

ſon ſujet, dont Théophile ſe plaignit à ſon tour. L'on en étoit à ce point de négociation, quand la mort d'Evagre fournit ou prépara le dénouement de cette grande affaire. Les Fideles de ſon parti ne reconnurent pas encore Flavien; mais celui-ci fit en ſorte qu'on ne leur donnât point un nouvel Evêque.

Cependant le Patriarche d'Alexandrie porta toute ſon application à détruire l'Idolatrie dans l'Egypte, qui en étoit le dernier retranchement, après en avoir été le berceau. Il venoit d'obtenir du Fiſc un vieux temple de Bacchus; afin d'augmenter le nombre des égliſes, à meſure que la multitude des Fideles augmentoit. En fouillant ces ſouterrains prétendus ſacrés, où les ſeuls initiés avoient droit d'entrer, on trouva des figures infames & groteſques, que le Patriarche fit promener par toute la ville, puis expoſer en public, pour faire honte aux Payens, & décrier le Paganiſme. Les Philoſophes en furent plus irrités que confondus; le Peuple Idolâtre devint furieux, toute la ville en un moment fut en armes & en combuſtion. Après avoir fait main-baſſe ſur les Fideles, les Payens ſe retirerent dans le temple de Sérapis,

comme dans leur boulevart. Delà faisant des sorties imprévues, & enlevant ceux des Chrétiens qu'ils pouvoient surprendre, ils forçoient les lâches à sacrifier, crucifioient les autres, leur brisoient les jambes, les jetoient demi-morts dans les égoûts destinés à recevoir les immondices & le sang des victimes.

Ce temple de Sérapis, l'un des plus vantés du Paganisme, étoit construit sur une terrasse fort spacieuse, de forme quarrée, dont l'on ne gagnoit la plate-forme qu'en montant plus de cent marches. La terrasse, toute voûtée, étoit distribuée en différens offices ou appartemens qui prenoient jour par en-haut. Sur le plein-pied, quatre galeries, d'une longueur à perte de vue, formoient une cour aussi quarrée, au milieu de laquelle s'élevoit jusqu'aux nues ce temple immense, bâti tout entier du plus beau marbre, & soutenu de superbes colonnes de jaspe & de porphyre. L'intérieur étoit revêtu de haut en bas de lames de cuivre doré, sous lesquelles, disoit-on, il y en avoit d'argent, & sous celles-ci d'autres encore d'or massif : richesse par conséquent inutile, pour le présent, à la décoration de l'édifice ; mais dont on

Ruf. Hist. 11 23.

rendoit bien des raiſons myſtérieuſes, pour un avenir où il ne parvint pas.

La figure du Dieu Sérapis étoit celle d'un homme vénérable, avec une grande barbe & de longs cheveux, & d'une ſtature ſi giganteſque, que de ſes deux mains il touchoit les deux murailles collatérales. On voyoit près de lui une autre figure monſtrueuſe, qui avoit trois têtes : celle du milieu, la plus groſſe des trois, étoit une tête de lion ; celle du côté droit, la tête d'un chien flatteur ; & du côté gauche, celle d'un loup raviſſant. Un énorme dragon enveloppant de ſes replis tortueux le tronc commun de ces trois animaux, repoſoit ſa tête dans la main de l'Idole, qui ſur ſa propre tête avoit un boiſſeau : ce qui a fait croire qu'elle figuroit le Patriarche Joſeph, à qui les Egyptiens ſuperſtitieux ont rendu après ſa mort les honneurs divins, à cauſe de l'abondance qu'il leur avoit procurée, au milieu de la ſtérilité. Des pieces de bois de toute eſpèce, couvertes de métaux & de pierreries auſſi de toute eſpèce, entroient dans la compoſition de la ſtatue ; & l'on trouvoit encore bien du myſtere dans cet aſſemblage. Elle étoit peinte d'un bleu, que le

temps avoit rembruni. Il y avoit près d'elle une très-petite fenêtre, disposée de telle maniere que les rayons du soleil doroient sa bouche, au jour & au moment précis qu'on avoit coutume d'apporter l'idole de cet astre, pour visiter celle de Sérapis : en sorte que le Dieu du jour paroissoit, à la vue de tout le peuple, saluer par un baiser celui de l'abondance. Une seconde merveille qu'on n'admiroit pas moins, à la voûte du temple, c'étoit un petit char du Soleil, porté dans les airs, comme par ses chevaux : mais le char étant de fer, l'aimant qui garnissoit la voûte, faisoit tout le prodige.

Comme les Idolâtres, après les premiers emportemens de la sédition, s'étoient retirés dans ce temple, le Préfet d'Egypte le tint bloqué avec toutes ses avenues; & cependant il envoya vers l'Empereur, afin de recevoir ses ordres. Théodose ordonna d'abattre l'Idole & le Temple, & d'épargner le sang des séditieux. Il regardoit comme autant de Martyrs, les Chrétiens massacrés en cette occasion, & que l'Eglise honore en effet comme tels ; c'est pourquoi il ne voulut pas qu'on punît les auteurs de leur mort,

qu'il espéroit d'ailleurs attirer au Christianisme par sa clémence.

C'étoit une persuasion enracinée dans l'esprit des Payens, que si la main d'un mortel touchoit à l'idole du Grand Sérapis, le ciel & la terre se confondroient à l'instant, & que le Monde rentreroit dans l'ancien chaos. Cette prévention communiquée à une infinité d'esprits foibles parmi les Chrétiens mêmes, tenoit la multitude en suspens ; lorsqu'un intrépide & pieux soldat prit une coignée, & l'enfonça de toute sa force dans la mâchoire du Dieu redouté. Tout le peuple jeta un cri d'alarme : mais le Ciel & tous les élémens demeurerent tranquilles. Le soldat porta un second coup sur le genou de l'Idole, qui se trouva d'un bois à moitié pourri. Elle tomba, & fut mise en mille pieces. Il sortit de sa tête une quantité de rats, qui firent aussitôt succéder au respect de ses plus timides adorateurs le mépris, l'indignation, & une honte extrême de leur longue crédulité.

Après l'Idole, on s'attacha au Temple : en le démolissant, on trouva des croix gravées sur plusieurs pierres. Cette

figure hyéroglyphique signifioit la vie future chez les Egyptiens, qui se convertirent en foule, quand ils l'apperçurent. Comme c'étoit encore parmi eux une tradition, que leur religion prendroit fin, lorsque cette figure de la Croix paroîtroit; les mieux instruits, tels que leurs sacrificateurs & leurs devins, se montrerent, dit-on, les plus empressés à demander le Baptême. L'instrument mystérieux dont on se servoit pour la mesure des crues du Nil, qu'ils attribuoient à Sérapis, fut transféré dans une église. Cependant les Idolâtres témoignerent de nouvelles alarmes, & publierent qu'il n'y auroit plus de ces heureuses inondations qui fécondoient la terre d'Egypte. Mais Théodose, à qui le bruit en parvint dans la suite, répondit qu'il falloit préférer la Religion aux dons du Nil: & que ce fleuve, ajouta-t-il, cesse d'apporter l'abondance, si pour la procurer, il faut des enchantemens & des crimes! Mais avant cela, & peu après la destruction du temple de Sérapis, ayant appris que de mémoire d'homme l'inondation n'avoit été aussi heureuse que cette année, il s'écria dans les trans- Ruf. 11. 30.

ports de sa piété, en levant les mains au Ciel: Soyez à jamais béni, Dieu tout-puissant, de ce qu'une pareille erreur se trouve abolie, sans que cette grande ville soit renversée !

Sur les ruines du temple de Sérapis, tant il étoit spacieux, on éleva deux magnifiques églises, dont l'une fut dédiée à S. Jean-Baptiste. Ce fut-là qu'enfin on remit en honneur les reliques du S. Précurseur, qui durant la persécution de Julien, avoient été cachées dans un mur par S. Athanase, pour servir dit-il alors par un esprit prophétique, à ceux qui viendront après nous.

L'exemple de la Capitale fut suivi par toute la province d'Egypte, jusque dans les bourgs & les campagnes. En ces diverses occasions, l'on découvrit toute la cruauté des mysteres idolatriques. On trouvâ dans les secrets réduits, appelés *Adytes*, des têtes d'enfans coupées, avec les levres dorées, comme à de stupides victimes, & mille autres vestiges de meurtres atroces & sacrileges. On reconnut pareillement les ruses des sacrificateurs pour tromper les peuples. Il y avoit des idoles creuses, faites artificieusement d'une taille gigantesque, &

dans l'intérieur desquelles étoient pratiqués de secrets passages. Les Prêtres s'y couloient par des souterrains, & les faisoient parler comme ils vouloient.

C'est ainsi qu'un fameux Prêtre de Saturne, nommé Tyran, abusa de plusieurs femmes de distinction. Par l'organe du Dieu qu'il régissoit à son gré, il commandoit à la premiere qui allumoit sa convoitise, de se trouver seule dans le temple. On l'y renfermoit, à la vue du public ; & Tyran disparoissoit, après en avoir livré les clefs. Mais il entroit dans l'Idole par le souterrain ignoré ; & bientôt à la faveur de l'obscurité & de la voix du Dieu qu'il s'approprioit, il trouvoit moyen d'assouvir sa passion. Après qu'il eut ainsi corrompu bien des dupes, une entr'autres, moins facile, ou moins encline à l'être, reconnut dans l'Idole la voix de Tyran, s'enfuit épouvantée, & révéla la fraude à son mari. Le Suborneur fut mis à la question, avoua tout; & la Religion Payenne, couverte d'opprobres, tomba dans le dernier discrédit. Les Idolâtres surpris & indignés se convertirent en foule. Pour leur édification, l'Empereur écrivit à Théophile de distribuer aux pauvres

Ibid. c. 25.

tout l'or & l'argent des idoles abattues, & de montrer ainsi, que le désintéressement n'entre pas moins que la pureté dans le caractere de notre Religion.

Suivit une loi portant défense à toute personne, non-seulement de sacrifier aux Idoles, mais de fréquenter les temples qui pouvoient rester, ni de rendre aucune sorte de culte aux faux Dieux. On en publia une seconde contre les Apostats qui profaneroient leur baptême, en passant au Paganisme; & on les déclaroit infames, privés de toute dignité, incapables de donner ou de recevoir, quoique ce fût par testament. Les hommes en place étoient encore plus sévérement traités que l'ordre du peuple; l'Idolatrie en plusieurs endroits commençant d'avoir pour eux quelque chose de flétrissant. Les noms les plus illustres de l'Empire, les Pauls, les Graques, les Aniciens, les Marcelles se tenoient surtout honorés du titre de Chrétiens. Le Préfet Symmaque avoit été contraint de se désister de ses poursuites opiniâtres pour le rétablissement du fameux autel de la Victoire. Dès sa premiere tentative, un grand nombre de Sénateurs déclarerent qu'ils ne paroîtroient plus au

Sénat, si ces pratiques idolâtres y recommençoient. Le Préfet ayant osé revenir à la charge, & s'étant mis cette seconde fois à la tête d'une députation, l'Empereur Théodose, alors en Italie, le chassa honteusement de sa présence, & le fit mettre aussi-tôt après dans un char, pour le transporter jusqu'à cent milles de Rome.

Symm. 11 Epist. 13.

Des exemples de cette énergie en tout genre avoient remis le jeune Valentinien dans la bonne voie. Après la mort de sa mere Justine, toutes les impressions mauvaises qu'il en avoit reçues, ne tarderent point à s'effacer. Il montra aussi-tôt qu'il savoit se vaincre lui-même, tout jeune qu'il étoit. Apprenant qu'on l'accusoit de trop aimer les jeux du Cirque & les combats des animaux, il ne fit plus célébrer ces jeux, & fit tuer tous ces animaux à la fois. Une célebre Actrice, dont la beauté infatuoit tous les jeunes Seigneurs, s'étant présentée à la Cour, il la renvoya, sans avoir voulu, ni en public, ni en particulier, la voir une seule fois. Cependant, outre les inductions perverses, la licence irreligieuse de son éducation, & le feu de son âge, il n'étoit pas encore marié. Jamais on n'eût

Ambr. de obit. Valent. n. 15, 16. &c.

imaginé, du vivant de Justine, qu'il dût faire ainsi la consolation de la Religion, & les délices de l'Empire : mais on étoit encore plus éloigné de penser, qu'il leur dût sitôt causer les plus amers, comme les plus justes regrets.

Depuis quelque temps, il ne pouvoit plus supporter le joug du Comte Arbogaste, grand capitaine, Franc de Nation, d'une audace & d'une arrogance outrée, que lui inspiroient sur-tout la grande part qu'il avoit eue à la défaite de Maxime, & son ascendant sur tous les chefs des armées. Le jeune Empereur en écrivoit perpétuellement à Théodose, en le conjurant de venir uue seconde fois l'affranchir : mais ce jour desiré ne devoit point arriver. L'infortuné Prince n'eut pas même la consolation de revoir S. Ambroise qu'il regardoit comme son pere, & par la main duquel il souhaitoit ardemment de recevoir le Baptême. De Vienne dans les Gaules où il se trouvoit, il lui envoya un Officier de sa chambre, pour le presser de venir en diligence. Il n'eut pas un moment de repos, depuis le départ de ce commissionnaire affidé. Il n'y avoit que trois jours que celui-

ci étoit parti pour Milan; & déja le jeune Empereur demandoit s'il étoit revenu. Ce jour-là même, comme il étoit ſeul à ſe diſtraire, ou plutôt à ſe livrer à ſes ennuis après dîner, ſur les bords du Rhône, dans l'enceinte de ſon Palais; Arbogaſte le fit étrangler par quelques-uns de ſes gardes, qui le pendirent enſuite avec ſon mouchoir, pour faire penſer qu'il s'étoit lui-même donné la mort. Ainſi finit ce Prince, du meilleur naturel & de la plus haute eſpérance, le Samedi, quinze de Mai, veille de la Pentecôte, l'an 392. Il n'avoit guere que vingt ans, & en avoit régné dix-ſept.

On ne fit aucune recherche ſur ſa mort: mais perſonne n'eut le premier ſoupçon que ce vertueux Empereur fût homicide de lui-même. Arbogaſte jouant toujours ſon rôle perfide, lui fit rendre de grands honneurs funebres, & renvoya ſon corps à Milan. S. Ambroiſe qui alloit paſſer les Alpes, fut exceſſivement affligé de cet événement qu'il ne craignoit que trop, mais qu'il s'étoit flatté de prévenir. La Religion ſeule put le conſoler. On l'aſſûra que le Prince, la veille de ſa mort, impatient de voir

arriver son saint Pasteur, & d'en recevoir le Baptême, répétoit sans cesse ces paroles : Ne verrai-je pas mon Pere ? Aurai-je le malheur, ô mon pere, de ne plus vous revoir ? Non, Seigneur, s'écria le S. Archevêque, à ce récit qui le fit fondre en larmes, non, vous ne refuserez point à un Prince selon votre cœur, la grace qu'il a si ardemment desirée. Il plaça ses cheres & tristes dépouilles dans un magnifique tombeau de porphyre, à côté de son frere Gratien, fit son oraison funebre, que ses sanglots interrompirent souvent, & où il ne se consola que par la ferme espérance qu'il avoit du salut d'une ame enlevée en de si heureuses dispositions. Donnez-moi les Saints Mysteres, dit-il, à la fin de son discours ; faisons, pleins d'espoir & de ferveur, nos oblations pour un mort si cher. Il promit ensuite d'offrir toute sa vie le S. Sacrifice, pour les deux augustes freres, Gratien & Valentinien. Des torrens de larmes coulerent dans tout l'auditoire : & le pieux Orateur, d'autant plus attendri, s'écria : Tout pleurt, tout gémit, les Barbares autant que les Romains ; ceux mêmes qui ne l'ont jamais vu ; ceux qui craignent qu'on

Epist. 53 n. 56.

ne leur fasse un crime de leur sensibilité vertueuse. La désolation est générale, comme irrésistible : ses propres ennemis se sentent forcés de rendre au moins cet hommage à sa mémoire. Par où l'on voit que personne n'étoit la dupe des fourberies parricides d'Arbogaste, ou de sa faction.

Outre l'Impératrice Galla, que Théodose avoit épousée en secondes noces, Valentinien laissoit deux autres sœurs qui demeurerent vierges. La plaie que fit à leur cœur la mort tragique d'un si digne frere, ne se ferma jamais : jamais sur-tout elles ne purent oublier cette derniere parole qu'il proféra en expirant : Eh ! mes pauvres sœurs ! Après deux mois passés à pleurer nuit & jour sur sa tombe, elles quitterent un monde qui n'avoit plus rien que d'affligeant pour elles, & se consacrerent au Seigneur, d'une maniere irrévocable.

Cependant l'assassin d'un Maître si regretté n'osa occuper sa place : il eût confirmé des soupçons trop véhémens, & mis ses propres jours dans un péril manifeste. Mais il fit un Empereur qui n'en avoit que le nom, & qui lui en laissoit toute l'autorité. Eugene qui

portoit pour toute décoration sur le trône l'étrange relief d'un Professeur de belles lettres, & un peu d'éloquence pour tout mérite, fut le fantôme qu'il couronna.

Déjà Théodose savoit la révolution de l'Occident, quand il reçut une ambassade de ce nouveau Souverain, qui prétendoit traiter avec lui d'égal à égal, comme avec son collegue. Tous les motifs réunis portoient l'indignation de l'Empereur à son comble. Mais instruit que les rebelles avoient de très-bonnes troupes, il jugea nécessaire de dissimuler, donna de belles paroles, renvoya même les Ambassadeurs avec des présens : mais aussi-tôt après qu'ils furent partis, il se prépara sérieusement à la guerre. Il ne pouvoit prendre aucune confiance en des traîtres, & il sentoit vivement le déshonneur de laisser impunie la mort de son beau-frere. Entre les préparatifs de cette expédition, sa piété compta principalement sur ce qui pouvoit lui rendre le Ciel propice. Les exercices de religion, l'humiliation de l'Idolâtrie & de l'Hérésie, l'exaltation de l'Eglise, tous les genres de bonnes œuvres furent redoublés. Il s'efforça d'attirer à sa Cour

S. Jean d'Egypte, qu'il avoit si heureusement intéressé au succès de la guerre contre Maxime. Mais le Saint Anachorete tenoit trop à son humble solitude. Il répondit, qu'indépendamment de sa présence, le Dieu des batailles prendroit encore la défense du vengeur de la vertu; que Théodose triompheroit une seconde fois de la tyrannie, mais qu'il y auroit plus de sang répandu qu'à la premiere rébellion; que l'Empereur verroit périr le Tyran, & que peu après sa victoire il mourroit lui-même, laissant un Empire à son second fils, sans rien prendre sur l'Orient destiné à l'aîné.

La proximité de la mort annoncée à Théodose ne le déconcerta point. Mais il prit la précaution de déclarer Auguste, son fils Honorius, ainsi qu'il avoit déjà fait Arcade; & il les fit tous deux rester à C. P. pour y attendre l'issue de la guerre. Au lieu d'imposer de nouveaux tributs, en une conjoncture où tout autre Prince les eût jugés indispensables, il supprima ceux que le Préfet du Prétoire avoit ordonnés deux années auparavant : il rendit même tous les biens confisqués, soit aux citoyens dépouillés, soit à leurs proches. Pour

empêcher le brigandage du soldat, & garantir de toute violence les provinces où l'armée devoit passer, il envoya de sages rescrits aux différens chefs de la milice : en un mot, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit attirer les bénédic-du Dieu qui dispose de la valeur, ainsi que des hazards. La patience même & l'humilité Chrétienne, que la politique croit si peu convenables à un Souverain; il les étendit jusqu'aux murmurateurs audacieux qui avoient parlé avec insolence de sa personne & de son gouvernement. Si c'est par légéreté, disoit-il, il faut les mépriser; si c'est par un fol emportement, il faut en avoir pitié : & quand ce seroit par une vraie méchanceté, un Prince, tenu comme un autre fidele à la loi du pardon, fait souvent mieux par la clémence que par la justice. C'est pourquoi nous voulons que ces sortes de causes nous soient toujours renvoyées en leur entier, afin de juger quel sera le plus expédient, de la rigueur, on de l'indulgence.

Philost 11. 53.

Cod. Th. lib. 7.

Eugene se préparoit à la guerre, d'une maniere bien différente. Il faisoit à la vérité profession du Christianisme : mais Arbogaste étoit Payen, avec les princi-

paux chefs du parti. On fit ruisseler à Rome le sang des victimes en l'honneur des Dieux, on chercha d'heureux présages dans leurs entrailles, & dans les autres exercices de la divination : d'où Flavien qui ne rougissoit pas, dans sa place de Préfet du Prétoire, de se donner pour habile en cette vile science, & qui s'étoit déclaré avec zele pour l'usurpateur, lui fit les promesses les plus magnifiques. Les rebelles s'étant emparés du passage des Alpes-Juliennes, par où il falloit arriver d'Illyrie, on y érigea des idoles à Jupiter; & celle d'Hercule décora le principal étendard de la faction. Le fameux autel de la Victoire, tant de fois attaqué & défendu, comme l'arc-boutant de l'idolatrie Romaine, & que le dernier Empereur avoit si expressément empêché de rétablir; le rétablissement en fut ordonné, avec la restitution du revenu des temples.

Quand le S. Archevêque de Milan apprit cette scandaleuse nouvelle, il crut ne pouvoir se dispenser d'en écrire à Eugene; & il usa de cette fermeté sage, qui honorant la grandeur, est incapable de la flatter, dans le péril même de la vie. La lettre ne fut pas mal accuillie:

mais elle n'opéra rien. Eugene s'excusa, sur les obligations qu'il avoit à Arbogaste & à Flavien. Mais comme il venoit à Milan, l'Archevêque en sortit en diligence, pour aller à Boulogne, sous prétexe d'une translation des Saints Martyrs Vital & Agricole, à laquelle il étoit invité. Il assista en effet à la translation, & il emporta quelque partie des reliques, c'est-à-dire des cloux & de la croix où les Martyrs avoient été attachés : car pour les corps saints, il n'étoit pas encore d'usage de les partager. Il arrivoit même rarement qu'on les transférât ; comme il est constant par une loi de l'année 386, où Théodose fait défense de transporter un corps humain d'un lieu à un autre, de vendre ou d'acheter le corps d'un Martyr, en permettant néanmoins de faire tel édifice qu'on voudra pour en honorer la sépulture. De Boulogne, S. Ambroise alla jusqu'à Florence, où il plaça les reliques de S. Vital, sous l'autel d'une église dont il fit la dédicace, & qu'on nomma la Basilique Ambroisienne.

A Florence, il logea chez un Citoyen distingué par son rang & sa religion, nommé Décence, dont le fils Panso-

phius, encore enfant, étoit tourmenté par le Malin Eſprit. Le S. Evêque le guérit, en priant & en lui impoſant les mains : mais l'enfant mourut quelques jours après. Le Seigneur ne permettoit cette épreuve, que pour donner lieu, par un redoublement de foi, à un bienfait plus merveilleux. La mere qui avoit une grande piété, porta le corps de ſon fils dans l'appartement qu'occupoit le Saint, & le coucha ſur ſon lit, pendant qu'il étoit dehors. Touché à ſon retour de la foi de la mere, le S. Evêque ſe ſentit inſpiré de lui en obtenir la récompenſe. Il s'étendit, comme fit Eliſée, ſur le mort ; & lui rendit de même la chaleur & la vie ; puis le préſenta à ſa mere. Il compoſa par la ſuite un petit livre, adreſſé à cet enfant ; afin de lui faire prendre dans l'âge viril les ſentimens convenables à un homme qui n'y étoit parvenu que par un miracle. S. Ambroiſe révint à Milan, quand il ſut qu'Eugéne en étoit parti pour marcher contre Théodoſe.

Paul. vit. Ambr. c. 26. n. 28.

Pendant l'abſence du zélé Paſteur, le Tyran dans la vue de ſe ménager avec tout le monde, avoit voulu aſſiſter au ſaint ſacrifice, & y préſenter ſon of-

frande. Mais l'esprit d'Ambroise restoit dans son Eglise. Ses dignes Ecclésiastiques, non contens de refuser les offrandes teintes du sang de leur Souverain, ne voulurent pas même admettre à la priere l'Intrus décoré de ses dépouilles. Arbogaste & Flavien en parurent furieux : mais ce n'étoit pas le moment de se venger. Ils ne firent que menacer, & protester qu'en revenant victorieux, ils obligeroient le Clergé qui n'avoit pas voulu prier avec Eugene, de porter les armes sous ses drapeaux, & qu'ils feroient une écurie de la basilique.

Ibid. n. 31.

Cependant Théodose approchoit des montagnes, avec son armée. Sa plus grande inquiétude concernoit les passages que le Préfet Flavien occupoit, avec des troupes nombreuses d'Idolâtres. Mais ce Commandant fut d'abord forcé; & s'étant fait tuer de désespoir, les rebelles abandonnerent sans résistance tous les défilés. Toutefois à la descente des montagnes, quand les officiers de Théodose virent des plaines immenses, couvertes des gens d'Eugene dont le nombre prodigieux surpassoit encore de beaucoup leur attente; quelques-uns pro-

poserent

poserent de rentrer en Illyrie, pour y rassembler de plus grandes forces, & se mettre en état de combattre avec moins d'inégalité. Mais l'Empereur montrant de la main les croix peintes sur ses étendards; à Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que nous accusions de foiblesse ce signe vainqueur de l'Enfer, & que nous le fassions honteusement reculer devant l'image d'Hercule!

Théodor. v. 24.

A ces mots, le combat s'engagea par les troupes auxiliaires, Iberes, Alains & Goths, qu'il avoit dans son armée. Le Prince des Iberes fut tué, & les Goths ne purent soutenir la valeur d'Arbogaste, qui en coucha plus de dix mille sur le champ de bataille. Alors Théodore redoublant sa foi, se jette à genoux, & dit à voix haute : Dieu puissant & juste, vous connoissez le fond de mon ame : je crois avoir entrepris cette guerre en votre nom, à qui seul appartient la louange & l'honneur. Si la vanité me faisoit illusion, que votre bras ne s'appesantisse que sur moi seul; & ne permettez pas que les Gentils demandent, en blasphémant, où est notre Dieu. La nuit survint à propos, & l'Empereur en passa la meilleure partie en prieres. Il s'endormit enfin, accablé de

fatigue & d'inquiétude. Il lui apparut en songe deux hommes vêtus de blanc, qui se dirent Jean l'Evangéliste & l'Apôtre Philippe, & qui lui promirent la victoire pour le lendemain. Cette vision n'auroit peut-être pas produit grand effet, si un soldat qui l'eut absolument de la même maniere, ne l'avoit aussi-tôt racontée aux Officiers de sa troupe, d'où la nouvelle en revint à l'Empereur, & se répandit en peu de momens dans toute l'armée. Ce concours de circonstances peu naturelles ranima par-tout le courage; & Théodose redonna, dès la pointe du jour, le signal du combat. Sa foi fut cependant mise à une nouvelle épreuve.

Il s'apperçut, au jour naissant, que les ennemis avoient fait couler un gros corps de troupes le long des montagnes, pour charger en queue, au fort de la mêlée. Il recommençoit sa priere, avec une foi toujours plus vive; lorsque le Comte Arbitrion qui commandoit ce détachement nombreux, & qui s'étoit saisi de ce poste par ordre d'Eugene, se rangea du parti de Théodose, qu'il fortifia ainsi considérablement. L'usurpateur restoit encore le plus fort, & les deux armées avançoient l'une contre l'autre; sans qu'on observât nulle part la moindre diminution

d'espoir, ni de courage. Alors Théodose met pied à terre; & marchant seul à la tête de ses troupes, il commence à crier : *Où est le Dieu de Théodose ?* Ce religieux cri de guerre enflamme tous les soldats, qui répetent de rang en rang : *Où est le Dieu de Théodose ?* Loin de rien craindre de cette impétuosité & d'une méthode si nouvelle, Eugene crut au contraire que Théodose ne cherchoit qu'à mourir; & il commanda insolemment qu'on le lui amenât enchaîné. Quand on vint à la portée du trait, il s'éleva un vent orageux, qui donnoit dans les yeux des rebelles, & qui les aveuglant par des tourbillons de poussiere, rompoit leurs rangs, & leur faisoit tomber les armes des mains. Il étoit au contraire du plus grand avantage pour les guerriers Fideles qui l'avoient au dos, & qu'il poussoit sur leurs ennemis, en doublant la force de leurs fleches & de leurs javelots. L'incident parut si merveilleux, que les plus judicieux Ecrivains le rapportent comme un miracle, sur la foi d'une infinité de témoins oculaires; & le Poëte Claudien, tout Payen qu'il étoit, avoue que le Ciel combattit pour Théodose. Les ennemis découragés, ou prirent

la fuite, ou mirent bas les armes, en demandant grace au vainqueur : il l'accorda volontiers ; mais en commandant à son tour, qu'on lui livrât son rival.

Eugene voyant accourir ses gens vers lui, demanda s'ils amenoient Théodose. C'est son indigne concurrent, répondirent-ils, que nous voulons traiter comme il le mérite. En même-temps, ils s'emparent de sa personne, lui arrachent les signes de la dignité impériale, & l'enlevent, les mains liées derriere le dos. Théodose lui reprocha sur-tout la mort de Valentinien, & le rétablissement de l'Idolatrie. Le vaincu prosterné imploroit lâchement, pour la conservation de sa vie, lorsqu'un soldat indigné lui abattit la tête. Arbogaste désespérant encore moins de pardon, se sauva dans les montagnes, où deux jours après se voyant près d'être pris, il se passa son épée au travers du corps. S. Jean d'Egypte qui avoit prédit cette victoire, eut révélation de l'accomplissement de la prophétie, arrivée le 6 Septembre 394. Comme il se trouvoit au milieu d'une troupe de Solitaires, il leur apprit qu'au moment où il parloit, les nouvelles de la défaite du Tyran arrivoient à Alexandrie : ce qui fut ponctuellement vérifié.

Saint Ambroise se pressa d'écrire à

l'Empereur, afin d'obtenir la grace des enfans d'Eugene, & de ses principaux adhérens qui s'étoient réfugiés dans les églises. Peu de temps après, ce tendre médiateur n'osant se reposer sur la muette éloquence d'une lettre, il vint en personne trouver le Prince dans la ville d'Aquilée. Théodose pénétré d'une gratitude religieuse, pour des succès qu'il attribuoit avec tant de raison au bras du Tout-Puissant & à ses vertueux intercesseurs, donna le spectacle de l'édification la plus touchante. A l'aspect d'Ambroise, on eût eu peine à discerner, qui de l'Empereur ou de l'Evêque faisoit le personnage de suppliant. Théodose prosterné aux pieds du Saint, publia qu'il avoit triomphé par sa vertu & ses prieres. Non content de faire grace aux enfans des conjurés, il les revêtit de charges considérables; & profitant des circonstances pour les élever dans la religion chrétienne, il leur procura un avantage infiniment plus précieux, que n'eussent fait tous les succès de leurs peres. En un mot, il n'y eut de coupables immolés que sur le champ de bataille, & l'on ne vit aucune exécution après la victoire. L'esprit de foi & de piété porta l'Empereur en-

core plus loin. Il n'ignoroit pas combien il y avoit eu de sang versé dans cette guerre funeste, quoique juste & légitime, & nonobstant toutes les précautions de sa sage clémence : il savoit aussi, combien il est difficile, que dans le tumulte des armes, il n'échappe quelque chose, sinon de criminel, au moins d'opposé à l'esprit de charité & de douceur du Sauveur des hommes. C'est pourquoi il s'abstint pendant quelque temps de l'adorable Eucharistie, qui est un mystere de paix & un sacrifice non sanglant ; & il se regarda comme indigne d'en approcher, jusqu'à ce qu'il eût purifié ses mains sanglantes dans les eaux de la pénitence. S. Ambroise ajoute, qu'avant de participer aux divins mysteres, ce Josué de la Loi nouvelle sous laquelle il retraça toute la foi des Patriarches, voulut encore recevoir un gage nouveau de la faveur divine, dans l'arrivée de son fils Honorius qu'il avoit mandé de C. P.

De ob. Théod n. 34.

Comme il lui restoit peu de temps à vivre, suivant la même prédiction qui lui avoit si sûrement annoncé la victoire, il se pressa de mettre ordre aux affaires de l'Empire, & de le partager entre les deux Princes ses fils. Arcade resta pour l'Orient, avec Ruffin qui devoit l'aider à gouverner. Il donna l'Oc-

cident à Honorius, c'est-à-dire, l'Italie, l'Espagne, les Gaules, les Isles Britanniques, l'Afrique & l'Illyrie Occidentale, ou ce qu'avoit possédé Gratien & Valentinien. Pour Régent de cette partie de l'Empire durant le bas âge du nouvel Empereur, il choisit Stilicon qu'il honoroit de sa confiance & de son amitié, au point de lui avoir donné sa niece Sérene en mariage.

Pendant que Théodose vivoit encore en Italie, Ruffin préposé au gouvernement de l'Orient, fit construire une grande église, près de Calcédoine, dans un bourg nommé le Chêne, le même où nous verrons bientôt S. Jean Chrisostome condamné par les intrigues de Théophile. Ruffin se fit baptiser, à la cérémonie de la Dédicace qui fut magnifique, & d'où nous apprenons que les Adultes à leur baptême avoient des parrains, aussi bien que les enfans. Cet illustre Néophyte fut levé des fonts par un Evêque.

Il s'étoit rassemblé, de diverses provinces, un très-grand nombre de Prélats, pour faire honneur au Préfet en assistant à la consécration de son église; & par occasion, ils formerent un Concile, pour juger le différend de deux

d'entr'eux, qui se disputoient le siege de Bostre, métropole de l'Arabie. Bagade en avoit été déposé, au profit d'Agape, par deux Evêques seulement, & même en son absence. Le Concile fit un décret de réglement, suivant lequel le nombre d'Evêques suffisant pour la validité de l'ordination, ne l'est pas pour la déposition; mais il faut pour cela un Concile des Evêques de la Province, l'accusé présent. Théophile d'Alexandrie ouvrit le premier cet avis, qui fut trouvé conforme aux Canons Apostoliques, & approuvé de tous les Peres. Nectaire présidoit, quoiqu'en présence des autres Patriarches; la séance se tenant à C. P. même, dont ce Concile porte communément le nom du Chêne. On ne voit dans les actes que le nom de dix-neuf évêques; mais il est dit qu'il y en avoit plusieurs autres; ces dix-neuf sont en effet tous ou presque tous métropolitains. On trouve encore parmi eux S. Amphiloque d'Icone, & S. Grégoire de Nysse, simple Evêque, mais le plus estimé de la province du Pont. On nomme aussi Théodore de Mopsueste, qui par conséquent passoit encore pour catholique. Car on avoit eu égard à la Loi de Théodose du 30 Juillet 381, qui marquoit expressément

les prélats avec qui l'on devoit communiquer, pour être réputé orthodoxe.

Quoique S. Amphiloque ne soit pas moins vanté pour la beauté & la fécondité de son génie que pour ses vertus, nous n'avons plus rien de ses ouvrages. Entre ceux de S. Grégoire de Nysse, dont après ce Concile il n'est plus parlé, non plus que de S. Amphiloque, on lit une épître canonique, où les regles de la pénitence sont encore plus rigoureuses que dans celles de son frere S. Basile, bien qu'appuyées pareillement sur la tradition des Anciens : tant il est vrai que de tout temps la pratique n'a point été parfaitement conforme sur cet objet, même dans les Eglises voisines les unes des autres. Ainsi la discipline, par rapport aux cas réservés, varie-t-elle encore dans nos différens dioceses.

Saint Cyrille de Jérusalem étoit mort quelques années auparavant, fort tranquille en son siege sous le regne chrétien de Théodose, après y avoir été si souvent inquiété, & si souvent rétabli. Il nous reste de lui vingt-trois Catécheses ou instructions, dont dix-huit pour expliquer le symbole aux Catéchumenes, & cinq pour instruire le nouveau baptisé sur les trois sacremens qu'il venoit de recevoir. Entre mille

traits précieux de la tradition qu'elles nous ont transmis, rien de plus fort & de plus concluant contre l'héréfie des Sacramentaires ou les ennemis de la transubstantiation, que ce qu'on lit en ces termes dans l'instruction quatrieme : Le Seigneur changea par sa seule volonté l'eau en vin, aux noces de Cana ; & l'on refusera de croire qu'il a changé le vin en son sang, après qu'il a dit lui-même, *ceci est mon corps, ceci est mon sang?* Recevons-le donc avec une entiere certitude, comme le corps & le sang de Jésus-Christ : car sous la figure du pain, le corps vous est donné, & le sang sous la figure du vin ; afin que participant au corps & au sang du Seigneur, vous deveniez un même corps & un même sang avec lui.

En Italie, Théodose avoit employé le reste de l'année depuis sa victoire, à consolider son ouvrage, par rapport au bien de l'Etat & de la Religion. Il comptoit au commencement de l'année suivante 395 se retrouver bientôt à C. P. lorsqu'il fut attaqué d'une hydropisie, causée par les fatigues de la derniere guerre. Aussi-tôt il se souvint de la prophétie de S. Jean d'Egypte ; & persuadé qu'il ne releveroit pas de cette maladie, il prit les dernieres mesures pour le ré-

glement des affaires. Afin d'intéresser de plus en plus Stilicon au bien de l'Empire, il résolut le mariage de la fille de ce Ministre avec le jeune Empereur Honorius; il régla les limites de la domination respective des deux Augustes, comme s'ils eussent été présens l'un & l'autre; & il fit ce testament si rempli de sentimens d'édification, où il rappelle ce qu'il leur avoit inconstamment inculqué: que la solide grandeur & la vraie noblesse étoient plus dans le cœur que dans le sang; plus dans la vertu, que dans l'autorité, ou l'éclat de la puissance: qu'il seroit déraisonnable, de tenir tout le monde sous ses loix, si l'on n'étoit pas maître de soi-même; & que pour gouverner les hommes, il falloit savoir obéir à Dieu: qu'ils devoient attendre la prospérité de leur régne, moins de la prudence de leur conseil, ou de la force de leurs armes, que de la religion qui fait le plus solide appui des Empires. Nous tenons cette belle exhortation de S. Ambroise, qui l'avoit entendu prononcer. Il ajoute qu'ensuite l'auguste malade se tourna de son côté, & lui dit: Telles sont les vérités que vous m'avez apprises, & que l'expérience m'a fait conserver précieusement: je vous charge d'instruire les fils, comme

Orat. de obit. Théod.

vous avez instruit le pere. Seigneur, repartit le S. Archevêque, j'espere que Dieu leur donnera, comme à vous, un esprit droit, & un cœur docile : à ces conditions, je reçois volontiers la charge que vous m'imposez; & je vous réponds, non-seulement de l'instruction de ces enfans chéris, mais de leur salut.

Après sa famille, Théodose songea aux intérêts de ses sujets, confirma le pardon à ceux qui avoient porté les armes contre lui, & dont les lettres de grace n'étoient pas encore expédiées; puis il donna des ordres sûrs, pour la diminution des impôts, telle qu'il l'avoit promise. Il mourut enfin dans les plus tendres sentimens de piété, à Milan, le dix-septieme jour de Janvier de l'année 395, après avoir régné seize ans, & âgé seulement de cinquante. S. Ambroise exprima tout ce qu'il pensoit de cet excellent Prince, dans l'oraison funebre qu'il en fit, en célébrant un service solennel pour le repos de son ame, le quarantieme jour après son décès. Il nous apprend à cette occasion, que c'étoit la coutume d'observer dès-lors, pour ces pieuses cérémonies, ou le septieme & le quarantieme jour, ou le troisieme & le trentieme. Le touchant Orateur releve principalement

Ibid. n. 3.

les effets récens de la clémence de l'illustre défunt, & sa pénitence à jamais mémorable.

Tous les Auteurs, Payens comme Chrétiens, s'exercerent à l'envi, dans ce beau champ des éloges du grand Théodose. Zozime fut le seul aveuglé par sa religion, au point de lui trouver des vices flétrissans; comme d'avoir été mou, voluptueux, homme de bonne chere; d'avoir aimé l'argent, & laissé trop de pouvoir à ses Eunuques. Quant à ce dernier chef, la fortune excessive de l'Eunuque Eutrope, qui eut beaucoup plus de pouvoir encore sous le regne suivant, peut donner quelque sorte de couleur à l'accusation. Mais pour l'attachement à l'argent, Symmaque mieux instruit que Zozime, en qualité de contemporain, & Payen non moins ardent que lui, ayant de plus tant de sujets personnels de mécontentement contre Théodose, loue tout particuliérement son désintéressement, dans une épitre familiere écrite à un autre Payen, & conséquemment peu suspecte. Pour le reproche de mollesse, & d'attache à la table ou aux vains amusemens, il se détruit assez lui-même, vu la suite de la vie héroïque & laborieuse de cet Empereur. Aussi le satyrique Zozime est-il

Symm. l. 2. Epist. 13.

réduit à feindre dans ce grand homme, je ne sais quelle contrariété de mœurs qu'il sent lui-même approcher d'une contradiction absolue, ou du moins très-paradoxe. Je suis le premier étonné, dit-il, de ce contraste : car dès qu'il s'agissoit de quelque affaire importante, de quelque danger pour l'Etat, il retrouvoit aussi-tôt sa valeur & son activité, s'arrachoit aux délices, affrontoit les hasards & les fatigues, & les supportoit constamment.

Lib. IV p. 771.

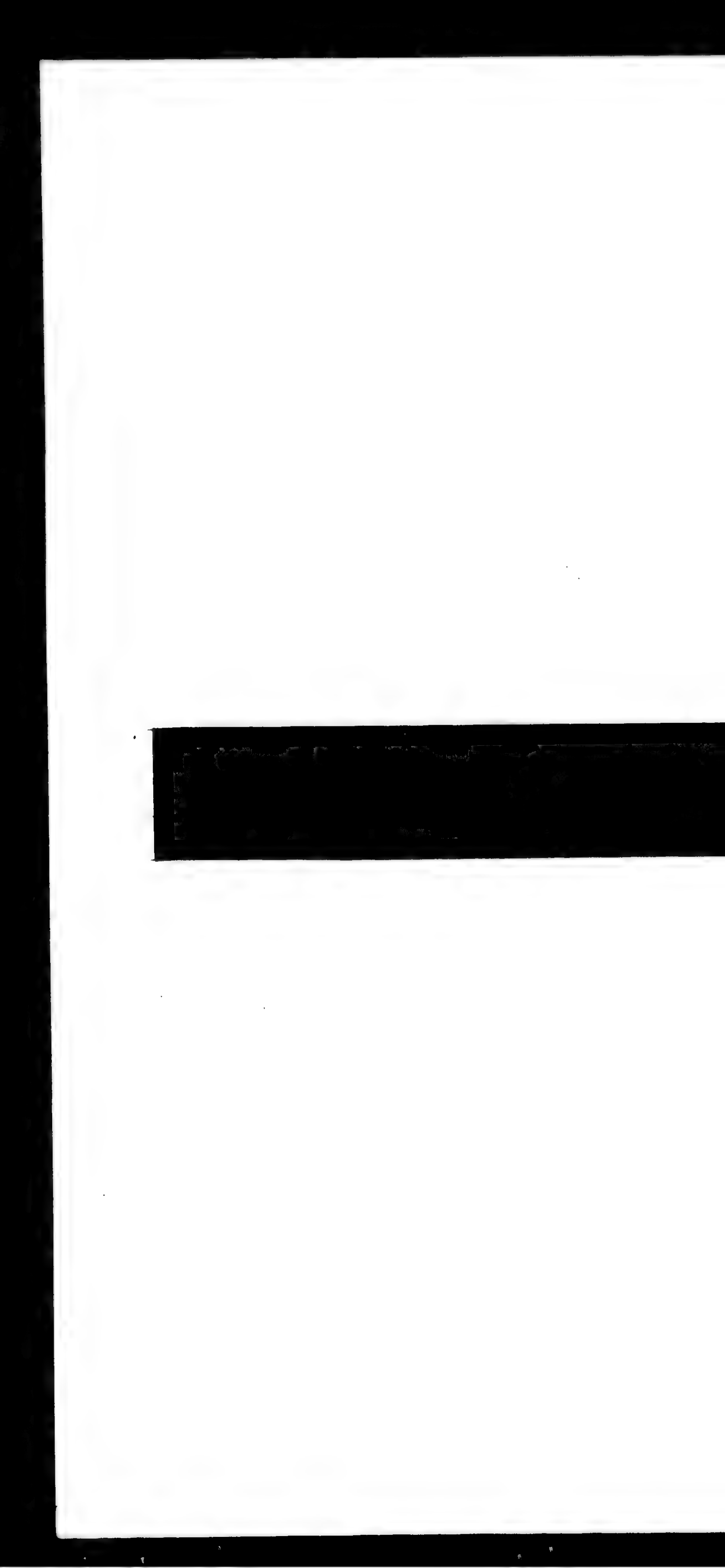
Le Sophiste Themistius éleve au contraire Théodose par dessus les plus grands personnages de toute l'antiquité. Aurelius-Victor, en le comparant à Trajan l'idole & la merveille des Romains, ajoute qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts ; qu'il étoit, comme lui, grand & bienfait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les yeux tout à la fois doux & vifs, l'humeur gaie, l'esprit affable & populaire, plein de bonté pour tout le monde, & accueillant particuliérement les savans, pourvu qu'ils ne fussent point satyriques ; enfin d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable, & d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuivit le même

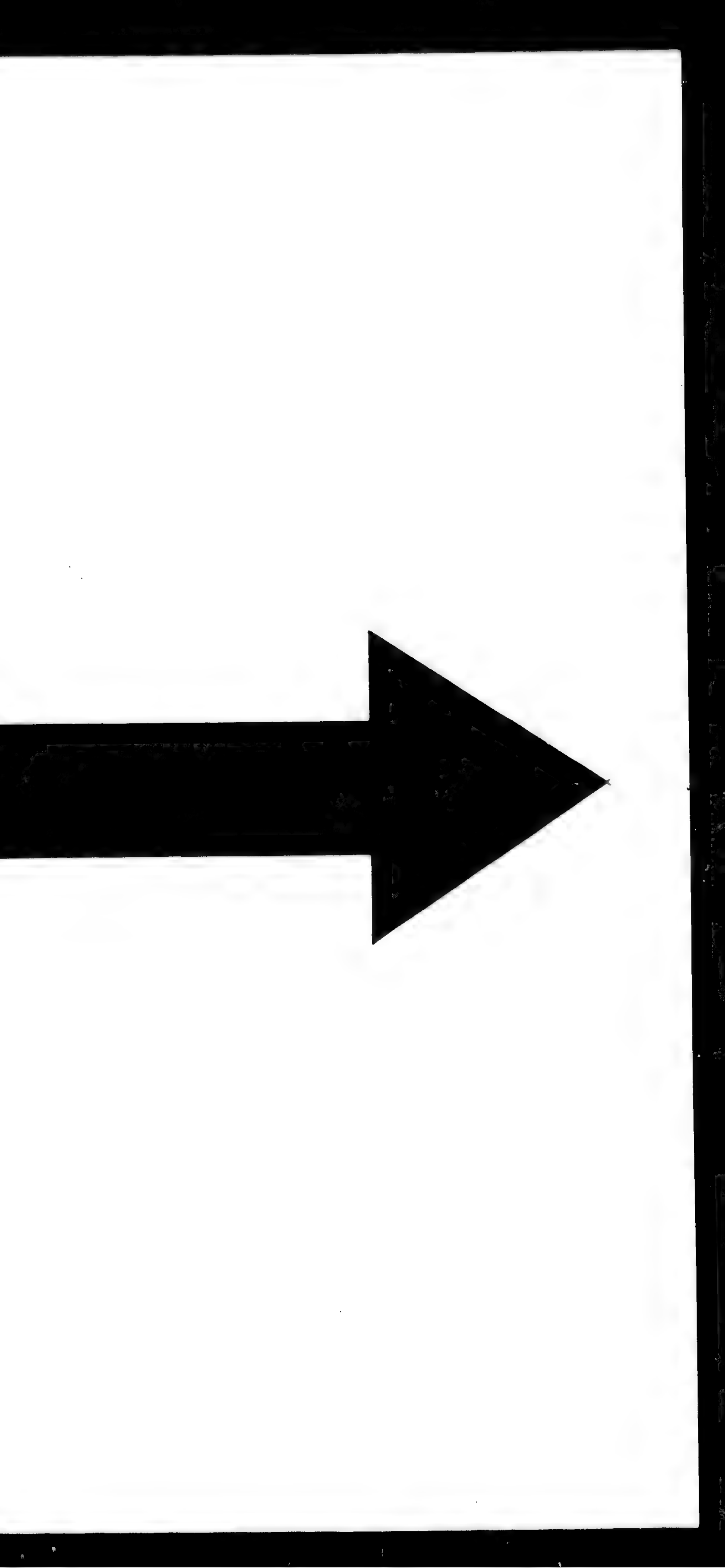
Themist. Or. 15 & 29. Aur. v. Epitom. in fin.

Auteur, spécialement l'amour du vin, & des choses honteuses. Il porta la pudeur, jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telles que la vaine gloire & l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y étoit, que quand il s'y trouvoit forcé; affectant de blâmer en chaque rencontre Silla, Marius, & tous ces génies audacieux, si généralement exaltés, auxquels il vouloit s'imposer par-là une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Il détestoit encore davantage les traîtres & les ingrats; comme tous ses procédés à l'égard de Valentinien l'ont si bien fait voir.

L. o. c. Théod. de serm.

On ne peut nier, qu'il ne se soit mis facilement en colere. Mais si l'on eut jamais raison de dire que la vivacité du tempérament en fait aussi la sensibilité & la bonté, ce fut sur-tout pour ce Prince, qui ne commit, pour ainsi dire, que des fautes heureuses, & dans qui les promptitudes de quelque instant faisoient infailliblement place aux traits les plus signalés de clémence, à la bienfaisance, au repentir héroïque. Ce qu'on peut ajouter à tous les éloges des anciens





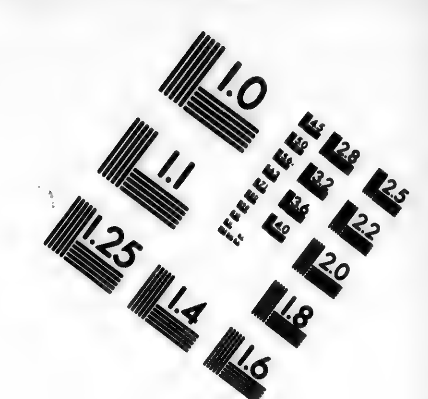
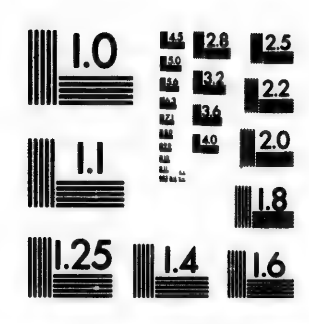


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Ecrivains, & ce qui caractériſe peut-être uniquement Théodoſe entre les bons Princes; c'eſt qu'il devint preſque toujours meilleur, à meſure que le temps & les ſuccès accrurent ſa puiſſance.

Aur. Vict. in fin. Epitom.

Dans l'intérieur de ſa Cour & de ſa famille, où les plus grands Princes ſont quelquefois des hommes très-médiocres, il ſe montroit toujours égal à lui-même, aimant ſes enfans avec tendreſſe & avec décence, ſes amis avec autant de cordialité que de dignité, & ſa femme avec des égards nobles & une intimité qui ne dégénéra jamais en familiarité. Tel fut cet Empereur, que nul de ſes prédéceſſeurs, ſans excepter Conſtantin, ne ſurpaſſa, n'égala peut-être, & qu'on propoſera éternellement, pour modele, à ceux qui voudront réunir dans leur perſonne les vertus politiques, militaires & religieuſes. Il poſſéda, le dernier, toute l'étendue de la domination Romaine ſur l'Orient & ſur l'Occident, qui depuis ſon regne ne ſe virent plus ſoumis aux loix d'un ſeul maître.

Fin du Tome III.

TABLE
CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'an 337, jusqu'à l'an 395.

TOME TROISIEME.

PAPES.

XXXIV. SAINT JULE, élu le 6 *Fév.* 337. mort le 12 *Avril* 352.

XXXV. Libere, 22 *Mai* 352. 24 *Septembre* 366.

XXXVI. S. Damase, 1 *Octobre* 366. 10 *Décembre* 384

XXXVII. S. Sirice, vers le 22 *Décembre* 384.

ANTIPAPES.

FÉLIX, 355.
Il paroît avoir ensuite administré légitimement le Pontificat.

EMPEREURS.

CONSTANTIN II, mort en 340.

Constance, mort en 361.

Constant, mort en 350.

Julien l'Apostat, 363.

Jovien, 364.

Division de l'Empire en Empire d'Orient & en Empire d'Occident, l'an 364.

Empereurs d'Occident.

Valentinien, 375.

Gratien, 383.

Valentinien II, 392.

Empereurs d'Orient.

Valens, 378.

Théodose, fait Empereur

SECTAIRES.

Ithaciens qui, tout Clercs qu'ils étoient, poursuivoient à mort les Hérétiques.

Jovinien, ennemi de la Virginité, 389.

Massaliens ou Euchites, qui faisoient consister toute la religion dans la priere, 390.

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

EUSEBE de Césarée, 338. On a de lui l'Histoire Ecclésiastique, depuis la naissance de l'Eglise, jusqu'au temps de l'Auteur; la Vie de Constantin; la Préparation & la Démonstration Evangélique; des Commentaires sur quelques livres de l'Ecriture; une Chronique, & quelques opuscules. Ces ouvrages sont d'une érudition & d'une solidité qui ont fait passer Eusebe pour le plus judicieux & le plus savant homme de son temps. On admire sur-tout dans la Démonstration une science profonde de l'antiquité, & des connoissances

PRINCIPAUX CONCILES.

CONCILE de Gangre, célébré vers l'an 340. On y fit vingt Canons de discipline.

Concile d'Antioche pour la dédicace, en 341. On y fit de bons réglemens, mais demeurés sans force, comme étant l'ouvrage des Ariens qui y dominerent, & dont la confession n'exprima point la consubstantialité.

Concile de Rome, 342. S. Athanase y fut justifié, & le Pape Jule en envoya ses lettres pontificales aux Orientaux.

Concile de Milan, 346. On y rejeta les nouvelles confessions, & l'on

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

PRINCIPAUX CONCILES.

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

celui-ci la traduction des Pseaumes en vers Grecs.

S. Athanase, 373. Ses ouvrages qui contiennent principalement la défense des mysteres de la Trinité, de l'Incarnation, de la Divinité du Verbe & du Saint-Esprit, le font regarder comme le plus grand Théologien de l'Antiquité, le plus insinuant des Orateurs, le plus net & le plus naturel des Écrivains.

S. Basile, 379. Ses ouvrages, les plus finis de tous ceux des Peres, consistent en d'excellens Commentaires sur l'Écriture, en des Homélies très-éloquentes, en Lettres très-instructives sur la Discipline, & en Institutions de la Vie monastique dont il fut l'auteur en Asie. Il excelle dans les Panégyriques. L'élégance & la pureté de son style, ses pensées aussi nobles que délicates, ses expressions grandes & sublimes, la profondeur

PRINCIPAUX CONCILES.

Concile de Rimini, 359, d'environ 400 Évêques, qui le finirent aussi malheureusement qu'ils l'avoient bien commencé.

Concile I de Paris, 360. Sur la requisition de S. Hilaire, arrivé d'Orient, on y rejetta la formule de Rimini, pour s'en tenir à celle de Nicée.

Concile d'Alexandrie, 362. On y exposa la foi de la Trinité & de l'Incarnation, & l'on résolut de recevoir avec affection les Ariens convertis : cette indulgence donna lieu au schisme de Lucifer de Cagliari.

Concile d'Alexandrie, 363, pour envoyer à l'Empereur Jovien l'exposition de la vraie foi qu'il avoit demandée à S. Athanase.

Concile de Rome, 366, où les députés des Macédoniens embrasserent purement & simplement la foi de Nicée.

Concile de Laodicée, 366, célebre par son Catalogue des Livres saints, & par ses soixante Canons,

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.	PRINCIPAUX CONCILES.

On a de ce prodige de mémoire un Traité du Saint-Esprit, traduit en Latin par S. Jérôme, un Commentaire sur les Épîtres Canoniques, & un Livre contre les Manichéens.

S. Cyrille de Jérusalem, 385. Ses vingt-trois Catécheses sont regardées comme l'abrégé le plus ancien & le plus parfait de la Doctrine Chrétienne.

S. Grégoire de Nazianze, 389. Ses ouvrages consistent en cinquante-cinq Discours ou Sermons, en plusieurs pieces de Poésie, & en beaucoup de Lettres. Son éloquence est très-sublime & très-animée : ce qui n'a point empêché que son exactitude dans l'explication des Mysteres ne lui ait mérité le nom de Théologien par excellence. Son style est pur, ses expressions nobles, ses figures variées, ses comparaisons fréquentes, justes, lumineuses,

où l'on souscrit aux décisions de Rome contre l'Apollinarisme.

Concile de Saragosse, vers 380, contre les Priscillianistes.

CONCILE DE C. P. général par l'acceptation de toute l'Église, composé de cent cinquante Peres, commencé au mois de Mai & fini le 30 Juillet 381. Il condamna tous les Hérétiques du temps, outre les Macédoniens contre lesquels il s'étoit assemblé. C'est son Symbole qu'on chante encore à la Messe, à l'exception du mot *Filioque*, qu'on y ajouta depuis. On y fit sept Canons de Discipline, dont le troisieme donne à l'Évêque de Constantinople le second rang d'honneur après le Pape.

Concile d'Aquilée, 381, respectable par la sainteté de ses Évêques, au nombre de trente-deux ou trente-trois seulement, mais convoqué de tout l'Occident contre

ECRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES.

& ses raisonnemens solides.

S. Amphiloque d'Icône, 395. Nous avons de lui une Lettre sur le Saint-Esprit, un Poëme à Séleuque, pour former ce jeune homme à la piété, & des fragmens de quelques autres ouvrages.

S. Grégoire de Nysse. Il a laissé des Commentaires sur l'Écriture, des Traités Dogmatiques, des Sermons & des Panégyriques, & quelques Lettres sur la Discipline de l'Église. Il faut se tenir en garde contre les altérations que les Hérétiques ont faites dans les Œuvres de ce Pere.

PRINCIPAUX CONCILES.

les restes de l'Arianisme.

Concile de Bourdeaux, vers 384, contre Priscillien, qui, en appellant à l'Empereur, arrêta les Peres; mais on les blâma d'avoir déféré à cet appel.

Concile de Rome, 386, remarquable par les Réglemens faits sur le célibat des Prêtres & des Diacres.

Concile de Carthage, 386, où l'on reçoit les Réglemens de Rome sur la pureté Cléricale.

Concile de Milan, 390, contre Jovinien & les Ithaciens.

Concile de Carthage, 390, où l'on voit que les Prêtres n'administroient le Sacrement de Pénitence que par l'ordre de l'Évêque.

Conciles d'Antioche & de Side, en 391, contre les Massaliens.

Concile de Capoue, 391, où l'on commet aux Égyptiens l'examen de Flavien & d'Évagre, qui se disputoient le siege d'Antioche.

FIN.

ERRATA du Tome III.

PAGE 17, le reconnoître, *lisez* le connoître.
P. 19, en exalta, *lis.* en exaltant.
P. 41, espéroit de l'ébtanler, *lis.* espéroit l'ébranler.
P. 51, tout ecclésiastique, *lis.* toute ecclésiastique.
P. 59, la confessien, *lis.* la confession.
P. 81, se tenoient honorés, *lis.* se tenoient honorées.
P. 89, faisoit des questions, *lis.* il faisoit des questions.
P. 131, décidé, *lis.* prononcé.
P. 133, l'année 3 8, *lis.* l'année 358.
P. 159, se sont plu, *lis.* se sont plus.
P. 163, plus sensibles, *lis.* plus chers.
P. 246, pour en attirer les insectes, *lis.* pour attirer ces insectes.
P. 268, le plus haut, *lis.* les plus hauts.
P. [illegible] saus contrainte, *lis.* sans contrainte.
P. 292, subtiles Novateurs, *lis.* subtils Novateurs.
P. 308, tout autre maniere, *lis.* toute autre maniere.
P. 322, uue guerre, *lis.* une guerre.
P. 336, & de forfaits, *lis.* & de sacrileges.
P. 344, qu'il ne pur, *lis.* qu'il ne put.
P. 353, l'ignorance des faits, *lis.* l'ignorance de faits.
P. 389, furent mises, *lis.* furent mis.
P. 394, l'instruire, *lis.* s'instruire.
P. 394, de tirer, *lis.* d'en tirer.
P. 405, & l'édification, *lis.* & qui faisoit l'édification.

P. 415, dans cet asyle, *lis.* de cet asyle.
P. 421, ainsi la sagesse, *lis.* aussi la sagesse.
P. 430, tout entiere, *lis.* toute entiere.
P. 431, s'en acquitter, *lis.* s'en aquitter.
P. 445, de celle de l'Église, *lis.* de celles de l'Église.
P. 456, en questions, en question.
Ibid. qui précéda, que précéda.
P. 457, au mois de Mars, *lis.* au mois de Mai.
P. 478, l'avoit rétablie, *lis.* l'avoit rétabli.
P. 504, les vertus de mon ame, *lis.* les vertus de mon ami.
P. 506, de l'année 383, de cette année 383.
P. 511, osa prendre la pourpre, *lis.* avoit osé prendre la pourpre.
P. 512, dès qu'il eut été proclamé, *lis.* après qu'il eut été proclamé.
P. 557 & 558, l'évidence même du fait, *lisez* l'évidence du fait.
P, 577, par des êtres tirés, *lis.* par des pécheurs tirés.
P. 614, uue seconde fois, *lis.* une seconde fois.

ERRATA du Tome II.

PAGE 1, Conſtance, en 361, *liſez* Conſtantin en 337.
Ibid. Schiſme des Novatiens, *ajoutez* en 251.
P. 2. Minitius-Felix, *liſ.* Minutius-Felix.
P. 4. Minitius, *liſ.* Minutius.
P. 4. De la grace, *liſ.* d'arbitre.
P. 28. qui des peines, *liſ.* que des peines.
P. 39. il étoit paſſé, *liſ.* il avoit paſſé.
P. 51. de fumée de charbon, *liſ.* de fumée & de charbon.
P. 75. ils attacherent, *liſ.* ils attachent.
P. 91. 'eſprit, *liſ.* l'eſprit.
P. 102. Le jour même, *liſ.* Ce jour-là même.
P. 110. le fit craindre, *liſ.* lui fit craindre.
P. 111. Quelques-uns accouroient, *liſ.* pluſieurs accouroient.
P. 117. tout autre, *liſ.* toute autre.
P. 152. nous le ferions, *liſ.* nous le faiſons.
P. 159. lig. 26, le décret, *liſ.* la déciſion.
P. 167. il y reconnoît, *liſ.* il y reconnut.
P. 171. réduits à l'eſclavage, *liſ.* réduits en eſclavage.
P. 184. tout prêt à périr, *liſ.* ſi près de périr.
P. 190. à ce châtiment, *liſ.* à ſon châtiment.
P. 212. paſſoit même, *liſ.* il paſſoit même.
P. 214. reçut alors, *liſ.* reçut enfin.
P. 218. La péché originel, *liſ.* le péché originel.
P. 227. ils ne ſe déclarerent, *ajoutez* formellement & généralement.
P. 233. eſpéroit de les ſéduire, *liſ.* eſpéroit les ſéduire.
P. 239. aleines, *liſ.* alênes.

P. 247. des plus grands prélats, *lis.* des premiers prélats.
P. 259. espérer une forte impression, *lis.* en espérer un grand effet.
P. 285. s'étoit plu, *lis.* s'étoit plue.
P. 295. doit être jugé, *lis.* dois être jugé.
P. 297. attention, *lis.* attention.
P. 306. que leur imposer, *lis.* que de leur imposer.
P. 311. d'une conversion, *lis.* de l'Empire Chrétien.
P. 315. l'on ne l'y attendoit, *lis.* on ne l'attendoit.
P. 352. tout animée, *lis.* toute animée.
P. 400. avec les acclamations, *lis.* aux acclamations.
P. 425, ordonna, *lis.* il ordonna.
P. 46 de l'addition; & la derniere, *lis.* & le dernier.
P. 52, & la plus propre, *lis.* & la plus prompte.

niers
en eſt

r im-
Chré-
atten-
clama-
& le
ompte.

